

*HARRY BERNARD*  
*Toute une vie à lire*  
*et à écrire*



**Micheline Tremblay**

**Guy Gaudreau**

Cette biographie a été publiée à compte d’auteur par Micheline Tremblay et Guy Gaudreau. Sa publication a d’abord été complétée en format PDF avec hyperliens et pourra être obtenue sans frais par courriel à l’adresse suivante : [gegaudreau@gmail.com](mailto:gegaudreau@gmail.com). Dans un deuxième temps, seront imprimés et distribués gratuitement à la famille, aux amis, aux collègues et dans plusieurs bibliothèques. une cinquantaine d’exemplaires de l’ouvrage.

Auteurs: Micheline Tremblay (1947- )  
Guy Gaudreau (1953- )  
Mise en pages: Guy Gaudreau  
Révision linguistique: Micheline Tremblay

Dépôt légal:  
Bibliothèque et Archives  
nationales du Québec, 2024  
ISBN PDF: 978-2-9822232-0-2

L’illustration de la couverture superpose deux photographies : *Harry Bernard en 1927*; photographie prise lors d’un voyage dans l’Ouest canadien avec la Liaison française, BANQ, fonds Harry-Bernard, 298/051/013; *Place du marché après l’incendie du 20 mai 1903, Saint-Hyacinthe*; fonds Laurette-Cotnoir-Capponi ( P186,S9,P305).

## PLAN DE L'OUVRAGE

<b>INTRODUCTION</b>	6
<b>PARTIE I Harry Bernard, 1898-1979</b>	9
Chapitre 1 : Un aperçu de sa carrière	10
De l'enfant au jeune adulte	13
Journaliste au <i>Droit</i> et rédacteur au <i>Courrier de Saint-Hyacinthe</i>	15
Une décennie d'intenses activités littéraires : 1923-1933	17
Homme d'affaires et homme de conviction politique	22
L'Illettré et le docteur en littérature	26
Un retour au roman	28
Le naturaliste	29
<b>PARTIE II Journaliste et rédacteur en chef</b>	33
Chapitre 2 : Journaliste au <i>Droit</i> , 1919-1923	34
Ses différentes affectations	37
Les sources d'informations	41
La question irlandaise	46
La question du Levant	50
Le scandaleux cinéma	53
Chapitre 3 : Le critique littéraire	60
Une vue d'ensemble	62
La critique anecdotique	64
La critique informative	66
La critique analytique	71
L'Illettré	76
La diffusion de L'Illettré	77

Chapitre 4 : Rédacteur en chef et gérant de la compagnie éditrice du <i>Courrier de Saint-Hyacinthe</i>	84
<i>Le Courrier de Saint-Hyacinthe</i> : une entreprise de presse	88
La une	90
L'emploi de la photographie	98
Les pages intérieures du journal	101
Quelques pistes en fin de parcours	108
<b>PARTIE III Homme de convictions</b>	112
Chapitre 5 : Le régionalisme littéraire	113
Premier débat : le régionalisme	115
Deuxième débat : le livre canadien	128
Chapitre 6 : L'Association des hebdomadaires canadiens- français, 1932-1941	135
Une nouvelle Association	135
1936 : un point tournant	139
Les salaires des travailleurs des imprimeries	142
L'intervention de M <sup>gr</sup> Desranleau	150
Chapitre 7 : Le naturaliste	153
Le Cercle des jeunes naturalistes	154
<i>L'ABC du petit naturaliste canadien</i>	156
Trois nouveaux fascicules en 1943	159
La revue <i>Chasse et Pêche</i>	161
<i>Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie</i>	162
Annexe 1 : Harry Bernard le naturaliste : bibliographie	167
<b>PARTIE IV Le romancier</b>	171
Chapitre 8 : L'éphémère consécration de <i>Juana, mon aimée</i>	172
<i>Juana, mon aimée</i> dans l'œuvre de Harry Bernard	174



L'élaboration et l'impression d'une version finale	175
La promotion du roman	180
Les premiers comptes rendus	184
Un point tournant : l'entrée en scène de Claude-Henri Grignon	187
En route vers le prix David	195
L'intervention décisive d'Albert Pelletier	197
Chapitre 9 : Le discret effacement du romancier	204
<i>Une autre année sera meilleure</i>	205
L'histoire et le récit	205
Les péripéties autour d'un livre	209
Le cadre de l'action	215
L'insuccès d' <i>Une autre année sera meilleure</i>	217
Deux échecs inconnus du public	218
Bref résumé des <i>Remplaçants</i>	219
Un récit en lien avec la vie de Bernard	220
<i>Dans le bleu du matin</i>	224
<b>PARTIE V Correspondance</b>	226
Chapitre 10 : Alfred DesRochers, 1929-1949	227
Aperçu de leur correspondance	235
La sociabilité de l'écrivain	238
La genèse des œuvres	241
La valeur historique et esthétique de la poésie	246
Chapitre 11 : Artine Artinian, 1945-1976	249
Qui est Artine Artinian?	249
Les 24 lettres choisies	250
<b>LE MOT DE LA FIN</b>	281
<b>LISTE DES DOCUMENTS ACCESSIBLES EN HYPERLIENS</b>	282

## INTRODUCTION

Il y a plus de 30 ans, la coautrice de cet ouvrage faisait la connaissance du romancier Harry Bernard alors qu'elle devait lire un corpus de près de 500 œuvres pour examiner la présence et l'évolution du cinéma dans les romans canadiens-français. Sujet de thèse de doctorat, cette recherche se terminait en 1994 alors qu'elle la défendit avec succès à l'Université Paul-Valéry de Montpellier.

Peu de temps après, l'existence du fonds d'archives Harry-Bernard aux Archives nationales du Québec<sup>1</sup> était portée à notre attention alors que nous étions tous les deux professeurs à l'Université Laurentienne. À l'époque inaccessible aux chercheurs, le fonds nous a néanmoins été ouvert grâce à l'autorisation que nous a généreusement accordée une des filles de Bernard, Marcelle Morrisset. Entre 2001 et 2015, nous avons publié quelques articles, produit trois ouvrages sur Bernard et mis en ligne un site web intitulé [\*«Les écrits de Harry Bernard»\*](#) qui regroupe plus de 5,000 textes.

Le temps est maintenant venu de réunir certains de nos travaux afin de broser une biographie qui se décline en 11 chapitres dont quatre demeurent inédits. Organisé de manière thématique, notre ouvrage, émaillé de nombreuses illustrations<sup>2</sup>, compte cinq parties qui peuvent se lire dans l'ordre de votre choix, ce qui a néanmoins comme conséquence de provoquer quelques brèves redites indispensables à la compréhension des propos.

La première partie livre une vue d'ensemble de la carrière de ce Maskoutain (chapitre un). On pourra y apprécier les différents volets de son itinéraire professionnel abordé en détail par la suite.

1. Bibliothèque et Archives nationales du Québec Vieux-Montréal [dorénavant BANQ], fonds Harry-Bernard, MSS298 [dorénavant 298/000/000].

2. Des sept chapitres repris, seul le chapitre quatre comptait de nombreuses illustrations dans sa version originale.

La deuxième examine son implication dans les journaux. D'abord journaliste au quotidien *Le Droit* à compter de 1919 (chapitre deux), il poursuit sa carrière en tant que rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe* de 1923 jusqu'à sa retraite en 1970. La chronique qu'il signe du pseudonyme L'Illettré est celle qui lui tient sans doute le plus à cœur; il s'agit d'une chronique hebdomadaire rédigée de 1941 à 1973, donc même après sa retraite. Il y aborde sommairement près de 2,000 livres d'horizons divers d'ici, mais aussi beaucoup d'Europe, ce qui témoigne de sa grande culture (chapitre trois). Puis, à titre de gérant de la compagnie éditrice de l'hebdomadaire, il fait face à la crise économique des années 1930 et doit instaurer une nouvelle mise en pages de son hebdomadaire (chapitre quatre).

La partie suivante aborde quelques-unes de ses convictions bien ancrées, à commencer par sa conception de la littérature. Quand il est jeune, l'écriture de romans (il en publiera six avant l'âge de 35 ans), doit s'inscrire dans le cadre d'un projet de développement d'une littérature nationale, bien de chez nous. On appelle ce courant de pensée, le régionalisme (chapitre cinq). Et en tant que responsable d'un hebdomadaire, il milite pendant quelques années au sein de l'Association de ces journaux omniprésents à l'extérieur des grands centres urbains (chapitre six). Une autre constante dans sa longue carrière, c'est bien son intérêt pour la nature, son havre de paix. S'il fut au départ très influencé par Lionel Groulx, il faut reconnaître qu'à partir du tournant des années 1930, il devient en quelque sorte un disciple de cet autre grand intellectuel du Canada français, Marie-Victorin (chapitre sept).

Il fallait assurément faire une place au romancier. Deux chapitres y sont consacrés. Le chapitre huit présente un de ses romans qui connut, à l'époque, beaucoup de succès, *Juana, mon aimée*, publié en 1931. L'autre présente trois romans composés une vingtaine d'années plus tard. Un seul verra le jour, *Une année sera meilleure* que nous avons réédité en 2013 et pour lequel nous avons reproduit le texte de présentation en le complétant d'une brève

description de ses deux derniers manuscrits qui ont été rejetés lors du concours du Cercle du Livre de France (chapitre neuf).

En parcourant son fonds d'archives, nous avons pu constater la variété de ses dossiers qui rappellent, comme le disait si bien son ami Clément Marchand, «[l'éclectisme de ses admirations](#)». Nous avons également été frappés par le nombre considérable de ses correspondants (la dernière partie). Il devenait donc impératif d'aborder et d'illustrer sa pratique épistolaire constituée non seulement de lettres reçues mais aussi de lettres envoyées dont il conservait une copie carbone. Le choix s'est arrêté sur ses deux principaux correspondants, soit le poète Alfred DesRochers (chapitre dix) et un inconnu du grand public, Artine Artinian, un États-Unien spécialiste de l'écrivain Guy de Maupassant (chapitre onze).

Quelques mots de remerciements s'imposent pour finir. À commencer par les Éditions DAVID, les revues *MENS*, *SCIENTIA*, *GLOBE* et *La Revue du Nouvel-Ontario* qui ont accepté que nous reprenions des propos publiés initialement chez eux. Ensuite, nous tenions à souligner la belle collaboration de nos amis, Guillaume Chénard, Jean-Claude Lacroix et Michel Verrette, qui nous ont proposé de nombreuses et judicieuses suggestions. Et finalement, sans les ateliers en technologie électronique de Maxime Bouchard-Lévesque à la résidence ORA et sans notre ami Normand Guilbault, jamais nous n'aurions pu mener à terme ce projet d'une double publication de la biographie de Harry Bernard, soit en format PDF – avec de nombreux documents complémentaires accessibles en hyperliens<sup>3</sup> –, et par la suite, en une version papier, certes plus succincte mais plus pérenne.

Montréal, avril 2024

Micheline Tremblay  
Guy Gaudreau

3. On trouvera la liste de ces documents à la fin de la biographie.

**PARTIE I**

**HARRY BERNARD,  
1898-1979**

## CHAPITRE I

### UN APERÇU DE SA CARRIÈRE<sup>1</sup>

Harry Bernard. Son nom, effacé sans aucun doute de la mémoire collective est pourtant demeuré actif pendant plus de 50 ans en menant une longue carrière en tant que rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe* et ce, parallèlement à la publication de nombreux ouvrages romanesques et savants. En fait, cet homme de lettres fut à la fois journaliste, éditorialiste, romancier, poète, critique littéraire, vulgarisateur scientifique, mais avant tout un amoureux des livres.

Les biographies publiées jusqu'à maintenant ne lui rendent guère justice, pas plus d'ailleurs que les sites web<sup>2</sup>; elles se résument à quelques paragraphes et les dictionnaires spécialisés contiennent rarement plus de détails<sup>3</sup>. Quant aux manuels d'histoire littéraire, ils demeurent tout aussi avares de commentaires, lorsqu'ils lui consacrent une notice biographique<sup>4</sup>! Selon Gaston Désaulniers, auteur d'un mémoire de maîtrise sur son œuvre

1. Ce texte reprend un article paru initialement, en 2001, sous le titre de «Harry Bernard (1898-1979) : érudit et homme de lettres», *MENS, Revue d'histoire intellectuelle de l'Amérique française*, vol. 2 n° 1 (automne 2001), p. 35-65. Nous l'avons remanié en supprimant de nombreux passages développés ailleurs dans les autres chapitres.

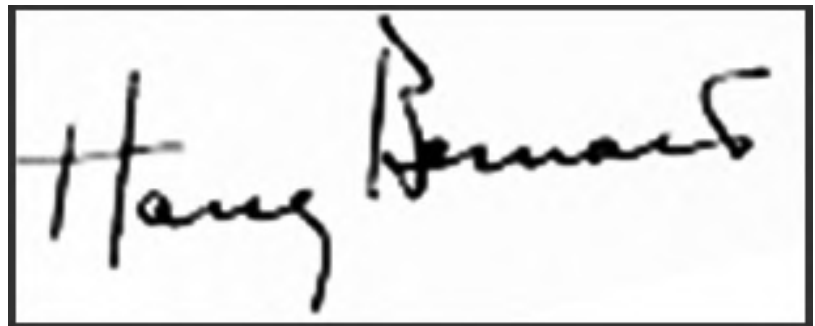
2. Voir par exemple la trop courte biographie sur wikipédia.

3. Voir notamment, Jean-Paul Lamy, «L'homme tombé, roman de Harry Bernard», dans Maurice Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, Tome II, 1900-1939*, Montréal, Fides, 1987 [1980], p. 573; Jacques Cotnam, «Bernard, Harry», dans *The Oxford Companion to Canadian Literature*, Toronto, Oxford University Press, 1997 [1967], p. 96-97; Réginald Hamel, John Hare et Paul Wyczynski, *Dictionnaire pratique des auteurs québécois*, Montréal, Fides, 1976, p. 57-58 (repris dans le *Dictionnaire des auteurs de la langue française en Amérique du Nord*, Montréal, Fides, 1989, p. 120-121).

4. Ainsi Pierre de Grandpré et al., dans leur *Histoire de la littérature française du Québec, Tome II (1900-1945)*, Montréal, Beauchemin, 1968, 390 p. ne lui consacrent même pas de notice biographique; Roger Duhamel, dans le *Manuel de la littérature canadienne-française* (4<sup>e</sup> éd.), Montréal, Éditions du Renouveau Pédagogique, 1967, p. 146 avait fait

romanesque<sup>5</sup>, Bernard «a connu, à la parution de ses livres, des heures de gloire qui ne pouvaient laisser présager l'oubli presque total dans lequel a sombré son œuvre romanesque.» Comment expliquer que ce lauréat de trois prix David, signataire pendant 35 ans de critiques littéraires, qui s'est aussi impliqué dans la vie sociale de son temps soit en tant que pionnier de *L'Action nationale* ou en agissant avec force pour appuyer et développer le livre canadien ou en menant de virulents combats pour défendre ses positions politiques, et qui a aussi publié plusieurs travaux sur les mammifères et les poissons, soit aujourd'hui à ce point méconnu? «Qui parle aujourd'hui de Bernard?», écrivait Robert Lahaise<sup>6</sup>.

Pourtant, s'il est un homme de lettres<sup>7</sup> dont on devrait absolument connaître la carrière afin de comprendre l'évolution des idées au Canada français, c'est bien lui. En effet, à l'image de plusieurs, il est



**Figure 1** La signature de Bernard dans une dédicace de son roman *L'homme tombé...*

mieux de même que Gérard Tougas dans son *Histoire de la littérature canadienne-française*, Paris, Presses Universitaires de France, 1960, p. 245.

5. Gaston Désaulniers, «Étude de l'espace dans l'œuvre romanesque d'Harry Bernard», mémoire de maîtrise (littérature), Université du Québec à Trois-Rivières, 1974, 168 p. Mentionnons aussi le mémoire de Janine Boynard-Frot, («Structure du roman à thèse dans *Les jours sont longs* d'Harry Bernard», mémoire de maîtrise (littérature), Université de Sherbrooke, 1974, 142 p.) et celui un peu plus récent de Marc Tomaszewski, «De l'idéal au désenchantement. L'évolution du discours régionaliste chez Harry Bernard (1898-1979)», mémoire de maîtrise (littérature), Université de Montréal, 2015, 102 p.

6. Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, p. 343.

7. Les Jean-Charles Harvey et Victor Barbeau ont été beaucoup plus à la mode (voir Yves Lavertu, *Jean-Charles Harvey. Le combattant*, Montréal, Boréal, 2000, 462 p.; Michèle Martin, *Victor Barbeau. Pionnier de la culture journalistique*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1997, 216 p.; Chantale Gingras, *Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, l'Hexagone, 2001, 212 p.

journaliste; ses romans sont des œuvres moyennes, pour reprendre l'expression de Daniel Chartier<sup>8</sup>; comme tant d'autres, il est disciple de Groulx et ses positions politiques unionistes rejoignent une partie de la population qui vote largement pour Duplessis<sup>9</sup>. D'ailleurs, l'appui d'un homme de lettres comme Bernard au régime Duplessis jette un nouvel éclairage sur l'emprise exercée par ce premier ministre populiste. Consacré à Bernard, notre ouvrage constitue ainsi une contribution essentielle à l'étude des idées au Canada français d'avant les années 1960<sup>10</sup>. L'homme apparaît sous de multiples visages qui interdisent les raccourcis et les simplifications. Homme d'action, il ne se contentait pas d'écrire en retrait de la réalité. Et ce n'est pas parce que ses écrits paraissent aujourd'hui démodés qu'ils s'inscrivent dans un parcours inintéressant.

En outre, il ne faut pas négliger l'éclectisme de cet homme. Si ses romans lui ont permis de remporter plusieurs prix, de figurer dans quelques dictionnaires, ils n'occupent finalement qu'une place secondaire. C'est avant tout la variété de ses implications et de ses écrits qu'on cherche à mettre en lumière. Une seule constante : l'écriture. Il est avant tout un homme de lettres. Journaliste en charge de plusieurs chroniques dont plus de 2,000 éditoriaux portant sur des sujets de toutes sortes, au-delà de 1,600 chroniques de *L'Illettré* qui éclairent certaines œuvres, des comptes rendus, des critiques littéraires, des [nouvelles](#), des poèmes, des contes, ainsi qu'une imposante

8. Daniel Chartier, *L'émergence des classiques*, Montréal, Fides, 2000, p. 288.

9. Maurice Duplessis sera premier ministre du Québec de 1936 à 1939 et de 1944 à 1959.

10. Notre biographie s'est beaucoup nourrie du fonds Harry-Bernard déposé une année après sa mort. Ce fonds totalise plus de 9,3 mètres linéaires de documents dont plus d'un mètre pour la seule correspondance, soit environ sept mille pages. En plus de sa correspondance personnelle et professionnelle, nous avons systématiquement examiné ses nombreux articles, comptes rendus, éditoriaux publiés quotidiennement dans *Le Droit* et de façon hebdomadaire dans *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* [dorénavant *CdStH*] de même qu'épisodiquement dans d'autres revues de son époque; pour une vue d'ensemble du fonds, voir France Ouellet, *Répertoire numérique du fonds Harry-Bernard*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1999, 200 p.



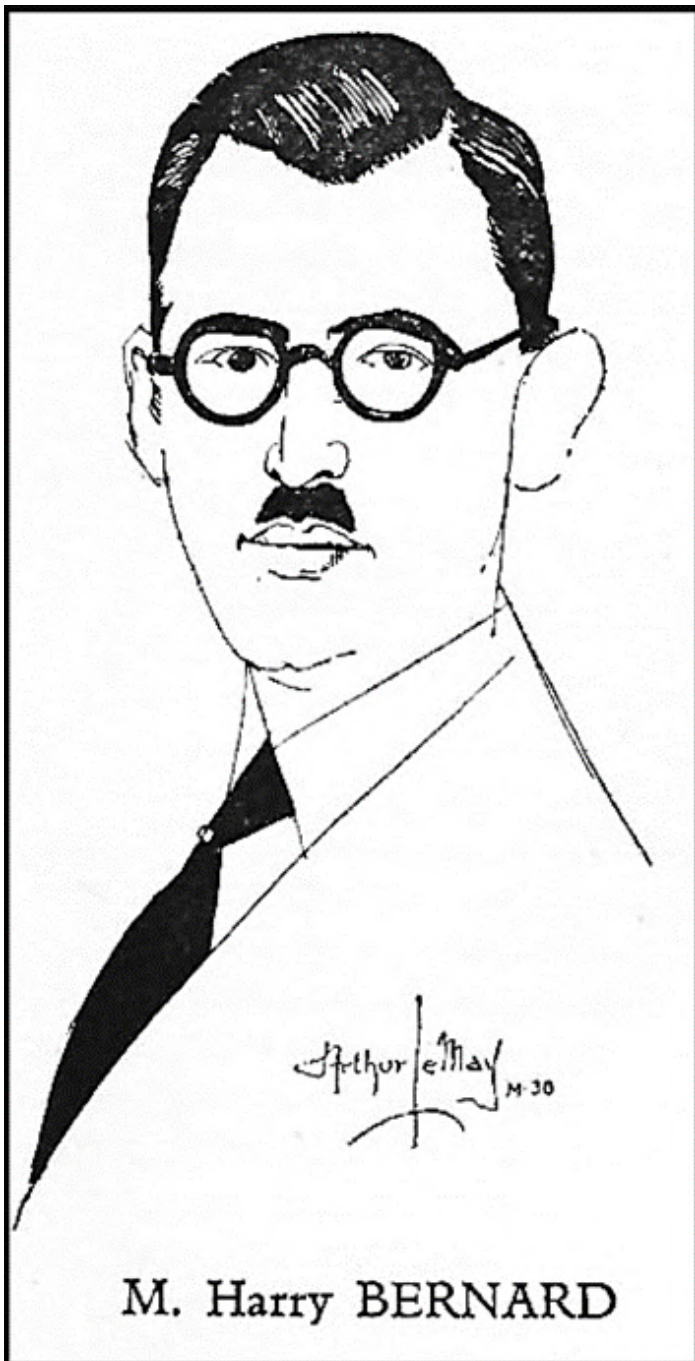


Figure 2 Caricature d'Arthur LeMay; *Almanach de la langue française*, 1931, p. 171.

Europe (Angleterre, France et Suisse) et aux États-Unis (Boston). C'est d'ailleurs dans ce contexte que Harry Bernard voit le jour alors que le paternel réside à Londres, mandaté par son employeur new-yorkais.

correspondance, des discours politiques et des textes de vulgarisation scientifique portant sur la faune du pays.

Quoique les idées conservatrices aient dominé sa pensée, sa réflexion déborde souvent du cadre étroit du nationalisme canadien-français qui devient parfaitement compatible avec la poésie comme mode d'expression de l'âme humaine, avec une passion pour les sciences naturelles, pour la littérature étrangère et pour le développement d'un public lecteur éclairé.

À grands traits, fixons maintenant quelques points de repère biographiques.

### **De l'enfant au jeune adulte**

Harry Bernard naît à Londres en Angleterre le 9 mai 1898 de parents canadiens-français. Son père, Horace, commerçant et importateur, profite de son métier pour voyager, surtout en Eu-

Peu après sa naissance, la famille déménage à Soissons, puis à Paris où il fit ses débuts à l'école, en fréquentant le Collège Rollin, non loin de Montmartre. Ils y vivent jusqu'en 1904 alors que le jeune Harry est âgé de six ans. Après un court séjour à Montréal, les Bernard s'installent en Nouvelle-Angleterre; la fréquentation de l'école St-Albans au Vermont lui permet de se familiariser avec l'anglais. En 1906, c'est le retour définitif au Québec d'abord à Upton, dans les Cantons de l'Est, puis à Saint-Hyacinthe à compter de 1911.

Sa famille, sans être riche, est assurément petite bourgeoise : «Ma mère fut à la belle époque le type à peu près parfait de la bourgeoisie moyenne, ni trop argentée ni démunie<sup>11</sup>.» Quant à son père, l'automobile met fin à son travail; il se recycle dans l'importation et la production de bijoux de luxe. C'est à Boston qu'il ouvre son nouveau commerce en 1918<sup>12</sup>. Mais la crise l'oblige à fermer boutique et à congédier son personnel, y compris Émile, son fils cadet. «J'ai maintenant abandonné l'idée de devenir riche...», confie-t-il à Harry en décembre 1930<sup>13</sup>. C'est pourquoi il revient à Saint-Hyacinthe et accepte un travail à L'Union Saint-Joseph en tant que comptable.

De 1911 à 1919, Harry Bernard est inscrit au Séminaire de Saint-Hyacinthe où il termine avec succès son cours classique. D'après des notes manuscrites de l'abbé Pierre-Athanase Saint-Pierre, «s'il ne fut pas à la tête de sa classe, il en fut l'un des premiers et en juin 1912, il remporta plusieurs accessits. [...] En rhétorique, il obtint le premier prix de discours français<sup>14</sup>.» Déjà, tout en étudiant, il collabore au *Courrier de Saint-Hyacinthe* en y publiant des poèmes. Il a donc à peine dix-huit ans quand il y fait ses débuts en tant que

11. Manuscrit de Harry Bernard [dorénavant H. B.], «Souvenirs d'enfance et de journalisme», chapitre 4, p. 11, BAnQ, 298/009/006. Nous utiliserons la 5<sup>e</sup> version qui date de 1972. Ses mémoires sont également accessibles sur notre site : [«Les écrits de Harry Bernard»](#).

12. L'entreprise s'appelle la J. H. Bernard Co. Inc., Lettre de Horace Bernard à H. B., BAnQ, 17 juin 1929, 298/048/013.

13. Horace Bernard à H. B., 11 décembre 1930, BAnQ, 298/048/013.

14. Dossier H. B., Archives du Séminaire de Saint-Hyacinthe, [dorénavant ASSH], notes manuscrites de l'abbé Pierre-Athanase Saint-Pierre [s.d.].

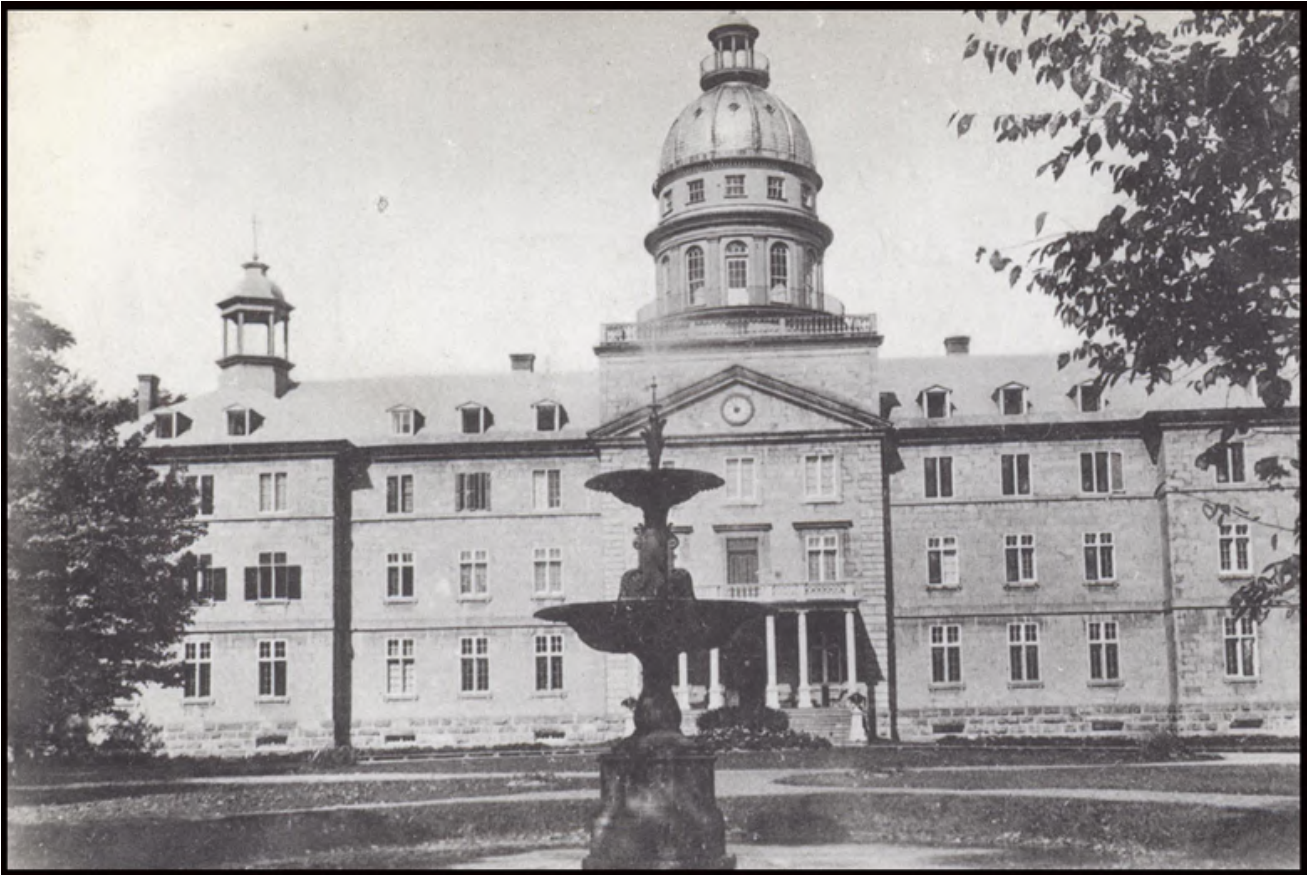


Figure 3 Séminaire de Saint-Hyacinthe; musée McCord, vers 1910, MP-0000.1134.1.

journaliste sous le pseudonyme de Roger Raymond. Déjà, il réfléchit à la littérature en tant que telle et affirme avec conviction la nécessité d'en développer une qui soit authentiquement canadienne-française. Le journalisme ne le quittera plus.

### **Journaliste au *Droit* et rédacteur au *Courrier de Saint-Hyacinthe***

Après son baccalauréat, à l'automne 1919, Bernard s'installe brièvement à Montréal. Mais dès décembre, il décroche un emploi régulier à Ottawa. Le journal *Le Droit* lui offre alors un salaire de 15\$ par semaine, avec une augmentation prévue de cinq dollars après six mois. En plus de ce travail, il publie des poèmes dans *La Revue moderne*, *La Revue nationale*, *Les Annales d'Ottawa*, *L'Almanach littéraire de l'Est* et signe, à l'occasion, des articles dans d'autres journaux comme *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*.



À Ottawa, il rencontre Louella Tobin, fille de feu John Tobin. Elle devient rapidement amoureuse de lui. C'est d'ailleurs elle, semble-t-il, qui lui fait la grande demande<sup>15</sup>.



Figure 4 Mariage de Harry Bernard; *Le Droit*, 17 avril 1923, p. 3.

Et c'est ainsi que, le 17 avril 1923, *Le Droit* annonce la bénédiction de son mariage qui a eu lieu la veille. Son salaire passe alors à 22\$ par semaine, ce qui était peu, compte tenu de ses nouvelles responsabilités.

Le couple aura deux filles, une née en 1924, Louella, et une autre en 1933, Marcelle. Le couple se sépare en 1940, car le mariage fut par moments houleux. Bernard a laissé néanmoins peu de témoignages de sa vie amoureuse.

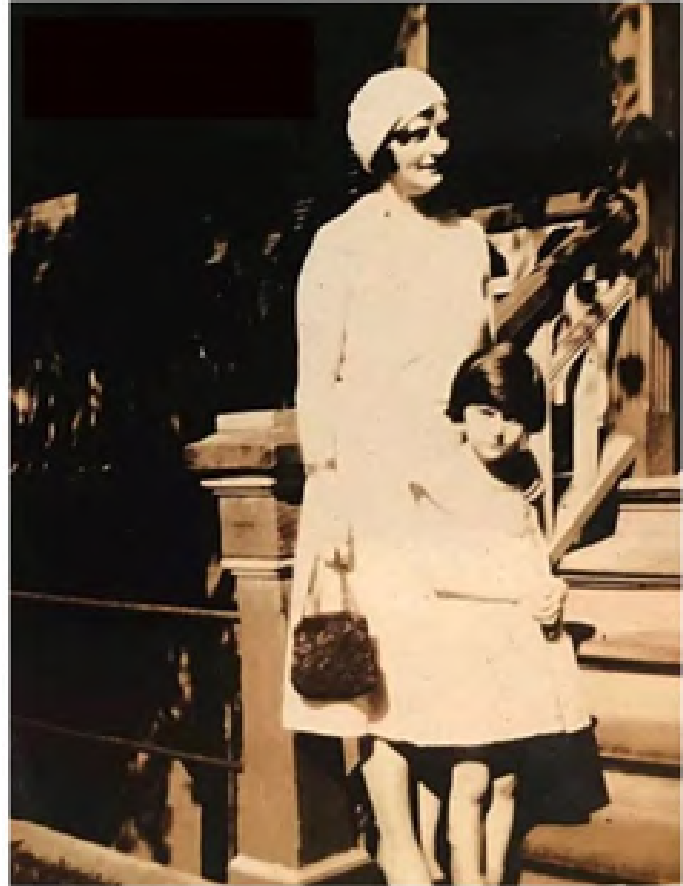
Outre un salaire insuffisant, d'autres facteurs le poussent à quitter *Le Droit*<sup>16</sup>. Comme *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* vient de se fusionner à *La Tribune*, le poste de rédacteur en chef s'ouvre. En décrochant le poste il acquiert non seulement plus de responsabilités mais aussi plus de latitude. Il débute le 4 juin 1923 et y restera 47 ans, soit jusqu'au 1<sup>er</sup> juin 1970. De l'âge de 25 ans jusqu'à 72 ans, sa destinée est liée à celle de ce journal qui lui assure son gagne-pain principal. Il contribue à en rehausser la qualité et à renouveler sa mise en pages, tout en demeurant, dans sa [page éditoriale](#), un indéfectible partisan de l'Union nationale jusqu'à la mort de Daniel Johnson.

15. Notes manuscrites de l'abbé Pierre-Athanase Saint-Pierre, [s.d.], ASSH.

16. H. B., «Souvenirs d'enfance ...», chapitre 6, p. 3 et 4, BANQ, 298/009/006.

### Une décennie d'intenses activités littéraires : 1923-1933

Les dix prochaines années voient l'explosion littéraire de Bernard. Ses romans, qu'il qualifie lui-même de régionalistes et non de romans du terroir<sup>17</sup> sont ancrés dans le milieu canadien-français que celui-ci soit urbain, comme Saint-Hyacinthe dans *L'Homme tombé...* ou Ottawa dans *La Maison vide* ou rural comme dans *La ferme des pins* et *La terre vivante*. L'essentiel, pour lui, c'est de s'inspirer des paysages, du climat, des mœurs canadiens et cela inclut même le langage qui doit correspondre à celui utilisé au Canada français au lieu d'imiter le bon parler français de France. Ainsi, notre littérature pourra se démarquer de la littérature française et extérioriser



**Figure 5 Louella Bernard, mère et fille; archives familiales de Mireille van Egmond Bernard.**

ainsi véritablement l'âme du peuple. Il publiera six romans, un recueil de nouvelles et un autre de critiques<sup>18</sup>. Si ses romans ont pris le chemin des

17. Encore aujourd'hui, plusieurs auteurs assimilent les deux termes que Bernard s'évertue à dissocier. Alors qu'on classe le plus souvent ses romans comme faisant partie du roman de la terre, il affirme avec véhémence qu'il n'a écrit que des romans régionalistes. Voir à ce sujet le chapitre 5 et Annette Hayward, *La querelle du régionalisme*, Ottawa, Le Nordir, 2006, 618 p.

18. Il s'agit de ses romans *L'Homme tombé...* (1924), *La Terre vivante* (1925), *La Maison vide* (1926), *La Ferme des pins* (1930), *Juana, mon aimée* (1931), *Dolorès* (1932). Le recueil de nouvelles s'intitule *La Dame blanche* (1927) et le recueil de critiques, *Essais critiques* (1929).

oublies, il n'en demeure pas moins qu'il décrocha plusieurs distinctions : trois fois, il remporte le prestigieux Prix David (soit pour *L'Homme tombé...*, *La terre vivante* et *Juana, mon aimée*<sup>19</sup>, et six fois celui du Concours d'Ac-

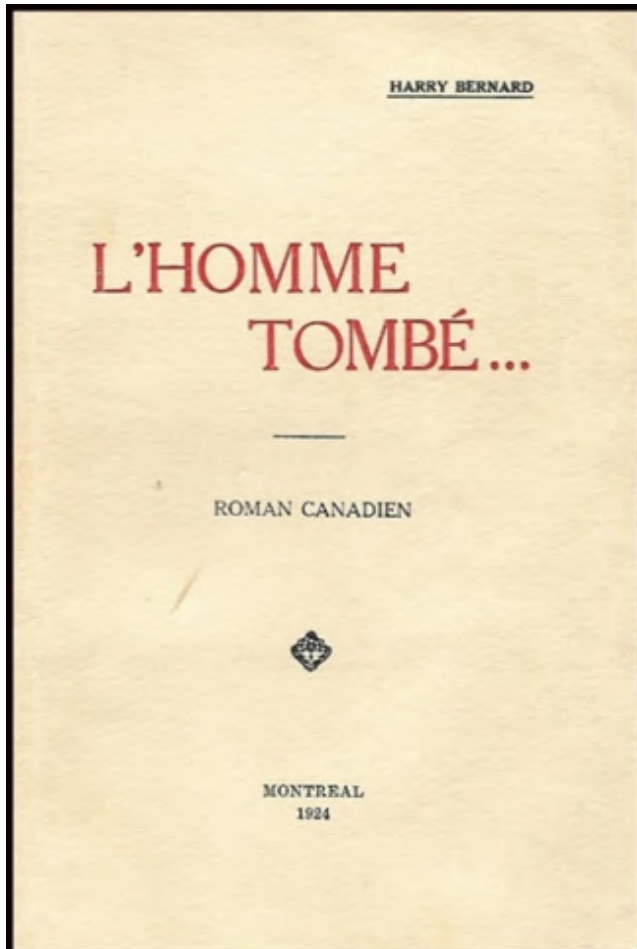


Figure 6 Page titre du roman de Harry Bernard, *L'Homme tombé...*, Montréal, 1924.

tion intellectuelle (organisé par l'Action catholique de la jeunesse canadienne) avant l'âge de 35 ans, âge limite fixé pour son obtention. Tout comme ses éditoriaux au *Droit*, ses romans témoignent de cette ambivalence entre une idéologie conservatrice aux valeurs morales strictes et austères et un net besoin de s'en démarquer. Dans *L'Homme tombé...*, par exemple, le personnage principal croule sous l'influence d'une femme mondaine dont les après-midis se passent au cinéma et pour qui les vedettes états-uniennes représentent un mode de vie des plus enviabiles. Si cet aspect de l'histoire cadre admirablement bien avec les valeurs traditionnelles, cela ne doit pas nous dissimuler que Harry Bernard fut l'un des premiers romanciers à prendre conscience de l'importante influence

Un autre recueil de nouvelles paraîtra en 1935 (*Montcalm se fâche*), mais il s'agit en fait d'une reprise de nouvelles déjà publiées dans *La Dame blanche*, l'ouvrage ne comptant qu'un seul texte inédit, la nouvelle éponyme. Pour un aperçu des auteurs qui l'ont le plus influencé, voir Adrienne Choquette, «Harry Bernard», dans [Confidences d'écrivains canadiens-français](#), Notre-Dame des Laurentides, Les Presses laurentiennes, 1976 [1939], p. 19-26. Voir aussi H. B. à Jean Paré, 1<sup>er</sup> mars 1962, BAnQ, 298/047/002.

19. Au chapitre 8, nous abordons en détail le contexte menant à l'attribution du prix David pour son roman *Juana, mon aimée*.

du cinéma sur le comportement humain et, conséquemment, sur l'évolution de la mentalité<sup>20</sup>.

En 1928, jugeant sans doute la littérature trop à l'étroit sous la rubrique «Au Jour le Jour» dont elle partage la vedette avec tous les autres sujets de l'actualité, il en implante une nouvelle : «Le Courrier littéraire». Son but? Présenter des livres aux lecteurs afin de les inciter à lire davantage. Bien qu'il y fasse la recension de toutes sortes de livres, il y privilégie la littérature canadienne-française. «Le Courrier littéraire» se transformera en «Livres nouveaux» le 30 mai 1930.

Toutefois, il trouve hasardeux de faire de la critique. En réponse à Jean-Charles Harvey qui lui dit avoir songé à abandonner la critique des livres canadiens, car il «comptait tellement d'amis parmi les auteurs [qu'il se voyait] dans l'impossibilité d'être vrai et franc»<sup>21</sup>, Bernard comprend son hésitation :

*Je vous avoue que j'ai souvent ressenti la même impression de malaise, et je me demande souvent, comme vous, ce qu'il est opportun de faire : ou faire de la littérature honnête, ou perdre ses amis? Je ne suis pas prêt à répondre. Évidemment, si l'on ne se place qu'au point de vue de l'art, la première solution s'impose. Mais ce n'est pas là toute la question. Il faudrait trouver un moyen terme, qui respectât ceci comme cela<sup>22</sup>.*

20. Voir Micheline Tremblay, «La présence du cinéma dans le roman canadien-français de 1896 à 1970», Ph. D. (littérature), Université Paul-Valéry, 1994, 550 p. Voir le chapitre 3.

21. Jean-Charles Harvey à H. B., 5 novembre 1929, BAnQ 298/046/007. À propos des difficultés de faire de la critique, Bernard écrira à Jeanne Grisé : «Savez-vous que cette question de l'appréciation des œuvres devient fort épineuse? Ou les critiques feront leur travail avec conscience jugeant les livres avec ce qu'ils croient être leur valeur, et ils perdent leurs amis, s'attirent des inimitiés; ou ils essaieront d'être aimables pour tous, et passeront alors pour des nigauds, ne seront plus écoutés, desserviront les lettres.» (H. B. à Jeanne Grisé, le 12 mars 1930, BAnQ 298/046/006.

22. H. B. à Jean-Charles Harvey, 6 novembre 1929, BAnQ 298/046/007.

Est-ce pour cela qu'il abandonnera la critique littéraire pendant presque une dizaine d'années?

Son mentor, Lionel Groulx, relit ses textes et les commente abondamment, l'obligeant parfois à réécrire de larges parties de ses romans<sup>23</sup>. Dans ses *Mémoires*, Groulx précise que leur correspondance remonte au temps où il est encore au *Droit* et rédige ses premières véritables critiques. Leurs échanges sont francs et Groulx ne se montre jamais complaisant, comme en témoigne joliment ce passage :

*Je n'irai pas jusqu'à dire, comme quelques-uns, que votre talent s'affirme plus à son aise dans la critique que dans le roman. Je persiste à considérer votre Terre vivante comme l'une des créations romanesques les mieux construites et les plus charmantes de notre littérature. Mais peut-être en vos Essais, comme en vos romans, subissez-vous jusqu'à l'excès la discipline, je devrais dire le joug de votre raison. On voudrait plus de spontanéité, plus de coups d'aile, plus de vigueur, plus souvent l'écrivain qui écrit avec toutes ses facultés, toute son âme<sup>24</sup>.*

À la demande de Lionel Groulx, il devient l'un des fondateurs et le premier rédacteur en chef de la nouvelle revue *L'Action nationale* qui paraît en janvier 1933 et dans laquelle il publie quelques poèmes et articles de fond. Comme il faut donner une orientation à la revue, il consulte certains membres influents du clergé, soit l'évêque de Rimouski, M<sup>gr</sup> Courchesne<sup>25</sup> et l'archevêque de

23. Cela avait d'ailleurs été évoqué dans l'ouvrage dirigé par Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle. La naissance de l'éditeur, 1900-1939 (vol. 1)*, Saint-Laurent, Fides, 1999, p. 259-261. Quelques années auparavant, Pierre Hébert avait également présenté quelques lettres de Bernard à Groulx, elles aussi localisées dans le fonds Lionel-Groulx. Voir *Lionel Groulx et L'Appel de la race*, Montréal, Fides, 1996, p. 74-75.

24. Lionel Groulx à H. B., 30 décembre 1929, BAnQ, 298/046/006.

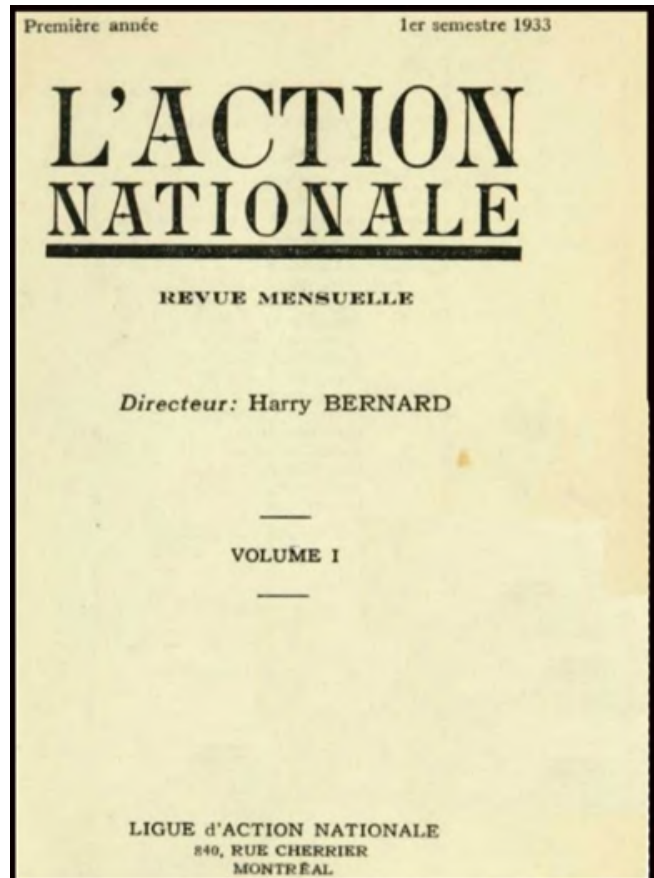
25. H. B. à M<sup>gr</sup> G. Courchesne, 21 décembre 1932, BAnQ, 298/042/017.



Québec, qu'il connaît depuis son séjour à Ottawa où le futur cardinal Villeneuve<sup>26</sup> avait exercé son sacerdoce.

L'examen de son imposante correspondance révèle qu'entre 1929 et 1933, il entretient plusieurs contacts personnels avec les écrivains. À Simone Routier<sup>27</sup>, en qui il reconnaît une poétesse de talent, il donne des conseils, tout comme à Clément Marchand qui restera un bon ami. Jean Bruchési fait aussi partie de ses amis intimes; ils militent ensemble pour la valorisation des livres canadiens. La plus riche correspondance littéraire est sans contredit celle avec Alfred DesRochers, le poète de Sherbrooke, et celle avec Artine Artinian qu'on vous invite à découvrir.

Malgré les encouragements admiratifs d'un DesRochers et d'un Dantin qui trouvent que ses «vers planent très haut et sont parmi les meilleurs, sinon les meilleurs, de toute notre littérature versifiée<sup>28</sup>»; il ne publiera jamais de recueil de poésie. Pourtant, il remporte le troisième prix lors d'un Concours de la Société des poètes<sup>29</sup>.



**Figure 7** Page titre du premier numéro de *L'Action nationale* paru en 1933.

26. H. B. à M<sup>re</sup> R. Villeneuve, 21 décembre 1932, BAnQ, 298/042/017.

27. Voir à ce sujet notre ouvrage *Je voudrais bien être un homme. Correspondance littéraire entre Simone Routier et Harry Bernard*, Ottawa, Éditions David, 2011, 206 p.

28. Alfred DesRochers à H. B., 5 septembre 1930. On trouvera l'intégrale de la correspondance échangée avec DesRochers dans notre autre ouvrage *Conversation poétique*, publié aux Éditions David, en 2005, voir p. 111.

29. La réaction mitigée de Lucien Rainier, appelé à commenter un recueil de ses vers,

Surplus de travail, tourments familiaux, responsabilités accrues, *Le Courrier* annonce, le 22 décembre 1933 que «son directeur, M. Harry Bernard, assez gravement malade depuis jeudi dernier, a été incapable depuis de s'occuper de tout travail de bureau<sup>30</sup>.» Il souffrait d'une otite interne et a dû subir une opération de la mastoïde. Selon ses propres dires, il «s'est balancé entre la mort et la vie, pendant quelque chose comme six semaines<sup>31</sup>.» Il ne reviendra au travail que le 21 mai 1934 et de façon progressive. Jamais plus il n'acceptera ce rythme de travail infernal et 1934 marque ainsi une rupture dans sa carrière.

### **Homme d'affaires et homme de conviction politique**

Cette rupture prend plusieurs formes. Il abandonne *L'Action nationale* en décembre 1934; il justifie sa décision dans deux lettres adressées à l'administrateur de la revue, le jésuite Joseph-Papin Archambault<sup>32</sup>. Abandon aussi de l'écriture romanesque : le roman sera pendant longtemps délaissé et ses critiques littéraires seront presque absentes jusqu'en 1941. L'homme de lettres prend une pause, l'homme d'affaires émerge, tout comme le naturaliste, abordé plus loin.

a pu peut-être contribuer à le décourager. Voir Lucien Rainier à H. B., 18 juillet 1932, BAnQ, 298/046/007.

30. «M. Harry Bernard absent du bureau», *CdStH*, 22 décembre 1933, p. 1.; voir aussi «M. Bernard subit une opération», *CdStH*, 29 décembre 1933, p. 1 et «M. Harry Bernard», *CdStH*, 19 janvier 1934, p. 1.

31. H. B. à Lucien [?], 2 juillet 1934, BAnQ, 298/046/017; M. Harry Bernard», *CdStH*, 26 janvier 1934, p. 1.

32. Bernard justifie son départ de plusieurs façons. Dans une première lettre datée du 30 juin 1934, il évoque le manque d'appui du comité de rédaction, le fait de ne pas être rétribué, le refus de prendre en considération ses nombreuses suggestions, un système de comptabilité déficient et bien sûr, le fait que sa santé ne lui permet plus de surcharge de travail. Voir : H. B. à Joseph-Papin Archambault, BAnQ, 298/042/018. Dans une autre lettre datée du 7 décembre, Bernard évoque aussi le fait que la revue a publié, pendant son absence, un article inacceptable contre l'enseignement des sciences naturelles alors que son nom apparaissait encore comme rédacteur. Voir H. B. à J.-P. Archambault, 7 décembre 1934, BAnQ, 298/042/018.

En 1935, nommé gérant de la Compagnie d'imprimerie et de comptabilité Ltée de Saint-Hyacinthe qui édite *Le Courrier de St-Hyacinthe*<sup>33</sup>, Bernard veille désormais à la santé financière du journal et de son imprimerie. Pour mieux en défendre les intérêts, il participe à la fondation, en 1932, de l'Association des hebdomadaires de langue française. Au départ, au dire même de Bernard<sup>34</sup>, l'organisme vivote. Toutefois, progressivement, les rencontres des gérants et des directeurs permettent de développer des rapports d'amitié et de collaboration dont il tirera beaucoup profit.

Non seulement Bernard se comporte-t-il en homme d'affaires, mais il a dû modifier considérablement les orientations politiques de son journal. Encore en 1934, il affirmait la nécessité de maintenir les journaux «libres, indépendants des politiciens, capables de nommer franchement les choses par leur nom, d'apprécier les faits à leur valeur, les hommes à leur stature vraie<sup>35</sup>.» Même si, depuis son arrivée, son journal s'oppose à son concurrent *Le Clairon* de Téléphore-Damien Bouchard, membre influent du gouvernement Taschereau, il avoue lui-même dans ses mémoires qu'il a rompu avec la tradition familiale libérale<sup>36</sup>, mais qu'il avait réussi jusqu'alors à conserver une certaine neutralité<sup>37</sup> au grand dam de certains conservateurs<sup>38</sup>.

33. H. B. à L.-A. Bastien, 17 mai 1935, BAnQ, 298/043/006 : «depuis près de trois mois [...] mes loisirs se font de plus en plus rares. En plus de la direction du journal, j'ai à voir à toute l'administration de nos ateliers typographiques, ce qui veut dire donner de l'emploi à 15 hommes».

34. H. B., «L'Association des Hebdomadaires», *CdStH*, 9 octobre 1936, p. 3.

35. H. B., «De la presse de parti», *CdStH*, 26 octobre 1934, p. 1.

36. H. B., «Souvenirs d'enfance...», chapitre 2, p. 1 et 2, BAnQ, 298/009/006.

37. L'abbé Saint-Pierre avait bien saisi cette rupture provoquée par son engagement politique lorsqu'il écrivait : «Depuis quelques années, il est au service payé d'un parti politique, [...] ce qui est peu propre à inspirer confiance d'autant moins que plusieurs années durant, il avait été indépendant des partis...». Notes manuscrites de l'abbé Pierre-Athanase Saint-Pierre, [s.d.], ASSH.

38. Comme Jean-M. Carette du journal *Le Guide de Beauce* qui, mécontent d'un éditorial, lui écrit en octobre 1934 : «Vous méritez que toute la presse conservatrice rurale

La tourmente politique du milieu des années 1930 finit par l'entraîner. En juin 1935, il rencontre un membre important de l'organisation de Maurice Duplessis, Jean Martineau, et il accepte d'organiser une rencontre politique à Saint-Hyacinthe<sup>39</sup>. Il ne faut donc plus s'étonner que le 15 novembre, Bernard se prononce nettement en faveur de l'Action libérale nationale, le parti des jeunes réformistes qui ont quitté le Parti libéral et qui allait, sous peu, se fusionner au Parti conservateur de Maurice Duplessis pour former l'Union nationale<sup>40</sup>.

C'est dans ce contexte qu'en mai 1936, M<sup>re</sup> Desranleau vend toutes ses actions à un groupe d'entrepreneurs dirigé par Ernest-J. Chartier, ce qui entraîne la disparition, quelques semaines plus tard, de la ligne éditoriale habituelle de l'hebdomadaire qui affirmait que *Le Courrier* est «indépendant des partis politiques, totalement dévoué aux intérêts de l'Église et de la région de Saint-Hyacinthe». Hostile au parti libéral depuis des décennies, le journal devient résolument favorable à l'Union nationale. Comme Ernest-J. Chartier est, à cette époque, membre de l'Ordre de Jacques-Cartier, on peut se demander si T.-D. Bouchard avait raison d'affirmer, en 1944, que cette transaction et cette nouvelle orientation éditoriale avaient été en fait commandées par la célèbre société secrète qui aurait également participé à la victoire de l'Union nationale<sup>41</sup>. Les attaques du *Courrier* contre *Le Clairon* et Bouchard deviennent systématiques. Sa chronique «En marge des événements» se transforme rapidement en une tribune bêtement partisane<sup>42</sup>. De façon presque régulière,

proteste contre votre ignorance en ce qui la concerne.» Lettre de J.-M. Carette à H. B., 28 octobre 1934, BAnQ, 298/044/006.

39. Jean Martineau à H. B., 6 septembre 1935, BAnQ, 298/046/021.

40. H. B., «Parti national», *CdStH.*, 15 novembre 1935, p. 3.

41. Frank Myron Guttman, *The Devil from Saint-Hyacinthe. Senator Téléphore-Damien Bouchard*, New York, iUniverse, 2007, p. 308. Cette société secrète, appelée Ordre de Jacques-Cartier et mieux connue sous le nom de La Patente, était un regroupement de francophones qui voulaient protéger les intérêts de la nation canadienne-française.

42. En dépit de ses prises de bec avec Bouchard, Bernard sera reconnaissant envers lui. Ainsi, en faisant le bilan de sa carrière de journaliste, il déclara : «Le plus beau souvenir que je conserve de mes cinquante années de journalisme, c'est le témoignage que m'a

à compter du 28 août 1936, il signe, sous un pseudonyme, qui le rendra célèbre par la suite, «L'Illettré», une chronique qui s'intitulera, après un certain temps, les «Cornichonneries du Clairon»<sup>43</sup>.

## CORNICHONNERIES DU «CLAIRON»

Le *Clairon* rappelle dans son dernier numéro ces paroles de l'hon. Adélard Godbout au banquet du club libéral de Québec-Est: *Nous voulons la liberté dans l'ordre. Nous voulons le maintien de l'autorité légalement constituée et le respect de tous ceux qui représentent cette autorité.*

\* \* \*

C'est l'hon. Maurice Duplessis, premier ministre de la province, qui représente actuellement l'autorité chez nous.

Les accusations de patronage, de mensonges et d'irrégularités y abondent et les débats que *Le Courrier* mène avec *Le Clairon* de Bouchard atteignent sans doute leur paroxysme<sup>44</sup>. Tout cela fait sans doute partie d'une stratégie afin de mieux commercialiser son journal qui, dès l'automne 1934,

**Figure 8 Cornichonneries du *Clairon*; *CdStH*, 18 décembre 1936, p. 3.**

s'était transformé pour attirer davantage de lecteurs en laissant, comme on le verra au chapitre 4, la première page aux nouvelles et en relayant la page d'opinion et d'analyse en page trois.

Nous sommes néanmoins loin des textes sociaux, culturels et de politique étrangère auxquels Bernard avait habitué son lectorat. En fait, son approche partisane est telle qu'il en vient même à appuyer la controversée loi du cadenas. Dans un éditorial du 2 décembre 1938, Bernard, après avoir précisé que Duplessis «ne rêve ni de dictature, ni de fascisme<sup>45</sup>», conclut en

rendu publiquement quelque temps avant son décès M. T.-D. Bouchard», voir le «Cahier spécial 125<sup>e</sup> anniversaire», *CdStH*, 27 septembre 1978, p. 80.

43. Cette chronique cesse finalement de paraître le 1<sup>er</sup> juin 1937.

44. Sur notre site Internet, on trouvera l'intégralité des textes que les deux hebdomadaires maskoutains ont échangé au fil des années; voir les «Débats avec *Le Clairon* de T.-D. Bouchard» : <https://harry-bernard.com/debats-avec-le-clairon-de-t-d-bouchard/> (consulté le 13 décembre 2023).

45. H. B., «La loi du cadenas», *CdStH*, 2 décembre 1938, p. 3.

affirmant : «Quoi qu'en pensent et disent les adversaires du gouvernement d'Union nationale, la loi du cadenas paraît excellente.» En outre, ses textes sont repris dans le journal de l'Union nationale, *Le Temps*. Il aurait longtemps rédi-



Figure 9 En 1961, Harry Bernard, accompagné de Daniel Johnson, reçoit le prix du journalisme Olivar-Asselin; *CdStH*, 30 avril 2003, p. 80.

gé des [discours politiques](#) et devient un ami de Daniel Johnson qui était d'ailleurs conseiller juridique de l'Association des hebdomadaires. Tout en maintenant ses activités politiques, il prend un nouveau virage après avoir terminé son mandat de président de l'Association des hebdomadaires : l'intellectuel reprend du service.

### L'Illettré et le docteur en littérature

En 1942, il obtient une licence ès lettres qui s'avère utile pour son admission à la Société Royale du Canada. Comme l'admission est conditionnelle à l'appui d'au moins trois membres, il pouvait déjà compter sur son réseau d'amis : Jean Bruchési, Léo-Paul Desrosiers, Lionel Groulx, Donatien Frémont, Séraphin Marion et Maurice Hébert. Il fut élu, en mai 1943, en même temps que son bon ami Claude Melançon<sup>46</sup>. Déjà Esdras Minville lui demande son appui pour être admis à son tour en octobre 1943<sup>47</sup>.

46. Cette société le déléguera au premier Festival du livre tenu à Caracas au Venezuela en 1956 à la condition qu'il trouve lui-même l'argent pour défrayer le voyage. Bernard en profitera pour visiter sa fille aînée, Louella, qui réside au Venezuela avec son mari depuis le début des années 1950.

47. Esdras Minville à H. B., 8 octobre 1943, BANQ, 298/047/001.



Ses études doctorales prendront plus de temps. Toujours convaincu de l'importance du régionalisme, c'est à ce sujet qu'il consacre sa thèse. Bénéficiant d'une bourse de la Fondation Rockefeller, il entreprend, à l'automne 1943, un long voyage aux États-Unis afin de rencontrer des professeurs de littérature de différentes universités. En avril 1947, il termine la rédaction de sa thèse intitulée «Le roman régionaliste aux États-Unis (1913-1940)» et, en mars 1948, il reçoit son doctorat. La maison d'Éditions Fides la publiera l'année suivante<sup>48</sup>.

Tout en étudiant et en travaillant à plein temps au *Courrier*, Bernard lance, en décembre 1941, une chronique littéraire qui sera publiée pendant plus de 30 ans, signé de son pseudonyme, L'Illettré. Grâce à l'Association des hebdomadaires, il peut compter sur la collaboration de nombreux directeurs de journaux pour la diffuser. Selon lui, en quelques années, ses textes seront lus par cent mille lecteurs.

Voilà donc qu'il revient à la critique, après dix ans d'absence. Cependant, ses textes ont changé. L'Illettré ne manifeste plus le même sens critique : il se contente plutôt de faire connaître les œuvres et les écrivains au public.

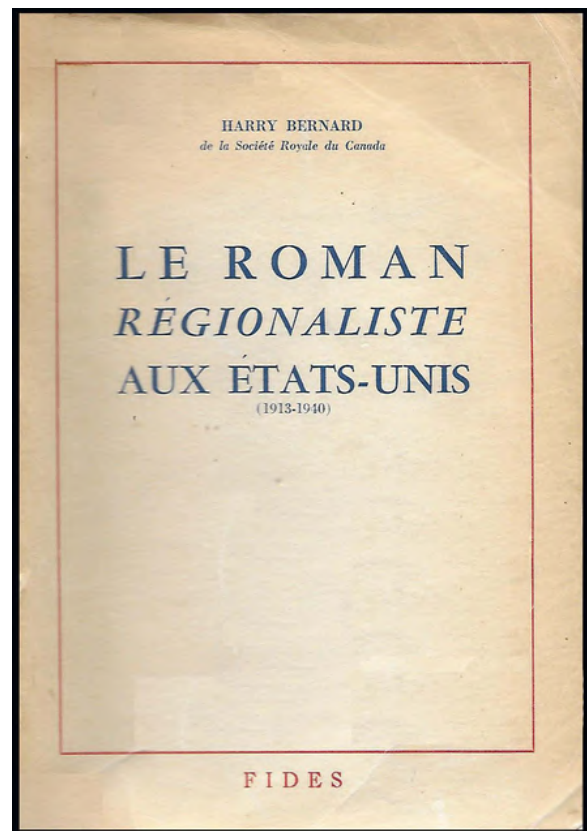


Figure 10 Sa thèse de doctorat publiée aux Éditions Fides.

Boulimique de lecture, Bernard possède une bibliothèque hors du commun<sup>49</sup> qu'il a constituée par des commandes de livres régulières adressées à des

48. H. B., *Le roman régionaliste aux États-Unis (1913-1940)*, Montréal, Fides, 1949, 389 p.

49. Bibliothèque qui impressionne Wilson O. Clough, visiteur de passage et professeur à l'Université du Wyoming. Voir la lettre de Wilson O. Clough à H. B. du 3 septembre 1949,

libraires parisiens, new-yorkais et autres. Comme il l'affirme lui-même : «[J]'ai dans mes livres des collections qu'on ne trouve nulle part ailleurs : une centaine d'ouvrages sur l'Autriche-Hongrie, presque autant sur la Turquie, en français et en anglais<sup>50</sup>».

### **Un retour au roman**

Une fois sa thèse terminée, Bernard reprend ses projets d'écriture. Il se lance dans la rédaction de *Les jours sont longs*, roman qu'il soumet au concours du Cercle du Livre de France en 1950. Le choix d'un gagnant s'avère difficile. Le prix est d'abord octroyé à Bertrand Vac pour *Louise Genest*; après plusieurs scrutins, les membres du jury recommandent que l'on publie également les autres finalistes<sup>51</sup>.

C'est ainsi que les Éditions décernent le prix à Vac, mais ouvrent un autre concours où les lecteurs eurent à se prononcer. En fait, dès l'été 1950, Pierre Tisseyre, directeur du Cercle du livre de France, avait pressenti la difficulté de choisir un gagnant; c'est pourquoi il avait proposé à Bernard de partager le prix : «[S]'il était impossible de réconcilier les différents partisans d'ouvrages se tenant de très près, [pourquoi] ne pas diviser le Prix entre deux gagnants<sup>52</sup>?» Comme cette suggestion ne fut pas retenue par le comité, il fallut trouver une autre solution, d'où cette idée d'un prix des lecteurs<sup>53</sup> remporté par Bernard en janvier 1951<sup>54</sup>.

BAnQ, 298/044/001.

50. H. B. à Gilbert Forest, 8 mars 1975, BAnQ, 298/046/003. En novembre 1954, il s'était départi d'un millier d'ouvrages (notamment les romans utilisés pour sa thèse de doctorat) au profit de l'École vétérinaire de Saint-Hyacinthe.

51. Voir le procès-verbal de la «Deuxième assemblée annuelle du jury» du Prix du Cercle du Livre de France tenue le 13 septembre 1950, Université de Sherbrooke, Archives du GRELQ (Groupe de recherche sur l'édition littéraire au Québec); «Le Cercle du Livre de France offre un 'Prix des Lecteurs'», *Le Devoir*, 18 novembre 1950, p. 7.

52. Pierre Tisseyre à H. B., 21 août 1950, BAnQ, 298/048/003.

53. Les autres candidats à ce prix étaient Yves Thériault (*Le dompteur d'ours*) et Charles Hamel (*Solitude de la chair*).

54. Pierre Tisseyre à H. B., 25 janvier 1951, BAnQ, 298/048/003.



Déjà un nouveau manuscrit est en chantier : *Une autre année sera meilleure*. Sous un nom d'emprunt, il l'inscrit au même concours. En septembre 1951, Tisseyre lui annonce une lutte très serrée avec «un jeune employé de Radio-Canada<sup>55</sup>». André Langevin remporte le prix et Bernard doit se contenter de faire publier son manuscrit sous forme de feuilleton l'année suivante<sup>56</sup>.

À l'été 1952, il soumet un nouveau manuscrit, *Le Remplaçant*, encore une fois sous un nom d'emprunt<sup>57</sup>. Le verdict est négatif et il échoue dans sa tentative de le faire publier par Paul Michaud de l'Institut littéraire du Québec<sup>58</sup>. Qu'à cela ne tienne, en 1953, il présente *Dans le bleu du matin*<sup>59</sup>, mais le même sort l'attend.

Ces échecs répétés mettront un terme à sa carrière de romancier. Bernard en sort meurtri et désabusé. Incapable de se remettre en question, il blâmera plutôt la télévision qui, selon lui, provoque une érosion culturelle dont les conséquences se manifestent par une diminution du lectorat et, en bout de course, le refus de ses manuscrits.

### **Le naturaliste**

Pour être marquée de plusieurs ruptures, la carrière de Bernard n'en conserve pas moins une constante : celle de sa curiosité pour la nature. Selon lui, la connaissance des noms des plantes, des arbres et des animaux permet à l'écrivain de mieux situer le décor de ses récits. «Quand on décrit un paysage, [...] que le cadre de l'œuvre s'y prête, je demande simplement qu'on n'écrive pas de bêtises [...]. Et je crois que, pour décrire la nature canadienne sans commettre de sottises, il vaut mieux connaître cette nature que de ne pas la

55. Pierre Tisseyre à H. B., 14 septembre 1951, BAnQ, 298/048/003.

56. H. B., *Une autre année sera meilleure*, *Photo-Journal*, XV, 43 (7 février 1952); XVI, 10 (19 juin 1952); *Une autre année sera meilleure : un roman inédit de Harry Bernard*, édition préparée par Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, Ottawa, Éditions David, 2013, 252 p.

57. Jean Bousquet à H. B., 16 juin 1952, BAnQ, 298/043/010.

58. H. B. à Paul Michaud, novembre 1952, BAnQ, 298/046/010.

59. Jean Bousquet à H. B., 23 septembre 1953, BAnQ, 298/043/010.

connaître<sup>60</sup>.» L'importance accordée à la description de la nature canadienne dans ses romans s'insère parfaitement dans l'approche régionaliste qu'il a défendue toute sa vie.

Toutefois, ce n'est pas par devoir que Bernard accumule au fil des ans des connaissances en sciences naturelles. Ses vacances annuelles sont toujours consacrées à des excursions de pêche et de longues randonnées en forêt avec cartes et boussole. C'est là qu'il se ressource et refait ses forces. Quand l'Association des auteurs du Canada<sup>61</sup> où il siège comme directeur l'invite à une réunion officielle en 1931, il répond à Robert Choquette : «J'avoue que je me sens bien plus à l'aise à courir les champs et les grèves, de grandes bottes aux pieds<sup>62</sup>.» Quand, en 1940, il organise la tenue du prochain congrès de l'Association des hebdomadaires, il choisit Notre-Dame-de-Pontmain, dans les Laurentides, où il sera possible de «lancer la ligne» entre les délibérations.

À compter de 1934, Bernard rédige de nombreux textes naturalistes et entreprend une collaboration avec le Cercle des Jeunes Naturalistes. Deux ans plus tard, paraît *l'ABC du petit naturaliste canadien*<sup>63</sup>, des textes de vulgarisation scientifique pour les jeunes, qui paraissent en plusieurs fascicules<sup>64</sup>. D'autres, dans cette même veine, s'ajouteront au cours des années 1940. Puis en 1952, il publie *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie* (1952) dans lequel il relate ses régulières et salutaires excursions dans la région. En outre, il contribue sporadiquement à de nombreuses revues telles *La vie au grand air*, *Chasse et pêche*, *Forêt et conservation*, les *Cahiers de chasse*, *Le*

60. H. B. à Alfred DesRochers, le 20 février 1933, BAnQ, 298/042/018; voir aussi H. B., «Histoire naturelle et littérature», *L'Action nationale*, vol. 1 n° 1 (janvier 1933), p. 18-28.

61. Bernard est membre de cette Association au cours des années 1930 et il siège même au bureau de direction de l'organisme.

62. H. B. à Robert Choquette, 16 avril 1931, BAnQ, 298/043/012.

63. Ces fascicules, publiés à Montréal aux Éditions Albert Lévesque sont intitulés : *Le petit pêcheur*, *Le petit chasseur*, *Le petit oiseleur*, *Le petit entomologiste*, *Le petit fermier*.

64. Le 15 novembre 1934, il signe un premier article sur *Le tamias rayé* (tract n° 12). Il en rédige deux autres sur *L'écureuil volant* (tract n° 19) et *L'écureuil roux* (tract n° 20) publiés tous les deux le 15 avril 1936.



Figure 11 Page titre du *Petit Pêcheur*, de la série *ABC du petit naturaliste canadien*, Éditions Albert Lévesque, 1936.

surtout, je me sentais lassé, lassé d'écrire chaque jour des choses qui tombaient dans le tonneau sans fond<sup>65</sup>.» Sa définition de la pratique journalistique n'est d'ailleurs guère plus reluisante : «[L]'art d'exprimer une opinion sur des sujets que j'ignore, qui ne m'intéressent pas, et sur lesquels, en somme, je n'ai aucune opinion. Triturer le tout, sans qu'il y paraisse, pour que le lecteur y trouve, avec sa satisfaction, logique, vraisemblance et crédibilité<sup>66</sup>.»

*Petit Almanach du chasseur et du pêcheur*. À la fin des années 1960, il parvient même à faire publier des articles de la même teneur dans une revue de médecine, *Le Mauricien médical*.

Comme en témoigne la correspondance, sa carrière de naturaliste amateur a l'effet d'un baume sur les plaies laissées par les échecs du romancier au cours des années 1950 et par les critiques essuyées tout au long de sa vie. Même la carrière de journaliste semble l'avoir laissé amer. À Clément Marchand, il explique pourquoi il a pris sa retraite, après 47 ans au *Courrier* : «[P]arce que j'ai 72 ans révolus depuis mai; que je veux recouvrer un peu de li-

65. H. B. à Clément Marchand, 5 octobre 1970, BAnQ, 298-046-020.

66. *Ibid.*

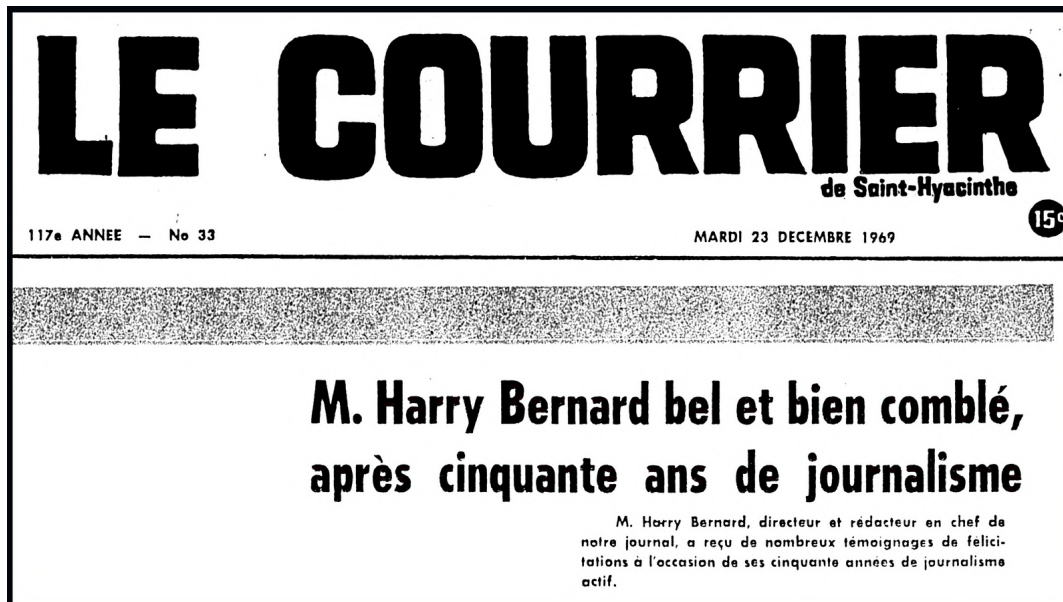


Figure 12 Les 50 ans de journalisme de Bernard; *CdStH*, 23 décembre 1969, p. 1.

Dès sa retraite, de sévères ennuis de santé compromettent les projets de voyage qu'il espérait faire avec sa deuxième femme, Alice Sicotte<sup>67</sup>. Au moment de partir pour Paris, un premier malaise cardiaque : «Je suis donc confiné dans ma petite maison de retraite paisible, avec instruction de bouger peu, de travailler le moins possible, de m'ennuyer le moins possible<sup>68</sup>.» Une thrombose coronarienne, en juillet 1972, laissera davantage de séquelles. Finalement, il s'éteint le 17 mai 1979.

Allons voir plus en détail plusieurs volets de cette longue carrière, à commencer par son premier emploi de journaliste au *Droit*.

67. Sa première épouse étant morte le 8 juillet 1957, Bernard épouse Alice le 19 septembre de la même année. Voir sa lettre adressée au Bureau des passeports du Canada, 21 août 1957, BAnQ, 298/043/012.

68. H. B. à Gaston Roger, 28 septembre 1970, BAnQ, 298/047/009.

**PARTIE II**

**JOURNALISTE**

**ET**

**RÉDACTEUR EN CHEF**

## CHAPITRE 2

### JOURNALISTE AU DROIT, 1919-1923<sup>1</sup>

La veille de Noël 1919, le nom de Harry Bernard apparaît pour la première fois dans le journal *Le Droit* d'Ottawa. Bien qu'engagé en tant que nouveau journaliste, c'est à titre de poète qu'il signe un premier texte : «Sonnet d'hiver». À 21 ans à peine, il vient de terminer son baccalauréat au Séminaire de Saint-



Figure 1 Sonnet d'hiver; *Le Droit*, 24 décembre 1919, p. 1.

Hyacinthe, puis a séjourné à Montréal quelques mois. Malgré son jeune âge, il n'en est pas à ses premières armes dans le journalisme. Au cours de ses études classiques, il a, comme on le sait, collaboré régulièrement au *Courrier de Saint-Hyacinthe* en signant des articles et des poèmes sous un nom de plume, Roger Raymond<sup>2</sup>. Il dirigeait, également sous ce nom, la page FÉMINA, ce qui l'obligeait à trouver des collaborateurs et à répondre à des lettres ouvertes.

Parfois, ses textes sont repris ailleurs, dans d'autres journaux régionaux du

1. Cet article est paru originalement dans la *Revue du Nouvel-Ontario*, sous le même titre; voir le vol. 28 (2003), p. 51 à 77.

2. Bien qu'il n'ait jamais mentionné ce pseudonyme, nous avons pu établir avec certitude que Roger Raymond et Harry Bernard ne font qu'un. En effet, non seulement a-t-il recueilli tous les articles signés sous ce pseudonyme pour les coller dans un cahier déposé dans le fonds Harry-Bernard, mais certains poèmes de Roger Raymond, publiés dans les journaux pendant la guerre, se retrouvent aussi dans un manuscrit que Bernard a soumis à Olivier Maurault au début des années 1920 à des fins de publication.

Québec<sup>3</sup>. Honoré, le jeune étudiant y voit un gage de succès, une appréciation de son talent et un encouragement à poursuivre dans cette voie qu'il envisage d'ailleurs sérieusement : «Après mes humanités au petit séminaire de Saint-Hyacinthe... je ne songeais qu'à écrire, fût-ce dans un journal. Voir mon nom au bas d'un article me paraissait le comble de la félicité sur terre<sup>4</sup>.» Bernard aime profondément l'écriture et il y consacrera toute sa vie en tant que journaliste d'abord – métier qu'il exercera pendant plus de 50 ans – et aussi en tant que romancier, poète, critique, naturaliste, directeur de revue.

Les premières années de sa vie professionnelle ont donc lieu au *Droit*. Années sans doute marquantes puisqu'il y apprendra les us et coutumes du métier<sup>5</sup>. En plus d'éclairer son apport à ce journal, nous voulons ici lever le voile sur la nature de la pratique journalistique aux lendemains de la Première Guerre mondiale en examinant, à travers les textes de Bernard, certaines dimensions du contenu du journal dont l'histoire reste encore largement méconnue<sup>6</sup>. À ce sujet, Laurent Tremblay, en ces heures assombries par le Règlement XVII, a sans doute trop réduit son contenu à la crise scolaire.

La période examinée<sup>7</sup> est assez brève puisque, arrivé à la toute fin de 1919, Bernard quitte son poste en juin 1923 pour devenir rédacteur en chef du

3. Certaines annotations en marge de ses textes (conservées dans son fonds d'archives) avaient révélé ce succès, corroboré par un dépouillement des journaux identifiés, comme *Le Courrier de Montmagny*, *Le Saint-Laurent* de Fraserville, *Le Colon* d'Arvida; voir France Ouellet, *Répertoire numérique du fonds Harry-Bernard*, Montréal, Bibliothèque nationale du Québec, 1999.

4. C'est lui-même qui l'écrit dans ses mémoires non publiés; H. B., «Souvenirs d'enfance et de journalisme», 298/009/006, chapitre 7, p. 5.

5. De ces années, il dira plus tard, lors d'une émission radiophonique à Radio-Canada que Donat Kavanagh fut son «premier maître et celui qui [lui enseigna] l'essentiel de [son] savoir professionnel, [lui] ayant mis le pied à l'étrier de façon sûre et solide». H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 3, p. 7.

6. Pour un aperçu de l'histoire du journal, voir Laurent Tremblay, *Entre deux livraisons 1913-1963*, Ottawa, *Le Droit*, 1963.

7. Cette période de l'histoire de la presse au Canada français avait déjà fait l'objet de

# LE DROIT

Journal Quotidien -- Franchement Catholique  
 PUBLIÉ PAR  
 LE SYNDICAT D'OEUVRES SOCIALES, LIMITEE

Ami de toutes les bonnes causes, fondé spécialement pour la défense et la protection  
 des Canadiens Français d'Ontario.  
 Si vous voulez suivre les luttes que font vos compatriotes de là-bas, abonnez vous au "DROIT"

## APPROBATION DE L'EPISCOPAT

**LE DROIT**

**Maintient sa devise**  
 "L'Avenir est chez qui lutte!"

**Contient**  
 Les nouvelles les plus récentes du monde entier, fournies par la principale agence canadienne, dite "Presses Canadiennes".  
 Des articles importants sur les grosses questions du jour par Charles Gauthier, Thomas Proulx, Harry Bernard, Edmond Chouinard, Edgar Bouteau.  
 Une chronique parlementaire, un courrier de nouvelles, les nouvelles d'Ottawa, la page de la famille, le coin des jeunes, la page "Commerce et Agriculture", la page de sport, etc., etc.

**S'abstient**  
 de favoriser les luttes des vertes politiques.

**Tient**  
 noblement l'arme de la dévotion nationale.

**Moyens de l'Aider**

- 1.—S'y abonner.
- 2.—Faire abonner ses amis.
- 3.—Le défendre quand il est attaqué.
- 4.—Lui signaler ses lacunes.
- 5.—Lui envoyer des nouvelles.
- 6.—Assister que possible le favorablement ses annonces.
- 7.—Encourager ses annonceurs.
- 8.—L'appuyer dans ses revendications.
- 9.—Le répandre, partout, toujours, et sous les auspices.
- 10.—Lui confier vos impressions.

**Prix de l'Abonnement:**  
**\$5.00 par année.**

Il ("Le Droit") a fait une lutte qui devait être faite pour la défense du droit naturel des parents, non seulement menacé, mais écrasé par l'ingérence de l'Etat dans le domaine scolaire."  
 MGR BÉLIVEAU.

"Ce journal a été l'âme de l'héroïque résistance que les Canadiens-français ont opposée aux empiétements de l'Etat sur les droits des parents en matière d'éducation, et, sans lui, j'en ai l'intime conviction, déjà on n'entendrait plus résonner dans nos écoles le doux verbe de France."  
 MGR LATULPPE.

"Et parmi les journaux catholiques, je ne crains pas du tout de dire que "Le Droit" est au moins un des meilleurs."  
 MGR HALLÉ.

"L'oeuvre que vous accomplissez est trop importante au point de vue catholique pour ne pas attirer la sympathie."  
 MGR BRUCHÉSI.

"Soyez-en glorifiés, "Le Droit" d'Ottawa, en particulier pour Ontario, réalise à souhait l'idéal d'un bon journal."  
 MGR LAROCQUE.

"Votre journal fait une oeuvre trop utile pour la défense de nos droits catholiques et nationaux pour que j'hésite un seul instant à approuver le projet que vous soumettez à mon appréciation."  
 MGR BERNARD.

"Ce que je sais et tiens à proclamer publiquement, c'est que votre journal accomplit une grande et belle oeuvre dans notre pays."  
 MGR BRUNET.

"Or "Le Droit" a été un de ces soldats sans peur et sans reproche."  
 M. l'Abbé QUINN.

"Le Droit" a fait un bien immense depuis sa fondation et il est appelé à en faire davantage à l'avenir. On peut dire qu'il est nécessaire pour la défense et le maintien de notre langue et de notre foi."  
 MGR CHARLEBOIS.

"L'oeuvre que vous poursuivez avec tant de vaillance au bénéfice de nos compatriotes de l'Ontario est trop essentielle à la conservation des droits primordiaux de la société chrétienne en général et de la nôtre en particulier pour qu'on puisse ne pas s'y intéresser vivement."  
 S. E. le Cardinal BÉGIN.

"Je ne veux pas laisser passer l'occasion de dire toute l'estime que j'ai pour votre journal, l'admiration que j'éprouve pour l'oeuvre catholique et patriotique que vous poursuivez avec tant de dévouement."  
 MGR FORBES.

"Béni soit donc le temps d'administration qui me fournit l'occasion de vous dire un peu tout le bien que je pense de votre journal et de l'oeuvre qu'il poursuit vaillamment."  
 MGR ROSS.

"J'estime non seulement utiles, mais en quelque sorte nécessaires, les journaux qui, comme le vôtre, sans préterdire à l'infaillibilité, apportent à l'oeuvre de l'Eglise un concours si précieux et si dévoué."  
 MGR L. A. PAQUET.

"Votre journal "Le Droit" a rempli les conditions de cette bonne presse dont parlent les Souverains Pontifes... A mon avis, il fait un bien immense."  
 MGR CLOUTIER.

# LE DROIT

OTTAWA

ORGANE DES CANADIENS FRANCAIS D'ONTARIO

Figure 2 Affiche publicitaire du *Droit* publiée le 2 juillet 1921, p. 3.

*Courrier de Saint-Hyacinthe*. Son travail au *Droit* lui a sans doute permis de décrocher, à l'âge de 25 ans, ce poste prestigieux. La correspondance de Bernard ne nous éclaire guère sur cette période formatrice, car les échanges

quelques articles réunis dans *Idéologies du Canada français 1900-1929*, [Fernard Dumont et al. (dir.), Québec, Presses de l'Université Laval, 1974]; voir Jean-Guy Genest, «*Le Canada, 1920-1921*», p. 29-43; Philippe Reid, «*La Croix, 1923-1924*», p. 45-83; Richard A. Jones, «*L'Action catholique, 1920-1921*», p. 313-344; et Donald Smith, «*L'Action française*», p. 345-367.



épistolaires conservés portent sur les années postérieures<sup>8</sup>; nous pouvons compter, en revanche, comme complément d'information, sur ses souvenirs journalistiques consacrés presque exclusivement à son passage au *Droit*<sup>9</sup>.

### Ses différentes affectations

Au moment de son entrée au *Droit*, le journal compte déjà six ans d'existence. À ce moment-là, il appartient à la communauté des Oblats. C'est l'oblat Charles Charlebois, surnommé le père Charles, qui en supervise la bonne marche et qui est considéré comme l'âme dirigeante de l'Association canadienne-française d'Éducation en Ontario (ACFÉO).

*L'âme du Droit, le Père Charles, est en même temps l'âme de l'Association d'Éducation; il unit les deux piliers de résistance par une seule clef de voûte. Les deux œuvres, les deux classeurs et parfois même les deux caisses ne sont séparés qu'en principe. On retrouve au Droit comme à l'Association la même équipe d'hommes qui vont et viennent, passant d'une allégeance à l'autre, selon les besoins de l'année ou de l'heure*<sup>10</sup>.

Donat Kavanagh, chef de pupitre, initie Harry Bernard de même que deux autres jeunes nouveaux, Edgar Boutet et Émile Boucher, à leur nouveau métier :

*Nous étions, pour ainsi dire, de la même portée, soumis ensemble à Donat Kavanagh, qui menait son monde d'un bras de fer, disions-nous dans son dos, mais il n'y avait rien en lui de méchant, sauf l'air que parfois il se donnait, comme pour impressionner. Il avait, sur*

8. À l'exception d'une dizaine de lettres échangées avec Lionel Groulx, mais qui portaient toutes sur des articles qu'il fit paraître parallèlement dans *L'Action française*; voir «Âmes et paysages (par Léo-Paul Desrosiers)», *L'Action française*, février 1923, p. 114-117; «En marge de Jules Fournier», *L'Action française*, avril 1923 p. 239-244; «Les signes sur le sable», *L'Action française*, juillet 1923, p. 47-52.

9. H. B., «Souvenirs d'enfance».

10. Tremblay, *Entre deux*, p. 23-24.

*ses sujets, ce double avantage de savoir mieux qu'eux le français, et de posséder une expérience journalistique qui leur manquait*<sup>11</sup>.

Bernard conservera un excellent souvenir de ses premiers collègues<sup>12</sup>. Pour lui, le journalisme est d'abord une école où il perfectionne son français; Kavanagh, d'ailleurs, ne rate jamais une occasion de faire la leçon aux membres de son équipe.

*Et notre Bernard de Saint-Hyacinthe, comme tombé du ciel pour nous enseigner le français, à nous autres pauvres demi-Anglais de l'Ontario, voilà-t-il pas qu'il a l'audace d'écrire Warsaw pour Varsovie... Comme s'il n'avait pas encore découvert, le pauvre garçon, que le Warsaw de la Presse associée [c'est lui qui souligne] se dit Varsovie en français...*<sup>13</sup>

Bernard apprend son métier sur le tas. Envoyé au Château Laurier pour couvrir une conférence, il en revient le lendemain sans compte rendu puisque le conférencier ne s'est pas présenté. Furieux, Kavanagh le sermonne : «quand il y a une conférence, c'est une nouvelle; quand il n'y a pas de conférence, c'en est une autre. Tu ne pouvais m'apporter la première et tu as manqué la seconde. À ta place, je ne serais pas trop fier<sup>14</sup>. »

Au cours des premiers mois, Bernard n'hérite pas encore d'une chronique régulière; même après de longues études classiques, il demeure un apprenti

11. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 3, p. 1-2.

12. Beaucoup plus tard, il consacrera à Kavanagh une de ses chroniques de L'Illettré. Voir «Donat Kavanagh, qui mourut trop vite», *CdStH*, 10 mars 1966, p. 4. Quelque quarante ans plus tard, en 1966, Bernard, toujours directeur du *Courrier*, acceptera d'engager Edgar Boutet, en quête d'un emploi, à titre de correspondant parlementaire à Québec au salaire de 10\$ par semaine et à la condition que ses «articles seront pro-U.N. et surtout anti-libéraux.» H. B. à Edgar Boutet, 11 novembre 1966, 298/043/011.

13. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 1<sup>er</sup>, p. 8.

14. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 3, p. 5.

dont le salaire, rappelons-le, est fixé à 15\$ par semaine<sup>15</sup>. Il publie néanmoins divers textes dont une série de trois longs articles sur la littérature canadienne qui paraissent en février et mars 1920<sup>16</sup>. Sujet qu'il avait déjà abordé auparavant<sup>17</sup>. Au cours de son séjour, il signera aussi quelques critiques littéraires de son nom<sup>18</sup>.

Le 18 mai 1920, le rédacteur en chef, J.-Albert Foisy, suivi de son adjoint, claquèrent la porte du journal, en raison, «d'un problème d'argent<sup>19</sup>.»

La direction mute alors le courriériste parlementaire Charles Gautier au rang de rédacteur en chef tandis que Bernard le remplace au Parlement. Mutation de courte durée toutefois, puisqu'il rédige son [dernier texte](#) à titre de courriériste au *Droit* après la fin de la session,



Figure 3 Harry Bernard, courriériste parlementaire; *Le Droit*, 22 mai 1920, p. 3.

15. Le bas salaire des journalistes est reconnu dans le métier; voir Jean-Guy Lemieux, *Le Roman du Soleil. Un journal dans son siècle*, Sillery, Septentrion, 1997, p. 58-60. Pour un premier aperçu du métier de journaliste à cette époque, on consultera le même ouvrage (p. 53-60) et les propos de Victor Barbeau publiés dans *Histoire de La Presse, tome II Le plus grand quotidien français d'Amérique 1916-1984*, de Cyrille Felteau, Montréal, La Presse, 1984, p. 112-115. Bernard s'en plaindra d'ailleurs dans ses «Souvenirs d'enfance»: «Il y a cinquante ans, plus ou moins, il était rare que la neuve recrue d'une salle de rédaction, reporter ou nouvelliste [...] touchât plus que 15\$ par semaine à ses débuts. [...] alors qu'un linotypiste de vingt ans, incapable d'écrire à sa mère ou à sa blonde, sans les cribler d'impropriétés et de fautes de grammaire, tirait au moins le double de son enveloppe de paye, le vendredi de chaque semaine», (chapitre 1<sup>er</sup>, p. 3).

16. H. B., *Le Droit*, voir la page 3 des numéros du 17 février, du 21 février et du 8 mars.

17. Roger Raymond, «Notre littérature», *CdStH*, 11 novembre 1916, p. 4.

18. Voir à ce sujet le prochain chapitre.

19. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 1<sup>er</sup>, p. 2 et 3.

le 3 juillet<sup>20</sup>. Il garda, de ce séjour au gouvernement, une piètre opinion : «Il faut avoir assisté pendant des mois aux séances de la Chambre des Communes, jour après jour et le soir, pour mesurer l'inanité du jeu politique chez ceux qui l'adoptent pour profession<sup>21</sup>.»

Un mois plus tard, nouvelle promotion : il joint l'équipe éditoriale. Lors du congé du rédacteur en chef, il signe l'éditorial tout en s'occupant quotidiennement d'une chronique voisine, intitulée «Au Jour le Jour». Il exercera cette fonction pendant près de trois ans, jusqu'à son départ pour Saint-Hyacinthe<sup>22</sup>. Cette chronique passe en revue l'actualité régionale, nationale et internationale; elle se compose d'une série de brèves, soit de courts textes d'un ou deux paragraphes. À une époque où la radio n'est pas encore répandue, le journal constitue un moyen privilégié d'informations et cette chronique, dont on trouve l'équivalent dans les autres journaux, jette un regard sur le monde. Parallèlement à ses tâches, Bernard, parfaitement bilingue, traduit les nouvelles de l'anglais au français pour des collègues qui ne maîtrisent pas les deux langues<sup>23</sup>.

Au total, son séjour au *Droit* se traduit par la rédaction de plus de [2,000 brèves](#) auxquelles s'ajoutent près de [60 éditoriaux](#); ces articles constituent le corpus principal de notre étude dont l'originalité repose avant tout sur

20. Son travail à titre de courriériste parlementaire lui laissera une image fort négative du travail des élus, comme en témoigne l'extrait suivant : «je n'en finirais pas de mettre en lumière l'indifférence, la passivité, le je-m'en-foutisme des uns, l'absentéisme des autres, l'éclipse totale d'un bon nombre, le cynisme de ceux qui échangeaient des billets doux avec les dulcinées passagères qui les admiraient...», «Souvenirs d'enfance», chapitre 2, p. 22.

21. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 2, p. 20.

22. À compter de l'hiver 1923, parallèlement à son travail au *Droit*, il reprendra du collier à titre de courriériste parlementaire mais, pour *Le Courrier*, dans une chronique intitulée «Lettres d'Ottawa» qui paraît entre le 10 février et le 8 juin. Cette collaboration lui a sans doute facilité son embauche à Saint-Hyacinthe.

23. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 3, p. 12.

l'analyse systématique de ces brèves, qui n'avaient pas été examinées, jusqu'à maintenant, par les historiens que ce soit au *Droit* ou ailleurs<sup>24</sup>.

### **Les sources d'informations**

Certes, les multiples visites au journal ou dans le bureau du Père Charles nourrissent les journalistes et leur permettent d'accéder à des informations de première main<sup>25</sup>. Toutefois, il faut chercher ailleurs la principale source des divers articles; notamment, du côté des agences de presse, déjà évoquées dans une citation précédente. Généralement, la nouvelle est mentionnée comme une simple dépêche, sans que soit précisée l'agence qui la diffuse. «Une dépêche de Belgrade...<sup>26</sup>» ou encore «Les dépêches de Capetown...<sup>27</sup>». Plus rarement, Bernard mentionnera le nom de l'agence dont aucune n'est d'origine française. Toutes sont anglo-saxonnes : la Presse associée<sup>28</sup>, l'Agence Reuter<sup>29</sup> et la Presse canadienne<sup>30</sup> sont clairement identifiées. L'origine de ces dépêches explique d'ailleurs pourquoi Bernard devait en traduire le contenu.

24. En effet, les rares études portant sur l'histoire de la presse retiennent surtout les manchettes et les éditoriaux comme source première d'information. Pour s'en convaincre, on consultera, par exemple, Joseph Bourdon, *Montréal-Matin. Son histoire, ses histoires*, Montréal, La Presse, 1978; Richard A. Jones, «L'Action catholique...», Jean-Guy Genest, «Le Canada...» et Richard A. Jones, *L'Idéologie de L'Action Catholique (1917-1939)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974.

25. On rappelle le commentaire de Tremblay à ce sujet : «On se demande d'où lui vient une documentation aussi précise, aussi sûre et aussi spontanée; la réponse est dans ses milliers de rencontres avec ceux qui montent des sentiers du labour, les chefs de la résistance, grands et petits, disséminés par toute la province», *Entre deux*, p. 45.

26. H. B., «L'Angleterre en Serbie», *Le Droit*, 3 novembre 1920, p. 3.

27. H. B., «Bisbille», *Le Droit*, 29 octobre 1920, p. 3.

28. Voir notamment, H. B., «Les vilains journalistes», *Le Droit*, 27 janvier 1921, p. 3 et «Est-ce un oubli?», 14 mai 1921, p. 3. Notons que les dépêches de «La Presse associée» sont offertes par l'agence de La Presse canadienne; voir Antoine Char, «L'international un devoir quotidien depuis 1910», dans *Le Devoir reflet du Québec au 20<sup>e</sup> siècle*, Robert Lahaise (dir.), 1994, p. 153.

29. H. B., «Un fil», *Le Droit*, 23 septembre 1922, p. 3.

30. H. B., «Le problème impérial», éditorial, *Le Droit*, 9 avril 1923, p. 3.



# LE DROIT

OTTAWA, MERCREDI, LE 20 SEPT. 1922

## Au Jour le Jour

### La presse anglaise

L'idée d'une participation possible des Dominions britanniques à une nouvelle guerre de l'Empire est le sujet du moment. Il est clair que le sentiment général, en Angleterre comme dans les Dominions eux-mêmes, est plutôt défavorable à la participation. En Grande-Bretagne, la presse crie harcèlement sur Lloyd George, qu'elle accuse d'avoir amené les présentes complications du proche Orient et lui dit de récolter tout ce qu'il a semé. Les journaux de Northcliffe sont particulièrement violents. Le *Daily Mail* comme on l'a vu, "souhaite que les Dominions refusent carrément de se laisser entraîner dans une nouvelle entreprise militaire désastreuse, laquelle, tout prendre, n'a d'autre but que de jeter le voile sur les lourdes irréparables de Lloyd George." Le *Times* et le *Morning Post*, le *Daily News*, le *Herald*, s'en prennent aussi au premier ministre anglais, à qui est imputable, selon eux, l'expulsion de Turquie. Le *Herald* voudrait que le pays n'essayât "ni un homme, ni un fusil, ni un canon" dans l'affaire, et le *Morning Post* dit que la chose la plus urgente actuellement est de se débarrasser de Lloyd George.

### Au Canada

Il est remarquable que les journaux anglais du Canada sont plus assoiffés de sang que ceux d'Angleterre. Dès lundi matin, avant même que l'on sût au juste de quoi il s'agissait, bon nombre de feuilles de Toronto criaient à la nécessité de venir en aide à la "mère-patrie" affirmant notre droit à participer aux guerres impériales. Mais il s'en faut que toutes les feuilles anglo-canadiennes donnent dans cette note de basse sujétion. La *Gazette* de Montréal par exemple, dit que la situation est loin d'être la même qu'en 1914, et recommande plutôt la non-intervention des Dominions. D'autres, tout en reconnaissant le principe de solidarité des nations de l'Empire, se demandent jusqu'à quel point nous devons offrir notre concours en

l'occurrence? La presse de langue française presque en entier s'oppose à l'entrée du Canada dans une nouvelle guerre.

### L'Empire en danger!!

A souligner, au milieu de l'excitation de tous, l'ardeur de certains organes à nous faire croire que l'Empire est en danger. Les Turcs menacent l'Empire, l'Empire est sur la pente de la ruine, la sécurité et la solidité de l'Empire ne tiennent plus qu'à un fil, et c'est aux Dominions et possessions britanniques de voir à ce que cette solidité et cette sécurité soient sauvegardées. Peut-on tromper le peuple plus grossièrement et plus bêtement? Les journaux qui brandissent ce spectre de l'Empire menacé seraient bien en peine de prouver ce qu'ils avancent. On ne sache pas qu'il y ait des parties bien importantes de l'Empire exposées aux attaques des Turcs. On affole le peuple avec des mots, rien qu'avec des mots. Et si l'on regarde d'un peu près, on n'est pas loin de conclure que l'Angleterre est à la veille de se jeter dans une guerre de conquête, injuste comme toutes les guerres de conquête, et non dans une légitime guerre défensive, comme on essaye de le faire croire au monde.

### Du facteur "imaginaire"

La *Gazette* de Montréal, peut-être le plus important journal de langue anglaise de tout le pays, s'attarde particulièrement à ce point de vue des dangers de l'Empire. "Nous en avons assez de la guerre, y lisait-on dès lundi, et, sans adopter la mesquine attitude politique de la paix à tout prix, les Canadiens, avant de faire le moindre sacrifice, sont en droit d'attendre qu'on leur prouve que la conciliation est impossible par voie de concessions, et que l'Empire est menacé." Voilà une opinion claire. L'Empire est menacé, qu'on nous le prouve d'abord, on agit ensuite, — s'il y a lieu. Il est trop facile d'exploiter les périls imaginaires de l'Empire; il ne faut pas oublier que, si nous sommes jetés dans la mêlée, ce n'est pas des troupes imaginaires, de l'argent imaginaire, des vivres imaginaires, qu'on attendra de nous.

### "Pas une goutte de sang"

Le *Kitchener Daily Record* ne veut pas, pour aucun prix, entendre parler d'un Canada se jetant dans une nouvelle guerre anglaise: "Lloyd George, dit-il, a invité le Canada à se joindre à l'Angleterre, dans une guerre contre les Turcs. L'invitation devrait être déclinée promptement. "Les Canadiens sont prêts à se battre jusqu'au dernier pour la défense du Canada, mais pas une goutte de sang canadien ne devrait être versée, pas un dollar canadien dépensé, pour aider à la solution des difficultés de la Grèce et de la Turquie. La défense de Constantinople et des Dardanelles intéresse plus les alliés de l'Angleterre pendant la dernière guerre, qu'elle ne nous intéresse. "La Grande Bretagne, en toute réalité, n'a pas besoin de notre aide pour mettre à la raison le vieux Turc décrépité. Les Alliés européens ont créé la présente situation. Qu'ils se donnent maintenant la main et réparent le gâchis qu'ils ont fait eux-mêmes."

### Que l'Angleterre récolte ..

A Québec, le *Soleil* souligne l'aspect peut-être le plus négligé des dernières complications anglo-turques: "L'Angleterre se servit de la Grèce comme de l'instrument de ses propres visées dans le proche-Orient, et aujourd'hui que les Grecs, en marche sur Constantinople, sont écrasés par les Turcs, l'émoi est à son comble en Europe. "L'Angleterre a voulu favoriser l'établissement de la domination grecque en Asie Mineure et cela est la cause du grand cataclysme qui menace aujourd'hui le vieux monde. Un écrivain français très au courant de cette question, M. Henri Massis, l'écrivait dans la *Revue Hebdomadaire*, le 19 février 1921: "Une grande méconnaissance de la vérité psychologique, de la réalité humaine, tel est le vice capital de la mauvaise paix d'Orient."

### Ce qu'entrevit Bainville

L'explosion du proche-Orient était prévue. Les manœuvres anglaises pour leur part, depuis des années et surtout depuis le traité de Sèvres, l'ont préparée. Entre autres, il n'y a pas un mois, le refus de Lloyd George de recevoir le ministre de l'Intérieur du gouvernement d'Angora, qui avait fait le voyage de Londres pour le rencontrer, est une forte indication du désir, de la part de l'Angleterre, de provoquer une intervention armée des Alliés en Orient. Les lignes qu'écrivait à ce sujet Jacques Bainville à l'*Action Française* de Paris, le 31 août dernier, ont aujourd'hui une actualité étonnante. L'article a presque l'air d'une prophétie. "Il y a peu de jours, écrivait Bainville, Fehty Bey, ministre de l'Intérieur du gouvernement d'Angora, s'étant rendu à Londres pour y parler du rétablissement de la paix, n'avait pas même obtenu une audience de M. Lloyd George. Qu'on se mette à la place des Turcs: est-ce affreux calculé ne signifiait-il pas que le gouvernement britannique choisissait définitivement la guerre? L'armée kémaliste a pris l'offensive et l'a prise victorieusement. La réponse à l'affront de Downing Street a été donnée dans les trois secteurs d'Afioun-Karhissar, d'Eski-Cheir et d'Ismidt."

L'Angleterre a posé les premières conditions de la guerre, celle-ci a suivi. C'était inévitable. Les feuilles impérialistes crient aujourd'hui que l'Angleterre est acculée à une situation inextricable, elle qui a fait preuve de tant de générosité à l'égard des Turcs, dans le passé, et que ce n'est pas sa faute si la Turquie est ingrate. Tout cela est bon à qui ne connaît qu'un côté de la médaille. Peut-être qu'on aurait pu s'entendre, et éviter la catastrophe, si M. Lloyd George avait abandonné un peu sa morgue et consenti à parlementer avec Fehty bey, lorsque celui-ci partait spécialement d'Angora pour le rencontrer à Londres.

HARRY BERNARD

Figure 4 La chronique Au Jour le Jour du 20 septembre 1922; *Le Droit*, p. 3.

Cette dépendance vis-à-vis des agences, accentuée par le fait que le journal n'a pas de correspondants à l'étranger — pas plus que *Le Devoir* d'ailleurs —, n'empêche pas Bernard de se montrer conscient de leur partialité dans la sélection et la couverture des événements. «Nous savons, écrit-il, que la plupart des agences internationales de nouvelles sont contrôlées par le capital

anglais, et que les Anglais de ce temps, se soucient fort peu de faire à la France une réclame avantageuse<sup>31</sup>.» L'analyse de la situation dans un pays étranger doit ainsi rester vigilante face aux informations fournies par les agences. À titre d'exemple, Bernard souligne que, parce que «renseignés par les agences de presse britannique, nous ne savons pas au juste ce qu'est le mouvement national dans l'Empire des Indes<sup>32</sup>.» C'est pourquoi son journal, comme ses compétiteurs d'ailleurs, reste abonné à plusieurs journaux<sup>33</sup>. Il n'est pas aisé néanmoins d'en dresser la liste, car souvent Bernard, plutôt que de préciser le nom de l'agence qui rapporte la nouvelle parue dans tel ou tel journal, cite directement le journal comme s'il avait lui-même effectué la recherche. On peut douter qu'il ait reçu, par exemple, certains journaux slaves. Trop rarement, malheureusement, les deux indications sont fournies comme dans le passage suivant : «Le "Jewish Chronicle" de Londres, selon les dépêches de la Presse associée...<sup>34</sup>».

Avant de dresser la liste des journaux auxquels s'abonne *Le Droit*, on peut également distinguer, au sein des journaux, deux types d'informations reprises par Bernard : 1) une manchette ou un article dont le nom du journaliste n'est que rarement identifié; et 2) le texte du correspondant du journal à l'étranger<sup>35</sup>. Il n'est pas sans intérêt de noter que, dans le premier cas, les seuls journalistes identifiés sont tous rattachés à *L'Action française* de Paris : Jacques Bainville, Charles Maurras et Léon Daudet<sup>36</sup>. Cette exception souligne bien l'importance que leur accorde Bernard.

31. H. B., «Le travail des agences», *Le Droit*, 2 février 1923, p. 3.

32. H. B., «Chez les Hindous», *Le Droit*, 12 janvier 1921, p. 3.

33. H. B., «La grande information», *Le Droit*, 24 janvier 1923, p. 3.

34. H. B., «La Palestine esclave», *Le Droit*, 5 février 1921, p. 3.

35. Voir notamment les brèves intitulées «Mauvaise action» du 23 novembre 1922 et «L'anglais qu'on parle» du 28 décembre 1922.

36. Certains sont également cités régulièrement dans *Le Devoir* qui, comme on le sait, se veut un modèle pour *Le Droit*; voir Réginald Hamel, «Les pages littéraires», dans *Le Devoir reflet*, p. 190. C'est pourquoi il ne faudrait pas voir dans cette inspiration des auteurs français un manque de moyen ou d'analyse.

Les journaux européens arrivent à Ottawa avec un décalage d'au moins deux semaines. Cela permet de comprendre que, la plupart du temps, le délai entre la parution en France et la reprise de la nouvelle par *Le Droit* se situe autour de trois semaines<sup>38</sup>. Pour les analyses, cette lenteur à joindre la salle de nouvelles ne semble pas poser de difficulté, d'autant plus que les agences de presse sont toujours là pour l'alimenter de nouvelles fraîches.

Afin de voir clair dans ses sources d'informations, nous avons examiné plus attentivement tous ses éditoriaux, ainsi que 18 mois de brèves, soit d'août 1920 à juillet 1921, puis de septembre 1922 à février 1923. Le tableau suivant dresse la liste de tous les journaux, revues et bulletins mensuels mentionnés plus de quatre fois dans ses textes<sup>39</sup>.

Ce tableau de la page suivante appelle plusieurs commentaires, à commencer par la variété géographique des abonnements. Les journaux des grandes capitales du monde occidental, comme Paris, Londres et New York demeurent incontournables dans les questions d'actualité. Ouvert, comme d'autres, à ce qui se passe ailleurs, *Le Droit* puise dans ces journaux ce qui lui permet de rester au fait des événements internationaux. Bon nombre de quotidiens ou d'hebdomadaires du Canada français font aussi partie de son dépouillement. Quant à la perspective canadienne-anglaise, elle est véhiculée par l'opinion du Canada central, Ottawa, Montréal et Toronto.

Cela permet de dégager une autre caractéristique, plus importante encore : la prépondérance des journaux catholiques. Même les journaux torontois sont catholiques, de même que l'*American Tribune* et plusieurs autres, clairement

38. Voir notamment : «La prise de Smyrne» (5 octobre 1922) et «Le voyage de Clémenceau» (7 octobre 1922).

39. Nous estimons que ce procédé permet d'éliminer la plupart des journaux repris par les agences de presse, sans que ces dernières soient identifiées, et auxquels *Le Droit* n'est pas abonné. Ce procédé sous-estime assurément le nombre de journaux que Bernard consulte directement, car ceux occasionnellement mentionnés comme *L'Évangéline* (4), *Le Courrier des États-Unis* (4) et *La Liberté* (3) ont été exclus.



**JOURNAUX, REVUES ET BULLETINS D'INFORMATIONS MENTIONNÉS  
DANS LES TEXTES DE HARRY BERNARD PUBLIÉS AU *DROIT*, 1920-1923**

	08/20-07/21	09/22-02/23	Editoriaux	Total
<i>L'Action française</i> (Paris)	15	24	2	41
<i>L'Action catholique</i> (Québec)	1	17		18
<i>American Tribune</i> (Iowa)	5	2		7
<i>Boston Transcript</i> (Boston)	5			5
<i>Catholic Register</i> (Toronto)	7	1		8
<i>Citizen</i> (Ottawa)	2	5	1	8
<i>Daily Mail</i> (Londres)		5		5
<i>Le Devoir</i> (Montréal)	9	31	3	43
<i>L'Événement</i> (Québec)	4	12	1	17
<i>Gazette</i> (Montréal)	6	5	2	13
<i>La Gazette du Travail</i> (Canada)	5	1		6
<i>L'Information</i> (Montréal)		6		6
<i>Journal</i> (Ottawa)	6	15		21
<i>Libre parole</i> (Paris)	6	15		21
<i>London Times</i>	3	5	2	10
<i>Morning Post</i> (Londres)	6	3	1	10
<i>New York Times</i>	4	2		6
<i>New York Tribune</i>	2	3		5
<i>Nouvelles religieuses</i> (Paris)	7		1	8
<i>La Patrie</i> (Montréal)	1	4		5
<i>Le Patriote</i> (Winnipeg)	2	5		7
<i>La Presse</i> (Montréal)	2	3		5
<i>Rente</i> (Montréal)	1	7		8
<i>Le Soleil</i> (Québec)	7	2		9
<i>Statesman</i> (Toronto)	14		2	16
<i>La Tribune</i> (St-Hyacinthe)	3	2		5

identifiés comme tel, à commencer par les plus cités, *Le Devoir*, *L'Action française* et *Le Droit*. Mais ne nous y trompons pas! Pas de ce catholicisme obscurantiste caricaturé après la Révolution tranquille, qui rabâche les valeurs d'hier. En adoptant la perspective de ce premier quart du XX<sup>e</sup> siècle, nous rencontrons plutôt un catholicisme qui se nourrit aux sources de son époque, puise à Paris ou ailleurs certains modèles, certaines analyses.

Contrairement à la vision d'un Canada français isolé et coupé du monde, l'analyse des brèves signale une nette attention à la question internationale,

parallèlement à un traitement fréquent des événements disparates de la scène locale, régionale et nationale. Cela étonne et mérite d'être mis en lumière. En effet, quoique l'actualité régionale soit le mandat premier du journal et, qu'à cette époque, celle-ci était largement occupée par la question scolaire en Ontario, la présentation des faits internationaux demeure également une constante<sup>40</sup>. L'actualité canadienne ne dominera largement la scène que vers la fin de la période examinée. Richard Jones, dans sa remarquable étude sur *L'Action catholique*, avait bien montré l'intérêt de ce journal pour les événements mondiaux, mais en insistant uniquement sur les exemples à proscrire, à dénoncer tels le communisme et la juiverie internationale. Or, la lecture des textes de Bernard amène à nuancer cette interprétation puisque le monde extérieur sert aussi de modèle et de source d'inspiration<sup>41</sup>.

Ainsi, en ces lendemains de guerre mondiale, Bernard traite des grandes questions de l'heure. Examinons-en deux afin de voir non seulement comment son traitement est compatible avec la vision catholique et française, mais en quoi même il la nourrit et la renforce.

### **La question irlandaise**

S'il y a un dossier qui domine la scène internationale au cours de sa première année de travail, c'est bien celui de l'Irlande; il y consacre d'ailleurs deux

40. Au *Devoir*, ce déclin des affaires internationales apparaît un peu plus tard, soit après le départ de Bourassa et avec la crise des années 1930 (voir Char, «L'international», p. 153). Il faudrait voir dans quelle mesure une lecture plus attentive de la couverture du *Devoir* ne permettrait pas d'observer ce déclin un peu plus tôt, car le dépouillement effectué par Char demeure peu convaincant. En outre, il ne faudrait pas non plus conclure à l'abandon des questions internationales à partir des années 1930. À cet effet, Bourdon rappelle que son collègue, Mario Duliani, tenait, au cours de cette période, une chronique régulière intitulée «Ce qui se passe à l'étranger»; voir Bourdon, *Montréal-Matin*, p. 51.

41. Cela était également apparu lors de l'analyse de la conception littéraire de Bernard, résumée par son attachement au régionalisme littéraire et dont le courant de pensée s'inspirait de ce qui se passait alors en France; voir le chapitre 5.

## L'isolement

Dans l'Action Française du 30 novembre dernier, M. Jacques Bainville, qui est avec Charles Maurras le plus clairvoyant peut-être des journalistes d'Europe, appuyait précisément sur ce travail d'isolement qui se fait autour de la France. Il montre l'Angleterre se rapprochant de plus en plus chaque jour de l'Allemagne, fait remarquer à ce sujet les récents voyages à Londres de M. Havenstein et de Hugo Stinnes, celui ensuite de Walter Rathenau. La situation se complique de minute en minute. C'est la conférence de Washington, et c'est les développements que l'on sait, le discours Briand, le différend avec l'Italie, le débat des sous-marins. Par dessus tout, le fameux discours de lord Curzon. Nous voici au temps vraiment critique.

H. B.

Figure 5 Une brève intitulée L'isolement; *Le Droit*, 29 décembre 1921, p. 3

des choses conclut, en parcourant le document de Londres, que les sinnfeinistes sont des brigands comme on en voit peu, et ne peut pas soupçonner que l'armée d'occupation anglaise soit le moindrement responsable de massacres en Irlande<sup>45</sup>.»

éditoriaux<sup>42</sup>. Sa position s'avère résolument partisane et sans nuance.

La manipulation de l'information par la presse et les autorités britanniques constitue une première dimension de son analyse. Ainsi, les grands journaux britanniques participeraient à une entreprise de «salissage» du mouvement d'indépendance irlandais en relatant des événements fantaisistes, des calomnies et des mensonges. On chercherait à construire une image diabolique des patriotes irlandais, à les rendre coupables en les associant à l'Allemagne<sup>43</sup>, voire aux bolchéviques<sup>44</sup>.

Selon lui, les rapports et les publications officiels déforment la situation. Après avoir fait état d'un document dénombrant le nombre de policiers et de soldats britanniques tués en terre irlandaise, il ajoute : «Quiconque n'est pas au courant

42. Cette défense acharnée de la cause irlandaise n'avait pas échappé à Tremblay qui la souligne brièvement; voir Tremblay, *Entre deux*, p. 29.

43. H. B., «Bien informée», *Le Droit*, 15 janvier 1921, p. 3.

44. H. B., «Radotage», *Le Droit*, 6 décembre 1920, p. 3.

45. H. B., «Et les autres chiffres?», *Le Droit*, 11 janvier 1921, p. 3.

Bernard et *Le Droit* adoptent une position sans équivoque : appui inconditionnel au peuple irlandais et dénonciation de l'occupant britannique. Dans cette guerre, la presse britannique a perdu son objectivité en épousant le point de vue des autorités londoniennes que fait sienne d'ailleurs, la presse canadienne-anglaise. Preuve en est, ce témoignage étoffé d'un représentant irlandais, le lord-maire de Cork, en visite aux États-Unis, qui ne sera repris ni par la presse britannique ni d'ailleurs par celle du Canada, de sorte que «c'est dans les journaux américains qu'il faut aller, si l'on veut savoir un peu ce qui se passe<sup>46</sup>.» Et, quand on refuse à M<sup>gr</sup> Mannix, archevêque de Melbourne, de prendre la parole à Liverpool, Bernard ne se gêne pas pour se railler de la liberté de parole si chère aux Anglais.

*La liberté de parole, revendiquée par les Anglais à grands renforts d'arguments quand il y va de leurs discours à eux, n'existe que dans des proportions très limitées quand il s'agit du voisin. [...] Imaginez donc, à Dublin, ou à Montréal, quelqu'un qui tenterait d'imposer le silence, même en usant de politesse, à un bourreur de crâne britannique. Est-ce qu'elle braillerait, la presse de Londres et celle de Toronto!!!<sup>47</sup>.*

À travers la répression britannique en Irlande, Bernard y perçoit celle du catholicisme. Il n'hésite pas, par exemple, à parler de persécution religieuse en évoquant l'assassinat et l'arrestation de prêtres catholiques<sup>48</sup>. Dans cette foulée, il dénonce les atrocités commises par l'armée : «Quatre Irlandais patriotes viennent encore d'être exécutés en Irlande<sup>49</sup>.» Il évoquera même la renaissance de pratiques barbares, de tortures commises envers des Irlandais emprisonnés<sup>50</sup>.

46. H. B., «O'Callaghan», *Le Droit*, 21 janvier 1921, p. 3.

47. H. B., «Comme à Moncton!», *Le Droit*, 14 décembre 1920, p. 3.

48. H. B., «Autres aspects», *Le Droit*, 11 janvier 1921, p. 3.

49. H. B., «Justice anglaise», *Le Droit*, 30 avril 1921, p. 3.

50. H. B., «La Torture», *Le Droit*, 21 janvier 1921, p. 3.

Quant à la justice britannique, elle se prétend faussement la championne de toutes les libertés<sup>51</sup>. En fait, l'Île est soumise à un «régime militaire», idée qu'il reprendra dans un de ses éditoriaux<sup>52</sup>. Il oppose les notions de persécution, de malversations, de tyrannie, de cynisme et de terreur à celles de martyr, de paix, de démocratie. «Le régime imposé par le Gouvernement de Londres se montra odieux dès le premier instant et n'a cessé depuis de s'attirer le mépris et la réprobation du monde civilisé<sup>53</sup>.»

Cette question irlandaise n'est pas sans lui rappeler la situation canadienne. Quand l'Angleterre propose la division de l'Irlande afin de conserver l'Ulster, cela lui fait penser à la division du Haut et du Bas-Canada et à tous les conflits qu'elle a engendrés. «Londres vient d'appliquer encore une fois son grand principe de diviser pour régner<sup>54</sup>.» Tout en dénonçant la torture dont le peuple irlandais est victime, Bernard revient sur la crise scolaire en Ontario. «Malgré tout cela, les principaux artisans, encore actuellement de la persécution scolaire en Ontario, sont des Irlandais. Les abus de pouvoir qui se commettent à Alexandria, de la part de coreligionnaires catholiques, à l'heure où nous écrivons ces lignes, sont dignes de prendre place à côté des récits du lord-maire de Cork<sup>55</sup>.» Dans son deuxième éditorial consacré à l'Irlande, Bernard approfondira ce lien avec la situation canadienne. À certains qui voyaient dans le modèle canadien, la solution au problème irlandais, Bernard rétorque qu'on a surestimé les mérites de notre modèle qui bafoue les droits et libertés de la minorité canadienne-française. De plus, «[l]es Irlandais réclament leur indépendance, et [on peut se demander si] la liberté réduite que nous avons, avec toutes les complications dont elle est suivie, serait [...] de nature à les satisfaire<sup>56</sup>.» En filigrane, à travers la lutte irlandaise, Bernard

51. Voir «En Irlande encore», *Le Droit*, 10 août 1920, p. 3 ; «Arthur Griffith», *Le Droit*, 28 mai 1921, p. 3

52. H. B., *Le Droit*, éditorial du 26 août 1920, p. 3.

53. *Ibid.*

54. H. B., «Le traité irlandais», *Le Droit*, 11 janvier 1922, p. 3.

55. H. B., «O'Callaghan», *Le Droit*, 21 janvier 1921, p. 3.

56. H. B., «L'Irlande Dominion», *Le Droit*, éditorial du 22 juillet 1921, p. 3.

trace le profil du combat pour une plus large autonomie canadienne, mais surtout pour le Canada français. Défendre la juste cause irlandaise ajoute une légitimité à la cause canadienne-française, toujours menacée. «L’histoire de la langue française, pour sa part, offre une preuve suffisante. Après la persécution... au Nouveau-Brunswick, en 1870, ce fut la lutte de la Nouvelle-Écosse, puis celles du Manitoba, des autres provinces de l’ouest, de l’Ontario<sup>57</sup>».

### **La question du Levant**

Arrêtons-nous plus brièvement à un autre dossier international auquel Bernard s’intéressa durant sa dernière année au *Droit*. Cela illustrera une nouvelle fois son traitement de la nouvelle. L’Irlande cède alors la place aux différends entre la Turquie et l’Angleterre. Bernard y consacra plus d’une cinquantaine de textes entre le 20 septembre 1922 et le 4 janvier 1923. Au fur et à mesure, il démêle les divers enjeux qui expliquent la lenteur des négociations tenues à Lausanne. Le contrôle des Dardanelles et le libre passage des navires, les puits de pétrole de Mossoul, le traitement des minorités arméniennes et les droits des ressortissants étrangers en Turquie constituent autant de sujets de litige.

Dès le début, l’idée d’une nouvelle participation canadienne à un conflit de l’Empire est – on le devine aisément –, très mal accueillie. Afin de légitimer son refus catégorique d’approuver un effort de guerre, Bernard se fera fort de rapporter la position similaire d’autres journaux non seulement du Canada français, mais aussi du Canada anglais, comme la *Gazette de Montréal*<sup>58</sup> et le *Kitchener Daily Record*<sup>59</sup>. Ce conflit complexe dont les répercussions atteignent même les Indes<sup>60</sup>, comme Bernard le souligne<sup>61</sup>, est attentivement suivi

57. *Ibid.*

58. H. B., «Du facteur imaginaire», *Le Droit*, 20 septembre 1922, p. 3.

59. H. B., «Pas une goutte de sang», *Le Droit*, 20 septembre 1922, p. 3.

60. H. B., «L’agitation aux Indes», *Le Droit*, 15 novembre 1922, p. 3.

61. On compte en effet plus d’une vingtaine de brèves dans *Le Droit* portant sur les

par les «Mahométans» et même par des délégués égyptiens qui se sont rendus à la Conférence afin de faire comprendre la légitimité<sup>62</sup> de leurs aspirations tout comme celle des Turcs. En fait, son appui aux revendications turques n'a rien d'original puisque d'autres adoptent cette position dont *Le Devoir* et même un «journaliste anglais parmi les plus éminents, M. H. N. Brailsford»<sup>63</sup>.

Deux dimensions de son argumentation méritent d'être examinées de plus près. La première touche la demande d'Ankara de tenir un plébiscite en Thrace, territoire revendiqué par les Grecs. Derrière l'appui de Bernard à cette demande – rapidement écartée par Londres –, se dissimule un sentiment anti-impérialiste tout à fait dans le ton de la position traditionnelle canadienne-française. Comme pour l'Irlande, le combat turc rappelle le désir d'autonomie des Canadiens.

*[L]e plébiscite est une arme dangereuse, et l'on peut croire que l'Angleterre n'y serait pas pour son profit si elle en permettait un en Irlande; en Égypte où le sentiment national prend de l'ampleur; aux Indes, qui ne demanderaient pas mieux; en Afrique du Sud où ce serait probablement une occasion excellente d'ébranler un peu l'Empire; dans l'île de Malte et les îles Maurice, rassasiées [sic] du régime britannique; dans la Rhodésie; au Canada et dans la province de Québec<sup>64</sup>.*

Deuxième dimension : son analyse du sort réservé aux minorités en Turquie et notamment au peuple arménien. Bernard, pourtant conscient d'appartenir à un peuple minoritaire, appuiera néanmoins la volonté turque de ne pas

nationalistes indiens et les péripéties de Gandhi; voir notamment celles de mars 1922 («Aux Indes», 2 mars 1922, p. 3; «Gandhi», 13 mars 1922, p. 3 et «Gandhi condamné», 21 mars 1922, p. 3).

62. H. B., «L'Égypte à Lausanne», *Le Droit*, 22 novembre 1922, p. 3.

63. H. B., «Les Dardanelles», *Le Droit*, 23 novembre 1922, p. 3.

64. H. B., «Lord Curzon et le plébiscite», *Le Droit*, 29 novembre 1922, p. 3.



accorder de foyer national aux Arméniens. Malgré la crise scolaire que vivent alors les Canadiens français minoritaires en Ontario, Bernard adopte une position légaliste.

*Les Turcs en cela n'ont pas absolument tort. Il est difficile de dire jusqu'où ils ont raison, ce problème des minorités étant embrouillé au suprême. En toute justice, les sujets étrangers en Turquie devraient y trouver la même protection et les mêmes droits dont jouissent les Turcs dans leur pays autres que le leur*<sup>65</sup>.

Bernard, comme les nationalistes canadiens-français de son époque, affiche ainsi une belle ouverture d'esprit et une volonté d'expliquer les événements internationaux dans ce monde qui se transforme après la Première Guerre mondiale. On peut rappeler le commentaire que faisait l'éditorialiste Jean-Marc Léger à propos de Henri Bourassa : «ayant conscience de sa propre nation, il avait automatiquement conscience du dialogue des nations<sup>66</sup>.» En soulignant les combats menés par divers peuples pour leur indépendance, c'est la lutte du Canada français menacé par la crise scolaire ontarienne et l'impérialisme du Canada anglais, qu'il légitime ainsi.

Par ailleurs, il est clair que c'est à l'ensemble du peuple canadien-français que Bernard s'adresse, comme d'ailleurs tous ses collègues de travail au *Droit*, et non pas aux Franco-Ontariens dont le concept identitaire est encore en devenir<sup>67</sup>.

Il est beaucoup plus difficile de préciser l'impact de sa couverture des événements internationaux sur le lectorat du *Droit*, notamment parce que la

65. H. B., «Les minorités», *Le Droit*, 15 décembre 1922, p. 3.

66. Char, «L'international», p. 151.

67. Pour s'en convaincre, il suffit de consulter certains de ses éditoriaux où ses propos concernent rarement les seuls Canadiens français de l'Ontario. Presque toujours, le peuple canadien-français en entier est interpellé; voir notamment ses éditoriaux du 14 août 1922 («Comme on nous méprise»), du 1<sup>er</sup> mars 1922 («La mortalité infantile») et du 12 juillet 1921 («Rapatriement et colonisation»).

rubrique du courrier des lecteurs n'est pas encore introduite et parce que Bernard n'y a jamais fait allusion dans ses souvenirs.

### **Le scandaleux cinéma**

Cette ouverture vers l'étranger ne doit pas faire oublier ses positions, parfois fort conservatrices, en ce qui a trait à certaines questions relevant de la morale catholique telles que le divorce, le statut de la femme et l'influence du cinéma. C'est à ce dernier que nous nous attarderons maintenant.

*Le Droit*, ne l'oublions pas, demeure un journal qui fait siennes les positions de l'Église. Or, celle-ci – est-il besoin de le rappeler –, a mené de longues et presque toujours infructueuses batailles contre ces «salles obscures» non seulement parce que le peuple s'y entassait le jour du Seigneur, mais parce qu'il incitait à la violence et à la luxure. Bref, à la dépravation<sup>68</sup>.

Emboîtant le pas, Bernard ne cessera de souligner les conduites scandaleuses des vedettes du cinéma. Quelques titres de brèves en témoignent : «L'exploitation du scandale», «Les Idoles», «Scandale sur scandale», «La décadence», «Scandale et scandaleux», «Le cinéma corrupteur», «Gloire et scandale», «Décadence» et «L'envers des idoles»<sup>69</sup>. Quand le Journal d'Ottawa prend position en faveur des acteurs de cinéma, Bernard réplique : «Nous voulons croire, avec la meilleure volonté, qu'il y a des gens honnêtes parmi les acteurs comme dans toutes les autres catégories d'individus.

68. Au sujet de l'implantation du cinéma au Canada français et de ses démêlés avec l'Église, voir, entre autres : Germain Lacasse, *Histoire de scopes*, Montréal, Cinémathèque québécoise/Musée du cinéma, 1988; Léon-H. Bélanger, *Le Ouïmetoscope : Léo-Ernest Ouïmet et les débuts du cinéma québécois*, Montréal, VLB éditeur, 1978; la thèse de maîtrise en théologie d'Yves Lever, *L'Église et le cinéma au Québec*, Montréal, Université de Montréal, 1977; de même que Jean Hamelin et Nicole Gagnon, *Histoire du catholicisme québécois, Le XX<sup>e</sup> siècle, 1898-1940*, Montréal, Boréal, 1988.

69. Ces textes sont, dans l'ordre, du 27 mai 1921, 14 septembre 1921, 18 octobre 1921, 7 décembre 1921, 31 décembre 1921, 5 janvier 1922, 13 mai 1922, 8 janvier 1923, 15 janvier 1923 et du 16 janvier 1923.

L'expérience de chaque jour, toutefois, montre clairement qu'ils sont l'extrême minorité<sup>70</sup>.» S'il s'acharne tant sur la vie trouble des vedettes du cinéma qui accumulent divorces et procès, c'est que leur influence sur les jeunes est jugée pernicieuse. Leur popularité dérange, car elles subjuguent la jeunesse qui se trouve ainsi privée de véritables héros. Rapportant l'entrée triomphale de Chaplin à Londres, Bernard ne manque pas d'écorcher la vedette au passage, comme le montre l'extrait suivant du *Droit*.

<p><b>Et Charlot</b></p> <p>En marge de la sale aventure d'Arbuckle, l'arrivée à Londres du roi des pitres, le trop célèbre Chaplin. Les journaux le disent, quand le comédien mit le pied dans la capitale anglaise, on se fût cru à une entrée triomphale d'un empereur ou d'un roi. Des milliers de personnes s'échelonnaient sur son passage, la foule délirait, et la police dut user de la force pour que son protégé ne fût pas porté en triomphe, caressé et embrassé jusqu'à la mort. Chaplin n'est pourtant pas l'un</p>	<p>des plus propres personnages du cinéma américain. S'il n'est pas divorcé encore, il est en instance de divorce, et la chose ne saurait tarder indéfiniment. Il n'en est pas moins l'idole de milliers et de millions de badauds, sur tous les continents. Il faut que le sens moral des gens de notre siècle soit bien faussé pour porter si haut le scandale et les mauvaises mœurs. Quand verrons-nous un honnête homme, un savant qui a rendu à l'humanité des services inappréciables, reçu à Londres ou ailleurs comme le fut Charlie Chaplin, l'incomparable Charlot ?</p> <p style="text-align: right;">H. B.</p>
--	---

Quant à l'industrie cinématographique, Bernard lui reproche de flatter les bas instincts du peuple<sup>71</sup>. Dirigée par des juifs, elle ne se soucie que de rentabilité et non de morale<sup>72</sup>. Seule une éducation chrétienne permet à la jeu-

Figure 6 Une des têtes de Turc préférée de Bernard : Charlie Chaplin; *Le Droit*, 16 septembre 1921, p. 3.

nesse de se prémunir contre les dangers des messages véhiculés par les films. Car le cinéma se trouve responsable de quantité de crimes commis par une jeunesse en mal d'imiter les héros du cinéma<sup>73</sup>. Cette idée, fort répandue, se retrouve d'ailleurs dans quelques romans de l'époque<sup>74</sup>.

70. H.B., «Oui, ou non», *Le Droit*, 15 février 1922, p. 3.

71. H.B., «Boxe et cinéma», *Le Droit*, 23 octobre 1922, p. 3

72. H. B., *Le Droit*, «Juifs et théâtres» et «Le monde du cinéma», 27 février 1923, p. 3.

73. H.B., *Le Droit*, «Quelques faits», 8 janvier 1921, p. 3; «Le crime et les jeunes», 21 janvier 1921, p. 3.

74. Voir *L'Ineffaçable souillure* d'Arsène Goyette (Sherbrooke, Imprimerie de La Tribune, 1926, 259 p.) et *Les aventuriers de l'amour* de Henri Deyglun (Montréal, Édouard Garand, 1929, 64 p.).

Ces prises de position s'inscrivent rarement en vase clos puisqu'elles se nourrissent d'opinions exprimées aussi aux États-Unis ou en France. Ainsi, l'*American Tribune* est pris à témoin sur la question du rôle du cinéma dans la criminalité des jeunes<sup>75</sup>. Un des responsables de l'industrie cinématographique états-unienne, Benjamin Hampton, s'inquiète de l'immoralité du cinéma, point de vue relayé par les *Nouvelles Religieuses* de Paris<sup>76</sup>. La lutte contre le cinéma n'est pas le seul apanage d'un Canada français fermé aux innovations, le fruit d'un combat d'arrière-garde isolé. Non! Cette perspective est partagée à l'étranger<sup>77</sup> ce qui apparaît d'ailleurs nettement dans les solutions envisagées pour corriger la situation.

Bernard n'hésite pas à exiger la censure afin d'enrayer le problème. Dans un texte publié dès le 12 novembre 1920, il mentionne que le trésorier de l'Ontario, Peter Smith «... recevrait avec plaisir toute suggestion relative à la censure des pellicules cinématographiques<sup>78</sup>.» S'il faut en croire les propos du président du *British Board of Films Censor*, en Angleterre aussi, on était à la recherche des moyens d'y faire face. Un mois plus tard, ce sont autour des Allemands d'y faire écho<sup>79</sup>. «Les mêmes lamentations s'entendent aux États-Unis. Tout dernièrement encore, M. T.D. Hurley, président de la Commission de Censure de Chicago, essayait de faire un résumé de tous les maux engendrés par la fréquentation des cinémas et théâtres<sup>80</sup>.» En Irlande aussi<sup>81</sup>, de même qu'en France où la *Vie Nouvelle* écrit :

*En Belgique – remarque la revue à laquelle nous empruntons ce document – en Hollande, en Allemagne, en Suisse, etc. des restrictions*

75. H. B., «Quelques faits», *Le Droit*, 8 janvier 1921, p. 3.

76. H. B., «Contre l'immoralité», *Le Droit*, 7 décembre 1921, p. 3.

77. Et par de nombreux journaux du Canada français; voir notamment Jones, *L'Action*, p. 231-232.

78. H. B., «Cinéma», 12 novembre 1920, *Le Droit*, p. 3.

79. H. B., «Parlant théâtres», *Le Droit*, 17 décembre 1920, p. 3.

80. *Ibid.*

81. H. B., «Cinéma et censure», *Le Droit*, 21 mars 1922, p. 3.

*légales interdisent l'accès des salles publiques de cinéma aux adolescents de moins de seize ans. Quand verrons-nous cela en France?» Et au Canada? Nous permettrons-nous d'ajouter<sup>82</sup>.*

Rétrograde ce Canada français? Tout autant que nombre d'autres pays occidentaux qui s'inquiètent de la puissance du cinéma et de ses effets sur la jeunesse. On avait peut-être oublié de reconnaître jusqu'à quel point la pensée petite-bourgeoise traditionnelle s'était nourrie de réflexions et de solutions provenant de l'étranger qui, loin de constituer une menace, contribuent au développement de la pensée d'ici<sup>83</sup>.

Ne nous y trompons pas; Bernard reconnaît aisément que, bien réglementé, «[l]e cinéma ... pourrait devenir un précieux instrument d'éducation populaire...<sup>84</sup> ». «Le cinéma est l'une des grandes écoles de notre vie moderne; il importe que son enseignement soit le plus sain possible<sup>85</sup>». Cette vérité cependant, n'apparaît pas encore comme le prouve l'encyclique *Divini illius magistri* (1929) qui dénonce encore les spectacles de cinéma; il faudra attendre celle de Pie XI, en 1936, pour que l'Église reconnaisse officiellement non seulement l'immense pouvoir du cinéma, mais que celui-ci n'est ni bon ni mauvais en soi et qu'il dépend de l'usage qu'on en fait. Bernard n'avait pas dit autre chose dans ses textes quelque 15 ans auparavant.

82. H. B., «Cinéma corrupteur», *Le Droit*, 13 mai 1922, p. 3.

83. On pourrait émettre le même commentaire à partir de son traitement du divorce auquel il consacre une cinquantaine de textes. Farouche opposant à l'établissement du divorce, il ne rate jamais une occasion dans *Le Droit* de faire écho de propos similaires tenus à l'étranger. Voir notamment «Le divorce en France», 31 août 1920, p. 3; «Le divorce en Angleterre», 11 septembre 1920, p. 3; «Les divorces en France», 12 novembre 1920, p. 3 et «Le divorce aux É.-U», 25 novembre 1920, p. 3.

84. H. B., «Cinéma», *Le Droit*, 15 décembre 1921, p. 3.

85. H. B., «Réformes», *Le Droit*, 7 juin 1922, p. 3.

Il fréquentera toute sa vie les salles de cinéma. Au cours de son enfance à Paris, sa mère l'amène au cinématographe. «À Montréal, quelques années plus tard, quand je me présentai au Ouimetoscope de la rue Sainte-Catherine, je me sentais déjà familier avec le spectacle qui m'attendait<sup>86</sup>.» Quand il travaille au *Droit*, Kavanagh, détenteur de billets de faveur pour le journal, l'amène parfois rue Sparks voir des films<sup>87</sup>. En tant que romancier, il sera le premier à représenter l'influence du cinéma dans l'évolution de l'un de ses personnages. Mais il s'agit là d'une autre histoire<sup>88</sup>.

\* \* \*

Le contexte des années suivant la Première Guerre mondiale est sans doute particulièrement favorable à cette ouverture du Canada français catholique aux événements internationaux. Les nombreuses luttes nationales qui font rage un peu partout recèlent une saveur rappelant les combats menés au Canada et particulièrement en Ontario. Peut-être que la couverture pratiquée par *Le Droit*, véhiculée par un journaliste, eût été différente au cours des années 1930. Un autre facteur semble contribuer à renforcer notre analyse qui souligne un refus de s'isoler – alors qu'on avait longtemps imputé à l'idéologie traditionnelle canadienne-française<sup>89</sup> un repli sur soi – : c'est le fait que nous

86. H. B., «Souvenirs d'enfance», chapitre 4, p. 10.

87. *Ibid.*, chapitre 3, p. 9.

88. Ce roman, *L'homme tombé...*, est rédigé alors qu'il travaille au *Droit* et sera publié en 1923. Pour une analyse de son contenu voir Micheline Tremblay, «La présence du cinéma dans les romans canadiens-français de 1896 à 1970», Ph. D. (littérature), Université Paul-Valéry, 1994, chapitres 3 et 4; voir aussi «L'image du cinéma dans les romans canadiens-français de 1896 à 1930», *Cinéma. Revue d'études cinématographiques*, automne 1995, p. 133-148.

89. Linteau, Durocher et Robert, dans leur ouvrage de synthèse sur l'histoire du Québec ont dépeint cette idéologie cléric-nationaliste, appelée aussi idéologie de conservation, en la caractérisant par un rejet des valeurs nouvelles, un repli sur la tradition canadienne-française et catholique, une primauté de la religion et le regard tourné vers le passé; voir *Histoire du Québec contemporain. De la Confédération à la crise*, Montréal, Boréal 1989 (2<sup>e</sup> édition), p. 700-707. Propos qui rappellent la formule de Fernand Dumont :

nous appuyons principalement sur les brèves plutôt que sur les éditoriaux et les longs articles habituellement scrutés par les historiens et les historiennes. Pourtant, la chronique «Au Jour le Jour» dont Bernard reste le principal titulaire, fait partie intégrante du journal et figure en bonne place juste à droite de l'éditorial. En effet, quand on examine les seuls éditoriaux signés par Bernard portant sur l'étranger, force est de constater qu'ils sont plus rares en matière internationale. Mais que les idées exprimées le soient dans de longs textes ou condensées en quelques phrases à l'intérieur d'une macédoine de propos ne change rien à leur contenu et à leur pouvoir de persuasion. D'autant plus qu'il est ainsi plus facile de revenir sur le même sujet jour après jour, martelant ainsi l'opinion publique, et que ces courts articles, faciles à lire, sont peut-être de nature à être parcourus par un plus grand nombre de lecteurs.

Les sources d'informations servant à la rédaction de ses textes ont révélé que *Le Droit*, comme d'autres journaux de cette époque, est abonné à plusieurs grands journaux du monde occidental et à des agences de presse, bien qu'il ne compte pas de correspondants à l'étranger, pas plus d'ailleurs que *Le Devoir*. Ces abonnements constituent un signal supplémentaire de l'ouverture au monde, quoiqu'il faille reconnaître qu'ils proposent souvent une lecture catholique. La France joue un rôle-clef dans le renforcement des valeurs prônées par le nationalisme traditionnel. Les Charles Maurras, Jacques Bainville

«Repli sur soi-même, repli sur la terre, repli sur le passé...», dans «Du début du siècle à la crise de 1929 : un espace idéologique», *Idéologies au Canada français...*, p. 8.



Figure 7 L'annonce du départ de Harry Bernard; *Le Droit*, 5 juin 1923, p. 1.



et Léon Daudet, certes des monarchistes de droite, mais aussi de grands écrivains, mettent de l'avant des idées fort réconfortantes. Les événements internationaux ne servent pas seulement de repoussoir, comme l'avait habilement démontré Jones, mais également de modèles, de source d'inspiration et de réconfort.

Quand Bernard se prononce à propos de l'Irlande, de la Turquie, des Indes ou de la Palestine, la lecture qu'il propose est toujours justifiée par d'autres journaux du monde occidental. Il en va de même des questions intérieures comme celles du ravage du cinéma, des dangers du divorce, de la place de la femme, etc.

En bout de course, le journaliste Harry Bernard ne nous est pas apparu comme un cas isolé; il compte sur l'appui de la direction qui l'a encouragé en lui accordant plusieurs promotions au sein du quotidien. Tout porte à croire que d'autres collègues, au *Devoir*, à *L'Événement*, affichent une pratique d'ouverture similaire à celle de Bernard.

## CHAPITRE 3

### LE CRITIQUE LITTÉRAIRE

Au cours des quelque 40 premières années du XX<sup>e</sup> siècle, la critique littéraire émerge et prend de l'expansion au Canada français. Au début du siècle, elle se nomme avant tout Camille Roy. Nationaliste, celui que Lahaise identifie comme le «père de notre critique»<sup>1</sup> s'inscrit dans le courant régionaliste strict qui se définit par trois mots : catholique, française et canadienne<sup>2</sup>.

Au fil des ans – et particulièrement au cours de la décennie 1930-1940 considérée comme les «années fastes»<sup>3</sup> de la critique –, des noms s'ajoutent. Certains dans l'aura traditionnelle de Roy<sup>4</sup>; d'autres dans la voie du courant opposé, celui des exotistes tels Robert de Roquebrune, Marcel Dugas... À l'extérieur de toute appartenance à un courant littéraire, des Olivar Asselin, Victor Barbeau, Albert Pelletier... sonnent souvent l'alarme sur la qualité de notre production littéraire que ce soit au niveau du contenu, de la forme ou de la langue. On pourra d'ailleurs en lire une belle illustration avec l'analyse des critiques soulevées par le roman de Harry Bernard, *Juana, mon aimée* au chapitre 8. Soulignons que de nombreux romanciers ou poètes se livrent à l'activité critique : Harry Bernard, Louis Dantin, Alfred DesRochers, Claude-Henri Grignon, Jean-Charles Harvey.

Au Québec, à partir des années 1990, on observe une recrudescence de l'intérêt pour l'activité critique, ce qui a permis une meilleure connaissance

1. Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature (1914-1939)*, Montréal, Guérin, 1998, p. 323.

2. H. B., «Du régionalisme littéraire», *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1929, p. 41-58. En ce qui a trait à ces trois caractéristiques, voir les pages 42 à 46.

3. Lahaise, p. 329.

4. De nombreux autres critiques lui emboîteront le pas dont Henri d'Arles, Hermas Bastien, Ferdinand Bélanger, Lionel Groulx, Rosario Vadnais...

de cet aspect jusque-là trop souvent négligé de nos lettres<sup>5</sup>. Ces travaux ont permis d'une part, de situer les critiques en fonction de leur adhésion à des courants littéraires tels les régionalistes et les exotistes. D'autre part, ils nous renseignent sur la structure générale des textes ainsi que sur leur contenu.

Toutefois, plus souvent qu'autrement, la production critique d'un auteur est considérée comme un bloc assez monolithique; pour ne donner qu'un exemple, aucune distinction n'est faite – peut-être parce que les textes ne s'y prêtaient pas –, entre la critique strictement informative et la critique analytique. De plus, on s'intéresse peu à la manière dont l'auteur conçoit la critique et aux difficultés qu'il doit affronter. Sur ces questions, les textes de Bernard permettront d'élargir cet éclairage en distinguant, selon leur but, plusieurs types de critiques et en révélant les questionnements intimes de l'auteur vis-à-vis de la problématique posée par l'acte critique.

Harry Bernard, on l'a dit, mène de front plusieurs carrières dont celle de journaliste, romancier et critique littéraire... C'est ce dernier volet de ses activités que nous explorerons ici : de ses débuts, en 1916, alors qu'encore étudiant au Séminaire de Saint-Hyacinthe, il rédige ses premières chroniques au *Courrier de Saint-Hyacinthe* jusqu'en 1973 où, quelques années après sa retraite, il met fin à son impressionnante chronique de L'Illettré qui compte quelque [1,600 articles](#). Bien qu'il ne s'inscrive pas dans la catégorie des critiques littéraires universitaires<sup>6</sup> – considérées comme sérieuses –, nous faisons le pari que ses multiples articles, auxquels s'ajoute sa nombreuse correspondance littéraire, peuvent apporter un éclairage original sur ce sujet.

5. Entre autres : le numéro de la revue *Voix et images* consacré à L'âge de la critique, 1920-1940, dirigé par Pierre Hébert (vol. 50, hiver 1992), le colloque Critique de la littérature/Littérature de la critique (Annette Hayward et Agnès Whitfield (dir.), *Critique et littérature québécoise*, Montréal, Triptyque 1992), Michèle Martin (*Victor Barbeau, Pionnier de la critique culturelle journalistique*, Presses de l'Université Laval, 1997) et Chantale Gingras (*Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, l'Hexagone, 2001).

6. Robert Dion, «La critique littéraire», Denise Lemieux (dir.), *Traité de la culture*, chapitre 20, Sainte-Foy, 2002, p. 403-421.

Ses écrits mettent bien en perspective sa conception de l'activité critique selon qu'elle s'insère dans un espace privé ou public. Critique directe, franche et précise dans le premier cas; critique plus impressionniste, parfois complaisante et mièvre dans le second. S'étant fixé comme objectif à long terme de développer la littérature canadienne-française en assurant la promotion du livre et de ses auteurs, Bernard aligne son activité critique sur ce but. D'où l'autocensure qu'il s'impose souvent pour ne pas décourager un jeune auteur ou pour inciter le public à lire davantage. Cette analyse permettra aussi d'expliquer les causes de son effacement progressif des histoires littéraires et de rendre compte de son apport à la critique et au développement de la littérature et du livre canadien. Ainsi nous contribuerons peut-être à restaurer sa mémoire au sein du gotha littéraire.

L'ensemble de sa production permet en fait d'aborder trois types de critique : la critique anecdotique où il met en lumière un aspect, somme toute assez futile, de la vie ou d'une œuvre d'un auteur; la critique informative dont l'objectif avoué est d'inciter à lecture; et la critique analytique où il se livre à un examen plus en profondeur<sup>7</sup>.

### **Une vue d'ensemble**

À compter de 1916, Bernard travaille au *Courrier* en publiant, sous le pseudonyme de Roger Raymond<sup>8</sup>, divers textes tels des contes, des poèmes et, en tant que responsable de la page FÉMINA, des réponses à des lettres ouvertes.

7. S'ajoute la critique du mentor, essentiellement privée, où il analyse des textes qu'un jeune auteur ou un ami lui ont soumis. Celle-ci a été mise en évidence lors de notre examen de sa correspondance avec Simone Routier; voir *Je voudrais bien être un homme. Correspondance littéraire entre Simone Routier et Harry Bernard*, Ottawa, Éditions David, 2011.

8. Au cours de ces années (et même au-delà), les noms de plume foisonnent : «jamais peut-être le pseudonyme ne s'est épanoui dans le jardin des lettres plus largement et plus librement qu'aujourd'hui.» Voir : Ægidius Fauteux, «Préface», Francis J. Audet et Gérard Malchelosse, *Pseudonymes canadiens*, Montréal, G. Ducharme, libraire-éditeur, 1936, p. 7. Pensons, parmi les plus connus à Alonié de Lestre (Lionel Groulx), Eugène Seers (Louis Dantin), Paul Riverin (Jean-Charles Harvey), Valdombre (Claude-Henri Grignon).

## LE COURRIER LITTÉRAIRE

### L'Homme qui va...<sup>(1)</sup>

par Harry Bernard

M. Jean-Charles Harvey, rédacteur en chef au *Soleil*, a publié récemment un nouvel ouvrage, son troisième. Après un roman, suivi d'un volume d'études critiques, voici un recueil de nouvelles: *L'Homme qui va*. Cet *Homme qui va*, c'est l'homme moderne, assoiffé de progrès, qui marche à pas de géant dans le champ illimité des découvertes scientifiques et des perfectionnements matériels dus au machinisme, et qui va, qui va, toujours plus vite, vers un but qu'il connaît mal, qu'il désire quand même.

Harvey écrivain a deux qualités, passablement rares chez nous; il sait composer et il sait sa langue. Si l'on voulait être rigoureusement précis, on dirait qu'il écrit encore mieux qu'il ne compose. Il abuse bien, ça et là, de l'épithète, de la métaphore genre romantique, mais il sait le sens des mots, la valeur du trait, l'agencement des termes qui font image ou qui font vrai. Il a de la vigueur, de la nervosité, de l'allant. Il a aussi de l'invention, presque en trop, et le sentiment du tragique. Autant de choses qui rendent intéressants ses livres, même si certaines de ses idées, quelquefois troubles, ou échevelées, déconcertent le lecteur.

*L'Homme qui va* contient onze nouvelles. Quelques unes, comme *L'Homme rouge*, ou la scène dialoguée du *Revenant*, ont des données assez simples. Mais la plupart sont situées dans un avenir lointain, en l'an 1950 ou 2000, quand ce n'est pas dans une planète étrangère. Naturellement, ces récits reposent sur des hypothèses scientifiques assez problématiques. Ils se lisent avec plaisir, avec curiosité, encore qu'ils ne soient pas aussi neufs de ton qu'on s'est plu à le dire. Ils rappellent Wells, Poe, Villiers de l'Isle-Adam, Claude Farrère. Ils n'ont rien, bien entendu, de très régionaliste, malgré que l'auteur ait tenu, aussi souvent que possible, à faire vivre ses personnages au Canada et dans la province de Québec.

Jusqu'ici, rien de très représentable. Où Harvey commence à nous inquiéter, c'est dans l'inspiration de fonds de ses nouvelles. La plupart d'entre elles expriment un souci constant de matérialisme. Ce qui les domine: le désir, la soif, l'ivresse de vivre. Il faut vivre, arracher à cette misérable existence toutes les joies possibles, toutes les satisfactions, toutes les jouissances, celles de l'esprit comme celles des sens. *Carpe diem*, chantait Horace. *Mangeons et buvons*, disaient les hommes de l'ancienne Rome, *soyons joyeux, car demain nous mourrons*. Le reste, semble-t-il, importe assez peu. Et l'on se prend à penser, à certain moment, que M. Harvey eût fait, au temps des Césars, un excellent Romain.

L'humanité qui se meut dans *L'Homme qui va* n'a pas d'âme, ou très peu. Elle a soif de bonheur, mais d'un bonheur qu'elle n'aperçoit que sous des formes immédiates, tangibles, saisissables, au delà desquelles il n'y a rien. Le suicide alors est le remède à tous les maux, comme à l'ennui de vivre, ce terrible ennui desséchant qui caractérisa le dix-huitième siècle européen. Et c'est dans le suicide que se réfugie, par exemple, un personnage de M. Harvey, le héros blême de *Radio-diffusion sanglante*. Somme toute il y a, sous les phrases chantantes et fleuries de l'écrivain, un peu comme la tentation du désespoir. *L'Homme qui va* nous semble mal orienté dans la poursuite de son rêve. Voudrait-il aller trop loin, monter trop haut, là où le vertige attend les présomptueux? L'homme doit monter, sans doute. Il a le devoir de développer le talent reçu. Il doit travailler sans cesse à se grandir. Mais l'homme aussi, comme le rappelle Lamartine, n'est grand qu'à genoux.

Harry BERNARD

(1) *L'Homme qui va*, nouvelles, par Jean-Charles Harvey. Aux Editions du Mercure, Montréal.

Puis au *Droit* d'Ottawa, de 1920 à 1923, il y publie une quarantaine d'articles en tant que journaliste, éditorialiste et courriériste parlementaire. Il alimente aussi la chronique «Au Jour le Jour» qui se compose de brèves relatant divers faits concernant les actualités régionales.

En 1923, il quitte ce quotidien pour se retrouver rédacteur en chef d'un hebdomadaire, *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*. Ses nouvelles fonctions lui laissent plus de liberté dans le choix des sujets, mais également dans l'organisation et la gestion du journal. Preuve en est l'instauration, dès son arrivée, de la chronique «En marge des événements» qui rappelle «Au Jour le Jour». De temps à autre, il insère aussi une information littéraire et une «Lettre d'Ottawa».

Pour accorder plus de poids à la littérature, il lance une nouvelle chronique appelée «Le Courrier littéraire» consacrée aux nouvelles parutions. Le premier texte paraît le 7 septembre 1928.

Figure 1 «L'homme qui va...», *Le Courrier littéraire*, CdStH, 10 mai 1929, p. 1 et 12.

Puisque chaque article recense plusieurs livres, cela lui permet de faire un bref compte rendu d'une cinquantaine de titres. Tous relèvent d'auteurs canadiens-français à l'exception de deux dont le sujet, toutefois, reste d'inspiration canadienne. Le premier : *Wakanda* de Paul Coze, un Français qui a séjourné quelque temps au Canada afin d'y apprendre les us et coutumes des Amérindiens dont il a fait le sujet de son roman. Le second : *An Outline of Canadian Literature* de Lorne Pierce qui présente les deux aspects de la littérature canadienne : française et anglaise. Il est important de noter que Bernard ne s'en tient pas à la critique d'œuvres littéraires; il y recense tous les livres qui peuvent présenter un intérêt pour ses lecteurs qu'il s'agisse de récits de voyage, d'entomologie, de généalogie, d'ébénisterie, etc. Pour des raisons sur lesquelles nous reviendrons plus loin, Bernard interrompt cette chronique le 9 janvier 1931 et la remplace par «Livres nouveaux» dont il signera bien quelques articles mais qui restera le plus souvent anonyme.

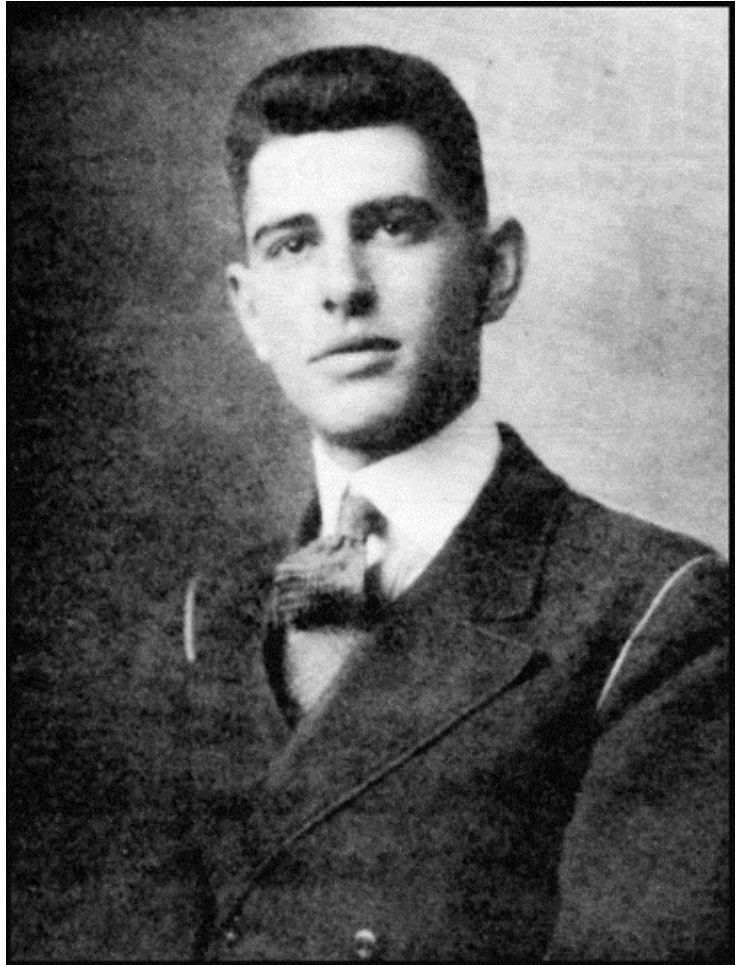
### **La critique anecdotique**

Ses propos sur les auteurs se cantonnent le plus souvent dans l'anecdote : quand Victor Hugo eut fini d'écrire *Notre-Dame-de-Paris* et après avoir constaté que sa bouteille d'encre était vide, il songea à intituler son roman : *Ce qu'il y a dans une bouteille d'encre*. Plus tard, quand il termina *Napoléon le petit*, il se remémora ce fait pour ajouter : voici la bouteille d'où sortit *Napoléon le petit*. Or, cette bouteille se retrouva ironiquement entre les mains de Napoléon III. Reliant ce fait cocasse à ses propres ambitions littéraires, le jeune séminariste se demande alors ce que contient sa propre bouteille d'encre : «Elle n'est pas sœur des bouteilles de Hugo, mais elle a peut-être quelque chose en elle. Le temps nous le dira<sup>9</sup>.» La majorité des écrivains cités sont européens : Hugo, Vigny, Bordeaux, Loti, Veillot, Dickens, etc.

Lors de la mort de William Chapman, ce n'est pas la célébrité littéraire qu'il évoque, mais plutôt qu'il était «presque un ami» puisque son grand-père le

9. Roger Raymond, «Vieilles bouteilles», *CdStH*, 1<sup>er</sup> septembre 1917, p. 3.

connaissait intimement et le lui avait présenté. Sans doute ému de côtoyer un grand nom de la littérature, Bernard n'en retient que des images tout à fait personnelles. Quand il l'a rencontré, dans sa petite chambre de la rue Saint-Denis, il lui a semblé vieux, voûté, les yeux creux et cernés<sup>10</sup>. Dans la narration de cette rencontre, c'est l'homme que le jeune Bernard retient surtout.



Ce type de critique, Bernard la poursuivra alors qu'il est journaliste au *Droit*. Dans la chronique «Au Jour le Jour», par exemple, on peut lire «Le mensonge de Zola»<sup>11</sup> dans lequel il raconte que «l'écrivain pornographique et anti-religieux» a

**Figure 2** Harry Bernard séminariste; photographie parue dans *L'Album-souvenir 1853-2003, CdStH*, 30 avril 2003, p. 68.

menti dans *Lourdes* en prétendant que Marie Lebranchu est morte peu de temps après sa visite au célèbre lieu de pèlerinage. Selon Bernard, elle aurait survécu 28 années après sa guérison miraculeuse.

Toutefois, aucune critique anecdotique dans les 40 chroniques du «Courrier littéraire» publiées en trois ans. La littérature étrangère lui offre l'inspiration pour ce type de critique et les livres mentionnés appartiennent tous à la

10. Roger Raymond, *CdStH*, 3 mars 1917, p. 3.

11. H. B., «Le mensonge de Zola», *Le Droit*, 29 septembre 1920, p. 3.



littérature canadienne-française. Conscient que l'anecdote est perçue – encore aujourd'hui d'ailleurs –, comme une critique de bas étage, il ne l'utilise pas quand il s'agit d'écrivains canadiens-français (qu'il connaît pourtant très bien et dont il aurait sûrement maintes anecdotes à raconter); il craint que cela nuirait à la crédibilité de nos auteurs et de leurs œuvres.

Pendant une dizaine d'années, il délaisse la critique littéraire pour la reprendre en 1941 dans une chronique signée du pseudonyme de l'Illettré qu'il tiendra jusqu'en 1973. Il y privilégie la critique informative.

### La critique informative

Malgré l'aspect négatif de cette dénomination, Bernard lui donne un noble but : le développement d'un lectorat. En effet, peut-être à cause de sa double appartenance aux mondes journalistique et littéraire, Bernard a toujours été très conscient des problèmes de ce que l'on pourrait appeler l'institution littéraire du Canada

## LE LIVRE CANADIEN

OU EN EST LA LITTÉRATURE CANADIENNE ?—LES FAUTES DU PUBLIC.—QUELQUES PROGRES A NOTER.  
—CE QUI RESTE A FAIRE.

Cette semaine est la semaine du livre canadien.

Car il y a un livre canadien, ou plutôt des livres canadiens. Ils ne sont pas en nombre illimité, mais il y a longtemps qu'ils sont en nombre respectable. Fait que semble ignorer, chez nous, une importante catégorie de lecteurs.

C'est une banalité de dire que les livres canadiens se vendent mal, et que nos auteurs, non seulement ne peuvent compter sur leurs œuvres pour vivre, mais doivent utiliser toutes les ressources à leur disposition pour faire leurs frais de publication. Le cas n'est pas rare d'écrivains canadiens, par ailleurs bien doués et pouvant compter légitimement sur l'encouragement du public, qui, ayant mis un livre sur le marché, n'ont jamais recouvré leurs frais d'impression.

Pourtant, on lit en ce pays. Non seulement dans le Canada anglais, mais dans le Canada français. La meilleure preuve en est dans les milliers de volumes, de tous genres, de tous formats et de tous prix, importés de France chaque année, ou plutôt chaque mois d'une année.

Seulement le public, qui achètera sans hésitation et lira ensuite les productions étrangères les plus hétéroclites, ne se résoudra que rarement à couper les feuilles d'un livre canadien, d'un livre fait par un homme du pays, votre frère et le mien, l'homme que vous rencontrez chaque jour sur la rue, et qui vous paye probablement loyer. Car la nature humaine est ainsi faite, qui ne trouve bon que ce qui vient de loin.

La grande excuse est celle-ci : la littérature canadienne est tellement inférieure ! Excuse qui n'en est pas une, et qui s'autorise d'un manque de discernement, pour ne pas dire de jugement. La littérature canadienne n'est pas une littérature inférieure, mais une littérature en formation, qui se développe graduellement, et qui atteindrait plus rapidement à son épanouissement complet,—soyez-en sûrs,—si les lecteurs canadiens lui étaient moins avares de leur encouragement et de leur argent.

Mais vu la situation inhumaine qui leur est faite, rares sont les auteurs qui osent publier chez nous. Les débutants de nos lettres cassent leur plume dès qu'ils aperçoivent les solitudes immenses où ils auraient à prêcher vainement. Il ne faut pas dire que nous manquons de littérature. La vérité, c'est que nous manquons surtout des lecteurs qui aident au développement d'une littérature et consacrent un jour son succès.

Il convient cependant de noter les progrès réalisés depuis quelques années. On constate une mentalité nouvelle, par rapport aux œuvres canadiennes et à leurs auteurs, chez une partie de la population, celle qui, en toute occasion, a le sentiment de la race et sait être le plus profondément canadienne. Mais le public général n'absorbe encore,—quand un ouvrage est bien présenté, avec toutes les chances possibles de réussite,—qu'un millier d'exemplaires, ou à peu près, d'un volume. Ce n'est pas assez. Le marché principal de la littérature canadienne, dans notre province de Québec, est dans les institutions d'enseignement, où les autorités, de plus en plus, tiennent à donner à leurs élèves, comme récompenses, des livres canadiens. Le jour où notre classe lettrée seulement,—nous ne disons pas la masse,—où nos intellectuels et le meilleur de nos esprits cultivés feront pour les lettres canadiennes, dans des proportions convenables, le même effort que les maisons d'enseignement, de beaux jours se lèveront pour les écrivains canadiens.

À l'occasion de cette semaine du livre, il fera bon de réfléchir sur ces quelques idées jetées ici à la hâte. Peut-être que quelques-uns d'entre nous auront le courage d'un généreux *mea culpa*, et prendront la bonne résolution de réparer les fautes commises.

C'est la semaine du livre canadien. Qu'on ait garde d'oublier ce que cela signifie.

Harry Bernard

Figure 3 Un éditorial en faveur du livre canadien; *CdStH*, 5 décembre 1924, p. 1

français : problèmes d'édition, de distribution, de vente, de critique, etc. C'est sans doute la raison pour laquelle il s'est donné comme but – et ce, très consciemment –, de sensibiliser le public à la production livresque tous azimuts afin d'élargir le lectorat. Il déplore le manque de culture d'une vaste partie de la population canadienne-française et, selon lui, la lecture constitue le «fondement de toute culture vraie» comme il le souligne dans un commentaire sur la formation classique<sup>12</sup>. Il vise particulièrement le développement et l'épanouissement de la littérature canadienne-française qui ne peut s'opérer qu'en augmentant le nombre de lecteurs<sup>13</sup>. En 1924, il estime à environ un millier les ventes d'un volume signé par un auteur canadien-français, ce qui est nettement insuffisant. S'il adresse des louanges aux maisons d'enseignement offrant des livres de chez nous comme prix<sup>14</sup>, il n'est pas tendre à l'égard des intellectuels qui consomment davantage le livre étranger.

Sa volonté d'augmenter les ventes et d'encourager les auteurs nous fait mieux comprendre la complaisance critique de Bernard. Ainsi, quand il reçoit *Leur âme* d'un nommé Chauveau-Hurtubise, il écrit à Robert Choquette : «Avez-vous vu cette horreur, horreur au point de vue des idées enfantines, de la composition, du dialogue, de l'écriture<sup>15</sup>?» À Jean Chauvin, il confie le dilemme dans lequel il se trouve : «C'est horrible, comme fonds [*sic*], comme écriture, comme composition. Je ne sais comment m'y prendre pour donner mon appréciation. Sans compter qu'il ne faut pas décourager un jeune!!!»<sup>16</sup>. Coincé entre son désir de développer la création et d'élargir le lectorat par la promotion de nouvelles œuvres et son sens critique, Bernard a souvent du

12. H. B., «La formation classique», éditorial du *Droit*, 7 mars 1921, p. 3.

13. Voir la figure 3.

14. Au début des années 1930, Bernard mènera une longue bataille pour inciter les maisons d'enseignement à offrir des livres de récompense canadiens lors de la distribution des prix. Voir à ce sujet le chapitre cinq.

15. H. B. à Robert Choquette, 20 décembre 1929, BAnQ, 298/043/013.

16. H. B. à Jean Chauvin, 5 décembre 1929, BAnQ, 298/043/013.

mal à choisir. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle – on le verra plus loin –, il souhaitera abandonner ce volet de ses activités.

Bernard assume pleinement le caractère publicitaire de ses critiques. Il prononcera, à ce sujet, une causerie devant l'Assemblée des auteurs canadiens. Ses propos seront rapportés par Albert Lévesque dans *Le Courrier* :

*M. Bernard laisse la critique aux critiques. Il dit que celle-ci est utile, nécessaire, mais se demande si on ne pourrait pas y ajouter quelque chose, pour compléter, en quelque sorte, le travail de celle-ci. La critique proprement dite s'adresse à un public spécial. Il faudrait une forme d'information littéraire pour atteindre le grand public. Il faudrait s'organiser pour créer, chez les nôtres, une curiosité plus grande autour des choses de l'esprit, des livres, des écrivains et de leurs projets, de leurs réalisations. Il est nécessaire, et de plus en plus, d'intéresser notre peuple à la littérature, aux diverses formes de la littérature chez nous. Les écrivains sont des hommes comme les autres, et il importe de ne pas négliger chez eux l'aspect humain, plus proche du lecteur moyen que les spéculations et les théories où l'on pourrait se complaire<sup>17</sup>.*

Conscient du pouvoir des mass médias, il prône l'utilisation du journal et de la radio non seulement pour faire connaître les œuvres et leurs auteurs, mais surtout pour atteindre son but à long terme : développer un lectorat plus vaste et augmenter le nombre de publications. «À tout propos et à propos de tout, les journaux et revues devraient s'occuper des écrivains et de leurs livres : publier des nouvelles à leur sujet, des entrevues, des potins littéraires et artistiques<sup>18</sup>» – à la condition qu'ils ne nuisent pas – de telle sorte qu'on

17. Albert Lévesque, «Une causerie de M. Harry Bernard à l'A. des auteurs», *CdStH*, 22 avril 1932, p. 1.

18. *Ibid.*

créera une curiosité autour des livres. Ainsi, le lecteur moyen se rapprochera des œuvres ce qui aura pour résultat, conclut-il, «de susciter un plus grand intérêt pour le littéraire, susceptible de se traduire en résultats tangibles pour tous [...]»<sup>19</sup>. Il importe de tout mettre en œuvre pour favoriser l'épanouissement de notre littérature. Pendant sa période au *Droit*, sur la quarantaine d'articles qu'il publie concernant la littérature, autour d'une dizaine se classent dans cette catégorie. Ils concernent surtout des livres provenant de domaines aussi variés que l'éducation, l'histoire, la philologie ainsi que des documents pratiques tel ce *Vade-Mecum de l'Employé du Bureau*<sup>20</sup>. «Un livre précieux», «Un livre utile», «Une publication opportune» : titres peu originaux, mais qui parent le volume d'une aura positive susceptible de provoquer l'intérêt du lecteur. Essentiellement, ces articles consistent en un bref aperçu de l'œuvre, un mot sur l'auteur, parfois quelques notes sur la réception critique auxquelles s'ajoutent de brefs commentaires, le plus souvent positifs. Une conclusion incitative assez explicite du type «Ce livre est utile, et mérite le plus grand encouragement» termine généralement l'article. En somme, une critique qui a toutes les allures d'un communiqué.

Dès qu'il reçoit une information susceptible de hausser la vente du livre canadien, il la diffuse immédiatement. Ainsi, il reprend une critique parue en France dans *La Démocratie nouvelle* où l'auteur, Charles Le Goffic, encense *Maria Chapdelaine*. En conclusion, Bernard renchérit : «Le roman de Louis Hémon mérite ces éloges. Il est temps que le Canada français le découvre, lui aussi, comme vient de le faire la France»<sup>21</sup>. Ailleurs, c'est la critique de Louis Veillot à propos de *Chez Nous* d'Adjutor Rivard qu'il cite en retenant son aspect nationaliste : «*Chez Nous* est un livre canadien parce qu'il respire toute l'âme canadienne»<sup>22</sup>. Ici encore, Bernard termine son article en espérant

19. *Ibid.*

20. H. B., «Un livre utile. *Vade-Mecum de l'Employé du Bureau*», *Le Droit*, 24 janvier 1921, p. 3.

21. H. B., «*Maria Chapdelaine*», *Le Droit*, 20 mai 1921, p. 3.

22. H. B., «M. Veillot et nous», *Le Droit*, 13 juillet 1921, p. 3.

que cette critique d'outre-Atlantique incitera les Canadiens à lire leur littérature canadienne. La France, alors considérée comme le «berceau de notre culture», Bernard s'appuie sur cette reconnaissance française pour mousser le livre d'ici.

Augmenter la consommation du livre canadien-français : voilà le but avoué de Bernard pendant ses dix premières années au *Courrier*. De nombreux articles d'informations littéraires se terminent par cette injonction. Ainsi, à l'époque des fêtes, il écrit qu'«on ne pourrait offrir de plus beaux cadeaux que des ouvrages d'écrivains canadiens, [...]. Les écrivains sont au pays les gens les plus mal payés qui soient. Ceux qui se risquent à publier un volume ne font parfois jamais les frais d'impression du malheureux bouquin. [...] Chaque fois qu'on achète un livre canadien, c'est une bonne action que l'on fait»<sup>23</sup>. Comme on le voit dans ces courts extraits, Bernard n'hésite pas à titiller la fibre nationaliste, morale ou émotive de ses lecteurs pour accroître la diffusion du livre canadien-français.

À compter de 1931, Bernard abandonne toute activité critique. Quand il la reprendra dix ans plus tard sous le pseudonyme de L'Illettré, cette critique publicitaire se sera transformée en critique informative à peine teintée d'une valorisation nationale. Point étonnant, donc, que les livres dont il traitera ne soient plus exclusivement canadiens-français. Il demeure fidèle à son éclectisme et s'intéresse à toutes les publications, passant de l'histoire de sainte Thérèse d'Avila à un récit de voyage, à l'histoire naturelle de Buffon, à Balzac, à Jean-Paul Sartre, à Jane Austen, à Margaret Mitchell, à Emily Brontë, etc.

Homme d'affaires autant que romancier, Bernard est conscient du pouvoir de la presse et de l'importance de la publicité afin de faire connaître les œuvres et leurs auteurs du grand public. Quand il demande un poème à Alfred Des-Rochers, en 1932, pour le faire paraître dans le premier numéro de *L'Action*

23. H. B., «Livres Canadiens», *Le Droit*, 27 décembre 1920, p. 3.

*nationale*, il lui souligne que cela lui fera «quelque publicité»<sup>24</sup>. Ailleurs, il remercie Albert Lévesque, son éditeur, du communiqué relativement aux prix David qu'il a remportés et de la publicité qui en résultera<sup>25</sup>.

Pas étonnant donc qu'il ait voulu axer sa critique sur sa fonction publicitaire si l'on tient compte de son but : favoriser le développement de la littérature canadienne-française. Ce qui surprend davantage, c'est l'abandon progressif de ce type de critique à partir des années 1940. Lui aurait-on reproché son parti pris? Aurait-il cru que la littérature canadienne-française n'avait plus besoin d'une telle publicité? Aurait-il décidé de mettre de côté son idéologie nationaliste pour s'adonner seulement à sa passion littéraire?

### **La critique analytique**

En tant que journaliste, Bernard n'a jamais vraiment été à l'aise avec la critique analytique. Pourtant, ce n'est pas qu'il en était incapable. Selon Albert Tessier, Bernard se distingue nettement de la plupart des critiques et ses articles témoignent d'un véritable sens critique : ni louange automatique, ni éreintement systématique. À propos d'une critique d'une œuvre de Blanche Lamontagne, Tessier lui écrit : «Les lecteurs habitués à des articles désossés seront sous l'impression que vous abîmez systématiquement M<sup>me</sup> Lamontagne. Ils auront tort. Vous avez le don... Donnez-nous d'autres observations de cette valeur. Vous deviendrez peut-être notre critique officiel... M<sup>gr</sup> Camille Roy passant à la présidence honoraire. Excusez le ton gamin<sup>26</sup>.» À l'époque, la comparaison est flatteuse.

Ce malaise qu'il éprouve face à ce type de critique vient sans doute du fait de l'étroitesse du milieu littéraire canadien-français : peu d'écrivains, peu d'auteurs, peu de critiques. Tout le monde se connaît. Écrire une critique acerbe se traduit par une perte de relations, sinon d'amis. Ainsi, il s'en ouvre à Jeanne Grisé : «Savez-vous que cette question de l'appréciation des œuvres

24. H. B. à Alfred DesRochers, 22 décembre 1932, BAnQ, 298/042/017.

25. H. B. à Albert Lévesque, 23 octobre 1934, BAnQ, 298/046/014.

26. Albert Tessier à H.B., 23 mars 1929, BAnQ, 298/048/02.

devient fort épineuse? Ou les critiques feront leur travail avec conscience jugeant les livres avec ce qu'ils croient être leur valeur, et ils perdent leurs amis, s'attirent des inimitiés; ou ils essaieront d'être aimables pour tous, et passeront alors pour des nigauds, ne seront plus écoutés, desserviront les lettres. Je crois qu'il faut encore, à tous risques, s'en tenir au premier parti<sup>27</sup>.»

En réponse à Roméo Leblanc qui lui demande en 1931 une critique d'une œuvre de Séraphin Marion : «Je ne voulais plus faire de critique. Je n'ai pas le temps. Cependant, je ne crois pas pouvoir vous refuser les pages demandées sur Séraphin Marion. Non seulement M. Marion est un de mes amis, mais je le considère comme un des meilleurs parmi nos écrivains, et je lui dois moi-même pas mal de reconnaissance<sup>28</sup>.» S'il accepte, c'est au nom de l'amitié et aussi parce qu'il admire l'œuvre de Marion. Dans le cas contraire, il aurait refusé.

D'ailleurs, à cette même époque, il cesse la publication de la chronique «Le Courrier littéraire» pour la remplacer par «Livres nouveaux» qu'il ne signera que très sporadiquement<sup>29</sup>. C'est seulement au début des années 1940, sous le pseudonyme de l'Illettré, qu'il signera régulièrement et pendant plus de 30 ans d'autres critiques littéraires. Aujourd'hui, ce pseudonyme éventé ne cache rien à personne, mais à l'époque le grand public ignore sans doute son identité, car même Lionel Groulx – lui-même pourtant très près de Bernard – l'ignorait<sup>30</sup>.

27. H. B. à Jeanne Grisé, 12 mars 1930, BAnQ, 298/046/007.

28. H. B. à Roméo Leblanc, 22 avril 1931, BAnQ, 298/046/014.

29. La plupart des articles de cette chronique ne sont pas signés, ce qui nous laisse croire que Bernard a choisi de ne pas les assumer publiquement.

30. Lionel Groulx à L'Illettré, 6 janvier 1966, CRLG, fonds Lionel-Groulx. Groulx adresse cette lettre au journal *Le Bien public*. S'il avait connu l'identité de L'Illettré, il l'aurait sans doute fait parvenir au *Courrier*. Cela dit, le milieu journalistique connaît fort bien son identité. Pour s'en convaincre voir, par exemple, l'éditorial d'Yvonne Le Maître du journal franco-américain *Le Travailleur* du 28 septembre 1950, p. 1.



À cause de toutes ses réserves, Bernard a très peu pratiqué la critique analytique : à peine une dizaine d'années, soit du début de sa carrière à 1933 environ. Son premier texte à saveur critique, il le publie dans *Le Courrier* alors qu'il est encore étudiant. Il s'intéresse alors au *Pêcheur d'Islande* de Loti. Après avoir situé globalement l'auteur (nom réel, âge, religion), Bernard cite une phrase particulièrement subversive par rapport à la morale contemporaine :

*[L]e temps et la débauche sont deux grands remèdes... Il n'y a pas de rien, il n'y a pas de morale; rien n'existe de ce qu'on nous a enseigné à respecter; il y a une vie qui passe, à laquelle il est logique de demander le plus de jouissance possible. J'ai pour règle de conduite de faire toujours ce qui me plaît [sic], en dépit de toute moralité, de toute convention sociale. Je ne crois à rien, ni à personne; je n'aime personne, ni rien; je n'ai ni foi, ni espérance<sup>31</sup>.*

Cette description d'une morale du plaisir donne à penser que Bernard partage l'idéologie de Loti; pourtant, il cite ensuite l'abbé Bethléem, René Doumie et Jules Lemaître, personnalités qui en sont bien éloignées. Il est donc logique de supposer que Bernard se situe, comme beaucoup d'intellectuels de l'époque, entre l'arbre et l'écorce; si, d'une part, sa jeunesse et son ouverture sur le monde le portent à privilégier un certain libéralisme d'esprit, d'autre part, son éducation catholique et le contexte culturel de son temps lui imposent une idéologie plus puritaine. Dans cette brève critique, Bernard oppose le principe du plaisir au principe du devoir comme il les opposera aussi, d'ailleurs, dans son premier roman *L'Homme tombé...*<sup>32</sup>. Pour en revenir à sa critique de Loti, Bernard, sans prendre totalement parti, poursuit en affirmant qu'il s'agit d'une idylle charmante, touchante «mais qui renferme deux scènes voluptueuses».

31. Roger Raymond, «Propos de lecture - À une Dame», *CdStH*, 11 août 1917, p. 3.

32. Le personnage principal de ce roman, Étienne Normand, assistant à une représentation cinématographique, se remet en question : «Les acteurs américains n'ont-ils pas raison de privilégier l'argent et le plaisir? Aurait-il tort de consacrer sa vie à des malades qui souvent n'ont pas d'argent pour le payer?»

S'adressant alors aux lectrices, il les incite à considérer «toutes les opinions que nous vous donnons et lisez, lisez si le cœur vous en dit.» Et, ajoute-t-il : «Si nous n'avons pas, ici-bas, le droit d'agir à notre guise, nous avons du moins toute liberté de le faire». Cette phrase révèle sa discrète position quant à la censure. Bernard semble vouloir ménager le chou et la chèvre.

À quelques exceptions près<sup>33</sup>, c'est aux ouvrages poétiques ou romanesques canadiens-français qu'il consacre ses analyses critiques. Pour en donner un aperçu, prenons comme exemple : «Tout n'est pas dit» de Jovette Bernier<sup>34</sup>. Après avoir présenté le titre et l'autrice, Bernard consacre ensuite quatre paragraphes à situer le recueil de Bernier dans l'ensemble de la production poétique féminine des dernières années à laquelle il reproche de ne s'intéresser qu'à l'amour. Plus précisément, il compare Jovette Bernier à Éva Sénécal : «Avec cette différence, si j'osais, que les vers de Mlle Bernier, semblent assez souvent plus faibles, moins pleins et moins finis que ceux de Mlle Sénécal». Au cinquième paragraphe, il dénonce le manque d'originalité de l'autrice et de ses «sœurs en poésie» sans pour autant en donner des preuves précises : il se contente de toutes les assimiler les unes aux autres. Finalement, c'est dans le dernier paragraphe qu'il s'attaquera à l'œuvre de Bernier du point de vue de sa technique :

*Cette jeune fille, comme beaucoup d'autres, a parfois de beaux vers, des traits expressifs, des images qui ne sont pas sans ampleur. Le tout, malheureusement, est comme noyé dans la prose rimée. Il lui arrive aussi, consciemment ou non, de s'accorder d'extrêmes licences prosodiques : alexandrins sans césure médiane, assonances à la rime. J'ajoute qu'elle manie beaucoup mieux le vers court, de*

33. Dans *Essais critiques*, par exemple, il analyse deux livres français : *Le signe sur les mains* d'Émile Baumann et *Aimée Villard* de Charles Silvestre; *Essais critiques*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-françaises Ltée, 1929, 196 p.

34. H. B., «Tout n'est pas dit», *CdStH*, 16 août 1929, p. 1 et 8.

*sept ou huit pieds, témoin les jolies pièces Vous qui étiez si beau ce matin..., La nuit, femme comme chacune... que le noble et difficile alexandrin, lequel est un piège pour les innocents. Car sont innocents, et plus qu'ils ne le soupçonnent, ceux qui croient que des phrases de douze pieds selon la métrique, agrémentées de force chevilles, épithètes oiseuses et adverbes de remplissage, sont des vers excellents.*

Fin connaisseur de la poésie classique, l'esprit conservateur de Bernard l'empêche d'apprécier une poésie plus moderne, dont les canons restent encore mal définis, du moins au Canada français. Il est incapable d'apprécier de nouvelles formes poétiques comme la prose rimée. En cela, il se distingue nettement de son ami DesRochers qui apprécie hautement les vers de la poétesse. Dans la correspondance qu'ils s'échangent à ce sujet, Bernard avoue à DesRochers ne pas comprendre son engouement pour elle :

*[...] je ne puis, malgré la meilleure volonté du monde, [l']envisager comme un poète d'envergure. Je n'ai pas de parti-pris, croyez-moi, et je me défends d'être injuste envers qui que ce soit, mais le Tout n'est pas dit m'a été un amer désappointement. Je m'attendais à quelque chose d'un peu solide, d'après ce que j'en avais appris, et j'ai trouvé du romantisme à l'eau de rose, des vers mal fichus, une prosodie aussi molle qu'est tourmentée la syntaxe qui l'accompagne. Il y a bien, ça et là, de beaux vers, mais qui sont isolés parmi de la prose rimée et de la sentimentalité populo. Je ne comprends vraiment pas votre engouement, vous qui faites si bien les vers, qui avez du sens critique plein vos poches, et qui êtes artiste au point de mettre de l'émotion et de la beauté dans l'égorgement d'un cochon<sup>35</sup>.*

35. H. B. à Alfred DesRochers, 16 octobre 1929, BAnQ, 298/045/007.

## L'Illettré

Abordons maintenant ses critiques signées L'Illettré, mentionnées déjà à quelques reprises. De loin sa contribution la plus importante à ce chapitre. Le thème dominant demeure sans aucun doute la littérature d'ici et d'ailleurs. L'histoire et les arts sont également souvent abordés. Pour se donner une idée plus précise, nous avons examiné de près cinq années de publication : 1942, 1945, 1950, 1960 et 1970, ce qui livre un bon échantillon d'un peu plus de 250 chroniques.

L'examen de l'origine de l'auteur ou de l'ouvrage présenté indique que 70% des chroniques traitent de la France, du Québec (le Canada français) ou des États-Unis. Ainsi, presque une fois sur trois l'auteur présenté vient d'un lieu peu familier, comme la Russie, l'Amérique du Sud ou d'ailleurs. Seulement un peu plus du quart traitent d'œuvres de chez nous. C'est dire l'ouverture dont fait preuve Bernard.

<p>Sans doute la mésaventure à Buenos-Ayres de Waldo Frank défraiera longtemps la chronique. L'écrivain américain voyageait en Argentine depuis deux mois, en tournée de conférences sur la culture et la civilisation américaines. On l'écoutait en le surveillant, les Argentins étant méfiants, par le temps qui court. Restés prudemment neutres à l'égard de la guerre mondiale, ils croyaient deviner en leur visiteur un propagandiste brillant, dont l'objet, proche ou lointain, était d'éveiller leur pays à des sentiments anti-axistes. Or les Argentins, — ils sont ainsi bâtis, — n'aiment pas qu'on se mêle de leurs affaires. Ils le prouvèrent ces dernières années, quand les cinéastes américains tentèrent de réaliser ce qu'ils appelaient des films argentins. Ces films, décrétés leur censure, donnaient une idée fautive de l'Argentine et de son peuple, et défense fut faite de les montrer dans le pays. Les producteurs d'Hollywood en furent pour leurs frais, sur l'un des grands marchés sud-américains. Pour revenir à Frank, le gouvernement Castillo lui signifie d'abord, à la suite d'un article publié dans certains journaux, qu'il cesse d'être persona grata en Argentine. Autant l'inviter à déguerpir. Quelques jours</p>	<p><i>Billet du jeudi</i></p> <h3>Waldo Frank en Argentine</h3> <p>plus tard, six hommes se présentent à son hôtel et le battent sauvagement, au point qu'on le doit conduire à l'hôpital.</p> <p>***</p> <p>Pour désagréable qu'il soit, cet avatar met en vedette son nom, aux quatre coins de l'univers. Des gens qui auparavant ignoraient totalement l'existence de Waldo Frank, le connaissent aujourd'hui un peu, et réclameront peut-être ses livres dans les bibliothèques. On écrit de l'écrivain maintes choses, entre autres qu'il est âgé de 43 ans. Affirmation au moins flatteuse, car Frank naît à Long Branch, New Jersey, le 25 août 1889. Il a donc 53 ans. Fils d'un avocat new-yorkais, il étudie à New York et en Suisse, suit les cours de l'Université Yale. Il s'occupe pendant quelque temps d'élevage de bestiaux, dans le Wyoming, écrit dans les journaux, part bientôt pour l'Europe, où il séjourne en France et en Allemagne, s'y intéressant particulièrement aux</p> <p>choses du théâtre. Il publie en 1917 son premier roman, <i>The Unwelcome man</i>, que suivent huit autres, de 1920 à 1938. Son oeuvre comprend encore des essais et études, des pièces, des relations de voyage, — sur l'Espagne en 1926, la Russie, en 1932, — des biographies et des traductions. De bonne heure il s'intéresse aux pays américains de culture espagnole, collabore aux principales revues du Mexique et de l'Amérique du Sud. Il traduit en anglais plusieurs ouvrages français, dont le roman <i>Lucienne</i>, de Jules Romains. En 1924, il publie une édition américaine du théâtre de Molière, pour laquelle il écrit une introduction.</p> <p>***</p> <p>Waldo Frank ne se classe pas facilement. On le considère en certains milieux comme radical, mais il proteste contre telle étiquette, se disant, tout simplement, "révolutionnaire philosophico-social". Au vrai, il est surtout un individualiste, ayant en horreur la banalité</p>	<p>et le cliché et posant, dans une certaine mesure, à l'original. Les sentiers battus ne le connaissent pas. Sa critique du monde américain, en particulier du puritanisme, étonne par des aperçus saisissants. Le puritanisme, écrit-il, est foncièrement irrégulier, comme le prouve la rapidité avec laquelle il s'est transformé en impérialisme commercial. Il ajoute: "L'absorption dans le monde extérieur y est devenue, (en Amérique), un besoin impérieux. L'attention tout entière s'y fait impersonnelle. La vie personnelle dépérit par là et, de même, le Dieu personnel." Ainsi, écrit Régis Michaud, "ce serait par la conquête mystique que l'Amérique est arrivée à la prospérité et à l'orgueil matériels." Dès 1929, Frank est acclamé partout en Amérique du Sud, à l'occasion d'une série de conférences. On lit là-bas ses livres, on les apprécie et commente. Il y a environ deux mois, Frank se rend de nouveau en Argentine, sur invitation des universités et autres groupements intellectuels. Son voyage se termine comme l'on sait, de façon imprévue. En période de crise, il faut peser à l'étranger le moindre mot, même ceux que l'on ne prononce pas. Waldo Frank l'apprend à ses dépens.</p> <p>L'Illettré</p>
--	--	--

Figure 4 L'Illettré du 21 août 1942, *CdStH*, p. 3.

La variété des sujets abordés souligne assurément une grande érudition et un intérêt marqué pour bien des artistes et des auteurs. Avant l'Internet, Bernard possédait une remarquable bibliothèque personnelle et plusieurs dizaines de boîtes de dossiers composés de découpures de presse et de revues qu'il a précieusement accumulés au fil des décennies et que nous avons pu brièvement examiner au moment où son fonds d'archives était en traitement.

Au total, la France domine avec 79 œuvres, suivie de près par le Québec qui en compte 70. Viennent ensuite les États-Unis (29) qu'il connaît bien pour avoir complété son doctorat sur la littérature états-unienne. Une fois que ces œuvres sont réparties selon les années, il est frappant de constater le renversement des rôles de la France et du Québec. En 1960, on compte 25 chroniques abordant l'Hexagone et seulement 9 pour le Québec. Dix ans plus tard, en pleine effervescence culturelle, le Québec en compte 25 et la France 6.

### **La diffusion de L'Illettré**

Grâce à l'Association des hebdomadaires, Bernard peut compter sur la collaboration de nombreux directeurs de journaux pour diffuser sa chronique. À son apogée, elle sera reproduite dans une quinzaine d'hebdomadaires à qui Bernard vend ses articles pour un prix minime. Les ententes conclues resteront toujours les mêmes : «Vous publiez ou vous ne publiez pas, mais vous me payez à la fin de chaque mois<sup>36</sup>» : un dollar par chronique hebdomadaire.

Selon Bernard, sa chronique, diffusée dans une quinzaine de journaux, rejoint plus de 100,000 lecteurs<sup>37</sup>. Dans nos précédents travaux sur Bernard, nous n'avions jamais pris la peine d'examiner sa diffusion et de mesurer la véracité de ses propos. La numérisation récente de nombreux journaux de même que

36. H. B. à Roger Lussier, *L'Union des Cantons de l'Est*, 5 juin 1968, BAnQ, 298/046/017. À compter de 1968, Bernard révisera finalement ses prix à la hausse en les majorant à trois dollars.

37. C'est l'estimation qu'il faisait en 1945; voir la lettre 2 qu'il soumettait à Artine Artinian au chapitre 11.

<p>La mort d'Albert Camus, dans un banal accident de la route, aura jeté une sorte de désarroi dans le monde des lettres. S'il n'était pas sans défauts, il avait une honnêteté foncière qui attirait. Il était incroyant et le disait, mais il avait de ces qualités qui n'ont pas tellement cours à notre époque égoïste et dure: le sens de l'honneur, de la pitié pour les malheureux, de la générosité et du désintéressement, un souci continu de la justice. Philosophe et romancier, individualiste surtout, il se forma seul, dans une large mesure, cherchant la clef qui lui ouvrirait le monde dont il était, l'explication de l'homme et de son destin. Il côtoya le communisme et parut donner un moment dans l'existentialisme, mais pour s'en éloigner peu après, batailler même contre Jean-Paul Sartre son grand prêtre. L'un des grands dans la génération montante des écrivains français, il n'était qu'à moitié de France et il y paraissait. Il avait vu le jour en Algérie, fils d'un père alsacien, tué à la bataille de la Marne, et d'une mère espagnole. Il appartenait à cette race algérienne qui, depuis une centaine d'années, s'est formée peu à peu en marge des autres, composée de Français et d'Espagnols, d'Italiens, de Maltais, d'Arabes, de Juifs.</p>	<p style="text-align: center;"><i>Les lettres</i></p> <h2 style="text-align: center;">En marge de la mort accidentelle de l'écrivain Albert Camus</h2> <p>Passé en France, devenu écrivain Français, il ne parle pas en Algérien. Il ne partage point les aspirations ou les vues politiques de ses compatriotes premiers. On dirait même qu'il s'en désintéresse. Il n'essaye pas d'exprimer son pays absent, mais de s'exprimer lui-même. Il trouve absurde l'existence qui ne conduit à rien, sinon à la mort. C'est là la cause de son désespoir. D'où sa théorie ou sa philosophie de l'absurde. Il admet cependant la solidarité des hommes et découvre la charité. Il n'en est pas à souhaiter dans l'homme un héros ou un saint. Dans son <i>Mythe de Sisyphe</i>, où il tente de prouver l'absurdité de l'existence, il démontre que celle-ci se compose, comme le note André Rigault, d'événements fortuits, d'actes inutiles, de gestes vidés de sens par l'habitude et la routine. Il voudrait être le médecin qui diagnostique le mal, essaye de le guérir. Ce qui ne l'empêche pas de se rap-</p>	<p>procher de l'homme moyen, qui accepte le devoir nécessaire, travaille à en tirer le plus de bien, pour lui-même et la communauté. Nous voilà déjà loin du <i>Mythe</i>. "Puisque tout acte est dénué de sens, continue Rigault, que tout, par conséquent, est possible et que rien n'a d'importance, jouissons de l'instant fugitif sans nous préoccuper de ce que sera le suivant." Voilà qui, par maints détours, nous rapproche d'Horace et de son <i>Carpe diem</i>.</p> <p style="text-align: center;">* * *</p> <p>Malgré d'évidentes contradictions, il y a du bon dans Camus. En dépit de son optimisme héroïque et de son pessimisme raisonné. Il rêve d'une justice dont il faudrait une nouvelle définition, mais il voudrait y arriver par des chemins autres que ceux de la haine et du pardon. Ainsi le résume Jean Botrot. Camus d'écrire lui-même: "Nous sommes quelque-uns à refuser à la fois les cris de détestation qui nous viennent d'un côté et les sollicitations attendries qui nous arrivent de l'autre. Et nous cherchons, entre les deux, cette juste voie qui nous donnera la vérité sans la honte." L'écrivain espère que l'homme reprendra "le goût de l'homme, sans quoi le monde ne sera jamais qu'une solitude." Pour l'individu plus près des réalités, il semble qu'une solution serait plus simple, basée sur le christianisme qui comporte espoir, le catholicisme acceptant l'humilité intellectuelle. Mais le problème est si compliqué, des incroyants intelligents, et qui pensent, qu'il leur faut chercher loin une lumière qui pour eux serait proche, en des circonstances différentes. S'il est un Camus noir et négatif, il en est un autre: celui qui se mérita le Prix Nobel de la Paix, section Littérature. Celui-là déplorait les passions de l'unité et de la liberté qui déchirent le monde, le risque de destruction universelle, la somme de servitude qui pèse sur les hommes, la tentation de la haine. Il disait: "Je me sens solidaire de tous ceux qui souffrent... Le plus grand péril coïncide avec le plus grand espoir... La liberté n'apparaît le bien suprême qui commande tous les autres... Nous n'avons rien à perdre, sinon tout."</p> <p style="text-align: right;">L'Illettré</p>
---	---	--

Figure 5 L'Illettré du 11 février 1960, CdStH, p. 3.

leur océrisation, soit la reconnaissance automatique des caractères<sup>38</sup>, nous a permis de vérifier la présence de L'Illettré dans ces publications au cours des mêmes dans cinq années témoin. Pour une douzaine d'entre elles<sup>39</sup>, nous avons pu consulter une copie numérisée disponible à BANQ numérique. Deux autres ont pu être examinées sur le site de *Google Newspapers Archives*<sup>40</sup> et un

38. L'océrisation des journaux ne donne que des résultats approximatifs qui sous-estiment la fréquence de la parution des chroniques de Bernard. Pour preuve l'année 1950 : l'océrisation du *Lingot* d'Arvida donne 19 publications ayant la présence du mot L'Illettré alors que le dépouillement systématique du même hebdomadaire en révèle 22.

39. Il s'agit du *Droit* (Ottawa), de *La Tribune*, (Sherbrooke), du *Bien Public* (Trois-Rivières) du *Journal de Waterloo* (Waterloo), de *L'Autorité* (Montréal), de *L'Étoile du Nord* (Joliette), de *L'Union des Cantons de l'Est* (Arthabaska), de *L'Éclaireur* (Beauceville), du *Canada français* (Saint-Jean), du *Lingot* (Arvida), du *Progrès du Golfe* (Rimouski) et du *Progrès du Saguenay* (Chicoutimi).

40. Soit *Le Travailleur* (Woonsocket) et *La Revue de Granby*. Deux autres peuvent être consultés sur ce site, soit *Le Progrès de Valleyfield* et *La Chronique de Magog* mais le site

dernier, *La Liberté et Le Patriote*, sur le site de la bibliothèque de l'Université de l'Alberta (Peel's Prairie Provinces).

Au dire de Bernard, sa chronique paraît dans *La Parole* de Drummondville et le *Joliette Journal*, mais comme ces hebdomadaires n'ont pas été numérisés, nous n'avons pu vérifier l'accueil réservé à ses chroniques. Quant au *Carillon de la vallée de l'Outaouais* (Hawkesbury), fondé en 1947, il est disponible en microfilm seulement.

L'analyse du tableau suivant montre des résultats, incomplets certes, mais néanmoins convaincants. Le moins que l'on puisse dire est une participation très inégale des journaux. *Le Progrès du Golfe*, *Le Progrès du Saguenay* et *Le Canada français* en montrent une poignée toutes enregistrées en 1942 alors que la chronique est nouvelle; un essai jugé non concluant? Plus surprenant encore de constater la faible participation de *La Tribune* où Bernard compte de bons amis dont Alfred DesRochers.

À la lumière de ces nombres, le sommet de sa diffusion serait atteint pendant les années 1940. Les données manquantes du *Travailleur* en 1942 et 1945 gommement une partie de son succès aux cours des premières années. Succès qui s'étend ensuite durant les années 1950.

L'examen des dates des titres publiés montre que le media preneur diffuse la chronique avant ou après sa parution dans *Le Courrier*<sup>41</sup>. Celle intitulée Emma Calvé, parue le 10 août 1945, avait été publiée quelques semaines plus tôt, le 20 juillet, dans *La Liberté et Le Patriote* de Saint-Boniface.

affiche un nombre nettement insuffisant de numéros. Nous avons pu néanmoins valider le fait que ces deux hebdomadaires avaient effectivement publié des chroniques de L'Illettré au cours des années 1940.

41. Celle portant sur Roland Dorgelès paraît dans *Le Courrier* le 26 octobre 1945 et se retrouve dans l'hebdomadaire manitobain seulement le 16 novembre. Et ces cas de décalage entre les dates de publication ne sont pas rares.



### DIFFUSION DE L'ILLETTRÉ DANS LES JOURNAUX DE LANGUE FRANÇAISE

	1942	1945	1950	1960	1970
<i>Le Courrier de Saint-Hyacinthe</i>	52	51	51	51	51
<i>Le Droit</i>	2	26	40	16	37
<i>La Tribune</i>	0	7	0	0	0
<i>Le Bien public</i>	36	9	3	18	29
<i>La Liberté et Le Patriote</i>	19	50	50	50	19
<i>Le Travailleur</i> (Worcester)	non disponible		36	25	29**
<i>La Revue de Granby</i>	40*	31	0	non disponible	
<i>Journal de Waterloo</i>	47	22	0	[REDACTED]	
<i>L'Autorité</i>	6	19	23	[REDACTED]	
<i>L'Étoile du Nord</i>	8	17	0	0	0
<i>L'Union des Cantons de l'Est</i>	0	49	17	0	0 [REDACTED]
<i>L'Éclaireur</i>	31	0	0	0	[REDACTED]
<i>Le Canada français</i>	7	0	0	0	0
<i>Le Lingot</i>			22	1	0
<i>Le Progrès du Golfe</i>	1	0	0	0	0 [REDACTED]
<i>Le Progrès du Saguenay</i>	1	0	0	0	[REDACTED]
TOTAL	198	230	191	110	114

\*Il s'agit d'une estimation basée sur le dépouillement de la première moitié de l'année 1943.

\*\* Une autre estimation basée sur un dépouillement partiel de l'année 1950.

Autrement dit, il ne cherche pas absolument à ce que *Le Courrier* en ait la primauté. Une diffusion trois semaines avant celle du *Courrier*, indique qu'il préparait ses textes bien à l'avance.

Règle générale, le titre demeure inchangé quand il est publié par d'autres journaux, mais à ce chapitre, le quotidien *Le Droit* fait exception. Par exemple,

## BONHEUR D'OCCASION

PAR GABRIELLE ROY.

On ne paraît pas avoir noté que *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, se rattache à la conception nordique du roman, plutôt qu'à la française. L'auteur elle-même s'en rend-elle compte, ou écrit-elle naturellement, d'instinct, influencée par la lecture d'écrivains anglais ou américains? La seconde hypothèse ne semble pas la moins vraisemblable. Elevée au Manitoba, possédant l'anglais comme sa langue maternelle, la romancière put se familiariser tôt avec des ouvrages autres que ceux de France. Son livre lu, on ne peut s'empêcher d'une réflexion: les Anglo-Saxons écrivent ainsi, et les Slaves, ces derniers facilement accessibles dans d'excellentes traductions. De la première à la dernière page, *Bonheur d'occasion* donne l'impression d'un roman américain présenté en français, qui traiterait de choses canadiennes-françaises. Qu'on ne jette pas les hauts cris. Il existe un plus grand nombre que l'on croit de romans américains, sur des sujets canadiens. Nous en pouvons nommer une vingtaine, situés de l'Acadie à la Colombie britannique, dont plusieurs de premier ordre. La technique nordique du roman diffère totalement de la française, ou latine. Alors que les Français accordent beaucoup d'attention à la composition,

construisant un récit de bas en haut, si l'on peut dire, sans négliger un élément qui tende au dénouement, Anglais et Russes, et à leur suite les Américains, peignent la vie par tranches, au jour le jour, accumulent les détails visant à faire vrai, sans se préoccuper d'intrigue serrée, abandonnant ça et là celle-ci pour y revenir plus tard, négligent la facture comme l'entendent les Français, atteignent ainsi à un sens aigu de la réalité.

(1) Editions Pascal, Montréal.

La crédibilité, comme dit Paul Bourget, y gagne également, et le propre d'un récit est de persuader le lecteur qu'on le met en face de faits et d'événements croyables. Si la manière française est excellente, l'autre a aussi du bon, et l'idéal serait d'emprunter à chacune ce qu'elle offre de meilleur. C'est ce que semble avoir tenté Gabrielle Roy, encore que le procédé nordique l'emporte chez elle sur l'autre. Écrit en français, son roman présente cette originalité d'être nordique dans sa gestation. Dans *Bonheur d'occasion*, il se passe beaucoup de choses et il ne se passe rien, au sens où l'entend habituellement l'amateur de fiction. L'intrigue est si mince qu'elle en devient banale. Comme aventure, rien ou à peu près. L'auteur raconte longuement et patiemment la vie morne et triste d'une famille de pauvres gens, dans un faubourg de

Montréal. Elle montre ses tares et ses misères en face du problème de l'existence: la lutte incessante et épuisante pour le pain quotidien, des espoirs toujours déçus, parfois le désir d'évasion et d'élévation spirituelle, que vient étouffer brutalement la nécessité matérielle. Il y a là émotion, drame, tragédie, mais rien qui ressorte de l'ordinaire traintrain de la vie, rien que l'on aperçoive chaque jour autour de soi, dans le milieu urbain comme dans le milieu rural. Et c'est peut-être le principal mérite de Gabrielle Roy d'intéresser et d'émouvoir avec des moyens aussi simples, sans chercher l'effet par l'étrange ou le romanesque exagéré. Son récit se localise à Saint-Henri, ce quartier de Montréal qui garde probablement plus que n'importe quel autre "ses limites précises, sa vie de village, particulière, étroite, caractérisée..." De mille riens, l'auteur tire la trame de son livre.

Incidemment, elle révèle les possibilités du roman citadin chez nous. La plupart de nos romanciers empruntent leurs sujets à la campagne, parce que la campagne offre à première vue plus de caractère que la ville, partout semblable à elle-même, à moins que l'écrivain puisse la pénétrer à fond, dans un aspect particulier. Sous cet angle, la réussite de Gabrielle Roy paraît remarquable. Ne laissons croire cependant que tout est chez elle perfection. Sa langue n'est rien de moins que

sûre, et son dialogue manque à l'occasion de vérité. Trop souvent l'on entend l'auteur, par la voix d'un personnage. Tel jeune soldat ne nous convainc pas, quand il dit avoir pris du service par amour de la France, de l'Angleterre ou de l'humanité. Nous acceptons plus volontiers la version d'un autre, qui avoue s'être engagé pour sortir de sa misère, avoir des vêtements chauds, de quoi manger, de l'argent dans sa poche. A trop d'endroits, le récit semble refléter les services officiels de l'information. Mais nombre de personnages apparaissent vivants, dessinés d'une main sincère, presque photographiés: cette humble et courageuse mère de famille qui s'appelle Rose-Anna; son mari paresseux, beau parleur et sans ressort; leur fille Florentine, servante dans un restaurant; la petite Yvonne, enfant sage et volontaire, effacée, qui frise l'hystérie religieuse. D'autres, épisodiques seulement, se présentent quand même avec des traits nets et vus. Certaines descriptions minutieuses, trop longues, se complaisant à des détails inutiles, retardent le récit et tendent à en disperser les fils. Il y a chez Gabrielle Roy un peu de déformation professionnelle. Son métier de journaliste transpire trop à travers son oeuvre. Il reste que son roman n'est pas qu'un essai secondaire. Loin de là. Il peut, au Canada français, donner un essor nouveau à la littérature de la cité. *L'Illettré*. (reproduction interdite)

Figure 6 Une chronique de L'Illettré reprise dans *Le Journal de Waterloo* du 9 novembre 1945, p. 6.

sa chronique du 7 janvier 1960, intitulée «Le maréchal Lyautey vingt-cinq ans après sa mort» devient «Créateur du Maroc» le 16 janvier.

Les semaines où L'Illettré est absent ne sont pas les mêmes d'un journal à l'autre de sorte qu'on ne peut pas en déduire que c'est le contenu qui ne

plaisait pas. Ne serait-ce pas plutôt le manque d'espace, cette semaine-là, qui expliquerait son absence?

À compter des années 1960, plusieurs journaux cesseront de publier la chronique de sorte qu'en 1968, seulement sept d'entre eux, incluant *Le Courrier*, continuent à la faire paraître. Deux ans plus tard, ils ne sont plus que cinq, dont trois hors Québec. Pour des raisons de santé, Bernard met fin à cette chronique en mai 1973<sup>42</sup> après en avoir rédigé plus de mille six cents.

**LE COURRIER**

LETTRES

**Robert Charbonneau était plus analyste que vrai romancier**

Il paraît exagéré de voir en Robert Charbonneau un continuateur de Mauriac, mais il reste que l'écrivain, décédé il y a quelques années, avait des qualités que d'autres ne possèdent pas, qui viennent après lui.

On s'en rendra compte une fois de plus, avec la réédition de son premier roman, ils posséderont la terre (1), qui remonte à 1941, il y a donc trente ans.

On serait tenté de dire, le lion ou le ralisant, que Charbonneau est un analyste de premier ordre, se moquant à l'aise dans la psychologie des âmes, mais qu'il n'est pas romancier, ne sachant raconter une histoire comme il se doit, sans moquer aussi avec une entière désinvolture.

Cette impression, que laisse son premier essai dans le genre, se retrouve dans *Fantile*, qui vint quatre ans après, aussi bien que dans *Les Dévies* et les *Jours*, qui suivit au suivant, en 1948.

Charbonneau n'alla beaucoup plus loin, car on apprit un jour, avec stupeur et une sorte d'horreur, qu'il avait essai d'être, emporté dans une crise cardiaque.

Il n'aurait pas soixante ans.

On s'aperçoit alors que son brusque départ constituait une perte réelle pour les lettres complètes d'expression française, mais il fut bientôt oublié, comme tant d'autres, avec ce qu'on appela la révolution des jeunes, qui parait n'avait rien donné de valable.

Les romanciers d'hier étaient en quelque sorte des essayistes, qui se cherchaient et essayaient d'écrire une œuvre, qui réussissent qu'à moitié, ne manquant de moyens ni de volonté pour y arriver, mais qui furent abandonnés par la portée, les uns après les autres.

Avec l'avènement de la télévision, les livres qui se vendent peu se vendent encore moins, parce que les gens, n'ayant plus le temps de lire, les yeux rivés au petit écran, trouvent aussi qu'il leur coûte moins cher, et moins d'effort, à regarder des images qu'à penser sur des pages ou, finalement par dire, ils s'arrachent les yeux.

Pour ces raisons, et d'autres, les éditeurs se montrent aussi moins affables et accueillants, que l'habitude, et ils se mirent à rejeter les manuscrits sans se donner la peine de les parcourir, disant que le coût d'impression devenait prohibitif — ce qui était vrai — et qu'ils ne pouvaient concurrencer la télé, à moins que...

A moins que, cela voulait dire, à moins que les auteurs acceptassent de faire eux-mêmes une partie des frais, à se rembourser sur leurs droits, ce qui signifie qu'on reculait au lieu d'avancer, qu'on redonnait vie à des pratiques, depuis longtemps dévêtues.

Certains prétendent que, de nos jours, les livres se vendent plus que jamais, mais il faut mettre en ligne de compte que l'histoire, la sociologie, le manuel, l'actualité, tiennent pour la vente dans l'édition, au détriment des œuvres d'imagination, et que le livre peu coûteux, à dos collé et non cousu, manière livre de poche, est à peu près tout ce que l'on peut permettre — les frais de publication ne cessent de croître.

C'est d'ailleurs un ouvrage du genre que présentent les Éditions Fides, dans leur collection Bibliothèque canadienne-française.

Robert Charbonneau mourut en juin 1967, alors qu'il se trouvait de passage, ou en vacances, à Saint-Jovite.

Son premier roman n'est peut-être pas son meilleur, mais il n'est pas sûr que les autres lui soient beaucoup supérieurs, car il y a dans chacun les mêmes qualités, les mêmes défauts.

C'est un fait que Charbonneau n'a guère évolué à travers ses romans, s'y montrant chaque fois l'analyste attentif, qui démontre ses personnages comme d'autres, un réveille-matin, sans se préoccuper de l'habilitation, du lecteur à esquisser, de la composition classique — non sans importance — voulant qu'une histoire racontée ait un commencement, un milieu, une fin.

Nous ne sommes plus au temps de Flaubert, de Molière, de Mauriac, mais on se doit d'admettre que leurs méthodes avaient du bon.

L'illettré (1) Édition Fides, Montréal.

**BRACELETS "MAGNETIC"**

Boîte postale 1058,  
Montréal 101, Qué.

Le bracelet magnétique extensible pour hommes et pour femmes, fini plaqué or, de très belle apparence et d'un grand confort.

Bracelet pour dames \$7, plus 8% de taxe  
Bracelet pour hommes \$9, plus 8% de taxe

LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE, MERCREDI 14 AVRIL 1971 / A 11

**LE CINEMA**

MASKA

475 HOTEL-DIEU, ST-HYACINTHE, 774-4171

**COMMENÇANT SAMEDI**

18 ans

DANIEL PILON · MARIETTE LÈVESQUE  
CÉLINE LOMEZ · ROBERT ARCAND

avec la participation de  
ROBERT DEMONTIGNY et JACQUES DESROSIERS

APRÈS SKI

EASTMANCOLOR

un film de  
ROGER CARDINAL



scénario de  
PIERRE BROUSSEAU  
images de  
ROGER RACINE  
avec PIERRE LABELLE · RENÉ ANGELIL · JANINE SUTTO · ANGÈLE COUTU  
RAYMOND LÈVESQUE et PIERRE MÉNARD • producteurs: HARRY COHEN • JEAN ZALDUM

chansons  
• MARC HAMILTON  
• CÉLINE LOMEZ  
• M. LÈVESQUE  
produites par  
YVES MARTIN  
sur disques  
TRANS-CANADA

Samedi : Deux représentations, comédie, à 6 h. et 9 h. 35  
Dimanche : continuation des 12 h. 15  
Dernière représentation en compte à 8 h.  
Sur demande : Dix à 6 h.  
Dernière représentation en compte à 7 h. 30

Figure 7 L'Illettré du 14 avril 1971, CdStH, p. 11.

42. H. B. à Marie-Anna Roy, 20 décembre 1973, BANQ, 298/047/011, et Nicole Turcotte à H. B., le 21 mars 1973, 298/046/002.

\* \* \*

Après sa retraite, Bernard continue à publier L'Illettré pendant trois ans dans *Le Courrier*. En tant que directeur, c'est lui qui décidait de la place de son texte, généralement en page éditoriale. Mais après sa retraite, Pierre Bornais, son successeur, devient le maître d'œuvre de la composition de l'hebdomadaire. Il arrive alors que sa chronique paraisse sur la même page que les annonces de cinéma, sans doute au grand dam de ce cher Bernard. Nous aurions aimé observer sa réaction à la livraison du 14 avril 1971 alors qu'on annonçait le film *Après Ski* pour 18 ans et plus!



## CHAPITRE 4

### RÉDACTEUR EN CHEF ET GÉRANT DE LA

### COMPAGNIE ÉDITRICE DU *COURRIER DE SAINT-HYACINTHE*<sup>1</sup>

*Le Courrier de Saint-Hyacinthe* est aujourd’hui «le doyen des journaux français d’Amérique<sup>2</sup>» puisqu’il a réussi à se maintenir en affaires pour fêter, en 2023, son 170<sup>e</sup> anniversaire. Hebdomadaire catholique, il est l’un de ces journaux d’opinion qui sont apparus dans une société canadienne-française confrontée à de nombreuses mutations qui provoquent des débats et amènent les journaux à proposer des solutions et à défendre des principes.

À lui seul, *Le Courrier* constitue tout un pan d’une histoire ininterrompue de la presse. D’importants travaux ont déjà été publiés sur cette histoire<sup>3</sup> qui, au tournant du XX<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>, est marquée par l’arrivée d’un nouveau type de journal, celui des médias de masse, qui adopte le modèle états-unien des journaux à grand tirage qui cherchent à vendre plus qu’à convaincre en tablant

1. Ce chapitre reproduit presque intégralement un article que nous avons publié sous le même titre dans la revue *Scientia Canadensis Canadian/Scientia Canadensis: Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine/ Revue canadienne d’histoire des sciences, des techniques et de la médecine*, vol. 36, n° 2, 2013, p. 37-62.

2. *Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 150 ans : album-souvenir 1853-2003*, 30 avril 2003, 162 p.

3. Voir Jean de Bonville (dir.), *La presse québécoise de 1764 à 1914: bibliographie analytique*, Sainte-Foy, Presses de l’Université Laval, 1995, 351 p.; Fernande Roy et Jean de Bonville, «La recherche sur l’histoire de la presse québécoise. Bilan et perspectives», *Recherches sociographiques*, XLI, 1 (2000), p. 15-51.

4. Pour un aperçu de l’évolution de la presse au Québec au cours de cette période voir Jean de Bonville, *La presse québécoise de 1884 à 1914. Genèse d’un média de masse*, Québec, Les Presses de l’Université Laval, 1988, 416 p. On peut lire également, pour la seule ville de Québec, Jean-Marie Lebel, «La presse quotidienne de Québec en 1900, à une croisée de

sur le sensationnalisme. C'est ainsi, par exemple, que *La Presse* devient le plus grand quotidien français d'Amérique, atteignant, déjà en 1908, 100,000 copies<sup>5</sup>.

La tendance lourde, dans les travaux historiques sur les journaux, est sans aucun doute l'analyse de leurs idéologies<sup>6</sup>. Certes intéressante, cette orientation délaissait néanmoins le contenant pour se préoccuper exclusivement du contenu. Or, à la suite des travaux de Dominique Marquis qui a produit une étude fort inspirante du quotidien *L'Action catholique* de la ville de Québec<sup>7</sup>, il s'avérait aussi important de mettre l'accent sur le journal dans la perspective de l'entreprise de presse et de s'intéresser à l'évolution de sa mise en pages, tant de sa une que de ses pages intérieures.

La mise en pages, c'est-à-dire l'ensemble des techniques de disposition graphique d'un contenu, change avec le temps, mais pas nécessairement au rythme des avancées technologiques. Comment évoluent ces choix techniques<sup>8</sup> au *Courrier* entre 1920 et 1938, période charnière de l'histoire de la presse qui va des années folles à la crise, et quel est le poids relatif des

siècles et de mondes», dans *Érudition, humanisme et savoir. Actes du colloque en l'honneur de Jean Hamelin*, Yves Roby et Nive Voisine (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, p. 377-400.

5. Cyrille Felteau, *Histoire de La Presse, tome 1, Le livre du peuple, 1884-1916*, Montréal, La Presse, 1983, 283 p.

6. Roy et de Bonville, p. 17 et 29.

7. Dominique Marquis, *Un quotidien pour l'Église. L'Action catholique, 1910-1940*, Montréal, Leméac, 2004, 220 p.

8. On lira avec profit les travaux de Nerone et Barnhurst qui ont d'abord examiné la première page des journaux états-uniens sur un siècle (K. G. Barnhurst et J. Nerone, «Design Changes in U.S. Front Pages, 1885-1985», *Journalism Quarterly*, 68 (hiver 1991), p. 796-804, version en ligne: <http://tigger.uic.edu/~kgbcomm/longnews/pdf/3Bar%26Ner.pdf>). Ensuite, ils se sont penchés sur ce qu'ils considèrent être la période charnière des années 1920 à 1940 (J. Nerone et K. G. Barnhurst, «Visual Mapping and Cultural Authority: Design Changes in U.S. Newspapers, 1920-1940», *Journal of Communication*, 45, 2, printemps 1995, p. 9-43).

innovations proprement technologiques dans la stratégie qui détermine ces choix ? Et quel rôle aurait pu y jouer Harry Bernard? Assiste-t-on, pour des considérations esthétiques – comme ce fut le cas dans la production des annonces publicitaires de cette période<sup>9</sup> –, à l'adoption de technologies éprouvées? Assurément, les facteurs qui influent sur l'évolution de la production matérielle d'un journal peuvent être nombreux.

Par ailleurs, si de nombreux quotidiens ont fait l'objet d'une monographie<sup>10</sup>, on n'a sans doute pas assez réfléchi aux hebdomadaires dans l'histoire de la presse<sup>11</sup> et sur les contraintes ou les avantages qu'une impression une fois la semaine peut procurer. C'est donc, on l'aura deviné, à l'examen d'un hebdomadaire régional, *Le Courrier de Saint-Hyacinthe*, que nous convions le lecteur puisqu'il est un témoin privilégié d'une presse catholique régionale qui évolue des années folles à la crise. Confronté à une crise économique sans précédent, qui gruge très certainement les marges de profit des entreprises de

9. En effet, comme le montre Elspeth H. Brown pour les États-Unis, les agences publicitaires refusaient, encore au début des années 1920, d'utiliser la photographie dans l'élaboration des publicités conçues pour les journaux et magazines car, bien que largement diffusée depuis deux décennies dans l'impression des journaux, elle soit alors perçue comme non artistique, trop rationnelle, manquant d'émotion et ce, même s'il aurait été moins coûteux de produire une photographie que d'embaucher un dessinateur. Voir Elspeth H. Brown «Rationalizing Consumption : Lejaren à Hiller and the Origins of American Advertising Photography, 1913-1924» dans *Cultures of Commerce. Representation and American Business Culture, 1877-1960*, E.H. Brown, C. Gudis et M. Moskowitz (dir.), New York, Palgrave Macmillan, 2006, p. 76.

10. Outre *La Presse*, on pourrait citer deux exemples de quotidiens traités fort différemment; voir Joseph Bourdon, *Montréal-Matin: son histoire, ses histoires*, Montréal, Éditions La Presse, 1978, 283 p. et *Le Devoir : reflet du Québec au 20<sup>e</sup> siècle*, Robert Lahaise (dir.), Montréal, Hurtubise HMH, 1994, 504 p.

11. Quelques pistes ont néanmoins été esquissées par Jean-Pierre Malo en 2008. Voir son *Histoire de l'Association des hebdomadaires régionaux francophones du Québec*, Montréal, Hebdomadaires Québec, 2008.



presse, *Le Courrier* doit aussi composer avec l'Église qui, on le verra, pèse encore lourdement sur le traitement de l'information. Comme le rappelle Pierre Hébert lors de l'examen de l'emprise de cette institution sur les journaux : «[L]'âge d'or du clergé ne se situe pas au 19<sup>e</sup> siècle mais bien durant la première moitié du 20<sup>e</sup>.»<sup>12</sup>.

Enfin, pour comprendre véritablement l'évolution du *Courrier*, il faut connaître son rédacteur en chef, mais aussi s'intéresser aux journaux concurrents<sup>13</sup>. Or, *Le Courrier* n'est pas le seul journal circulant à Saint-Hyacinthe. Il y a *Le Clairon*, fondé en 1912 à la suite d'un changement de nom du journal *L'Union*<sup>14</sup>. Devenu la propriété, durant la période examinée, du politicien et prospère homme d'affaires T.-D. Bouchard<sup>15</sup>, il peut être considéré comme un journal plus progressiste<sup>16</sup>. Puisque *Le Clairon* défend farouchement le parti

12. Pierre Hébert, «La croix et l'ordre : le clergé et la censure de l'imprimé au Québec», Documentation et bibliothèques, LXI, 1, (janvier-mars 1995), p. 26. On lira aussi son texte dans le troisième volume de *l'Histoire du livre et de l'imprimé au Canada*, de Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), «La censure cléricale et la critique littéraire laïque au Québec», Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 2007, p. 501-506.

13. Maurice Mouillaud, Roy et de Bonville, de même que Marquis, évoquent le concept de système de journaux pour désigner le fait qu'ils ont des caractéristiques, des objectifs communs, qu'ils couvrent les mêmes événements avec les mêmes agences de presse; voir Roy et de Bonville, p. 19 et Marquis, p. 85.

14. *Le Clairon* de Saint-Hyacinthe, 100 ans, 1912-2012 : d'hier à aujourd'hui, cahier souvenir, Saint-Hyacinthe, 2012, 34 p.

15. L'aisance financière de Bouchard s'explique par ses nombreux investissements dans différents secteurs puisqu'il fut concessionnaire automobile, propriétaire d'une imprimerie, d'une salle de cinéma et promoteur foncier; voir Frank Myron Guttman, *The Devil from Saint-Hyacinthe : Senator Téléphore-Damien Bouchard. A Tragic Hero*, New York, iUniverse Books, 2007, 405 p. Au sujet de ses activités foncières et de celles du Crédit Maskoutain dont il est un actionnaire important, on pourra suivre, dans les éditoriaux du *Courrier*, l'affaire «Gotham» qui eut lieu alors qu'il était maire de Saint-Hyacinthe. On y apprend, par exemple, que Bouchard fit de nombreuses transactions foncières afin de faciliter la venue d'une nouvelle entreprise, la Gotham Silk Hoisery; voir les éditoriaux du 19 décembre 1930, du 16 janvier, 13 mars et 27 mars 1931.

16. Outre Guttman, voir également Harold Bérubé, «Téléphore-Damien Bouchard

libéral, les deux hebdomadaires s'opposent sur bien des enjeux, ce qui risque de se répercuter dans leur organisation matérielle et leurs stratégies respectives de communication.

### ***Le Courrier de Saint-Hyacinthe : une entreprise de presse***

À l'arrivée de Bernard, *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* reste très proche de la mouvance conservatrice. S'il est officiellement neutre en politique, c'est que le bon journal n'est pas un journal de parti, car il doit toujours révéler la vérité. Propriété de La Compagnie d'Imprimerie et de Comptabilité de Saint-Hyacinthe, le journal est dirigé par son gérant, A. J. Gaudreau. À titre de rédacteur en chef, Bernard doit partager en quelque sorte la direction du journal avec Gaudreau qui veille aux intérêts des actionnaires, inconnus en 1923. À la signature de son contrat, Bernard reçoit une modeste quote-part des éventuels bénéfices de la compagnie. L'orientation du journal, depuis sa fondation, est dûment inscrite en page éditoriale : «*Le Courrier de Saint-Hyacinthe* est un journal hebdomadaire indépendant des partis politiques, totalement dévoué aux intérêts de l'Église et de la région de Saint-Hyacinthe.»

Nous ne savons pas quand M<sup>gr</sup> P. S. Desranleau<sup>17</sup>, chanoine puis curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe, est devenu, en conservant l'anonymat, le principal actionnaire de l'imprimerie éditrice du journal<sup>18</sup>, détenant 122 des 172 actions en circulation<sup>19</sup>. Tout porte à croire que c'est en 1923, à la suite de la fusion du troisième et dernier journal maskoutain *La Tribune* avec *Le Courrier*, puisque, comme l'indique l'éditorial du *Courrier* du 6 janvier 1923 : « Des

(1881-1962)», Fondation Lionel-Groulx, conférence du 7 décembre 2021 de la série *Figures marquantes de notre histoire*, texte publié le 9 novembre 2022.

17. Bien avant d'être nommé évêque de Sherbrooke en 1937, Desranleau fut appelé Monseigneur, car ce titre honorifique n'exige pas l'élévation au rang d'évêque.

18. Selon le propriétaire actuel du journal, M. Benoit Chartier, les archives de l'entreprise de cette époque ne permettent pas d'en savoir davantage ni sur l'évolution de l'actionnariat, ni sur les revenus et dépenses de l'entreprise.

19. Marc Bouchard, «La famille Chartier entre au Courrier», *Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 150 ans*, p. 89.

amis de la bonne presse... ont acheté la très grande majorité des parts de la [nouvelle] Compagnie<sup>20</sup>».

Au milieu des années 1930, des changements administratifs et de propriété affectent à nouveau *Le Courrier*. En novembre 1934, A. J. Gaudreau quitte la présidence et la gestion de la Compagnie d'Imprimerie et de Comptabilité de Saint-Hyacinthe, laissant alors Bernard seul à la direction de l'entreprise éditrice. Cette étape, comme on le verra plus loin, s'avérera décisive dans l'organisation du journal. L'année suivante, un commerçant de bois et d'huile à chauffage de la ville, Ernest-J. Chartier, achète 15 actions privilégiées et devient président du conseil d'administration, dont M<sup>gr</sup> Desranleau, bien qu'absent<sup>21</sup>, demeure l'actionnaire majoritaire. C'est finalement en mai 1936 qu'il se défait de ses actions aux mains de Chartier qui devient alors le seul maître à bord<sup>22</sup> et se fait élire, en 1944, député unioniste. *Le Courrier* restera longtemps catalogué comme un journal unioniste, en fait, jusqu'à la mort de Daniel Johnson et dont il suivra d'ailleurs attentivement [la carrière depuis ses débuts](#).

Considérant que la Compagnie d'Imprimerie et de Comptabilité de Saint-Hyacinthe déclare un maigre profit de 87\$, en 1937<sup>23</sup>, on peut penser que les investissements d'Ernest-J. Chartier visaient surtout des objectifs politiques. Le journal paraît davantage un véhicule d'idées qu'un moyen d'enrichissement, le lucratif commerce de bois et d'huile à chauffage apportant suffisamment d'eau au moulin de Chartier.

Selon le *McKim's Directory of Canadian Publication*, le tirage du *Courrier*, au cours des années 1920, se chiffre aux environs de 2,000 copies tandis que son concurrent fait circuler entre 750 et 1,000 exemplaires. Cela n'empêche pas Bouchard d'être très populaire et de se faire élire maire et député de Saint-

20. *CdStH*, 6 janvier 1923.

21. Il assume, à compter de 1931, la charge de la paroisse Saint-Pierre de Sorel.

22. «*Le Courrier de Saint-Hyacinthe a changé de main*», 2 mai 1936.

23. Bouchard, p. 89.

Hyacinthe à l'Assemblée nationale. La situation change toutefois radicalement au début des années 1930 : *Le Clairon* s'attire une nouvelle clientèle qui lui permet de hisser son tirage à 3,000 copies dès 1931, tandis que *Le Courrier* stagne et doit se contenter au mieux de son tirage habituel durant toute la décennie<sup>24</sup>. Voyons maintenant concrètement comment tout cela s'est traduit dans la mise en pages de l'hebdomadaire.

### La une

À l'arrivée de Bernard en 1923, la mise en pages du journal, comparativement



**Figure 1** Télesphore-Damien Bouchard; BAnQ, Studio Livernois, 1940.

à la presse populaire de la même période, paraît peu attrayante pour le grand public à qui on offre, en première page, quelques longs articles sans aucune illustration. En cela, il ne se démarque guère de son unique concurrent, *Le Clairon*. C'est le prix à payer pour défendre ses idées, libérales ou conservatrices. De ce point de vue, les deux concurrents demeurent néanmoins représentatifs de la presse hebdomadaire régionale. Comme le mentionne Jean-Pierre Malo : «Les hebdomadaires des années 1930 ne sont pas encore entrés dans la modernité comme les quotidiens. Ils représentent fondamentalement une presse d'opinion qui voulait

24. Voici les tirages respectifs du *Courrier* et du *Clairon* selon le *McKim's Directory of Canadian Publication* : en 1922 : 1,961 et 750; 1924 : 2,016 et 750; 1926 : 2,005 et 1,000; 1928 : 2,011 et 1,000; 1930 : 2,179 et 1,000; 1931 : 2,115 et 3,025; 1932 : 1,993 et 3,096; 1934 : 1,750 et 2,860; 1936 : 1,750 et 2,730; 1938 : 1,750 et 2,865; 1940 : 1,875 et 3,127.

divertir, instruire et influencer contrairement à leurs grands frères des centres urbains<sup>25</sup>».

Suivons l'évolution de la première page, en rappelant certains points de repère tirés des unes états-uniennes. Examinée à chaque dix ans entre les années 1885 et 1985, la une états-unienne a réduit son nombre de colonnes et de mots, passant de neuf colonnes en moyenne à cinq ou six, et d'une page de 12,000 mots à 4,400<sup>26</sup>. Pour la période de 1925 à 1935, aux États-Unis, le nombre moyen de mots en une (6,600) paraît nettement plus élevé que celui du *Courrier* qui en aligne pas plus de 4,000 en 1925, et un peu moins dix ans plus tard.

En juin 1923, la première page du *Courrier* se présente en trois larges colonnes - les autres pages en comptent six. Cette disposition s'avère bien adaptée à la

25. Malo, p. 7.

26. Cela dit, la comparaison reste sujette à caution, en raison de la grande variété des journaux et de leur taille, et du fait que nous n'avons examiné que deux décennies d'évolution.



Figure 2 L'austère première page du *Courrier de Saint-Hyacinthe* du 8 mai 1920.



présentation de l'éditorial et aux articles des correspondants parlementaires à Québec et à Ottawa. Les textes, qui exigent une attention soutenue, ne contiennent pas d'intertitres et n'ont pas besoin d'une retourne (suite publiée à l'intérieur ou en dernière page). Les propos éditoriaux du Clairon paraissent aussi à la une. Comme l'affirme Marquis : «[O]n juge important de former l'opinion du lecteur que de seulement l'informer<sup>27</sup>».



Figure 3 La une du Clairon du 2 mars 1923.

En une, *Le Courrier* affiche un bandeau très conventionnel surmonté d'une devise qui, bien qu'en petits caractères, trône en haut de la page et lui sert de mot d'ordre : «Nos institutions – Notre langue – Nos droits». Au *Clairon*, pas de devise, mais deux oreilles encadrent son titre, indiquant le jour de sa parution et le nom de l'entreprise qui le publie, l'Imprimerie Yamaska. Au fil des années, le contenu des oreilles se modifie, permettant, par exemple, d'insérer discrètement de la publicité à dieu et à son plein.

Désirant introduire une nouvelle chronique rendant compte de l'actualité à l'aide de courts textes

appelés en longues colonnes journalistiques des brèves —, Bernard divise les deux colonnes de droite afin d'y insérer ses brèves sous la chronique «En marge des événements» et signées de ses initiales. La présence de ces brèves reste, par ailleurs importante; parce qu'elles résultent d'un dépouillement exhaustif de nombreux magazines et journaux, pour la plupart nord-américains. On en comprend donc que Bernard est forcément au fait d'autres types de mises en pages.

Cela dit, puisque de nombreux journaux ont, depuis plusieurs années déjà, bien plus de trois colonnes en une, cette décision n'est guère novatrice. Elle rejoint d'ailleurs la pratique de *Clairon* qui, alignant à l'occasion quatre colonnes (deux larges et deux étroites) et même davantage, varie beaucoup sa présentation au gré des semaines.



Figure 4 La une du CdStH du 15 juin 1923.

Au *Courrier*, d'autres courts textes trouvent également place dans ces colonnes étroites, accompagnant une tendance à la réduction de la longueur moyenne des articles en une pour multiplier leur nombre avec, comme cause et conséquence, l'emploi plus fréquent de la retourne. Quant à la large colonne de gauche, elle reste entière et déborde parfois au centre, accueillant toujours des commentaires et des propos éditoriaux davantage en évidence, tout comme le nom du signataire écrit cette fois au long. La une se compose souvent de cinq colonnes, rarement accompagnées d'illustrations ou de photographies. Ce modèle durera, avec quelques variantes secondaires, plus de dix ans.



Le 23 novembre 1934, au moment où la crise bat son plein - le chômage au Canada atteint son apogée en 1932 - et sans doute en raison du départ de A. J. Gaudreau, qui laisse le champ libre à Bernard, Le Courrier prend le tournant le plus significatif de son histoire en déplaçant l'éditorial en page trois, laissant en première page une information plus accessible. Le Courrier devance ici de quelques mois Le Clairon qui, en 1935, le déplace d'abord en page deux, et plus tard, en page quatre.



Figure 5 Une nouvelle première page, celle du 23 novembre 1934.

Ce déplacement<sup>28</sup> a plusieurs conséquences et l'une d'elles est la possibilité de développer de véritables manchettes sur toute la largeur de la page avec souvent une saveur politique. Jusqu'alors, les propos éditoriaux, tenus à gauche de la une, se devaient de primer sur le reste. Dès 1935, dans les deux hebdomadaires, on voit apparaître ces manchettes, quoiqu'elles soient encore peu fréquentes. L'année suivante, elles le deviennent davantage.

Le bouleversement de la première page est tel<sup>29</sup> que Bernard explique, cette journée-là, ses motivations où apparaissent des considérations techniques. Passant aussi en revue les rubriques et la pagination, il tient compte de la nature spécifique d'un hebdomadaire. Car ce dernier, rappelle-t-il, diffère d'un quotidien, du moins quant au traitement des nouvelles, lesquelles sont forcément beaucoup moins fraîches en étant publiées une fois la semaine :

*Notre journal comportera désormais sept colonnes à la page, au lieu de six qu'il avait précédemment, et son format a été légèrement réduit, pour mieux répondre aux exigences typographiques de la mise en train.*

*Vu l'importance sans cesse grandissante que prend aujourd'hui l'information, même dans un journal comme le nôtre, ne paraissant qu'une fois la semaine, la direction a décidé de consacrer désormais toute la première page du journal à la nouvelle, qui sera présentée de façon aussi attrayante que possible. La rédaction proprement dite passe en troisième page et, dans la mesure du possible, ne sera plus entremêlée de choses qui relèvent de l'information. Toutes nos*

28. Notons que pendant la Première Guerre mondiale, *L'Action catholique* plaçait son éditorial en première page, mais après le conflit, le journal était revenu à sa pratique de l'insérer à l'intérieur; Marquis, p. 119.

29. Bien que majeur, ce bouleversement n'entraîne pas tout de suite une révision du bandeau du journal, même si *Le Clairon* l'avait fait déjà à quelques reprises. C'est seulement en janvier 1936 qu'il inverse la place de la devise et du titre du journal, afin de mettre davantage en évidence son nom, maintenant tout en haut.

*pages principales se présenteront dorénavant à main droite, pour la plus grande commodité du lecteur, et dans l'ordre suivant : information locale et régionale en première page, rédaction en page trois, vie féminine en page cinq, vie agricole en page sept. La matière secondaire sera logée dans les autres pages, qui serviront aussi, comme il est de règle, à recevoir le trop-plein des pages susmentionnées.*

Soucieux de l'emplacement de sa page éditoriale, Bernard la déplace à main droite, en page trois. Lui qui publie des livres depuis de nombreuses années avec des chapitres commençant toujours sur une page impaire, il estime que la page à main droite offre une meilleure visibilité, sentiment que ne partage pas *Le Clairon* qui déplace l'éditorial à main gauche.

Montant sa première page sur sept colonnes, Bernard peut aligner davantage d'articles courts qui s'allongent verticalement. Contrairement à celle du *Courrier*, qui demeure constant dans sa mise en pages, la une du *Clairon* fluctue au gré de l'importance des événements rapportés, tout en totalisant toujours l'équivalent de huit colonnes et ce, dès l'automne 1931 (une large colonne et six étroites; trois larges et deux étroites; deux larges et quatre étroites)<sup>30</sup>. Parfois, un événement politique majeur peut amener Bouchard à reprendre une première page sur quatre colonnes, comme le 13 octobre 1933, par exemple, lors du débat crucial sur la municipalisation de l'électricité. Cela dit, ni pour l'un ni pour l'autre, la multiplication des colonnes ne présente quelque chose d'original.

Si l'année 1934 s'avère capitale lors de la mise en pages, c'est également parce qu'apparaît un souci nouveau : la recherche d'une mise en pages ordonnée et symétrique qui, à défaut d'opinions et de commentaires éclairants, doit

30. À compter de l'été 1928, *Le Clairon* était passé à sept colonnes et avait modifié l'emplacement de son bandeau et des deux oreilles.



fin des années 1930 et que facilite l'absence de publicité, à l'exception de celles contenues dans les oreilles du *Clairon*.

Pour comprendre ce changement de mise en pages, Barnhurst et Nerone se sont montrés insatisfaits de l'explication habituelle voulant que ce soit la concurrence des autres médias (radios et magazines) et les avancées technologiques qui auraient généré ces bouleversements : «Newspapers have been notoriously slow to adopt new technologies<sup>31</sup>». Ce sont plutôt un désir d'ordre et des préoccupations esthétiques et stylistiques qui doivent être prises en compte. Les rédacteurs et propriétaires des entreprises de presse, qui n'étaient limités par aucune contrainte technique<sup>32</sup>, auraient cherché à projeter une image moderne et ordonnée, préoccupation qui sans doute s'impose alors que la crise souffle le chaos<sup>33</sup>.

*Le Courrier* n'a pas eu besoin de ce tournant esthétique et de l'éditorial pour introduire ses faits divers accrocheurs en première page. Leur arrivée survient de manière notable, mais irrégulière, une année plus tôt, soit dès le mois de juillet 1933. Ainsi, dans le numéro du 28 juillet, sept articles flirtent avec le sensationnalisme. En voici les titres, qui se passent de commentaires : «Le camion passe à travers un pont», «Un enfant de onze ans noyé à Saint-Césaire», «Pour tentative de suicide», «Charrue sur la voie du chemin de fer», «On aurait retrouvé Mlle Natalie Carr», «Mme Henri Pépin succombe à une fracture du crâne», «Il est exonéré de tout blâme».

### **L'emploi de la photographie**

Même si on avait eu occasionnellement recours à des photographies en première page, tant au *Courrier de Saint-Hyacinthe* qu'au *Clairon*, c'est seulement à compter de l'été 1937, soit quelques mois après les avoir introduites

31. Barnhurst et Nerone, p. 1; voir aussi Nerone et Barnhurst, p. 38.

32. Tel est le point de vue de de Bonville qui a étudié les quotidiens montréalais entre 1945 et 1995; voir Roy et de Bonville, p. 37.

33. Nerone et Barnhurst, p. 9.



dans la page sportive, qu'on présente systématiquement, en première page, une photographie principale au *Courrier*<sup>34</sup> et souvent d'autres plus petites, placées plus bas et servant de support à un article. Les personnes photographiées sont généralement en situation de pose et ce détail, comme on le verra plus loin, a son importance. Mais élargissons d'abord l'analyse en examinant l'emploi de ces clichés.

C'est d'abord dans la publicité placée dans les pages intérieures que les photographies apparaissent tant au *Courrier* qu'au *Clairon*. Au cours des années 1920, le Canadien National et le Canadien Pacifique et le Canadien National, pour ne nommer que les deux principales entreprises, font publier régulièrement des affiches publicitaires avec courts reportages, illustrés d'une photographie, variant les mérites de tel ou tel site touristique canadien. Très rares jusqu'à la fin des années folles, ces affiches avec photographie



Figure 6 Une première page du *Courrier* en 1937, celle du 30 juillet.

34. La photographie principale n'est pas nécessairement associée à un article et peut devenir une nouvelle en soi, étant accompagnée d'une légende. Et, pour ajouter à l'esthétique de la première page, on développe également une hiérarchisation des titres et une variation des types de caractères.

deviennent courantes dans les deux hebdomadaires en 1930 seulement. Étant donné que le procédé de reproduction des images pour les journaux était bien rodé dès le début du siècle<sup>35</sup> – la preuve en est leur apparition ponctuelle dans les deux hebdomadaires –, il faut en conclure à tout le moins que ce n'est pas faute de pouvoir disposer des moyens techniques qu'on se privait de photographies.

Mais que sait-on des équipements en place au *Courrier*, qui ont leur incidence sur l'emploi de la photographie et plus largement sur le procédé de mise en pages? D'emblée, il faut reconnaître que les deux décennies examinées ne correspondent pas à une période d'avancée technologique significative dans le domaine de l'imprimerie. Ces années marquent plutôt une pause après les développements majeurs de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et avant ceux des années 1950, avec le procédé d'impression offset<sup>36</sup>.

Peut-être pour rattraper son concurrent, *Le Courrier* affirme avoir modernisé ses presses en 1935<sup>37</sup>, en se procurant une presse automatique Kelly, soit une presse à cylindres (non rotative) avec une capacité de 4,500 impressions à l'heure. Quant aux équipements existants, on compte une machine à composer Ludlow et une Linotype n° 14 avec six magasins.

Ces précisions permettent de confirmer leur modernité. En effet, cette Linotype n'est mise en marché qu'en février 1930, tout comme la presse Kelly

35. Voir Brown, p. 76; on consultera aussi Bryan Dewalt, *Technology and Canadian Printing: A History from Lead Type to Laser*, Ottawa : Musée national des sciences et de la technologie, 1995, p. 77-78.

36. Voir Éric Leroux, «L'imprimerie et le livre imprimé : l'industrie de l'imprimerie», *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, volume III*, p. 369.

37. C'est face aux railleries du *Clairon* qui mettait en doute le modernisme des presses du *Courrier*, que Bernard, dans son éditorial du 13 septembre 1935, livre ces quelques détails intéressants sur la technologie alors en place; voir «Trois mots et plus», *CdStH*, p. 3. Pour compléter ce portrait, on lira aussi Pierre Bornais, «De l'âge de plomb à l'ère stellaire», *Le Courrier de Saint-Hyacinthe, 150 ans*, p. 111-117.



dont le modèle de 1929 ne produisait que 3,600 impressions à l'heure<sup>38</sup>. Tout cela ne signifie pas pour autant que *Le Courrier* peut aisément insérer des photographies dans ses éditions<sup>39</sup>. Le journal sans photographe à son service, les photographies publiées sporadiquement sont fournies par l'individu dont on parle, par les responsables des événements annoncés, par le publicitaire, etc., d'où leur caractère officiel et les poses figées. Quand l'éditeur décide d'en intégrer une, une longue démarche s'enclenche, sans doute coûteuse, mais tout de même possible pour un hebdomadaire qui dispose de temps pour sortir son prochain numéro. «Expédiées à Québec le vendredi, [les photographies] revenaient le lundi gravées sur des plaques de cuivre fixées à des blocs en bois<sup>40</sup>.» Au sujet du *Clairon*, mentionnons, pour finir, qu'il adopte une stratégie similaire. Largement utilisée dans sa page sportive, dès 1937 – sans doute pour attirer et conserver un lectorat avide de sport –, la photographie finit par être introduite de manière systématique en une, mais seulement à l'automne 1938, soit une quinzaine de mois plus tard.

### **Les pages intérieures du journal**

Si, tant au *Courrier* qu'au *Clairon*, le nombre de pages reste le même soit, huit, leur contenu est en revanche bouleversé sur plusieurs plans. Ainsi, après être disparue en avril 1927, la page agricole refait surface en page sept au plus fort de la crise, en septembre 1933, voguant sans doute sur le mouvement de retour à la terre et aux valeurs terriennes. Elle y restera toute la décennie. Quant à la page féminine, elle subit une première amputation en mai 1936 et sera placée en page 2, donc à main gauche, avec l'abandon de la publication

38. Leonard Spencer, «Linotype Models», article consulté le 14 septembre 2023 :<http://www.linotype.org/Misc/models.html>; Fred Williams, «The Rise and Fall of the Kelly Press», printemps 1985, article consulté le 14 septembre 2023. <https://www.apa-letterpress.com/T%20&%20P%20ARTICLES/Press%20&%20Presswork/Kelly%20Press.html>.

39. Pour un aperçu de l'évolution de l'utilisation de la photographie en imprimerie, voir Dewalt, p. 73-78.

40. Bornais, p. 115.

d'un poème qui y prenait place depuis des décennies. Dès la fin des années 1930, cette section de l'hebdomadaire devient «Le Courrier de Tante Odile», davantage orienté vers des questions pratiques. Paraissant à l'occasion, la chronique reprend la formule gagnante popularisée par *La Presse* au début du siècle avec son «Courrier de Colette», et sera présente jusqu'aux années 1950.

Sont maintenues également les correspondances locales qui rapportent les nouvelles des différents villages et paroisses environnants et qui fidélisent ainsi un lectorat vivant hors de la ville de Saint-Hyacinthe. Notons néanmoins que son titre initial «Nouvelles de la province» fut modifié pour devenir «Nos campagnes», marquant ainsi le caractère plus urbain de l'hebdomadaire et la volonté d'offrir des nouvelles de proximité. Quant à la section des petites annonces, elle reste marginale tout au long de la période, tant au *Clairon* qu'au *Courrier*, ce qui la confine à un rôle de service à la communauté plutôt qu'à celui d'une source de revenus.

Au *Courrier*, les sports n'ont pas la popularité que le grand quotidien montréalais leur accorde déjà depuis quelques décennies. Comme l'affirme Felteau : «Il n'est pas exagéré de dire qu'à l'origine, *La Presse* a bâti son grand tirage en faisant une publicité massive aux sports de compétition<sup>41</sup>». Dans *Le Courrier*, jusqu'au milieu des années 1930, on cherchera en vain des comptes rendus détaillés des rencontres et compétitions de sports d'équipe et encore moins des photographies d'athlètes<sup>42</sup>. Bernard leur préfère les bons livres qui,

41. Felteau, p. 359.

42. L'objectif de cet article étant les techniques de mise en pages, les motifs de l'apparition, de la disparition ou de l'absence de rubriques sont ici à peine effleurés. S'agissant de l'absence de chroniques sportives, on pourra lire Marquis (p. 46) qui donne quelques explications et qui insiste notamment sur leur dimension superficielle. Pour les adeptes de la bonne presse, assister aux activités sportives, aux populaires matchs de boxe et de lutte, c'est abdiquer devant la facilité et refuser de se nourrir d'idées saines et de culture nationale. La personnalité, voire le manque d'intérêt de Bernard, confirmé par notre dépouillement de sa correspondance, peut aussi expliquer cette absence.

selon lui, grandissent l'âme; c'est pourquoi il maintient, en première page, une chronique littéraire de septembre 1928 à l'été 1933, en présentant, plus ou moins régulièrement, les dernières parutions.

Il tente tant bien que mal de se défendre du traitement accordé aux sports, en mai 1937, peu après le lancement d'une nouvelle page consacrée aux sports. Face aux critiques du Clairon qui dénonçaient ce retard, il avance que : «Notre journal a toujours publié de nombreuses nouvelles sportives, mais elles se trouvaient distribuées dans la nouvelle générale, et passaient souvent inaperçues. C'est afin de les mieux mettre en évidence qu'une page complète est

LE COURRIER DE SAINT-YACINTE

## LES SPORTS

Nos sportmen veulent un Aréna municipal

**Grandes assemblée convoquée pour le 2, au Marché centre**

**G. DESPAROIS RENCONTRER J.-L. RENAULT**

**Ouverture officielle de la saison de "base-ball"**

**LE TENNIS PRIX REDUITS JOUR DU COURONNEMENT**

**LE DOMAINE DES SPORTS PROGRAMME SPORTIF DE LA SAINT-JEAN BAPTISTE**

**LA LUTTE AU MANÈGE**

**Un défi de Kid Lyons**

**ACQUISITIONS POUR BEDFORD ET ACTON VALE**

**MAISON ADOLPHE**

**POUR LA JEUNESSE et les ÉQUIPES SPORTIVES (Le baseball Don)**

**POURQUOI PAS LE GOELF ?**

**LE DROUPE QUI WELT PAS**

**ECRASANTE DEFAITE DU SAINT-YACINTE**

**LE DOMAINE WATERLOO**

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

**LE TENNIS**

**PRIX REDUITS JOUR DU COURONNEMENT**

**LE DOMAINE DES SPORTS**

**LA LUTTE AU MANÈGE**

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

**LE TENNIS**

Le club de Tennis de Saint-Yacinte, dont le Président est M. J. Desparois, a organisé pour le 2, au Marché centre, une grande assemblée pour discuter de la construction d'un aréna municipal.

**PRIX REDUITS JOUR DU COURONNEMENT**

Le tournoi de tennis organisé par le Club de Tennis de Saint-Yacinte aura lieu le 2, au Marché centre. Les prix sont réduits.

**LE DOMAINE DES SPORTS**

Le programme sportif de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste sera publié dans ce numéro. Les épreuves comprennent le tennis, le baseball, le football et la lutte.

**LA LUTTE AU MANÈGE**

Une lutte au manège aura lieu le 2, au Marché centre. Les lutteurs sont M. J. Desparois et M. J. Renault.

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

Walter Young et Enoch Young ont remporté la victoire lors de la lutte au manège. Ils ont battu leurs adversaires par décision des juges.

**Un défi de Kid Lyons**

Kid Lyons a défié un certain nombre de lutteurs locaux. Il a accepté le défi de M. J. Desparois et M. J. Renault.

**MAISON ADOLPHE**

Une maison à vendre à Saint-Yacinte. Adresse : 231, Rue Cascaides.

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

Walter Young et Enoch Young ont remporté la victoire lors de la lutte au manège. Ils ont battu leurs adversaires par décision des juges.

**POUR LA JEUNESSE et les ÉQUIPES SPORTIVES (Le baseball Don)**

Le National Baseball Club de Saint-Yacinte a organisé une équipe de jeunes pour participer au tournoi de baseball.

**POURQUOI PAS LE GOELF ?**

Le club de Golf de Saint-Yacinte a organisé une compétition pour promouvoir le goelf.

**LE DROUPE QUI WELT PAS**

Le droupe qui welt pas est une compétition sportive organisée par le Club de Tennis de Saint-Yacinte.

**ECRASANTE DEFAITE DU SAINT-YACINTE**

Le Saint-Yacinte a subi une écrasante défaite lors de la compétition de football.

**LE DOMAINE WATERLOO**

Le Domaine Waterloo a organisé une compétition sportive pour promouvoir les sports.

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

Walter Young et Enoch Young ont remporté la victoire lors de la lutte au manège. Ils ont battu leurs adversaires par décision des juges.

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

Walter Young et Enoch Young ont remporté la victoire lors de la lutte au manège. Ils ont battu leurs adversaires par décision des juges.

**LE DROUPE QUI WELT PAS**

Le droupe qui welt pas est une compétition sportive organisée par le Club de Tennis de Saint-Yacinte.

**ECRASANTE DEFAITE DU SAINT-YACINTE**

Le Saint-Yacinte a subi une écrasante défaite lors de la compétition de football.

**LE DROUPE QUI WELT PAS**

Le droupe qui welt pas est une compétition sportive organisée par le Club de Tennis de Saint-Yacinte.

**ECRASANTE DEFAITE DU SAINT-YACINTE**

Le Saint-Yacinte a subi une écrasante défaite lors de la compétition de football.

**WALTER YOUNG ENOCH YOUNG**

Walter Young et Enoch Young ont remporté la victoire lors de la lutte au manège. Ils ont battu leurs adversaires par décision des juges.

Figure 7 L'introduction d'une nouvelle page sportive au Courrier, le 30 avril 1937 (à gauche), provoque la modernisation de la page sportive du Clairon, le 4 juin 1937 (à droite).

désormais consacrée à l'activité sportive<sup>43</sup>.» Non seulement introduit-il une page sportive<sup>44</sup>, mais il la place à main droite, en page 5. Quel retournement!

Du côté du *Clairon*, on offre, dès les années 1920, des articles sur des événements sportifs, parfois même en première page et, à partir de 1934, une section du journal – mais pas encore une page – leur est réservée. En cette matière, la concurrence du *Clairon* ne semble pas avoir forcé la main à Bernard. En revanche, dès que *Le Courrier* introduit sa page sportive, *Le Clairon* emboîte le pas, modernise la sienne et la déplace même en page 3, avec un gros titre beaucoup plus accrocheur.

Tout comme dans *L'Action catholique*<sup>45</sup>, les informations sur les salles de cinéma, courues par la foule, sont néanmoins proscrites, car le cinéma, au début des années 1920<sup>46</sup>, n'est pas le bienvenu au *Courrier*<sup>47</sup>. Puis, à partir de l'automne 1937, Bernard accueille, sur une base régulière, de courts articles composés de quelques phrases regroupées en un ou deux paragraphes qui indiquent les titres des films et les principales vedettes. Au mois de mars suivant, ce sont finalement des encadrés publicitaires illustrés qui prennent place en page 4, occupant une place non négligeable de l'espace publicitaire.

De son côté, Bouchard, propriétaire du *Clairon* et du cinéma Corona<sup>48</sup>, intègre depuis plus longtemps le cinéma dans son hebdomadaire, sans y accorder

43. L'Illettré, «Cornichonneries du *Clairon*», 21 mai 1937, p. 3.

44. Au sujet de l'évolution de la page sportive, voir Nerone et Barnshurst, p. 23.

45. Marquis, p. 164.

46. Ayant alors des propriétaires différents, *Le Courrier* ne se prive pas d'annoncer les films de l'éphémère cinéma Bijou à l'automne 1917, en insérant même des encadrés publicitaires illustrés. Aussi, faut-il se montrer prudent sur la pérennité des politiques du journal en cette matière.

47. On se rappelle de son traitement du cinéma alors qu'il travaillait au *Droit*.

48. Le nom de cette salle a été donné en l'honneur de son épouse, Blanche-Corona Bouchard.

cependant une pleine page. La consultation du *Clairon* montre en effet qu'il y publie sur une base régulière, dès le début des années 1920, le programme du Corona, en procédant à une simple mise en pages. Sans que l'on en connaisse avec certitude les raisons<sup>49</sup>, à compter de la fin avril 1926, *Le Clairon* avait cessé toute allusion aux programmes du Corona et de la salle concurrente, le Maska. Puis, en octobre 1931, il reprend la publication non seulement d'articles, mais de programmes détaillés plus accrocheurs – quoique sans encore recourir à des illustrations. Astucieux, Bouchard crée alors un concours qui permet aux acheteurs du journal, dont chaque exemplaire est numéroté, de gagner un des 25 puis, un peu plus tard, un des 50 billets d'entrée au Corona, qu'il distribue à chaque semaine à partir de numéros gagnants tirés au hasard. Le cinéma ne sera plus jamais absent des pages du *Clairon*. Et si on en juge par l'augmentation fulgurante du tirage de l'hebdomadaire libéral survenu au même moment, ce tournant procinéma s'est avéré très rentable pour *Le Clairon* qui, hormis l'introduction de la publication d'un feuilleton à compter du 31 juillet et le passage de 7 à 8 colonnes à l'automne, n'apporte aucun autre changement, ni à la mise en pages ni à la couverture des nouvelles.

Malgré le succès de son concurrent, Bernard ne change rien à sa mise en pages, sans doute convaincu de l'immoralité du *Clairon* qui présente les

49. Cette date coïncide avec l'élévation de P. S. Desranleau au poste de curé de la cathédrale de Saint-Hyacinthe (et quelques mois plus tard, au rang de vicaire général du diocèse). C'est aussi presque au même moment où M<sup>gr</sup> Desranleau quitte Saint-Hyacinthe, soit au début d'avril 1931, que *Le Clairon* reprend sa couverture du cinéma Corona en publiant régulièrement des articles, soulignant que tel film, par exemple, sied bien au cinéma parlant, vraisemblablement une nouveauté à Saint-Hyacinthe. Ces coïncidences peuvent laisser croire que la présence de M<sup>gr</sup> Desranleau, camarade du séminaire (les deux sont finissants de 1902), a su convaincre Bouchard d'interdire toute incitation à la fréquentation des cinémas. Sur un autre plan, les intérêts de Bouchard pour le cinéma l'amènent à participer à la mise sur pied de l'Association québécoise des propriétaires de salles de cinéma (la *Quebec Allied Theatrical Industries Inc.*) dont il fut, en 1932, le premier président.

LE CLAIRON, SAINT-HYACINTHE, P. Q.

**THEATRE MASKA** 15 Rue St-Hyacinthe  
TEL. 61

Aujourd'hui et Samedi, 22 et 23 octobre  
Johnny DAWNES et E. WHITNEY dans "BLONDE TROUBLE"  
JAMES DUNN et JEAN ROGERS dans "MYSTERIOUS CROSSING"

Commençant Dim. jusqu'à Merc., 24-25-26-27 oct.

**THE FIRST ROW AT THE FOLLIES CAN'T COMPARE WITH IT FOR THRILLS**  
— if you know what we mean — and I think you do



WARNER BAXTER  
JOAN BENNETT  
Walter Wanger's  
**VOGUES OF 1938**

**AU CINEMA CORONA**

Un des plus importants programmes de la saison prendra l'affiche dimanche au Corona pour quinze jours. Le Franco-Film a obtenu le droit de France de montrer à la scène officielle "Les Gais Lurons" le film, scénarisé par le roman "L'Assaut" de Charles Vanel et Henri Guisol.

Les critiques les plus exigeantes trouvent amplement satisfait ces deux films sont de la plus haute qualité artistique en même temps que très divertissants. "Les Gais Lurons" raconte l'histoire d'un journaliste qui, lors d'une manifestation, épouse une jeune fille qu'il connaît depuis cinq minutes afin d'être à cette date, comme journaliste, quelques semaines de prison. Tout cela est très gentil. Mais ce qui est intéressant, c'est les difficultés qu'il s'est fait à tomber sur la tête du couple. Et pour comble, dans une affaire d'entraînement qui veut tout compliquer et dramatiser la situation. Naturellement les gens l'ont désapprouvé de cette manière de faire, mais le public, durant deux heures se sera franchement amusé.

Henri Guisol, Lilian Harvey, Henri Garat et Paulette Goddard ont fait avec le film un très bon travail.

Le second film "L'Assaut" est un drame passionné. C'est d'un homme qui après s'être fait tuer par la police et mourir, revient en vie pour se venger. Il se fait tuer à la mort, défend son honneur et capture la justice, son sang coule tout autour. Charles Vanel dans le rôle de cet homme en lutte a l'habileté de tenir les spectateurs les plus exigeants. C'est vraiment un très grand rôle. Albert, Alric-Godard et Laffont le secondent admirablement.

**AU CINEMA MASKA**

Le directeur du théâtre MASKA mettra à l'affiche, pour dimanche, lundi, mardi et mercredi, les 24, 25, 26 et 27 octobre, un programme de cinq spectacles les plus intéressants encore vus à Saint-Hyacinthe. Le film qui constitue l'attraction principale a pour titre "Vogue of 1938". Il est fait entièrement en technicolor, dans des décors de haute qualité, et comporte une musique agréable comme qui met en valeur le Warner Baxter et Joan Bennett, deux artistes dans la réputation de qui plus à leur. Tous les critiques, surtout les femmes, soulignent avec cette magnifique réalisation des grands studios d'Hollywood. Le second film à l'affiche est intitulé "Public Wechsels" et met en scène le Jean Wynans, une comédie qui montre de plus en plus haut, un homme marié des stars du cinéma.

Pour jeudi, vendredi et samedi, les 28, 29 et 30 octobre, une comédie de grand spectacle sera le titre de l'affiche "My Darling Takes the Air" avec Frank McHugh et Krissy Bell, les deux grands chanteurs de la radio. Il faudra voir cela, car vous serez en même temps deux des chanteurs qui ont été les plus forts en la sorte dans les grands spectacles de radio américains. La seconde attraction principale sera une comédie "Walter Berry et Clark Gable dans 'Hell Berry'", une comédie extraordinaire de la série de l'attraction. Les seuls noms de William Berry et de Clark Gable suffiront à indiquer la valeur de ce film en matière dramatique.

Enfin, dimanche et demain, les critiques ont reconnu le temps de voir les deux grands films qui terminent par excellence l'affiche. James Dugan et Jean Arthur dans "Mysterious Crossing", et Edwina Barry dans "Blonde Trouble". Ces deux vues ont actuellement un grand succès de popularité.

FEU M. JOSEPH LORANGE

Voici une liste des témoignages de sympathie reçus par lui

**CORONA**

Dimanche, Lundi, Mardi, Mercredi, 24-25-26-27 Octobre

La rentrée de vos deux favoris  
**HENRI GARAT**  
**LILIAN HARVEY**

dans  
**LES GAIS LURONS**

avec  
HENRI GUISOL  
RIZELLA  
JEAN TOULOUT  
PAUL OLIVIER

Un peu de tout en deux heures de spectacle

L'histoire d'une lune de miel aux aventures piquantes

En Programme Double avec  
LE CHEF D'OEUVRE DE BERNSTEIN

**L'ASSAUT**

avec  
**Charles VANEL**

dans son plus grand rôle avec  
A LERME  
ALICE FIELD  
J OFFRE

La haine, l'envie, les rancunes, la fripouille montèrent à l'assaut d'UN HOMME —  
Il résista jusqu'au bout

Le Succès est au film parlant français.



Figure 8 Les programmes illustrés des films à l'affiche le 22 octobre 1937 parus dans Le Clairon.

programmes de cinéma et insère des publicités de gin et de whisky<sup>50</sup>, absentes au *Courrier*<sup>51</sup>. Même si *Le Clairon* diffuse, à partir de l'automne 1936,

50. Ce qui n'empêche pas *Le Courrier* de publier des publicités de bière, ayant peut-être intériorisé le message véhiculé à l'époque par les brasseurs qui affirmaient que la bière était un aliment sain et nourrissant.

51. Sur cette question, *Le Courrier*, tout comme *L'Action catholique*, paraît plus catholique que le pape, car même *l'Almanach de la langue française*, proche de l'Église, laisse paraître des publicités de bières et d'alcool à la fin des années 1920 alors que *Le Courrier* ne le fera seulement qu'à partir de 1941.



les programmes des deux salles de cinéma maskoutaines, ce n'est que lorsqu'il passe, en octobre 1937, à la publication régulière des encadrés publicitaires illustrés des deux salles que *Le Courrier* accepte, sept mois plus tard, de suivre son exemple en mai 1938<sup>52</sup>.

ouvriers n'en étaient pas satisfaits. Alors nous avons nommé une commission formée des représentants des organisations; cette commission a fait rapport et une nouvelle loi a été élaborée.

M. Duplessis cite alors le cas d'une industrie locale, la Pacona, qui avait ses défauts, qui avait pu commettre des abus, mais qui avait contribué à la prospérité de la région. La compagnie Price avait des débuts dans la Pacona. Il est arri-

nement a-t-il tenté plusieurs démarches. Il a passé d'abord une loi en vertu de laquelle le gouvernement avait droit de donner des limites, ou d'échanger, à condition que le moulin soit ouvert. M. MacNeil est ensuite venu me voir et il a fait des propositions. Le seul défaut de ces dernières c'est qu'il voulait avoir toute la province pour ouvrir le moulin.

Nous lui avons dit alors que s'il venait avec des offres raisonnables, nous les étudierions volontiers.

Nous avons eu aussi une offre venant du Japon, mais nous avons eu sage de ne pas la considérer. Un syndicat nous a ensuite offert d'ouvrir le moulin, à nous lui cédions les limites des Price dans le bassin de Kérogami et de la rivière St. Marguerite. Nous avons dit que si la chose pouvait se faire sans ennemis ni injustices, nous le ferions. Nous avons écrit à la compagnie Price, que si elle n'avait pas d'intérêt à ouvrir le moulin, nous convenons, elle n'aurait pas droit, par contre, de laisser le moulin fermé et de condamner une population à la misère, et qu'elle devrait donner les limites à une nouvelle compagnie.

Le président de la Price, Beethers est venu me voir et nous avons longuement discuté le problème et après avoir consulté des autorités en la matière,

Des employés du Canadian National au travail au site d'un événement près de Sapaw, Ontario, ont découvert au passage à rat musqué. Les voleurs ne laissent pas de trace.

L'attention des cantonniers au travail fut attirée par les allures bizarres d'un train. L'inspecteur essayait de prendre son vol mais retombait. Ils s'approchèrent et virent que l'inspecteur avait une patte prise dans un piège à rat musqué. Il lui rendit la liberté et ramena le piège au trappier.

On a constaté que si on enlevait à la compagnie Price les limites de Kérogami, on fermerait les moulins de Jonquières et Kérogami. Or, nous voulons que tous les moulins qui sont ouverts restent ouverts, et nous voulons rendre justice à toutes les parties du comté.

Une énigme résolue

**Théâtre MASKA** RUE S. Hyacinthe  
Tél. 61

**AUJOUR'HUI et SAMEDI, 27 et 28 MAI**

Leur premier film depuis un an... et cela valait la peine d'attendre!

Les scènes étonnantes de la comédie, dans une atmosphère de rire et de sanglots. Quatre distributions et acteurs et actrices charmants, de jeunes filles, une répétition spirituelle, dans un décor magnifique et un message.

**HAL ROACH présente**  
**STAN LAUREL et OLIVER HARDY**  
**SWISS MISS**

90 MINUTES OF MIRTH, SPECTACLE, MELODY!

avec **DELLA LIND** et **WALTER WOOLF KING**  
**ERIC BLORE**  
avec **Patric Macdonald** et **Ann Sheridan**

Attraction supplémentaire  
**"The Patient in Room 18"**  
avec **Patric Macdonald** et **Ann Sheridan**  
avec **John G. Blystone**  
avec **John G. Blystone**  
2e épisode de **Secret of Treasure Island**

**Programme se terminant mardi, 31 mai**

La petite furie du Sud, possédant un tempérament qui faisait trembler le Sud tout entier

**Bette DAVIS**  
She was meanest when she was lovin' most...!!

**JEZEABEL**  
with **Henry FONDA**, **George BRENT**, **Margaret Lindsay**  
A Warner Bros. Picture  
\*\*\*\*\*  
PLUS UN FILM D'ACTION  
**TROUBLE**  
Mardi seulement, Big Crosby dans  
**RHYTHM ON THE RANGE**  
CE SOIR, VENDREDI, SOIRÉE D'ENCYCLOPÉDIE

Il D'après ce que nous avons dit, nous avons eu sage de ne pas la considérer. Un syndicat nous a ensuite offert d'ouvrir le moulin, à nous lui cédions les limites des Price dans le bassin de Kérogami et de la rivière St. Marguerite. Nous avons dit que si la chose pouvait se faire sans ennemis ni injustices, nous le ferions. Nous avons écrit à la compagnie Price, que si elle n'avait pas d'intérêt à ouvrir le moulin, nous convenons, elle n'aurait pas droit, par contre, de laisser le moulin fermé et de condamner une population à la misère, et qu'elle devrait donner les limites à une nouvelle compagnie.

Le président de la Price, Beethers est venu me voir et nous avons longuement discuté le problème et après avoir consulté des autorités en la matière,

**CORONA**  
Programme se terminant le 1er JUIN

**REPRISE** CE SOIR VENDREDI A 8 HEURES 30  
"LE SCANDALE", avec **Gaby Morlay**

**ATTENTION** Depuis le début de la semaine, il n'y a pas eu de chômage, exception faite des jours fériés.

**L'INOUBLIABLE MELODRAME DE L'AMOUR FILIAL**

**Jean SERVAIS**  
dans **Gigollette**  
avec **FLORELLE AZAIS**, **ROSINE DÉRÈAN**, **LE BARRÉ**, **JEAN LARMEY**, **ALFONSON**

**LA CISEANE EN FOLIE**  
avec **BOUZELLE**, **DUBOST**, **TREVILLE**, **COMBY**, **BARFEUIL**, **ROGER**

**LE TÉLÉPHONE SERT DANS LA FAMILLE LEBON**  
"Nous sommes si heureux de vous savoir mieux, petite maman!"

**Cette habitude de l'interurbain se contracte!**  
Les enfants Lebon ne se contentent pas de jouer au téléphone—they simulent une conversation interurbaine, car la famille Lebon a l'habitude du téléphone interurbain—habitude peu chère, mais qui égarie des soucis et aide à maintenir la famille très unie. Laissez le téléphone élargir votre horizon au-delà de votre mariage immédiat. Laissez le téléphone s'insérer en relations avec des parents et des amis lointains—the coût en est modique.

Les réductions de nos abonnements: 75¢ par semaine, 2\$ par mois, 10\$ par trimestre, 30\$ par semestre, 60\$ par année. Les abonnements sont payés en avance.

English Features - Programme anglais  
**JUNE 2-3-4 JUNI**  
1re et 2e Brève anglaise, Montmartre **FIRST HUNDRED YEARS**  
SECOND FEATURE - SECOND FILM  
**WHEN G-MEN STEP-IN** avec **John Kelly**  
**REPRISE** VENDREDI SOIR à 8 HEURES 30  
**CRIME ET CHÂTIMENT** avec **HARRY BAILEY**  
**PIÈRE BLANCHARD**

Figure 9 *Le Courrier* du 27 mai 1938.

52. Outre la concurrence du *Clairon* et le changement de propriétaire de la compagnie d'imprimerie éditrice, un autre facteur doit être considéré dans cet adoucissement du *Courrier* face à la question du cinéma. En effet, l'encyclique *Vigilanti Cura* du pape Pie XI, décrétée le 29 juin 1936, reconnaît finalement le cinéma comme un fait de culture de masse à condition que les gouvernements généralisent la cotation des films. Cette ouverture du chef de l'Église dédouane enfin le cinéma pour les catholiques et a sans doute permis à Bernard de se donner bonne conscience. D'ailleurs, il n'est pas le seul à modifier son point de vue. *Le Devoir*, hostile au septième Art dans les années 1920, change également d'opinion en 1936-1937 en faisant la promotion du bon cinéma; voir Pierre Hébert, «"Où est l'univers concentrationnaire?" : *Le Devoir* et les paradigmes de la censure (1920-1960)», dans *Voix et images*, XXIII, 2 (hiver 1998) p. 233.



### Quelques pistes en fin de parcours

Au premier chef, retenons les nombreuses considérations sous-jacentes à la livraison d'un journal et auxquelles est confrontée sa direction. Le procédé de mise en pages résulte assurément d'une démarche bien planifiée, comme le montre l'emploi de photographies. Nombre et taille des pages, des articles et des colonnes, taille, hiérarchie et position des titres, contenu des oreilles, ordre des rubriques et pagination à main droite ou à main gauche doivent être notamment décidés – et même le fait de signer ou non les articles, car au *Clairon*, contrairement au *Courrier*, les articles sont rarement signés.

En quelques années, *Le Courrier de Saint-Hyacinthe* a modifié substantiellement sa mise en pages et son contenu, non pas de manière brutale, mais par touches successives. Les années 1933 à 1938 s'avèrent déterminantes : déplacement de l'éditorial vers l'intérieur, abandon d'une chronique littéraire, offre d'articles variés, voire publication de faits divers à la une, apparition de manchettes, raccourcissement de la longueur des articles, emploi régulier de photographies, création de nouvelles pages sur les sports et le cinéma. S'étant longtemps réfugié derrière le fait qu'un hebdomadaire devait prendre du recul face aux éphémères événements devenus nouvelles, Bernard est contraint, pour conserver son tirage, d'insérer en une des nouvelles plus ou moins sensationnelles, sans aller toutefois jusqu'à y joindre des publicités.

En dépit de tous ces changements, on n'observe aucune hausse du nombre d'exemplaires vendus; à peine parvient-il à maintenir son tirage à 2,000 copies. Il y a pourtant des lecteurs potentiels disponibles car, malgré la crise, son concurrent *Le Clairon* triple ses ventes au début des années 1930, en surfant sur le cinéma. Malgré le succès du tournant cinématographique du *Clairon* de 1931, Bernard ne semble pas ressentir l'urgence d'imiter le concurrent. Dans l'avenir, l'analyse de la publicité des deux hebdomadaires – amorcée depuis peu – permettra peut-être de mieux comprendre le poids de la crise et le rôle des stratégies publicitaires de chacun. Il nous semble néanmoins que la prise en compte de la concurrence comme facteur explicatif de

l'évolution de la mise en pages garde toute sa pertinence. À plusieurs reprises, en effet, *Le Courrier* et *Le Clairon* imitent l'adversaire pour demeurer dans la course.

Quant aux équipements d'impression en place, les presses du *Courrier* sont modernes et paraissent bien adaptées à ses besoins. Le cas des photographies nous paraît particulièrement révélateur. Longtemps boudée en première page, comme si on voulait bien marquer que les deux hebdomadaires restaient des journaux d'opinions, la photographie n'est pas encore perçue comme un outil de persuasion aussi efficace que l'écrit. S'il faut en insérer une, *Le Courrier* – et tout porte à croire que la même situation prévaut au *Clairon* – confie à l'extérieur la fabrication de la plaque. Produire un hebdomadaire plutôt qu'un quotidien a une incidence non seulement sur le traitement des nouvelles, mais aussi sur les équipements dont on peut se priver.

Quant à l'influence de l'Église catholique sur les journaux de Saint-Hyacinthe, elle est personnifiée par M<sup>gr</sup> Desranleau. Membre du clergé séculier, il n'a pas eu à faire vœu de pauvreté et dispose de suffisamment de ressources pour devenir propriétaire majoritaire de l'Imprimerie éditrice du *Courrier*. Quand il quitte Saint-Hyacinthe en 1931, ses amis du clergé maskoutain et de la ville de Saint-Hyacinthe lui offrent en cadeau une bourse de plus de 3,000\$, qui représente le salaire moyen d'un ouvrier pendant plus de trois ans. Combien d'autres membres de l'Église ont détenu des parts significatives dans des entreprises de presse au Québec? Nous ne le savons pas. Ce n'est donc pas seulement du haut de la chaire que le clergé cherche à persuader.

Ce qui pourrait encore paraître comme du sensationnalisme à la fin des années 1920 devient pratique courante quelques années plus tard. Le public, qui préfère un article sur un fait scabreux, un gala de lutte ou un bon film plutôt que sur une conférence savante, a obtenu que ses plaisirs et ses loisirs occupent une place importante dans des hebdomadaires dont le nombre de pages,

au cours de la crise, se limite à huit. La crise aurait eu raison de quelques belles convictions, tout en introduisant des préoccupations de modernité et d'ordre qui, telles que suggérées par Barnhurst et Nerone, trouvent écho dans une quête soudaine d'esthétisme, d'équilibre et de hiérarchie dans la composition de la première page.

Quel rôle a joué Bernard dans cette évolution? Sa correspondance et sa production littéraire montrent qu'il est parfaitement à l'aise avec un journalisme d'opinion et de combat, ce qui le met au diapason de l'actionnaire principal de la compagnie éditrice du *Courrier* et le rend conforme à la pratique des autres hebdomadaires. Malgré la crise, il maintient, jusqu'à l'été 1933, la publication d'une chronique littéraire en première page, chronique qu'il avait commencée en septembre 1928. Au moment où il en cesse la publication, apparaissent de plus en plus souvent les faits divers qui font les choux gras des médias de masse. Pas étonnant alors qu'il déplace l'éditorial, à l'automne 1934, à l'intérieur du journal. Mais puisqu'il attend le départ du gérant Gaudreau, on peut penser que ce dernier, qui devait en mener assez large, surtout depuis l'affectation de M<sup>gr</sup> Desranleau à Sorel en 1931, était hostile à l'idée. Cela dit, l'arrivée tardive des informations sur le cinéma, bien après le changement de propriétaire et quinze mois après l'encyclique *Vigilanti Cura*, nous indique en même temps qu'il tenait à certains principes.

Comparativement aux pratiques fructueuses de *La Presse* et même du *Soleil*, on ne peut pas s'empêcher de voir dans cette évolution des deux hebdomadaires maskoutains une réticence à adopter le modèle de la presse populaire, pour la simple et bonne raison que les motivations des deux entreprises rivales ne sont pas qu'économiques. Le maintien de certaines politiques publicitaires pénalisantes dans le cas du *Courrier*, ou le retour parfois à des mises en pages austères pour *Le Clairon*, quand la situation politique l'exige, laissent penser que ces journaux cherchent plus à convaincre qu'à vendre à tout prix. Il faut dire que ni M<sup>gr</sup> Desranleau ni Bouchard ni Chartier ne publient le journal à de pures fins d'enrichissement, tous les trois étant à l'aise financièrement.

Les questions morales, politiques voire esthétiques semblent souvent au cœur de la mise en pages des deux journaux, alors qu'on aurait cru que la crise aurait pu, financièrement, leur forcer la main. On attendait ses effets dans le champ économique avec une lourde perte de lecteurs et une réduction du nombre de pages. Or, c'est sur le plan politique et moral qu'elle affecte peut-être le plus les deux hebdomadaires. En absolvant le cinéma dont les spectateurs sont friands, en aggravant les enjeux politiques comme le débat sur la municipalisation de l'électricité et en introduisant de nouveaux partis politiques dont l'un est appelé à jouer un rôle majeur au Québec, soit l'Union nationale, la crise a pour effet paradoxal de maintenir la pratique traditionnelle du journalisme d'opinion, avec ce qui en découle, soit une mise en pages somme toute assez sobre et peu marquée par des contraintes technologiques.

## **PARTIE III**

# **HOMME DE CONVICTIONS**

## CHAPITRE 5

### LE RÉGIONALISME LITTÉRAIRE<sup>1</sup>

Au Canada français, la littérature nationale a été longtemps défendue dans le cadre de ce qu'on a appelé le régionalisme littéraire. En effet, au cours des années 1920 et 1930, il a constitué un des courants majeurs de la littérature canadienne-française. Né au début du XX<sup>e</sup> siècle autour des idées de M<sup>gr</sup> Camille Roy<sup>2</sup>, il sera repris quelque vingt ans plus tard par le chanoine Lionel Groulx et ses adeptes.

Aujourd'hui, rares sont les personnes qui se réclament encore du discours régionaliste. Notamment parce qu'il a été mal compris<sup>3</sup>. C'est pourquoi nous proposons d'examiner la pensée d'un de ses plus fidèles propagandistes, le journaliste et romancier Harry Bernard. Pendant la décennie des années 1920, ce dernier a écrit de nombreux articles et il a même rédigé, pour *L'Action française*, un article non signé définissant la position de la revue<sup>4</sup>. C'est

1. Ce chapitre est paru initialement dans la défunte revue *GLOBE, Revue internationale d'études québécoises* à l'automne 2002; voir le vol. 5 n° 1, p. 159-178.

2. Voir Camille Roy, «La nationalisation de la littérature canadienne-française» dans *Essais sur la littérature canadienne*, Québec, Librairie Garneau, 1907, p. 345-376. Ce texte reprend une conférence qu'il avait prononcée en 1904 à la réunion annuelle de la Société du Parler français au Canada.

3. Seul le débat opposant les régionalistes aux universalistes, qualifiés d'exotistes, a suscité plusieurs écrits; voir, par exemple, l'incontournable ouvrage d'Annette Hayward, *La querelle du régionalisme au Québec (1904-1931)*, Ottawa, 2006; et le dossier présenté par Pierre Hébert dans la revue *Voix et images*, «L'âge de la critique 1920-1940», hiver 1992, n° 50, p. 166-235.

4. [«La doctrine de L'Action française : Nos doctrines littéraires»](#), vol. XVIII, août 1927, p. 72-84. Le tapuscrit de cet article, avec corrections autographes se retrouve dans le fonds Harry-Bernard de la BANQ, (298/005/001). Dans ses mémoires, Groulx fera d'ailleurs allusion à ce texte sans mentionner toutefois le nom de son auteur (Lionel Groulx, *Mes mémoires 1920-1928, tome 2*, Montréal, Fides, 1971, p. 275-276).

également à ce sujet qu'il consacrera les recherches de sa thèse de doctorat portant sur le régionalisme dans la littérature états-unienne<sup>5</sup>.

Pour alimenter sa réflexion, il avait constitué un dossier d'articles de journaux français et canadiens traitant du régionalisme basque, breton, alsacien, polonais, terre-neuvien, etc.<sup>6</sup>. Par ses recherches, étalées sur un vaste territoire géographique, Bernard voulait asseoir ce mouvement sur des bases solides et montrer que ses adhérents ne sont pas, comme les «universalistes» le prétendraient, des individus repliés sur eux-mêmes dans l'espace restreint du Canada français.

Si le régionalisme littéraire a aujourd'hui été oublié, c'est qu'on l'a, la plupart du temps, assimilé au terroirisme<sup>7</sup>. Nous tenterons de le démontrer dans ce chapitre. Les œuvres de Bernard, dont on dit parfois qu'elles illustrent le «roman de la terre»<sup>8</sup> – alors qu'il jure n'en avoir jamais écrit de telles<sup>9</sup>–,

5. La thèse de Bernard s'intitule «Le roman régionaliste aux États-Unis (1913-1940)» et a été publiée, sous le même titre, par les Éditions Fides.

6. Fonds Harry-Bernard, BAnQ, (298/039/009).

7. Cette confusion ressort des propos que tenait Maurice Lemire sur le roman régionaliste qu'il associe aux romans de la terre, aux romans rustiques et aux romans agriculturistes; voir l'introduction au *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II, 1900-1939*, p. xxiii-xxvii. Pour citer quelques exemples, voir aussi : Michel Laurin, *Anthologie de la littérature québécoise*, Montréal, CEC, 1996, p. 83; Annette Hayward, «Marcel Dugas, défenseur du modernisme», *Voix et images*, hiver 1992, n° 50, p. 190-191; Manon Brunet, «La critique historique d'Albert Dandurand», *Voix et images*, hiver 1992, n° 50, p. 206. Pour leur part, Luc Bouvier et Max Roy, tout en n'utilisant que le terme «régionalisme», le confinent cependant à sa seule dimension rurale; voir *La littérature québécoise au XX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Guérin, 1996, p. 8.

8. Voir Réjean Beaudouin, *Le Roman québécois*, Montréal, Boréal, 1991, p. 46. Jacques Cotnam ne fait pas mieux en l'associant à l'idéologie agriculturiste («Harry Bernard», *The Oxford Companion to Canadian Literature*, 1997, p. 97). Dans une lettre que lui adressait André Sinave, le 1<sup>er</sup> octobre 1971, celui-ci affirme que le directeur du département de français de l'Université de Sherbrooke a inscrit Bernard «sur sa liste des romans du terroir», BAnQ, (298/047/012).

9. H. B. à un destinataire non précisé, le 24 novembre 1970. Le destinataire voulait



témoignent bien de cette confusion<sup>10</sup>. Pauvre Bernard qui a pourtant passé sa vie à se réclamer du régionalisme et non du terroirisme!

Notre ouvrage, portant essentiellement sur Harry Bernard, désire mettre en évidence l'apport du romancier, du critique et du théoricien de la littérature de cet auteur. Notre analyse précise son approche régionaliste en s'appuyant sur ses romans et sur des textes publiés dans les journaux et revues à l'occasion du débat entre les régionalistes et les exotistes de même que ceux publiés lors du débat au sujet des livres de récompense distribués aux écoliers. Nous ferons aussi appel à la riche correspondance retrouvée dans le fonds Harry-Bernard. Nous examinerons principalement les textes parus entre 1923 et 1933, période la plus active de Bernard en tant que créateur, tout en faisant appel à quelques écrits ultérieurs qui s'intéressent au même sujet.

### **Un premier débat : le régionalisme**

À peine âgé de 18 ans, le jeune Harry Bernard, sous un pseudonyme<sup>11</sup>, publie dans *Le Courrier* un article en page éditoriale où déjà se dessinent certains éléments de sa conception de la littérature. Bernard souhaite alors une meilleure connaissance des écrivains français, car la littérature doit s'appuyer sur une vaste culture générale; mais notre littérature ne doit pas s'inspirer de la leur. Bien au contraire : pour qu'elle se développe et s'épanouisse, elle se

rédigier un mémoire sur son œuvre, BANQ, (298/045/006).

10. Au Canada français, le terme terroir a une connotation exclusivement paysanne alors que ce mot, en France, désigne davantage ce qui est propre à une région (donc le régionalisme tel que le conçoit Bernard). Jamais, au Canada français, on ne songerait à classer *Bonheur d'occasion* ou *Les Plouffe* dans la littérature du terroir puisque l'action se déroule en milieu urbain; pourtant, ces romans sont bien des oeuvres du «terroir» de Montréal, selon l'acceptation française du mot. Léo-Paul Desrosiers avait bien saisi cette distinction : «Il note que les ouvrages de Germaine Guèvremont sont du régionalisme pur et simple, tout comme *Bonheur d'occasion*, de Gabrielle Roy, qui est du régionalisme de ville.» (L'Illettré, «Léo-Paul Desrosiers et le roman régionaliste», *CdStH*, 5 octobre 1951, p. 2).

11. Cet éditorial, signé par Roger Raymond, est reproduit à la page suivante; voir aussi «Notre littérature», 11 novembre 1916, p. 3.

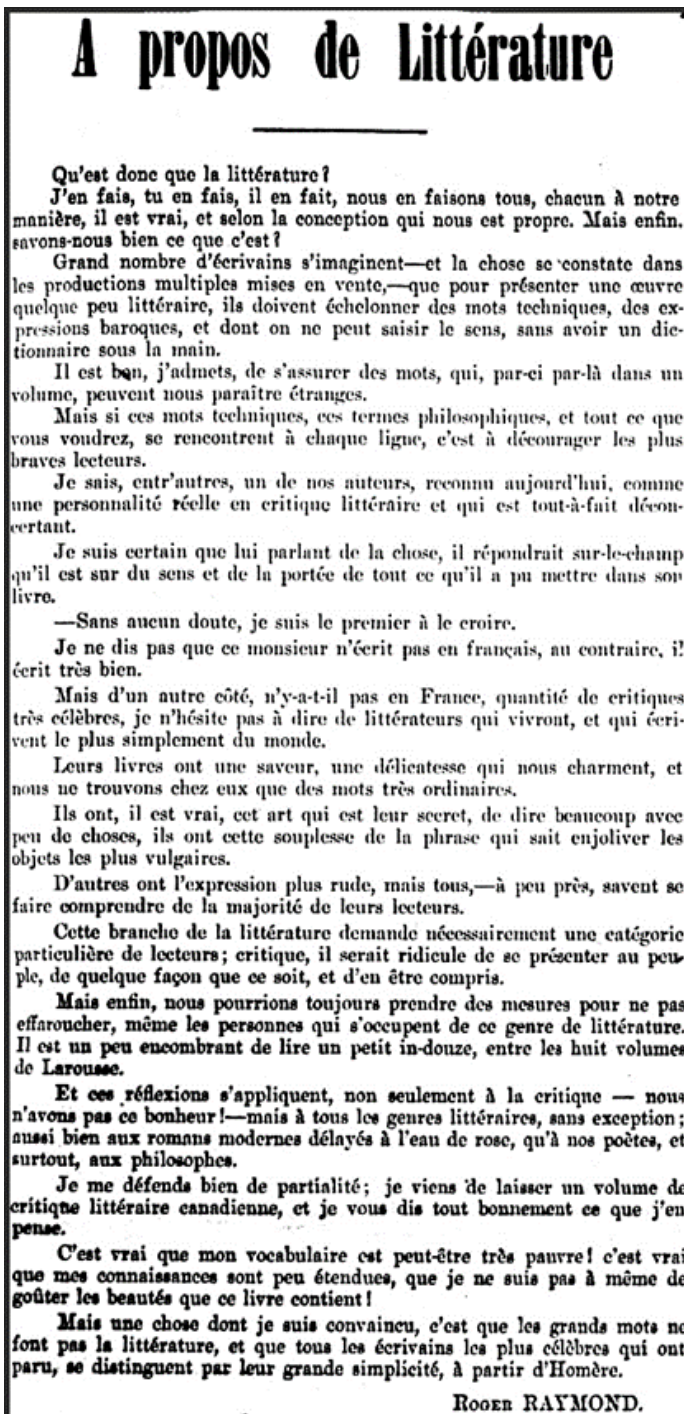


Figure 1 Roger Raymond, *CdStH*, 9 septembre 1916, p. 1

doit d'être avant tout canadienne-française. Et de cela, il ne démor-dra jamais : une littérature ancrée, enracinée, inspirée des valeurs, des modes de vie, du paysage canadien. Voilà d'ailleurs sa définition du régionalisme. La description de paysages canadiens lui importe tellement qu'il incite même les écrivains à se familiariser avec l'histoire naturelle parce qu'il est impossible de séparer l'écrivain de son milieu, «[p]lus ils sont familiers avec le décor qui les entoure, plus ils ont de bonheur à l'interpréter. [...] Il ne s'agit pas seulement de voir mais de nommer, décrire, dire un mot de l'habitat, des mœurs, etc. Ce sont ces détails qui situent le récit, insufflent aux descriptions la vie, [...]»<sup>12</sup>.

Revendications rétrogrades? Avant de l'affirmer, situons-les dans le contexte des années 1920. On ne peut ignorer qu'à cette époque, la France constitue, pour le Canada français, l'idéal culturel à imiter. Le

12. H. B., «Histoire naturelle et littérature», *L'Action nationale*, vol. 1, n° 1, janvier 1933, p. 22. Voir aussi H. B. à Alfred DesRochers, 20 février 1933, BANQ, (298/042/018).

cours classique n'enseigne pratiquement que les auteurs français. La langue parisienne est considérée comme le bon parler français. Même la question de l'existence d'une littérature typiquement canadienne se pose : ne doit-on pas plutôt la considérer, si l'on en croit certains – dont Victor Barbeau –, comme une littérature française, au Canada?

C'est ce contre quoi Bernard s'insurge. Nous nous sommes établis dans une région géographique différente de la France et, reprenant le père Ceslat Forest, il affirme qu'«en perpétuel contact avec les Anglais, soumis à des conditions de vie absolument nouvelles, il ne se peut pas que nous n'ayons pas été profondément modifiés<sup>13</sup>.» Parce que nous sommes autres, notre littérature doit l'être également et s'émanciper des lointains maîtres européens. Ce n'est donc que par le régionalisme, en étant profondément ancré dans notre milieu et notre société, que notre littérature atteindra sa véritable légitimité. Et non en calquant les écrivains français. Il souhaite une pleine

*«[et]véritable autonomie, pour ainsi parler, dans le domaine des arts et de la pensée. On a le désir de faire canadien. On nourrit l'orgueil de donner à sa vie, à ses institutions, aux choses même de l'industrie, du commerce, de la finance, un caractère distinctif, qui affirme la jeune puissance d'un peuple en pleine évolution ascendante, fier de ses énergies latentes, confiant que l'avenir lui appartient. Les nôtres sentent, s'ils veulent survivre, qu'ils doivent tendre vers cette virilité intellectuelle qui est la marque des peuples adultes. Ils savent que le livre, le journal, la pensée écrite, sont parmi les premières manifestations de cette virilité<sup>14</sup>.*

Elle doit se distinguer de la littérature par des caractéristiques propres; pour cela, l'écrivain «peint son pays dans son livre<sup>15</sup>». Peindre la réalité d'ici, avec

13. H. B., «Du régionalisme littéraire», *CdStH*, 22 février 1929, p. 1 [repris dans *Essais critiques*, 1929, p. 45].

14. *Ibid.*

15. H. B., «Du régionalisme littéraire», *CdStH*, 1<sup>er</sup> mars 1929, p. 1 [repris dans *Essais critiques*, 1929, p. 52].

des mots, des expressions, une sensibilité d'ici. Et il ne voit aucune antinomie entre le régionalisme et l'universalisme puisque, selon lui, nous n'atteindrons l'universel que dans la mesure où nous serons profondément nous-mêmes : «Une littérature n'existe que si elle exprime, avec une originalité puissante, le génie d'une peuple. [...] On est d'autant plus Français qu'on est plus Canadien»<sup>16</sup>. Défini de cette manière, le régionalisme n'a rien de passéiste puisqu'il s'inspire directement de l'évolution de la pratique littéraire d'autres pays. En France, par exemple, le régionalisme trouve de nombreux adeptes. Le Bordelais de Mauriac, la Provence de Giono et de Mistral constituent des modèles<sup>17</sup>. La littérature canadienne-française ne trouve donc pas seule-

ment son inspiration dans un passé glorieux; certains de ses auteurs demeurent au contraire étonnamment au fait de la pratique littéraire française qui leur est contemporaine en suivant attentivement son évolution dans les revues et journaux d'outre-Atlantique auxquels *Le Droit* et *Le Courrier* sont abonnés.

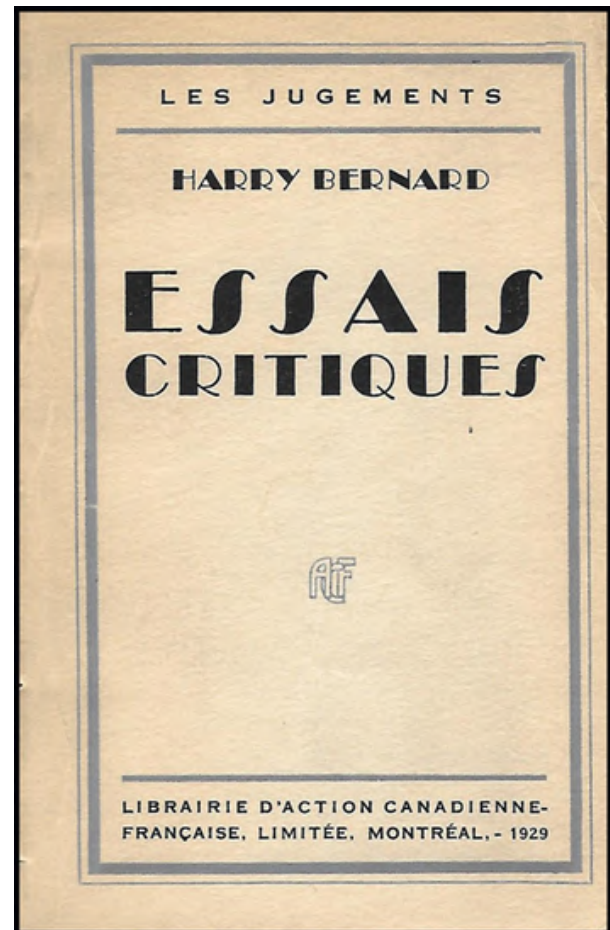


Figure 2 La page titre de ses *Essais critiques* publié en 1929.

16. H. B., «Du régionalisme littéraire», *CdStH*, 8 mars 1929, p. 1 [repris dans *Essais critiques*, 1929, p. 56, 58].

17. À l'automne 1943, Auguste Viatte, professeur à la faculté des lettres de l'Université Laval, offre une série de conférences sur le régionalisme littéraire qui abordent ces auteurs et qui trouveront une oreille attentive chez Bernard; voir «Un cours de M. A. Viatte», *L'Action catholique* du 27 octobre 1943, p. 11.

Dans la mesure où Bernard est à la fois journaliste, critique littéraire, lecteur boulimique et, de surcroît, auteur, on ne peut se surprendre qu'il propose une conception très moderne de la littérature. Mais comment expliquer qu'on le considère aujourd'hui comme rétrograde, ce qui lui a valu une oblitération presque complète des lettres canadiennes et québécoises? À cela, nous avançons une explication toute simple : la confusion persistante entre le régionalisme et le terroirisme. Si le premier signifie dans la conception de Bernard l'enracinement des écrits dans notre milieu, le second s'associe à l'idéologie de conservation qui prône, entre autres, la valorisation d'un passé glorieux, le salut par la terre, le mépris de la ville et du progrès, la méfiance de l'étranger. Pour faire œuvre du terroir, les romanciers devaient respecter certaines contraintes. On leur propose même des sujets : il fallait parler du pays, mais avant tout du monde rural «non pas tel qu'il existe, mais nimbé de cette auréole que lui confère "le bon vieux temps"»<sup>18</sup>. Même la manière de traiter un sujet était déterminée. Ainsi,

*le père devait toujours l'emporter sur le fils, la tradition sur la nouveauté, la campagne sur la ville, la religion sur l'impiété. La soumission, l'esprit de sacrifice et de renoncement devaient apparaître comme les fondements d'un bonheur axé uniquement sur l'abandon à la volonté divine*<sup>19</sup>.

Les romans de Harry Bernard s'éloignent passablement de cette description. Ses deux premiers romans, *L'homme tombé...* et *La Maison vide* se déroulent dans un cadre urbain (Saint-Hyacinthe pour le premier et Ottawa pour le second). Le père (ou l'autorité familiale) ne l'emporte pas sur l'enfant. En fait, dans le premier des deux romans, Étienne Normand, le personnage principal, épouse Alberte Dumont en dépit des recommandations de sa mère (son père est mort), et dans sa vie conjugale, se soumet trop facilement, selon certains,

18. Lemire, «Introduction», p. xx.

19. *Ibid.*

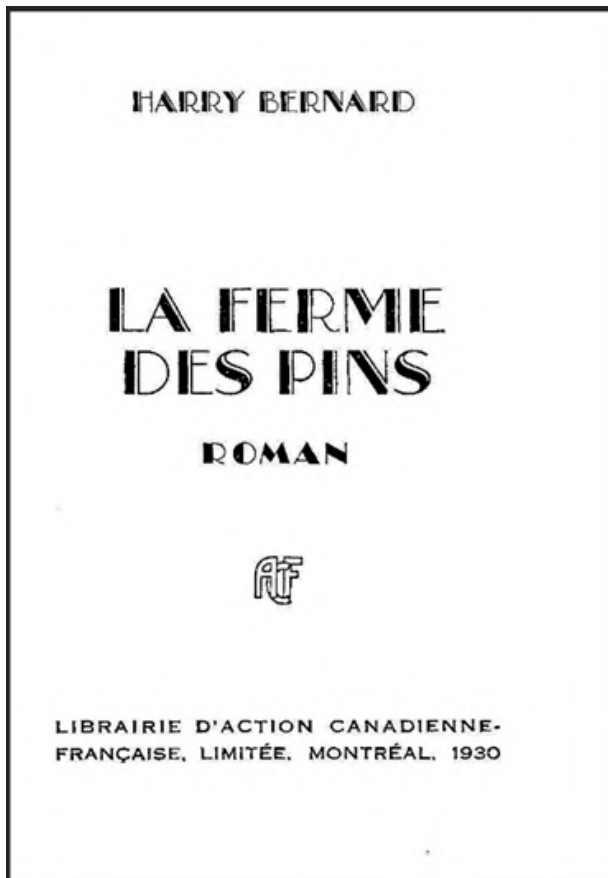


Figure 3 La page titre d'un roman régionaliste de Bernard : *La ferme des pins*.

on a rejeté le régionalisme en le confondant à une littérature du terroir jugée passéiste. Cette confusion apparaît dès les années 1920 alors que Bernard est confronté aux critiques qui associent sa démarche à la défense du folklore canadien-français.

aux caprices de sa femme d'où le titre, *L'homme tombé...* Et, dans *La Maison vide*, si deux des enfants de Dumontier se rangeront de son côté, les deux autres suivront la mère (anglophone et protestante). Même si les protagonistes sont catholiques, la religion ne constitue pas un facteur déterminant de leur destinée. Dans *La Ferme des pins*, Bernard renverse le rapport à l'assimilation. En effet, un anglophone des Cantons de l'Est, voyant tous ses enfants devenir Canadiens français, décide de retourner en Ontario afin d'éviter l'assimilation du cadet.

Ces exemples justifient bien la différence que Bernard a toujours tenté d'établir entre le régionalisme et le terroirisme. En dépit de ses efforts,

*Au Canada, malheureusement, ce seul mot de régionalisme respire une odeur de bataille. Nous avons eu nos ennemis du régionalisme, qui, détestant le mot plutôt que la chose, qu'ils comprenaient d'ailleurs mal, étaient toujours prêts à partir contre lui en campagne. On en rétrécissait la doctrine pour mieux la pourfendre et on la tenait responsable de tous les avortements littéraires. On*



*brouillait tout, tenant le régionalisme pour synonyme de folklore, ou d'études de vieilles moeurs canadiennes...<sup>20</sup>.*

Les adversaires de la position régionaliste sont, bien sûr, les exotistes. Contrairement à ces derniers qui préconisent l'art pour l'art, pour Bernard, l'art se doit de servir. Servir les valeurs sociales du peuple qu'elles soient religieuses, patriotiques, sociales. D'où le fait que l'écrivain se double d'un homme d'action<sup>21</sup>. Contrairement aux exotistes qui tirent leur inspiration exclusivement d'outre-mer croyant ainsi mieux répondre à l'idéal d'universalité, Bernard soutient qu'il faut partir de l'observation des paysages et des moeurs locaux. Ayons notre «personnalité propre, indépendante de tous<sup>22</sup>» et cessons de pasticher les autres. D'ailleurs, selon lui, l'exotisme «prend parfois couleur de régionalisme authentique<sup>23</sup>». Et c'est ainsi qu'un exotiste comme Roquebrune a donné, à cette époque, trois romans qui correspondent tout à fait à la pensée régionaliste soit *Les Habits rouges*, *Les dames Le Marchand* et *D'Un océan à l'autre*.

La défense du régionalisme entraînera Bernard dans une polémique avec d'autres écrivains et critiques beaucoup plus en vue aujourd'hui, tels Jean-Charles Harvey<sup>24</sup> et Victor Barbeau<sup>25</sup>. La position du premier est claire : liberté

20. [H. B.], «Nos doctrines littéraires», p. 77.

21. H. B., «Du régionalisme littéraire», *CdStH*, 22 février 1929, p. 1 [repris dans *Essais critiques*, 1929, p. 43].

22. H. B., «Littérature canadienne», *Le Droit*, 8 mars 1920, p. 3.

23. L'Illettré, «Une opinion française sur le roman régionaliste», *CdStH*, 11 mai 1951, p. 2.

24. «Deux points de vue sur le régionalisme littéraire», *La Revue moderne*, mars 1930, p. 10; voir la figure 4 plus bas.

25. Voir Yves Lavertu (Jean-Charles Harvey. *Le combattant*, Montréal, Boréal, 2000, 462 p.) ainsi que Michèle Martin (*Victor Barbeau, pionnier de la critique culturelle journalistique*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1997, 216 p.) et le chapitre «Prise de position dans la querelle opposant "régionalistes" et "exotiques"» dans Chantale Gingras (*Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, L'Hexagone, 2001, p. 32-35).



absolue au talent. L'important, c'est de créer des œuvres et chacun écrit selon son inspiration. L'art seul compte.

*Or, vous autres, nationalisant, vous vous attaquez directement à cette inspiration; vous mettez un mur devant le regard du poète ou du romancier, et vous leur dites : "Vous n'irez pas plus loin." Tous les sujets sont bons pour l'artiste... et pour le public, pourvu qu'on les traite avec talent. Le génie surtout n'a pas besoin de patrie pour créer : il lui suffit de posséder une langue et une pensée. Le nationalisme littéraire tel que vous l'entendez n'est qu'un mythe<sup>26</sup>.*

À cela, Bernard rétorque qu'on ne peint bien que ce qu'on connaît; l'œuvre littéraire ne «ressort pas de la seule imagination» mais s'enracine dans la réalité vécue par l'artiste. Pourquoi tenter de décrire un environnement différent de celui dans lequel on vit? Pourquoi vouloir imiter les œuvres françaises ou anglaises? «Nos livres se doivent d'être canadiens, dans le sujet, les personnages, le décor. C'est à cette condition qu'ils survivront». Dans la correspondance qu'il entretient avec Harvey à ce sujet<sup>27</sup>, il lui dit qu'il exagère la signification de son régionalisme». Je croyais, dit-il,

*être l'un des plus modérés parmi les régionalistes, et me faisais fort de ne pas donner dans les manies d'école ou de chapelle. Je n'ai jamais considéré le Régionalisme comme une fin, mais un moyen. Je crois que le Régionalisme nous aidera à produire des œuvres de valeur, qui nous aideront à constituer la littérature nationale, – nationale entendu dans le sens large. Je ne refuse à personne le droit de travailler dans un autre sens; je dis seulement que, pour ma part, à mon point de vue, j'entrevois de plus belles réalisations*

26. Jean-Charles Harvey à H. B., 5 novembre 1929, BAnQ, (298/046/007).

27. H. B. et Jean-Charles Harvey échangeront deux lettres à ce sujet soit celle de Harvey du 5 novembre 1929 et la réponse de Bernard le lendemain, BAnQ, (298/046/007).

avec le régionalisme qu'avec les autres genres, ou les autres formules, ou les autres conceptions littéraires<sup>28</sup>.

Page 10

La Revue Moderne—Montréal, Mars 1930

## Notre littérature

Quoi qu'en pense M. Harvey, il y a encore des gens que le "régionalisme littéraire" intéresse. Cela veut dire que l'accord n'est pas fait entre nos écrivains. S'il y a un moyen terme à trouver, je crois qu'il faut le chercher dans la formule de Barrès, citée par M. Bernard, formule dont M. Harvey, malgré les apparences contraires, n'est pas éloigné lui-même. Il ne faut exagérer ni dans un sens ni dans l'autre. Donnons aux mots leur véritable signification.

Pour toutes ces raisons, nous offrons à nos lecteurs quelques lignes bien caractéristiques de la manière de M. Harvey et Bernard qui ne sont peut-être pas très loin de s'entendre.

**L**e "régionalisme littéraire" ne devrait plus être mis en discussion. Cela n'est plus intéressant du tout et fait rire les personnes cultivées.

Avant de songer à créer tel ou tel GENRE littéraire, créons des oeuvres littéraires. Le genre n'a aucune sorte d'importance. C'est l'art, et l'art seul, qui compte.

C'est perdre notre temps que de continuer à ergoter sur cette question. Nos opinions n'auront aucune influence sur le talent réel, encore moins sur le génie, quand nous en aurons.

Chacun écrit suivant sa nature et son inspiration. Liberté absolue dans ce domaine sacré! La personnalité de l'écrivain — si elle est vraiment forte — domine nos directions pédagogiques et vaines. Nous n'y changerons rien.

Laissez à l'écrivain digne de ce nom le soin de faire notre littérature à sa guise. S'il nous donne des chefs-d'œuvre régionalistes, applaudissons! S'il excelle dans les autres genres, applaudissons encore!

Ce qui a compromis les lettres canadiennes, ce n'est pas le genre adopté, mais le régionalisme "dégueulasse" qu'on nous a servi à la brasse pendant un quart de siècle, avec la collaboration ou la niaise complicité de critiques à l'eau de Cologne.

Le public est tellement dégoûté de toutes nos fadaïses "nationales", en prose et en vers, qu'il refuse d'acheter les livres canadiens, même les meilleurs. Il est habitué à tel point de n'y voir rien de bon qu'il ne veut plus même admettre qu'il y en ait de lisibles.

Voilà où nous en sommes avec nos rapaillages patriotards et "régionaux".

Il ne reste qu'une chose à faire: seconder le talent et l'inspiration dans leur pleine liberté; ensuite, chercher à empêcher les imbéciles de dégoûter nos gens de la littérature.

**Jean-Charles HARVEY**

**N**OMBRE de gens, des mieux intentionnés se méprennent sur le sens du régionalisme littéraire. Ils y voient, pour nos lettres une entrave. En quoi ils exagèrent. Le régionalisme ne doit pas être considéré comme une fin, mais comme un moyen. Il est, pour nous du Canada, un moyen d'atteindre à la littérature nationale, dans le sens large du mot. L'un des premiers caractères d'une littérature, c'est la vérité. Dans l'ordre ordinaire des choses, on ne peint bien que ce que l'on connaît. *Nemo dat quod non habet*. Cette idée est vieille comme le monde. Elle reste vraie dans le domaine de l'art.

L'œuvre littéraire ne ressort pas de la seule imagination. Elle a des rapports avec la réalité, la vie, la nature. Si l'on part de ce point, on admettra que le régionalisme est susceptible de produire, plus que les autres formules, des œuvres qui portent l'empreinte de notre pays. L'œuvre régionaliste est celle qui se rattache à une région. C'est ce que

pensait Barrès. "Le régionalisme, disait-il, est une doctrine qui dégage la nuance d'âme particulière à chaque pays." Nous ne demandons rien d'autre aux livres canadiens. Le commencement est là. A quoi bon le reste? A quoi servirait de refaire pour notre compte, sous notre signature, telle œuvre française ou anglaise? Nos livres se doivent d'être canadiens, dans le sujet, les personnages, le décor. Ils rendront l'âme de notre peuple, interpréteront le milieu où il vit, le paysage qui l'entoure. C'est à cette condition, je crois, qu'ils survivront.

Voilà, jetées pêle-mêle, quelques-unes de mes idées sur le régionalisme ou provincialisme littéraire. Elles valent ce qu'elles valent. Je ne les donne pas comme panacée. Je ne dis pas: hors d'elles point de salut. Je dis seulement que, pour ma part, à mon point de vue, j'entrevois de plus belles réalisations artistiques avec le régionalisme qu'avec les autres genres, ou les autres formules, ou les autres conceptions littéraires. Je n'impose mes vues à personne. Je ne les donne pas comme articles d'un dogme. J'exprime des idées que je crois être simples, sur un aspect déterminé de la chose littéraire chez nous. J'ai d'ailleurs pris soin d'indiquer, dans toutes les circonstances possibles, qu'il n'existe pas d'opposition réelle entre le thème régionaliste et ce que d'autres appellent le thème général, ou humain.

En vérité, la querelle du régionalisme, — puisqu'on a voulu lui faire une querelle, — en est une de mots. Comme je l'ai dit, le régionalisme n'exclut pas les vérités universelles. Ces idées sont partout chez elles. Je les préfère, cependant, quand on en tire des applications propres à notre sol. Le régionalisme ne sera jamais un tout en soi. Il est, si l'on veut, un décor, un milieu, une ambiance. Dans ce milieu et cette ambiance, on situera des idées générales, qui elles-mêmes s'acclimateront à notre pays.

Les écrivains de partout, de plus en plus, se tournent vers le régionalisme littéraire. Ils y trouvent l'ordre, la simplicité, les assises qui permettent les œuvres durables. Voyez ce qui se passe aux Etats-Unis, en France, en Espagne, en Belgique, en Allemagne. Trouvez des ouvrages plus régionalistes que ces trois livres allemands: *A l'ouest, rien de nouveau — Guerre — Classe 22*. Ils sont allemands, d'abord. J'en parle et je sais ce que je dis, les ayant lus avec beaucoup d'attention. Ils sont allemands, et n'en sont pas moins humains. Coexistence, encore une fois, du thème universel et du thème régionaliste.

**Harry BERNARD**

Figure 4 Un débat entre Jean-Charles Harvey et Harry Bernard dans *La Revue moderne*, mars 1930, p. 10.

28. H. B. à Jean-Charles Harvey, 6 novembre 1929, BANQ (298/046/007).

Il reprendra d'ailleurs la même idée dans une lettre à son éditeur, Albert Lévesque : «Je crois que le régionalisme peut nous donner le moyen de faire des œuvres franchement Canadiennes [*sic*], qui contribueront à nous donner une œuvre nationale, mais je ne dis ni ne laisse entendre qu'hors du régionalisme il n'y a point de salut»<sup>29</sup>.

Il faut convenir néanmoins que dans la pratique, Bernard, à la suite de son mentor Lionel Groulx, a restreint la définition de ce courant littéraire en le synthétisant en trois mots qui définissaient, selon lui, notre culture : catholique, française et canadienne<sup>30</sup>. La théorie régionaliste ainsi traduite s'en trouvait considérablement affaiblie, ce qui fera dire d'ailleurs à Barbeau : «De la littérature planifiée, dirigée, ce n'est pas de la littérature»<sup>31</sup>. Aux antipodes de la vision régionaliste d'un Bernard, Victor Barbeau nie catégoriquement l'existence d'une littérature canadienne. Selon lui, «[n]ous devons travailler, non pas à la formation d'une littérature canadienne, ce qui est une impossibilité étant données [*sic*] nos origines ethniques, mais à la perfection et au développement de la littérature française au Canada français. Nous devons nous dégager de toutes les singularités qui menacent de réduire nos travaux au rang de curiosité»<sup>32</sup>. En somme, pour Barbeau : hors de la France, point de salut! «Dans un de ses élans d'amour aveugle pour la mère patrie, il ajoute que notre survivance littéraire ne peut venir de Québec, Montréal ou Sainte-Rose, mais bien de la France, un pays sécularisé depuis plus d'un siècle, qui procure la lumière qui guide notre culture et illumine notre foi»<sup>33</sup>. Rien

29. H. B. à Albert Lévesque, 4 novembre 1929, BAnQ (298/046/014).

30. H. B., «Du régionalisme littéraire», *CdStH*, 22 février 1929, p. 1 [repris dans *Essais critiques*, 1929, p. 45].

31. Victor Barbeau, *La face et l'envers*, Montréal, Académie canadienne-française, 1966, p. 48.

32. Turc [pseudonyme de Victor Barbeau], «Émile Verhaeren», *La Presse*, 6 février 1920, p. 2.

33. Martin, *Victor Barbeau*, p. 147.

n'est plus contraire à l'opinion de Bernard pour qui «[l]a question d'une littérature canadienne ne se pose plus : elle existe»<sup>34</sup> et pour qui la singularité de notre culture doit ressortir dans nos œuvres littéraires. Pourtant, c'est Barbeau et non Bernard que l'histoire littéraire retiendra.

Le débat du régionalisme débouche, inévitablement, sur cette question de la langue. Doit-on écrire en français de France ou en français canadien? Ici encore, Barbeau et Harvey s'opposent à Bernard. Pour ce dernier, notre langue, c'est celle qu'on parle au Canada; quant au premier, il prétend que les régionalistes écrivent mal<sup>35</sup> et il souhaiterait qu'on écrive en français et non en canayen. Quant à Harvey, il croit que «le français, dans la littérature, est un et indivisible. Il ne se fractionne pas. La partie qui voudra s'en séparer se corrompra comme un membre de chair amputé d'un corps vivant<sup>36</sup>.» Nos «hommes de lettres, si [nous en avons], doivent se modeler sur ceux qui, de l'autre côté de l'Atlantique, ont fait preuve de bon goût, de clarté et de simplicité<sup>37</sup>». Barbeau considère notre langue inférieure à celle du Français et souhaite que nos écrivains s'alignent sur le bon parler... de France, il va sans dire. Dans la même ligne de pensée, Harvey souhaite que les Canadiens français acquièrent une langue qui «égalera [celle] de l'ancienne mère patrie», une «langue identique à celle de la France<sup>38</sup>». Ainsi, non seulement rejettent-ils les anglicismes (comme le fait Bernard d'ailleurs), mais ils refusent également l'utilisation d'expressions régionales, de canadianismes ou d'archaïsmes.

34. H. B. «L'avenir du roman canadien», *CdStH*, 9 novembre 1923, p. 1, 5 et 8.

35. Martin, *Victor Barbeau*, p. 144.

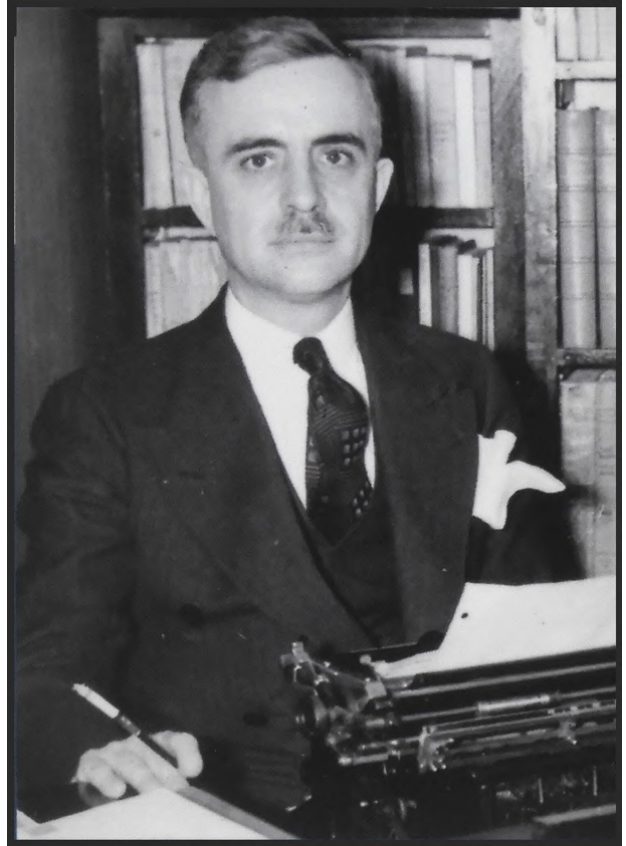
36. Jean-Charles Harvey, «Notre langue écrite», *Pages de critique sur quelques aspects de la littérature française au Canada*, Québec, Le Soleil, 1926, p. 42.

37. *Ibid.*

38. *Ibid.*, p. 41. Harvey ajoutera : «Nous éloigner de la source-mère de notre verbe se-rait nous condamner à l'indigence intellectuelle, car il nous faudrait plusieurs siècles d'efforts pour rattraper la moitié de l'héritage perdu», p. 42.

Tout à fait moderne dans sa conception de la langue, Bernard croit, tout au contraire, que «notre langue à nous [...] a ses qualités propres, sa saveur marquée, une abondance de moyens qu'on ne paraît pas soupçonner<sup>39</sup>». Si notre littérature a autant de mal à s'imposer, il faut peut-être en chercher la raison dans le fait que «[n]os hommes instruits, nos lettrés, souvent, parlent une langue et écrivent une autre<sup>40</sup>» qui n'est pas la leur, victimes d'un sentiment d'infériorité qui n'a pas sa raison d'être.

La première condition pour qu'une véritable littérature canadienne existe, c'est que les auteurs connaissent bien leur langue. Et c'est la raison pour laquelle «tant de nos romans qui pourraient être des œuvres originales, au moins par la forme, prennent la note banale, neutre, à cause de la langue employée. Celle-ci est la langue française de tout le monde; elle n'est pas notre langue à nous, Canadiens français<sup>41</sup>». Libérons-nous de la «gangue parisienne<sup>42</sup>». Notre parler charme par ses archaïsmes, ses néologismes et ses expressions utiles pour décrire la réalité d'ici; et ce serait bien malheureux que, sous le faux prétexte de pratiquer un français pur, on les élimine de notre



**Figure 5** Victor Barbeau; page titre de l'ouvrage de Chantal Gingras, *Victor Barbeau, un réseau d'influences littéraires*, l'Hexagone, 2001.

39. H. B., «L'avenir du roman canadien-français», *L'Action française*, octobre 1923, p. 241.

40. *Ibid.*

41. *Ibid.*, p. 242

42. *Ibid.*, p. 241.

littérature. C'est ce qui lui donne sa saveur, son originalité. La littérature canadienne n'a d'avenir que dans la mesure où elle saura se distinguer par le fond et par la forme des productions françaises.

Cette conception du régionalisme repose sur un idéal artistique ancré dans le réel. Autant dans les descriptions de la faune et de la flore que dans les portraits des personnages, le romancier doit s'acharner à reproduire, par les mots, une image exacte de la réalité<sup>43</sup>. D'où la nécessité de dépeindre le milieu dans lequel il évolue, car c'est l'unique façon de développer un art «distinctif et marqué d'une originalité vraie<sup>44</sup>». *Les Habits rouges* de Roquebrune et *L'Appel de la race* de Groulx, œuvres bien distinctes des romans français par le sujet et par la langue, incarnent bien l'idéal régionaliste.

Selon les conclusions auxquelles parvient Bernard dans sa thèse de doctorat<sup>45</sup>, c'est en 1913 que le régionalisme littéraire états-unien, – également une de ses sources d'inspiration

*s'affirme victorieusement avec la réussite d'O Pionniers! roman consacré au Nebraska, de Willa Cather. À partir de ce moment, nouvelles et romans régionalistes se succèdent, du nord au sud, et de l'est à l'ouest. La nouvelle formule s'appuie sur le réalisme français, [...]. De 1918 à nos jours, on estime qu'il parut aux États-Unis quelque 3,000 romans régionalistes [qui] tendent à peindre les États dans leurs caractères et traits particuliers, et dans les États les régions grandes et petites<sup>46</sup>.*

43. H. B., «Littérature canadienne», *Le Droit*, 17 février 1920, p. 3.

44. *Ibid.*

45. Voir la conclusion de l'article d'Annette Hayward, «Guy Delahaye et la modernité littéraire ou la revanche des "exotistes"», *Voix et images*, n° 48, hiver 1988, p. 328-329.

46. «Notre directeur traite du roman régionaliste, devant les membres de la Société Royale du Canada», *CdStH*, 3 mars 1944, p. 1.

En fait, ce que Bernard voulait surtout prouver, c'est que : «la poussée régionaliste dans les lettres américaines coïncide avec un mouvement analogue au Canada français. C'est en effet vers 1920, et depuis, que le roman se préoccupe chez nous d'être plus canadien-français que français, de peindre notre peuple et notre sol, d'interpréter notre histoire et nos paysages, de révéler dans la mesure du possible l'âme du pays<sup>47</sup>.»

### **Deuxième débat : le livre canadien**

Pour Harry Bernard, le développement de la littérature canadienne-française repose sur l'élargissement global de notre culture et la connaissance des œuvres produites par les nôtres. Et cette conviction n'est pas qu'un vœu pieu! Il tentera de soutenir toutes les initiatives visant à favoriser la mise en place de ces conditions<sup>48</sup>. Puisque la culture prend ses assises dans le livre, son principal cheval de bataille sera l'augmentation de la distribution du livre canadien dans les écoles : c'est le second débat auquel il participe activement.

Pourquoi les Commissions scolaires n'encouragent-elles pas davantage les jeunes à lire canadien<sup>49</sup>? Les articles que publie Bernard à ce sujet font suite à une requête présentée en mars 1930<sup>50</sup> par les écoliers de Saint-Hyacinthe qui s'adressent aux commissaires de leur Commission scolaire afin de les inciter à diffuser les livres canadiens. Entre autres, ils proposent que plus de livres canadiens soient offerts en récompense lors des distributions de prix à la fin

47. *Ibid.*

48. Il ouvrira, comme d'autres journaux, un service de librairie dans les locaux de son journal et *Le Courrier* annoncera fidèlement la *Semaine du livre* ainsi que tout ce qui a trait aux différents concours et prix littéraires. Tout cela, dans le but d'encourager les écrivains, de diffuser les œuvres, d'élargir le lectorat et d'enrichir la culture des Canadiens français.

49. Cette lutte pour l'achat de livres canadiens n'est pas étrangère à l'apparition de l'éditeur littéraire indépendant qui apparaît au Québec au cours des années 1920. Voir à ce sujet Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, vol. 1 La naissance de l'éditeur 1900-1939*, Montréal, Fides, 2000; et du même auteur, «L'essor de l'édition littéraire au XX<sup>e</sup> siècle», *Cap-aux-Diamants*, n° 63 (automne 2000), p. 25.

50. *CdStH*, 21 mars 1930, p. 1 et 8.



de l'année. En fait, la loi présentée par le docteur Ernest Choquette et adoptée en 1926 les oblige à acheter autant de livres étrangers que de livres canadiens. C'est en rappelant cette loi et ses buts que les élèves réclament davantage de livres canadiens<sup>51</sup>. À peine une semaine après la parution de cette requête, Bernard appuie leur position en établissant le rôle considérable du livre dans la formation de la culture canadienne. En lisant canadien, les élèves se

*formeront graduellement un cerveau canadien. Ils penseront canadien. [...] On ne se forme pas du jour au lendemain. C'est le travail des années qui agit et le résultat est fonction des influences subies. S'ils s'habituent jeunes aux idées canadiennes, ils arriveront à former en eux une âme véritablement nationale. Partout on devrait réclamer des livres canadiens pour nos enfants<sup>52</sup>.*

En 1932, le sujet est à nouveau débattu au sein de l'Association des Auteurs canadiens dont Bernard fait partie<sup>53</sup>. C'est lui d'ailleurs qui propose l'idée d'une campagne de presse afin de faire avancer la cause du livre canadien<sup>54</sup>. Bernard compte bien mettre à profit son réseau de collègues journalistes. Mais puisque Jean Bruchési, membre de l'exécutif de l'Association, lui recommande d'attendre en raison de l'absence temporaire du ministre responsable à Québec, Athanase David, la campagne est reportée au début avril.

À la fin mars, Bernard prévient T.-D. Bouchard, député de Saint-Hyacinthe et membre influent du gouvernement libéral, de son intention et de la teneur du

51. La préoccupation d'offrir des livres de récompense canadiens remonte, en fait, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, mais il semble que les commissions scolaires aient longtemps préféré offrir des livres français. Cette pratique avait occasionné un premier débat dès 1910. Voir Michon (dir.), *Histoire de l'édition*, p. 154-155; Jean Gagnon, «Les livres de récompense et la diffusion de nos auteurs de 1856 à 1931», *Cahiers de bibliologie I*, 1980, p. 3-14.

52. H. B., «Livres de récompense», *CdStH*, 28 mars 1930, p. 1.

53. H. B. à Jean Bruchési, 3 février 1932, BAnQ, (298/044/005).

54. H. B. à Jean Bruchési, 10 février 1932, BAnQ, (298/044/005).

texte qu'il compte faire publier au *Courrier*<sup>55</sup>. Son éditorial du 1<sup>er</sup> avril lance le bal. Rapidement, ses propos sont repris dans différents journaux<sup>56</sup>. Il reviendra de nouveau sur le sujet au cours du mois et devra se défendre devant un Olivar Asselin qui, le 23 avril dans son journal *Le Canada*, appuie le gouvernement en place et met en doute les accusations de Bernard dans son journal. La réponse de Bernard résume fort bien son argumentation :

*J'ai eu tort, dites-vous, de «mettre en doute la véracité des rapports officiels qui veulent que le gouvernement de Québec achète bon an mal an une cinquantaine de milliers de dollars de livres canadiens.»*

*Je vous ferai remarquer, cher monsieur Asselin, que je n'ai mis en doute aucun rapport officiel se rapportant aux achats de livres canadiens par le gouvernement. Il ne s'agit pas du gouvernement, mais bien des commissions scolaires de la province, ce qui n'est pas la même chose.*

*Le gouvernement achète des livres canadiens, et les commissions scolaires sont censées en acheter. Dans un premier article au Courrier de Saint-Hyacinthe, en date du 1<sup>er</sup> avril, je me suis demandé si un certain nombre de commissions scolaires ne soumettaient pas à Québec de faux rapports.*

*Vous savez comme moi que les commissions scolaires, en vertu de la loi Choquette, doivent acheter 50 pour cent de leurs livres de récompense en livres canadiens. Si elles ne se conforment pas à la loi, elles s'exposent à perdre leurs octrois d'État. Après un examen des rapports au gouvernement par les commissions scolaires, je me*

55. H. B. à T.-D. Bouchard, 30 mars 1932, BAnQ, (298/044/005).

56. Voir notamment *Le Soleil* du 1<sup>er</sup> avril, *La Presse* du 2 avril, *Le Devoir* du 4 avril, *La Revue de Grandby* du 7 avril, *La Patrie* du 8 avril, *La Parole* du 14 avril, *Le Droit* du 18 avril, *L'Action catholique* du 20 avril.

*suis simplement demandé si certains des chiffres soumis, relativement aux achats de livres canadiens, n'étaient pas faux? Je ne portais pas même d'accusation, je posais une question. Mon intention n'était pas d'attaquer le gouvernement, puisqu'il n'était pas en cause, mais d'attirer son attention sur un état de choses qu'il ne soupçonnait peut-être pas, et qu'il devait connaître.*

*Le gouvernement achète des livres canadiens des éditeurs, des libraires, et même des écrivains. Je n'ai rien à redire là-dessus. J'en félicite même le gouvernement. Mais les commissions scolaires manifestent-elles une égale bonne volonté? C'est ce que j'ai demandé, et rien de plus<sup>57</sup>.*

Robert Rumilly, inquiet d'un certain fanatisme de l'Association des auteurs canadiens qui semble vouloir exclure le livre français, prie Bernard d'intervenir<sup>58</sup>. Mais il ne s'agit pas de privilégier le livre canadien aux dépens du livre français. Conscient de l'importance primordiale du livre français et préoccupé par le développement et l'élargissement de la culture des jeunes, Bernard est convaincu que «toute culture sérieuse doit connaître les littératures étrangères, et même s'inspirer d'elles, dans ce qu'elles ont de meilleur<sup>59</sup>». Il ne veut pas boycotter les livres étrangers mais seulement assurer à nos livres une part du marché.

*En quelques milieux, on a cru voir dans la campagne pour le livre de récompense canadien, une attaque contre le livre français, une tentative de boycottage du livre français. Rien n'est moins sérieux. Le livre français et le livre canadien peuvent vivre côte à côte. Ils se complètent l'un l'autre. Ils peuvent exercer simultanément, sur le cerveau des jeunes Canadiens-Français [sic] une influence durable.*

57. H. B. à Olivar Asselin, 25 avril 1932, BAnQ (298/044/005).

58. Robert Rumilly à H. B., 4 mai 1932, BAnQ, (298/047/01).

59. H. B., «Le livre canadien», CdStH, 11 avril 1930, p. 1.

*C'est précisément cette double action du livre français et du livre canadien, que nous réclamons<sup>60</sup>.*

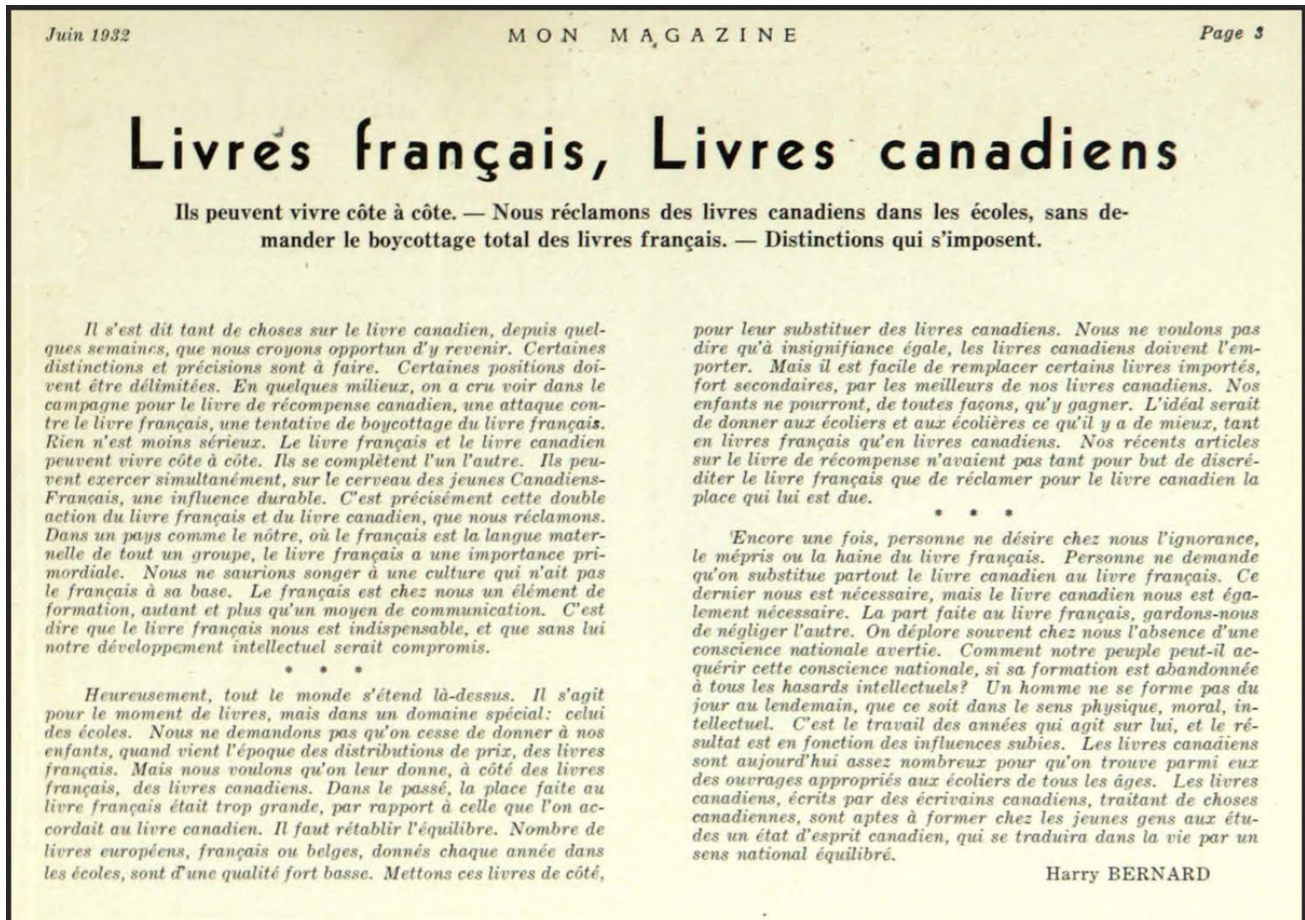


Figure 6 Harry Bernard, «Livres français, Livres canadiens», *Mon Magazine*, juin 1932, p. 3.

Modéré dans ce combat comme dans celui du régionalisme, Bernard rédige une circulaire pour vraisemblablement rectifier le tir et atténuer le nationalisme de l'Association<sup>61</sup>. Sa démarche connaît un certain succès. C'est du moins ce que lui indique l'éditeur Albert Lévesque<sup>62</sup>. Les enjeux restent pourtant

60. H. B., «Livres français, livres canadiens», *Mon magazine*, juin 1932, p. 3; voir la figure ci-haut.

61. Robert Rumilly l'en félicitera dans une lettre du 21 mai 1932, BAnQ, (298/047/011).

62. Albert Lévesque à H. B., 13 juillet 1932, BAnQ (298/044/005). Notons par ailleurs que l'Association célébrera l'événement lors du [congrès de l'Association](#) tenu à Québec à l'été 1933 sans que le nom de Bernard soit mentionné.

de taille. D'une part, il s'agit de développer un public en sensibilisant les jeunes à la lecture puisque les Canadiens français ont tendance à ignorer le livre, particulièrement le livre canadien<sup>63</sup>. Ne trouvant bon que ce qui vient de loin, on n'hésite pas à se procurer des livres français que l'on importe par milliers alors qu'on «ne se résout que rarement à couper les feuilles d'un livre canadien» de telle sorte que souvent, les auteurs ne recouvrent même pas les frais d'impression qu'ils ont dû acquitter. Pourtant, la littérature encore embryonnaire s'épanouirait plus rapidement «si les lecteurs étaient moins avarés de leur encouragement et de leur argent<sup>64</sup>». Notons la relation posée entre le créateur et le public : non une relation à sens unique mais à double sens puisque le public contribue à développer l'art du créateur. L'absence de lecteurs ne peut qu'entraîner la pauvreté de la création. «Ceux qui tuent l'art<sup>65</sup>», ce sont ceux qui, indifférents aux besoins de nos artistes, préfèrent consommer les produits culturels d'outre-mer. Ce sont aussi nos professionnels qui abandonnent très tôt leur développement culturel et «deviennent vite des rentiers intellectuels vivant sur le vieux gagné<sup>66</sup>». D'autre part, la vente de livres de récompense canadiens permettrait d'assurer aux écrivains et aux éditeurs des débouchés extrêmement importants. En augmentant le tirage, cela abaisse le prix du livre qui devient plus accessible au public général. Pour Bernard, c'est une façon d'«encourager les travailleurs intellectuels de chez nous<sup>67</sup>» qui ne peuvent vivre de leur métier.

\* \* \*

On aurait tort de voir dans le régionalisme de Bernard de même que dans son appui à l'achat de livres de récompense canadiens, une étroitesse d'esprit ou

63. H. B., «Le livre canadien», *CdStH*, 11 avril 1930, p. 1.

64. *Ibid.*

65. Titre d'un article paru dans *Le Courrier* du 26 novembre 1926, p. 1 dans lequel il dénonce le public qui n'a jamais d'argent pour acheter canadien et qui oblige ainsi les artistes à l'exil. Bernard exprimait la même idée dans «Pour notre littérature», *Le Droit*, 21 novembre 1921, p. 3.

66. H. B., «De la culture générale», *La Revue nationale*, septembre 1929, p. 5.

67. H. B., «Petites notes sur le livre canadien», *CdStH*, 8 mai 1932, p. 1.

un repli sur soi. Loin s'en faut! Il a déjà vécu à l'étranger et il s'intéresse aux autres littératures particulièrement française et états-unienne. Tout comme son régionalisme n'exclut pas l'universalisme, l'achat de livres canadiens n'élimine pas celui de livres étrangers, particulièrement français. Dans un cas comme dans l'autre, il veut développer la fierté d'être Canadien français dans un pays où la population nourrit trop souvent un profond sentiment d'infériorité face à la culture française. Son but, et toutes ses interventions en témoignent, c'est d'asseoir solidement notre littérature en favorisant le développement de la culture (non seulement celle de l'élite mais également celle du peuple) ce qui aura pour conséquence, à long terme, d'améliorer la qualité des œuvres et d'élargir le lectorat.

Pour Bernard, le régionalisme, ce n'est pas seulement une querelle de mots au sujet d'un genre littéraire, mais une façon d'enraciner, de promouvoir et de développer la production littéraire en l'insérant dans une culture et une langue proprement canadiennes-françaises. L'histoire lui donnera raison. Le renouveau littéraire d'après-guerre de même que la poussée romanesque et théâtrale des années 1960 et le débat sur l'écriture joualisante ne fait qu'approfondir ce désir de faire canadien-français, bientôt suivi de la volonté de faire québécois, franco-ontarien...

Certes, ses accointances avec Groulx et le milieu clérical le rendent suspect pour des francs-tireurs comme Harvey et Barbeau; certes, il existe un écart entre sa théorie régionaliste et sa pratique, encore trop imbibée d'un catholicisme étouffant. Cet écart explique, d'ailleurs, pourquoi la confusion entre terroirisme et régionalisme perdure encore. Néanmoins, la démarche régionaliste demeure résolument moderne, nourrie par une réflexion qui s'inspire de la littérature occidentale de l'époque. Il faut insister sur cette ouverture affichée par Bernard face à ce qui s'écrit à l'étranger. C'est en toute connaissance de cause qu'il a tenté, quoique sans succès, de concilier la nécessité d'une littérature avec un projet national. Il faudra voir dans quelle mesure cette approche a préparé le terrain pour les grandes œuvres littéraires qui voient le jour à compter des années 1940.

## CHAPITRE 6

### L'ASSOCIATION DES HEBDOMADAIRES, 1932-1941

L'Association des hebdomadaires de langue française du Canada compte parmi ses membres fondateurs le rédacteur du *Courrier* qui se joint à ses collègues lors d'une première rencontre le 22 octobre 1932 à Trois-Rivières. Comme on le verra, il y joue un rôle déterminant au cours des dix années suivantes.

#### Une nouvelle Association

L'initiative menant à sa création est celle de Charles-Auguste de Saint-Arnaud de *La Chronique* de Trois-Rivières. D'entrée de jeu, l'Association se veut non partisane et cherche à se donner des moyens collectifs pour faire face à leurs faiblesses communes en ces années où la crise économique est au plus fort. Bernard est élu comme simple directeur du premier conseil d'administration dont le président est Louis Francœur<sup>1</sup>.

«Après avoir câblé un message de fidélité au Saint-Siège et voté des félicitations à M. Harry Bernard, du *Courrier de Saint-Hyacinthe*, pour ses derniers succès littéraires, etc., les délégués procédèrent à l'élection des officiers<sup>2</sup>». Dès la première rencontre, on décide que le siège social de l'Association sera Trois-Rivières, mais qu'on tiendra un congrès annuel dans une ville différente. Quelques jours plus tard, Bernard consacre un article et un premier éditorial à cette association qui cherche à briser l'individualisme coutumier des journaux.

1. Les personnes élues sont : Louis Francœur (*Le Journal*), président, Joseph-Édouard Fortin (*L'Éclaireur*), le notaire Laberge (*Le Spectateur*), vice-président, Charles-Auguste de Saint-Arnaud (*La Chronique*), secrétaire, Joseph Barnard (*Le Bien Public*), Albert Gervais (*L'Étoile du Nord*), Georges Masson (*Le Progrès du Golfe*), Camille Duguay (*La Voix des Bois Francs*) et Harry Bernard (*CdStH*), directeurs.

2. «Une Association des Hebdomadaires», *CdStH*, 28 octobre 1932, p. 1.



## UNE ASSOCIATION DES HEBDOMADAIRES

Fondée samedi dernier, à la convention des Trois-Rivières.— M. Louis Francoeur, du *Journal*, Québec, élu président.—

### Décentralisation

Les Trois-Rivières, 24.— Les représentants de plus de cinquante hebdomadaires de la province, réunis samedi dernier au Château de Blois, ont jeté les bases d'une association qui groupera tous les journaux hebdomadaires de langue française au Canada. Trois-Rivières sera le siège social de la nouvelle organisation qui commence à fonctionner immédiatement. Celle-ci sera affiliée à la *Canadian Weekly Newspapers Association*, mais conservera cependant son autonomie complète.

Figure 1 «Une Association des hebdomadaires», *CdStH*, 28 octobre 1932, p. 1.

Deux ans auparavant, il avait évoqué un projet similaire d'association dans un éditorial<sup>3</sup>. Mais comme la proposition avait une teinte politique libérale, le projet avait avorté. On comprend mieux ainsi pourquoi Bernard explique qu'«elle a écarté, dès le premier jour, toute idée ou préoccupation politique». Parmi les absents à ce premier congrès, il y a T.-D. Bouchard du *Clairon*, concurrent du *Courrier*, qui prendra beaucoup de temps avant d'en faire partie.

Bernard assiste également au deuxième congrès qui se tient à Montréal et y consacre un article dans *Le Courrier*. Cette fois, il n'est pas réélu membre du conseil<sup>4</sup> dont plus de la moitié sont des figures nouvelles, tel Raymond Douville qui en devient le premier trésorier, car la fonction n'existait pas encore officiellement l'année précédente. Si, au premier congrès un représentant de la presse canadienne-française de l'Ontario était sur place, maintenant on note la

3. Voir «Ce syndicat d'hebdomadaires», *CdStH*, 5 décembre 1930, p. 1.

4. Les personnes élues sont : Albert Gervais (*L'Étoile du Nord*), président, Maurice Marquis (*Le Courrier-Sentinelle*) et Elzéar Dallaire (*L'Écho du Saint-Maurice*), vice-présidents, Charles-Auguste de Saint-Arnaud (*La Chronique*), secrétaire, Raymond Douville (*Le Bien Public*), trésorier, Jean Lafrenière (*Le Courrier de Sorel*), Édouard Hains (*La Revue de Granby*), P.-E. Rioux (*La Parole*), Camille Duguay (*La Voix des Bois Francs*) et W. H. Gagné (*L'Écho de Saint-Justin*) directeurs.

participation de la presse franco-américaine en la personne de Joseph Lussier d'Holyoke.



Figure 2 «Les congressistes de la Presse hebdomadaire dans la Beauce», *Le Progrès du Golfe*, 19 octobre 1934, p. 1.

C'est seulement au congrès de 1934 que l'Association applique son règlement au sujet de la présidence. «Comme le veut la constitution, la présidence de l'association change chaque année, le premier vice-président devient automatiquement président actif et le deuxième vice-président devient premier vice-président.<sup>5</sup>» Le but recherché est d'assurer une continuité au sein du conseil d'administration. Ce troisième congrès officialise en quelque sorte une nouvelle fonction au sein de l'exécutif, celui d'agent d'affaires de

5. Albert Gervais, «Le 3<sup>e</sup> Congrès annuel de l'Association des Journaux Hebdomadaires Canadiens-Français a obtenu un succès éclatant», *L'Étoile du Nord*, 11 octobre 1934, p. 1.

l'Association dont le premier titulaire est Édouard Hains de *La Revue de Granby*, incontestablement une des chevilles ouvrières de cette période pionnière.

Lors de ce congrès, les représentants adoptent une autre résolution afin d'obtenir l'appui du clergé. Adressée au cardinal Villeneuve, elle témoigne «de

<p style="text-align: center;"><b>La Bonne Presse</b></p> <p style="text-align: center;">— — — <b>ET LES JOURNAUX HEBDOMADAIRES</b> — — —</p> <p><b>Texte de la résolution adoptée par l'Association des Journaux Hebdomadaires C. F. en convention dans la ville de Québec les 6, 7 et 8 octobre.</b></p> <p><b>"A Son Eminence le Cardinal Villeneuve, Archevêque de Québec.</b></p> <p><b>"Les membres de l'Association de la presse hebdomadaire de la province de Québec, réunis en congrès ont adopté sur la proposition de M. Edouard Fortin, M.P.P., appuyé par M. Jean-Marie Carette, la résolution suivante:</b></p> <p><b>"Tous les directeurs de journaux hebdomadaires de langue française, membres de notre Association se rendant compte de l'influence qu'exerce la presse sur l'opinion publique et étant parfaitement conscients des respon-</b></p>	<p><b>sabilités qui leur incombent de par leur titre de fils de la sainte Eglise catholique, témoignent à Votre Eminence leur vif désir et leur ferme résolution de continuer l'exercice de leur profession selon les principes de la sainte Eglise et de toujours agir conformément aux instructions et directives que leur donneront votre Eminence ou vos représentants.</b></p> <p><b>"Etant donné l'importance que le Saint Père attache à l'apostolat laïque en ces temps troublés, tous les membres de notre Association adhèrent fermement à la campagne entreprise par la bonne presse en faveur de la propagation de la foi, de l'élévation du niveau moral et intellectuel de notre population et de la correction de ses moeurs.</b></p> <p><b>"Conséquemment, les membres de notre Association désirent que les journaux que nous représentons soient considérés de la bonne presse et que comme tels ils soient dans la pensée de tous ceux qui, à l'avenir, feront campagne en faveur de la bonne presse.</b></p> <p><b>"En fils soumis de votre Eminence, nous nous soucrivons, L'Association des hebdomadaires canadiens-français de la province de Québec".</b></p>
--	---

Figure 3 «La Bonne Presse et les Journaux Hebdomadaires», *L'Étoile du Nord*, 11 octobre 1934, p. 1.



leur vif désir et leur ferme résolution de continuer l'exercice de leur profession selon les principes de la sainte Église<sup>6</sup>». Le clergé a le bras long et mieux vaut en faire un allié!

Bernard n'assiste ni au congrès de 1934 tenu à Québec et en Beauce<sup>7</sup> ni à celui de Chicoutimi en 1935<sup>8</sup>. La liste des journalistes présents confirme néanmoins la présence de nombreux collègues. Si, en 1934, on peut comprendre que Bernard revient de son long congé de maladie, son absence en 1935 s'explique mal, sinon par un pur désintérêt. Même un Raymond Douville, pourtant présent à ce dernier congrès, n'y consacre aucun texte dans *Le Bien public*. L'Association ne provoque pas encore un grand enthousiasme. Pour reprendre l'expression de Jean-Pierre Malo, qui a publié une histoire de la presse hebdomadaire, ces congrès restent de «joyeuses rencontres d'amis<sup>9</sup>», sans intérêt professionnel. Cela explique peut-être la raison pour laquelle les photographies publiées lors de ces rencontres initiales montrent, comme l'indiquent les figures 2 et 4, la présence d'épouses et d'enfants.

### **1936 : un point tournant**

À compter de 1936, l'Association amorce un second souffle<sup>10</sup> imputable, entre autres, à l'implication de Raymond Douville auquel il faut ajouter, selon nous, les noms d'Édouard Hains et de Harry Bernard. Le contexte politique a aussi changé. Maurice Duplessis vient d'être élu premier ministre et *Le Courrier*, comme on l'a vu, est devenu un journal favorable à l'Union Nationale. Le

6. Voir la figure 3.

7. La liste des participants figure notamment dans *L'Étoile du Nord* du 11 octobre 1934; voir «Le 3<sup>e</sup> Congrès annuel de l'Association des Journaux Hebdomadaires Canadiens-Français a obtenu un succès éclatant», p. 1.

8. On retrouve la liste des participants notamment dans *L'Étoile du Nord* du 1<sup>er</sup> août 1935; voir «La Presse Hebdomadaire en congrès à Chicoutimi», p. 1.

9. Jean-Pierre Malo, *Histoire de la presse hebdomadaire au Québec*, Hebdo Québec, 2008, p. 15.

10. *Ibid.*

congrès se déplace toujours d'une ville à l'autre et, en 1936, il se tient cette fois à Sherbrooke après la victoire de Duplessis. Bernard se joint à ses collègues et s'implique à nouveau au sein du conseil d'administration<sup>11</sup>. Un autre facteur des mutations, toujours selon Malo, est sans doute le nombre d'hebdomadaires participants qui passe d'une vingtaine en 1932 à 37 en 1937.

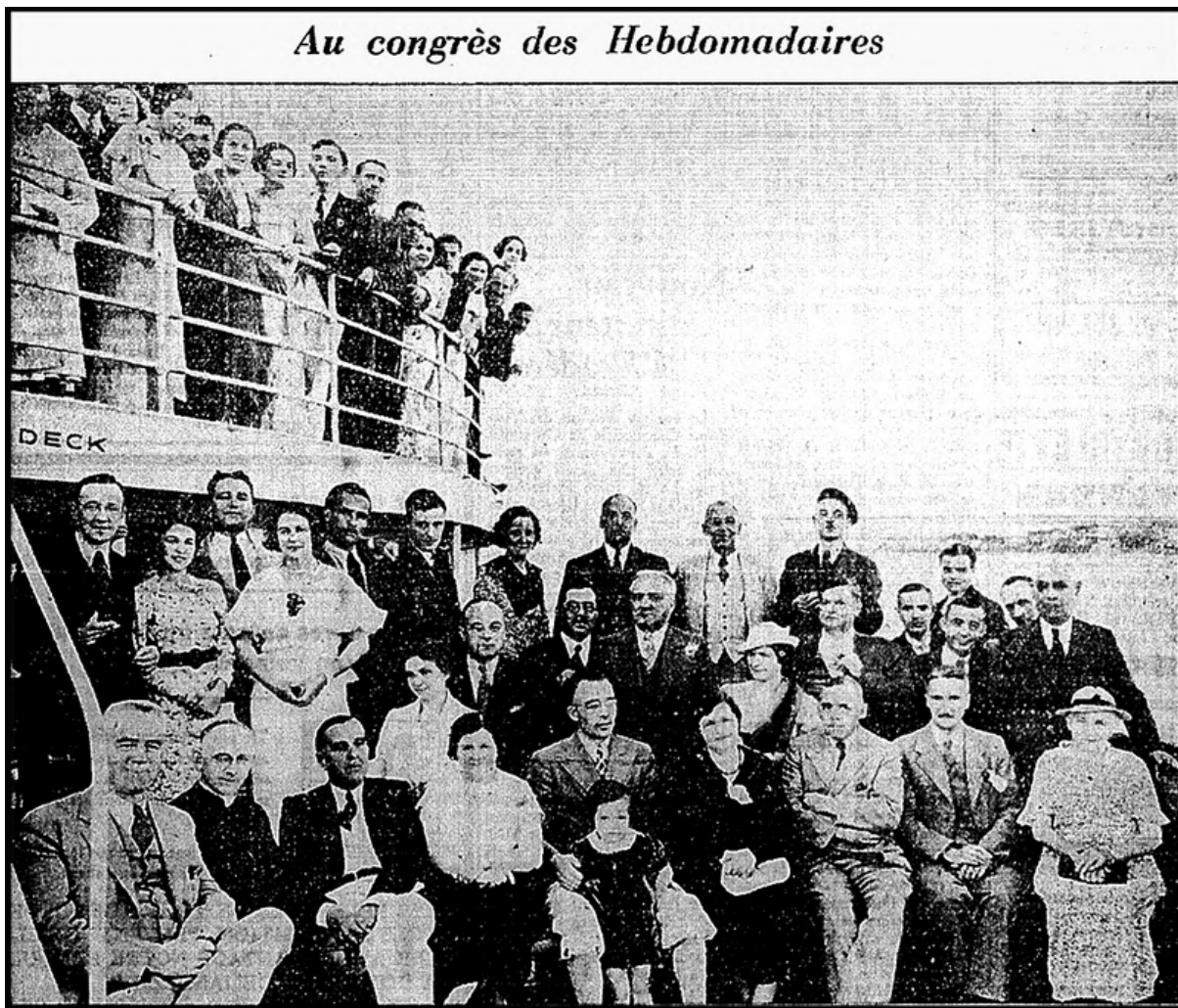


Figure 4 «Au congrès des Hebdomadaires», *Le Progrès du Saguenay*, 8 août 1935, p. 1.

11. Les personnes élues sont : Édouard Hains, président, Jean Lafrenière, 1<sup>er</sup> vice-président, J.-M. Carrette, 2<sup>e</sup> vice-président, Raymond Douville, secrétaire-trésorier, Omer Perrier, Harry Bernard, J.-C. Hébert, Albert Wallot et C.A. Robidoux, directeurs. La distinction entre le 1<sup>er</sup> le 2<sup>e</sup> vice-président est apparue au troisième congrès.

Les photographies publiées dans différents hebdomadaires afin d'illustrer ces rencontres témoignent, nous semble-t-il, de ce virage de l'Association. À ses premières heures, les photos paraissaient plus festives. Par la suite, pendant quelques années, les clichés présentent à l'occasion des membres du conseil d'administration bien sérieux et tous masculins.

Incorporée en 1936, l'Association choisit l'appellation de canadiens-français pour définir leurs hebdomadaires, lui permettant ainsi d'inclure des publications de langue française de l'extérieur du Québec. Le logo superpose une feuille d'érable sur une plume à peine visible. Plus tard, on corrigera ce logo en superposant cette fois la plume sur la feuille d'érable et en modifiant le nom de



Figure 5 Une photo du congrès de 1937; *CdStH*, 13 août 1937, p. 1.

l'Association. C'est uniquement en 1937 que Bernard ouvre un dossier consacré à ce sujet<sup>12</sup>. La première note de service conservée dans ses archives date du 24 mars 1937 alors que Raymond Douville lui transmet un formulaire d'inscription à titre de membre. La cotisation annuelle exigée est alors déterminée selon le nombre d'abonnés. «Voici, pour ton information, la base de cotisation : 5.00\$ pour le premier mille; 1.00\$ par 500 abonnés additionnels<sup>13</sup>».

12. Il n'aurait rien conservé de son implication au cours des deux premières années d'existence de l'Association, ce qui renforce notre interprétation de son désintérêt pour la question en 1934 et 1935.

13. Raymond Douville à H. B., 24 mars 1937, BAnQ, 298/043/003.



À l'automne précédent, il s'était exprimé sur les mérites de l'approche a-politique de l'Association qui pourtant recrute «ses membres dans les milieux forcément près de la politique<sup>14</sup>» :

*Chacun a toujours voix au chapitre, expose ses idées s'il en a, les données de ses problèmes et les solutions trouvées... Les expériences sont mises ensemble pour le bénéfice de tous. Quand certains problèmes sont jugés d'intérêt commun, l'Association, du consentement et après avis de chacun, prend une décision pour tous. Alors seulement elle agit comme corps, mais de façon à ne point froisser les susceptibilités individuelles<sup>15</sup>.*

### Les salaires des travailleurs des imprimeries



Figure 6 Un nouveau logo pour l'Association; Jean-Pierre Malo, *Histoire de l'Association des hebdomadaires régionaux francophones du Québec*, Montréal, Hebdos Québec, 2008, p. 11.

Or, la question des salaires versés aux employés des compagnies éditrices de ces hebdomadaires deviendra un cheval de bataille qui les concerne tous. Le 29 juin 1937, l'Association convoque tous ses membres afin de discuter d'un mémoire qu'elle compte adresser au premier ministre et au ministre du Travail, William Tremblay, sur ces salaires. Bernard y participe et sera même un des six signataires du [mémoire de trois pages](#). Tout porte à croire qu'il aurait joué un rôle-clé dans cette démarche. Alors que le deuxième congrès de la langue française vient de se terminer à Québec et occupe les unes et les éditoriaux de

14. H. B., «L'Association des Hebdomadaires», *CdStH*, 9 octobre 1936, p.3.

15. *Ibid.*



nombreux journaux, il consacre un premier éditorial au sujet afin d'ameuter le public à leur cause.

Comme l'indique le dernier paragraphe du mémoire, les hebdomadaires ne s'opposent pas à l'actuel contrat collectif qui prend fin en octobre et qui détermine les salaires et les conditions de travail de leurs ouvriers, mais ils ne veulent plus être assujettis à un nouveau contrat collectif que les associations ouvrières de Montréal tentent de mettre de l'avant et qu'ils estiment trop généreux. Ces dernières, de leur côté, prétendent que les imprimeries régionales éditrices des hebdomadaires, en s'y soustrayant à compter d'octobre, leur livreront une concurrence déloyale en offrant des salaires et des coûts de production plus bas.

Les réunions des membres de l'Association se multiplient en 1937 et le congrès n'est plus l'unique lieu d'expression de leurs activités. Le congrès, qui a lieu cette fois en Mauricie du 6 au 8 août, a été précédé d'une assemblée régulière tenue à Montréal le 24 juillet. C'est au cours de cette réunion qu'on aurait vraisemblablement décidé de la composition d'un prochain conseil d'administration<sup>16</sup> que le congrès va par la suite entériner<sup>17</sup>. Fait inusité, Édouard Hains est reconduit à son poste de président pour une deuxième année de suite, sans que cela soit expliqué. Y a-t-il péril en la demeure pour justifier cette entorse à la constitution?

Revenons à la question du contrat collectif, censé prendre fin en octobre. Le gouvernement, pris entre deux feux, le prolonge jusqu'en janvier 1938. Normalement prévu pour le 4 janvier 1938, le nouveau contrat collectif des

16. Voici la composition du nouveau conseil : Édouard Hains, président, Jean Lafrenière, 1<sup>er</sup> vice-président, Harry Bernard, 2<sup>e</sup> vice-président, Raymond Douville, secrétaire-trésorier; les directeurs sont : L.-Omer Perrier, C. A. Robidoux, le notaire Hébert, Albert Wallot et R. R. Grenon.

17. Voir «Le congrès de l'Association des Journaux Hebdomadaires dans la Mauricie, 6-8 août», *CdStH*, 30 juillet 1937, p. 10. Ce mode d'élection en deux temps reste très obscur et laisse ensuite peu de traces au cours des années suivantes.

imprimeurs de Montréal qui prévoit de bonnes augmentations de salaire s'appliquant aux imprimeries dans un rayon de 100 milles de Montréal (et donc affecter de nombreux hebdomadaires), ne reçoit pas, ce jour-là, l'assentiment du conseil des ministres et reste ainsi caduque. Les associations ouvrières montent au créneau et le quotidien libéral *Le Canada* en fait écho le 8 janvier en s'attaquant notamment à l'avocat et conseiller juridique de l'Association, L.-A, Giroux.

La réponse des hebdomadaires ne tarde pas avec les interventions d'Édouard Hains le 13 janvier et de Harry Bernard le lendemain. Dans *Le Courrier*, Bernard signe un autre éditorial intitulé «Contrat odieux» qui se termine par ces mots : «Dans son ensemble, le débat se résume assez facilement : que les imprimeurs de Montréal se mêlent chez eux de leurs affaires, et les imprimeurs ruraux se mêleront chez eux des leurs. Il n'y a aucune raison valable pour que les maîtres-imprimeurs de Montréal viennent édicter des lois en province...»

La veille, Hains avait précisé que les «imprimeurs ruraux... ont sollicité et obtenu [du gouvernement de Maurice Duplessis] la promesse qu'ils seront exemptés du contrat de l'Île de Montréal pour avoir une réglementation bien à eux». Se faisant rassurant, il ajoute : les «salaires que nous paierons ne seront pas inférieurs à ceux du contrat collectif échu le 3 janvier<sup>18</sup>.»

Les pressions des maîtres-imprimeurs de Montréal vont se poursuivre de sorte que Bernard, pugnace, monte à nouveau aux barricades au début mars en y consacrant deux éditoriaux, les 4 et 11 mars. Dans le premier, il explique l'enjeu central du débat, soit le salaire versé aux travailleurs. «Le nouveau contrat suppose une nouvelle augmentation de salaires pour les imprimeries de la campagne. Il porte le salaire minimum des ouvriers-compagnons [de

18. Cette lettre est une réponse concertée de l'Association puisque nous l'avons trouvée dans quelques journaux échantillonnés, le 13 janvier, dans *L'Étoile du Nord* et *Le Bien public*, et le 14 dans *Le Journal de Waterloo*.

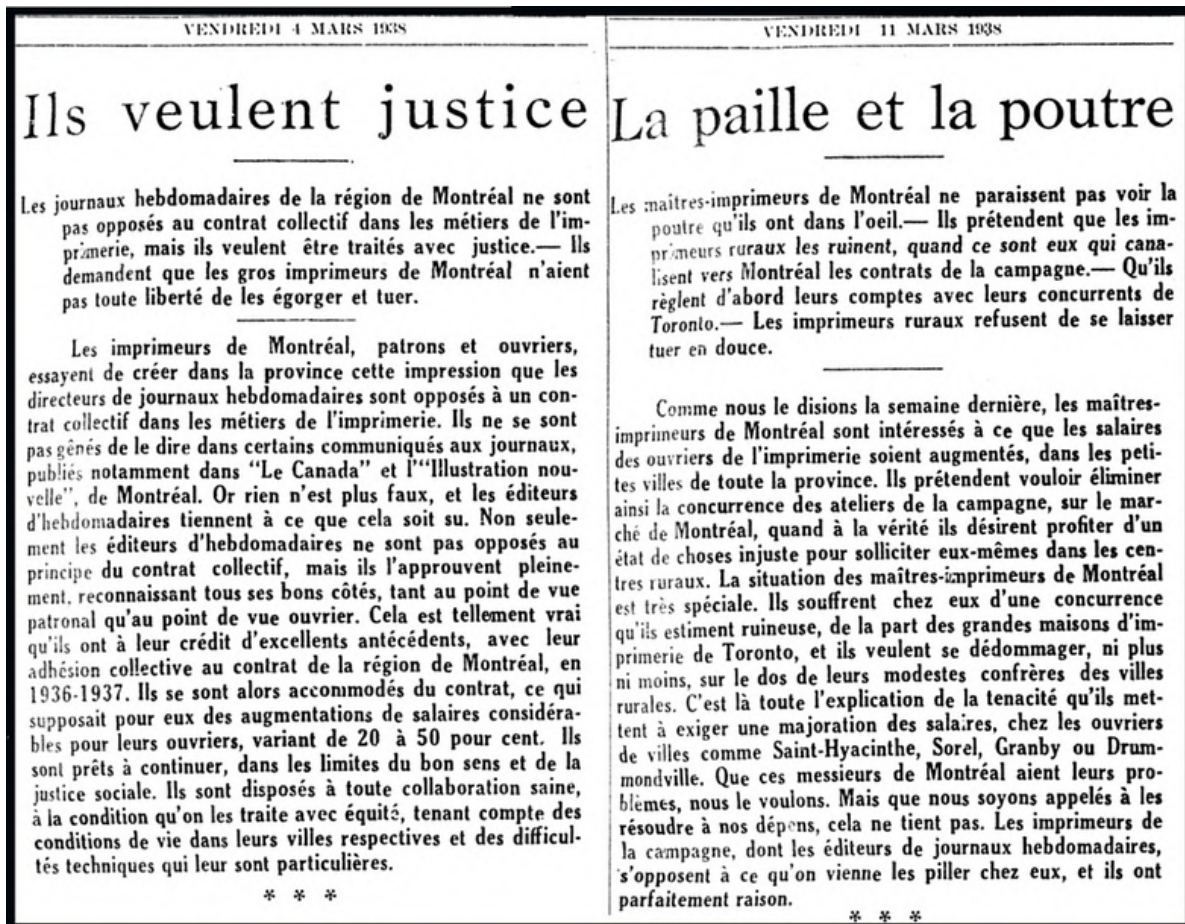


Figure 7 Deux éditoriaux de Bernard publiés coup sur coup; *CdStH*, 4 et 11 mars 1938.

24\$ à 25.20\$ par semaine] et suppose une augmentation additionnelle et annuelle de 10% dans les trois années qui suivront. C'est contre ces exigences abusives que les hebdomadaires protestent. Ils estiment que le salaire minimum de 24\$ est largement viable dans des centres comme Saint-Hyacinthe...». Au sujet des maîtres-imprimeurs de Montréal, il avance, la semaine suivante, qu'ils : «souffrent chez eux d'une concurrence qu'ils estiment ruineuse, de la part des grandes maisons d'imprimerie de Toronto, et ils veulent se dédommager, ni plus ni moins, sur le dos de leurs modestes confrères des villes rurales. C'est là toute l'explication de la ténacité qu'ils mettent à exiger une majoration des salaires chez les ouvriers de villes comme...» la nôtre. Finalement, le 21 mars 1938, un nouveau contrat est signé et donne raison aux hebdo.

Il y a peu à dire sur le septième congrès de 1938 qui se déroule dans le Bas-Saint-Laurent. Bernard devient 1<sup>er</sup> vice-président. Par ailleurs, on y observe, comme depuis 1936, une présence journalistique féminine très effacée en la personne de Mme Camille Duguay de *La Voix des Bois Francs*.

Lors du huitième congrès, du 18 au 20 août 1939, Bernard, comme le prévoit la constitution, devient président de l'Association. À ce congrès, comme pour celui de 1937, on remarque la contribution d'une compagnie hydroélectrique commanditaire, la Southern Power<sup>19</sup>, qui offre un banquet, comme l'avait fait la Shawinigan Water & Power deux ans plus tôt. Pas étonnant, dans ces circonstances, que le journal *Le Clairon* de T.-D. Bouchard, partisan d'une municipalisation de l'électricité, ne soit pas encore membre de l'Association.

Cela dit, Bernard n'a pas attendu sa nomination pour reprendre la plume car, entre le mois de juin et la tenue du congrès, il consacre non pas un mais six éditoriaux<sup>20</sup> aux salaires versés par les hebdomadaires ruraux et aux demandes de la Fédération des Métiers de l'Imprimerie et des maîtres-imprimeurs qui, parallèlement, continuent leurs pressions auprès du gouvernement. Si l'Association a trouvé en Édouard Hains et Raymond Douville des membres efficaces dans le fonctionnement de l'organisation, elle a trouvé en Bernard un débatteur acharné. «Après les Hains et les Lafrenière, qui présidèrent à ses destinées de 1936 à 1939, voici qu'elle vient de mettre à sa tête un autre journaliste chez qui de beaux talents d'écrivains n'ont pas oblitéré le sens des affaires : M. Harry Bernard du *Courrier de Saint-Hyacinthe*<sup>21</sup>.»

Son éditorial du 9 juin est repris par quelques collègues, notamment par *L'Étoile du Nord* le 15 juin et par *Le Journal de Waterloo*, le 16 juin. Il écrit :

19. Voir «Nombre de congressistes passeront par Waterloo», *Le Journal de Waterloo*, 18 août 1939, p. 1.

20. Ces éditoriaux de 1939 sont ceux du 9 juin («Les Hebdos»), 16 juin («Campagne injuste»), 23 juin («Encore ce M. Gagnon»), 7 juillet («Le bout de l'oreille»), le 14 juillet («M. Gagnon réplique») et le 11 août («Ils se dissocient»).

21. «Association bien vivante», *Le Journal de Waterloo*, 25 août 1939, p. 1.

*Quand M. Gagnon prétend que les ouvriers des hebdomadaires sont insuffisamment, mal payés ou moins payés, toutes proportions gardées, que les imprimeurs montréalais, on voudrait bien qu'il fournisse des preuves. On voudrait qu'il dise sur quoi il se base, au lieu de se contenter d'affirmations plus ou moins gratuites. Pour sa part, le signataire du présent article est en mesure de dire qu'aucun agent ou représentant de M. Gagnon ne l'a consulté quant aux salaires payés au Courrier de Saint-Hyacinthe. Dans ces conditions, comment M. Gagnon peut-il prétendre que les ouvriers de ce journal sont mal payés?*

Afin de rédiger ses six éditoriaux, il consulte, au début juin, de nombreux collègues afin de connaître les salaires versés aux travailleurs de leur imprimerie. Son fonds d'archives renferme d'ailleurs six réponses qui ventilent les salaires versés à Joliette, à Sorel, à Drummondville, à Saint-Jérôme, etc. Bernard n'est pas le seul à s'en prendre au président de la Fédération des Métiers de l'Imprimerie, G-A. Gagnon. Dans le *Journal de Waterloo*, Charles A. Robidoux le confronte dans un texte paru le 7 juillet qu'il intitule «Qu'ils fassent de même».

Sur un autre plan, il faut noter que l'Association a ouvert un autre dossier en établissant des contacts avec des agences de publicité ontariennes. «Aux invités habituels de la gent journalistique vont se joindre, cette année, un groupe considérable de publicistes ontariens car, au cours de la visite que des officiers de l'Association faisaient récemment dans la province voisine, il s'est noué des relations plus que cordiales entre les deux...<sup>22</sup>».

La victoire libérale de Godbout, à l'automne 1939, et la nomination d'un nouveau ministre du Travail, allaient remettre en question les acquis de l'Association des hebdomadaires en regard des salaires versés à ses travailleurs.

22. «North-Hatley recevra cette année la presse hebdomadaire», *Le Journal de Waterloo*, 14 juillet 1939, p.1.

Début novembre, Adam L. Seller du *Huntingdon Gleaner* et membre de la *Ontario-Quebec Weekly Newspaper Association* (qui profite également de la même dérogation que celle consentie aux hebdomadaires francophones) lui fait part d'une lettre envoyée le même jour au premier ministre Godbout l'exhortant à ne pas succomber aux demandes des représentants des ouvriers d'imprimerie de Montréal. Le remerciant de sa lettre, Bernard l'informe que le samedi 4 novembre, son Association a décidé de déléguer trois de ses membres afin de rencontrer le premier ministre dans les plus brefs délais. À l'évidence, les deux Associations allaient faire front commun dans cette nouvelle bataille.

Le 19 janvier, à Montréal, le ministre du Travail convoque les représentants des hebdomadaires francophones et anglophones de même que des représentants des syndicats ouvriers. M. C. Miron, officier de conciliation du ministère, préside la réunion où Bernard se présente accompagné de trois autres membres. Après discussion et malgré l'opposition des deux Associations, il est convenu que le salaire minimum des ouvriers-compagnons soit de 61 cents l'heure pour un salaire hebdomadaire de 29.38\$, plutôt que les 24\$ obtenus jusque-là par les hebdomadaires. Habilement, Bernard demande de convoquer tous ses membres afin de décider s'ils rejettent ou acceptent cette proposition. «Conséquemment, dit-il dans un [communiqué](#), il leur a été accordé un délai raisonnable, bien que non défini, pour soumettre la situation à leurs confrères<sup>23</sup>.»

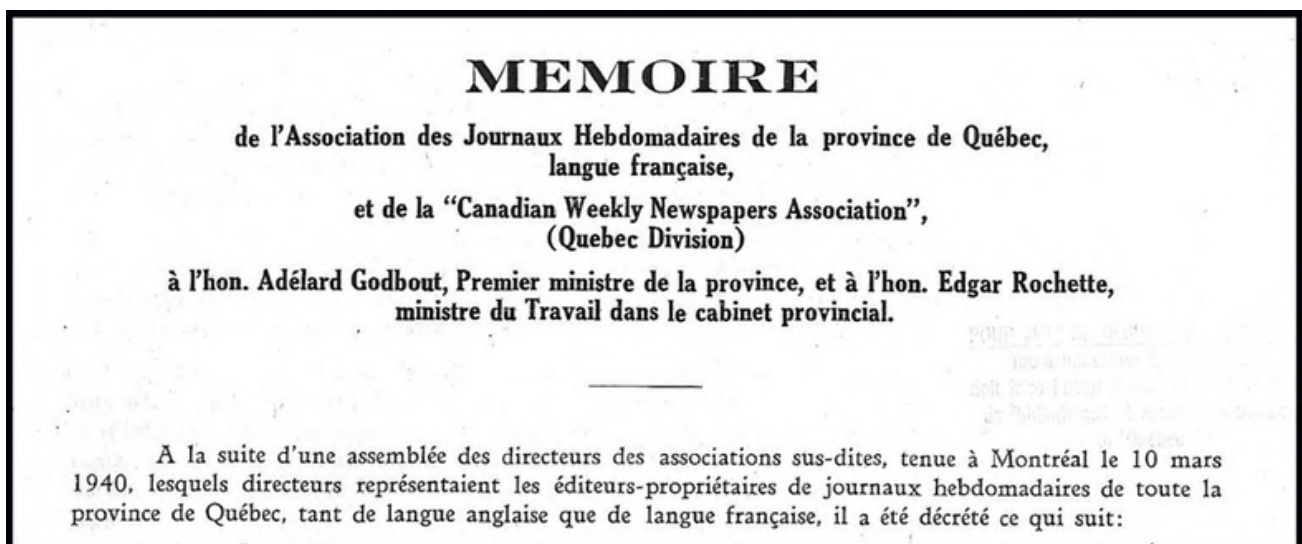
Quoiqu'un des membres, Ernest Gagné de *L'Écho de Saint-Justin*<sup>24</sup>, demande à Bernard de réfléchir à un compromis en distinguant les salaires que pourraient consentir les hebdomadaires publiés dans une ville de moins de 2,000 habitants (ces derniers étant privés de plusieurs annonces locales et même nationales), des autres hebdomadaires, il semble que l'Association ait réussi à faire bloc, car le

23. Communiqué de H. B. aux membres de l'Association, [fin janvier 1940], BAnQ, 298/043/003.

24. Ernest Gagné à H. B., 12 février 1940, BAnQ, 298/043/003.



ministre du Travail, Edgar Rochette, dans une lettre du 26 février, lui demande de proposer une solution : «Je désire que vous me communiquiez par écrit une proposition raisonnable de rajustement de salaires pour les divers métiers de la convention. Vous pourriez distribuer cette augmentation par paliers, sur une période de deux ans à compter, disons, du 1<sup>er</sup> avril de chaque année. Je sais qu'une augmentation de 6.00\$ pour les typographes, serait trop forte<sup>25</sup>.» Le ministre ajoute qu'il est tout à fait à l'aise à ce que les deux Associations d'hebdomadaires puissent se consulter, mais demande une réponse pour le 15 mars.



**Figure 8 «Mémoire de l'Association des Journaux Hebdomadaires de la province de Québec (langue française) et de la *Canadian Weekly Newspaper Association (Quebec Division)*... 10 mars 1940»; BANQ, 298/043/003.**

Le 10 mars, les représentants des deux Associations se réunissent à Montréal afin d'adopter une résolution conjointe qui sera transmise au ministre Rochette le 15 [sous forme d'un mémoire](#). Aucun compromis n'est finalement proposé par les Associations qui se disent prêtes à être assujetties à la loi des Salaires Raisonables. Bernard pourra terminer son mandat sans que cette question soit ramenée sur le tapis, la convention régissant les salaires des imprimeries montréalaises se terminant le 31 décembre 1940, la cause fut

25. Edgar Rochette à H. B., 26 février 1940, BANQ, 298/043/003.

reportée à plus tard. Malheureusement, Bernard n'explique pas, dans sa correspondance, les motifs de cette nouvelle victoire. À Raymond Douville qui, au printemps 1940, se dit inquiet des incertitudes que la question provoque, Bernard répond le 22 avril : «J'estime qu'il n'y a pas d'imbroglio des salaires. Le cas est clair, et nous l'avons réglé d'après la législation. Je t'assure que, pour ma part, je n'ai pas l'intention de changer quoi que ce soit<sup>26</sup>.»

À partir du printemps 1940, Bernard et Douville mettent la main à la préparation du prochain congrès qui doit se tenir du 12 au 14 juillet à Notre-Dame-de-Pontmain; c'est l'une des dernières tâches que Bernard doit accomplir en terminant son mandat de président.

### **L'intervention de M<sup>gr</sup> Desranleau**

On ne sait pas exactement quand l'Association se dote d'un comité dit de défense et dont le mandat est de veiller au maintien de l'exemption qui profite aux hebdomadaires. Au printemps 1941, Bernard en fait partie de même que Gérard Veuilleux, Jean Lafrenière et Albert Wallot. Cette fois, la demande des milieux syndicaux afin d'améliorer le sort des travailleurs des imprimeries des hebdomadaires vient du président de la Confédération des Travailleurs Catholiques du Canada, Alfred Charpentier. Et sa démarche en dit long sur le rôle décisif que Bernard y aurait joué. En effet, le 3 mars 1941, Charpentier écrit à M<sup>gr</sup> Desranleau de Sherbrooke, considéré comme un évêque sympathique aux revendications ouvrières<sup>27</sup>, et un bon ami de Bernard, afin qu'il fasse pression sur lui. Cette lettre sera transmise par l'évêque à Bernard et en voici un extrait :

*Le président de la Fédération catholique nationale de l'Imprimerie M. Georges A. Gagnon, me fait part de l'opposition renouvelée de M. Harry Bernard, du journal Le Courrier de Saint-Hyacinthe, contre*

26. H. B. à Raymond Douville, 22 avril 1940, BAnQ, 298/043/003.

27. Voir Paul-André Limteau *et al.*, *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal compact, 1989, p. 98.

*l'assujettissement des hebdomadaires de la Province, lors du prochain renouvellement de la convention collective des imprimeries. M. Bernard est le principal porte-parole de tous les hebdomadaires. Son opposition ne serait pas justifiée parce que l'exemption de l'hebdomadaire de la convention collective est injuste...<sup>28</sup>.*

Cette lettre et la réponse adressée par Bernard à M<sup>gr</sup> Desranleau, le 12 mars, confirment l'impression selon laquelle les milieux syndicaux le percevaient comme leur principal obstacle. Tel est le sentiment qu'a clairement eu Bernard. C'est pourquoi il tentera d'atténuer son rôle auprès de l'évêque : «Le soussigné n'est pas plus que d'autres le porte-parole des hebdomadaires de la province, dans l'opposition de ceux-ci à l'application du contrat collectif, des métiers de l'imprimerie, de Montréal, dans leurs établissements respectifs. L'opposition est due à l'Association des Hebdomadaires de la province, et aux membres québécois [*sic*] de la division Ontario-Quebec de la *Canadian Weekly Newspaper Association*<sup>29</sup>.»

Par la suite, le volumineux dossier de Bernard consacré à l'Association des Hebdomadaires dans ses archives cesse pour ainsi dire de faire état de cette question comme si l'arrêté ministériel du 26 avril 1941 (n<sup>o</sup> 987) avait pour ainsi dire clos le débat en introduisant des salaires inférieurs à ceux de Montréal, mais dont l'écart par rapport aux salaires montréalais se réduisait d'une année à l'autre. Le 5 mai, l'Association se plaint au ministre Rochette que l'arrêté ne tient pas compte de toutes leurs demandes<sup>30</sup> et obtient une rencontre à Québec le 27 juin afin de discuter de leurs doléances. Dans une lettre datée du 25 juin, le

28. Alfred Charpentier à M<sup>gr</sup> Desranleau, 3 mars 1941, BAnQ, 298/043/003.

29. H. B. à M<sup>gr</sup> Desranleau, 12 mars 1941, BAnQ, 298/043/003; voir la correspondance avec les autorités religieuses sur le site web [«Les écrits de Harry Bernard»](#).

30. Charles Robidoux et Walter R. Legge à Edgar Rochette, 5 mai 1941, BAnQ, 298/043/003.

président de l'Association, Charles Robidoux, réclame la présence de Bernard à cette rencontre. Mais ce dernier répond qu'il est occupé ce jour-là à rédiger la nouvelle relative à la consécration épiscopale des M<sup>rs</sup> Cabana et Brodeur et ajoute : «À tout événement, tu connais aussi bien que moi les idées à soumettre à M. Rochette, et je souhaite à la délégation tous les succès<sup>31</sup>.»

En fait, Bernard est passé à autre chose alors qu'il termine son mandat comme président sortant en 1941. Ce qui ne l'empêchera pas à l'occasion de monter aux barricades pour défendre les journaux, comme lors du procès intenté, en 1943, au *Bien public* par La Société des Gens de Lettres de Paris qui accuse le journal d'avoir reproduit sans compensation un article de Miguel Zamacoïs<sup>32</sup>. Mentionnons également que son leadership dans la lutte des hebdomadaires contre les Maîtres-Imprimeurs de Montréal le conduit à présider, pendant encore plusieurs années, un des comités de l'Association, soit celui des Contrats collectifs<sup>33</sup>.

Pendant qu'il amorce des études en histoire littéraire états-unienne qui le conduiront à terminer une maîtrise, puis un doctorat six ans plus tard, il lance, en décembre 1941, sa chronique de L'Illettré publiée – et ce n'est pas un hasard – par de nombreux hebdomadaires avec qui il a tissé des liens au sein de l'Association.

31. H. B. à Charles Robidoux, 25 juin 1941, BAnQ, 298/943/003.

32. H. B., «On exploite les journaux», *CdStH*, 18 juin 1943, p. 4. Mentionnons qu'au terme du procès, le juge avait déclaré le journal coupable et avait décrété que la somme due par le journal s'établissait non pas à 20\$ mais à 10\$, sans compter cependant des frais légaux de 491,96\$ versés par le journal!

33. Quelques documents conservés dans le fonds Harry-Bernard nous permettent de dire qu'il s'active encore dans ce comité en 1949-1950 et en 1955; voir BAnQ, 298/043/003. Sur un autre plan, mentionnons que l'Association dira de Bernard qu'il avait toujours manifesté une méfiance envers les idées libérales!; voir l'Association des hebdomadaires de langue française du Canada, [\*Album Souvenir de nos premiers vingt-cinq ans\*](#), 1957, non paginé.

## CHAPITRE 7

### LE NATURALISTE

Harry Bernard se fait d'abord connaître au Canada français par la littérature, raflant même quelques prix David, mais il est également – et c'est l'objet de ce chapitre –, un naturaliste de premier plan. Chez lui, aucune rupture entre ces deux pratiques éloignées. En fait, sa connaissance des sciences naturelles s'insère parfaitement dans sa conception du régionalisme littéraire, comme on vient de le voir au chapitre 5. L'une se nourrit de l'autre.

Ce point de vue sera exprimé avec force dans *L'Action nationale* dont il est le premier rédacteur en chef en janvier 1933. Citons deux extraits de son article intitulé «Histoire naturelle et littérature» afin de comprendre sa prise de position : «Le lecteur, de moins en moins ignare, est fatigué de nos prés aux mille fleurs et aux mille couleurs, des multitudes d'oiseaux qui piaillent dans les branches, des bêtes féroces de nos grands bois. Nous l'avons saturé de ces banalités<sup>1</sup>.» Auteurs, renseignez-vous sur notre flore et notre faune, dit-il en substance. «[Les poètes] savent, pour s'être ouvert les yeux sur les choses de chez nous, que la pervenche ne fleurit pas dans les champs du Québec, que le thym et la marjolaine y sont également inconnus et que le chant du rossignol ne saurait déchirer le silence des nuits laurentiennes<sup>2</sup>.»

Paradoxalement, au moment où il publie ces lignes, Bernard abandonne pour longtemps la production littéraire pour se tourner vers la vulgarisation des sciences naturelles. Si son premier mentor est incontestablement Lionel Groulx à qui il soumet les premières versions de certains de ses romans, il est également un disciple du frère Marie-Victorin. Quand, en l'absence de Bernard pour raison de maladie, *L'Action nationale* publie un article dénigrant l'enseignement des sciences et la recherche scientifique tels que pratiqués à

1. H. B., «Histoire naturelle et littérature», *L'Action Nationale*, janvier 1933, p. 28.

2. *Ibid.*, p. 22.

l'Université de Montréal<sup>3</sup>, il est furieux d'avoir été associé à ce texte paru dans une revue dont il est encore officiellement le rédacteur en chef. Il démissionnera de son poste le 7 décembre 1934, en invoquant notamment cette affaire.

Le parcours naturaliste de Bernard se présente en deux temps. Le premier, de 1933 à 1936, aboutit à quelques publications pour le Cercle des Jeunes Naturalistes et à son *ABC du petit naturaliste canadien*. Le second prend place entre 1949 et 1956 et voit la publication de nombreux articles dans quelques revues et le lancement de son ouvrage *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie* en 1953.

### **Le Cercle des Jeunes Naturalistes**

L'intérêt de Bernard pour les sciences naturelles ne commence pas subitement en 1933. En 1929, dans sa chronique «Le Courrier littéraire», il présente un ouvrage sur «Les papillons diurnes de la province de Québec»<sup>4</sup> du chanoine V.-A. Huard, directeur du *Naturaliste canadien*. L'année suivante, il signe un éditorial traitant du monde des insectes<sup>5</sup>. Ces questions sont abordées – non pas loin des regards en page 6 –, mais en première page et même en éditorial. La nature l'interpelle depuis son jeune âge et s'il aime beaucoup la pêche, il ne pratique toutefois pas la chasse.

À son ami l'abbé Ovila Fournier, professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe et collaborateur de la première heure du Cercle des Jeunes Naturaliste, il écrit qu'il a trouvé pour son devoir de vacances, les noms français de 258 fleurs et plantes poussant dans l'État de New York<sup>6</sup>. Ce dernier lui répond le 30 juillet : «Ta vocation de naturaliste est bien solide [...] Tu fais du beau travail dans les 2

3. François Chantal, «Faisons comme les Anglais», *L'Action nationale*, juin 1934, p. 346-356.

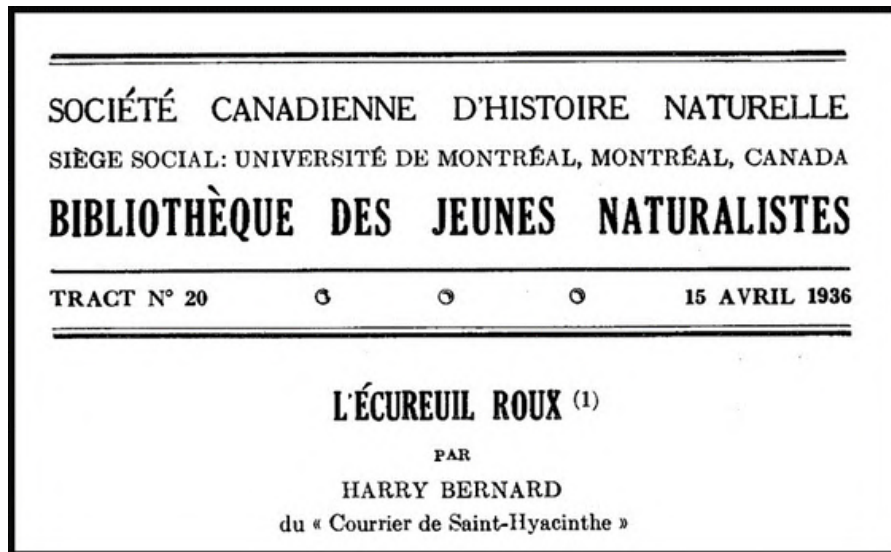
4. H. B., «Les papillons diurnes de la province de Québec», *CdStH*, 25 janvier 1929.

5. H. B., «Le monde des insectes», *CdStH*, 14 novembre 1930.

6. H. B. à l'abbé Ovila Fournier, 7 juillet 1933, BAnQ, 298/046/003.



volumes *A Wild Flowers of New York*. Ce travail nous sera à tous deux fructueux. Nous aurons bientôt aussi la petite flore de Marie-Victorin<sup>7</sup>. »



Il ne faut pas se surprendre qu'il ait suivi de très près la fondation, en 1931, des Cercles des Jeunes Naturalistes, sans doute grâce à la complicité de son ami du Séminaire, et qu'il figure, lui aussi, parmi les tout premiers collaborateurs avec les

Marie-Victorin, Jacques Rousseau et le frère A-

drien. Il rédige trois textes pour les jeunes membres des différents cercles : le 15 novembre 1934, il traite du [Tamia rayé](#)<sup>8</sup> (tract n°12), puis de [L'écureuil volant](#) (tract n° 19) et de [L'écureuil roux](#) (tract n° 20), publiés simultanément le 15 avril 1936. Dans ses propos introductifs d'un article paru dans *Le Courrier* qui reproduit celui sur le Tamia, Bernard informe les lecteurs qu'ils sont tirés à 25,000 exemplaires<sup>9</sup>. Chaque article tient en quatre pages et aligne tout au plus 1,200 mots. Le texte est émaillé d'une ou deux illustrations en noir et blanc comme celle de la figure suivante.

7. Ovila Fournier à H. B., 30 juillet 1933, BAnQ, 298/046/003.

8. Nous tenons à remercier les Cercles des Jeunes Naturalistes de Montréal de nous avoir transmis une copie de ces documents qui nous ont permis de constater qu'à cette époque, le mot tamia s'écrivait avec un S à la fin. Par ailleurs, ce n'est pas sans une certaine dose de fierté que le coauteur de cette biographie a rédigé, en 2011, les tracts devenus feuillets électroniques n°s 116 et 117 de la même série («Pour apprivoiser les champignons, prenez les empreintes de leur chapeau», juin 2011, 8 p.; «Comment calculer l'âge de certains champignons?», décembre 2011, 7 p.).

9. H. B., «Deux nouveaux tracts, contributions de Maskoutains, ont été publiés par la Société d'Histoire Naturelle», *CdStH*, 21 décembre 1934, p. 1.

### **L'ABC du petit naturaliste canadien**

La popularité ou à tout le moins le tirage de ces textes de vulgarisation scientifique l'incite vraisemblablement à proposer à son éditeur Albert Lévesque<sup>10</sup> un ouvrage qu'il intitule *ABC du petit naturaliste canadien* qui réunirait de brèves descriptions relatives à la faune et à la flore canadiennes. Le contrat, signé le 12 octobre 1935, prévoit dix brochures de 10,000 mots chacune et portant sur les thèmes suivants : le fermier, le chasseur, le pêcheur, l'oiseleur, l'entomologiste, le botaniste, l'arboriste, l'herboriste, le jardinier et le minéralogiste<sup>11</sup>.



**Figure 3** Le dessin d'un tamia rayé illustrant le tract du même titre; Cercle des Jeunes Naturalistes, 1934, p. 3.

En septembre, avant même la signature d'un contrat, Lévesque a déterminé le format de la brochure portant sur les poissons<sup>12</sup>. Avec six pages allouées à l'introduction et des pages de 300 mots, [la brochure s'étend sur 64 pages](#). Et dès l'année suivante, cinq premières brochures adoptent ce format. Les textes sont de Bernard, mais toutes les illustrations (en noir et blanc sauf pour la page titre) sont de l'artiste J.-Arthur Lemay et demeurent la propriété de Lévesque. Les droits d'auteur versés à Bernard sont fixés à un cent et demi l'exemplaire vendu 25¢. Après épuisement, on anticipe un deuxième tirage de 10,000 exemplaires avec un versement de droits d'auteur haussé à deux cents et demi.

10. Il n'est pas exclu que ce soit Lévesque qui y ait d'abord vu une belle occasion d'affaires.

11. Entente entre Albert Lévesque et H. B., 12 octobre 1935, BAnQ, 298/010/010.

12. Albert Lévesque à H. B., 10 septembre 1935, BAnQ, 298/046/014.

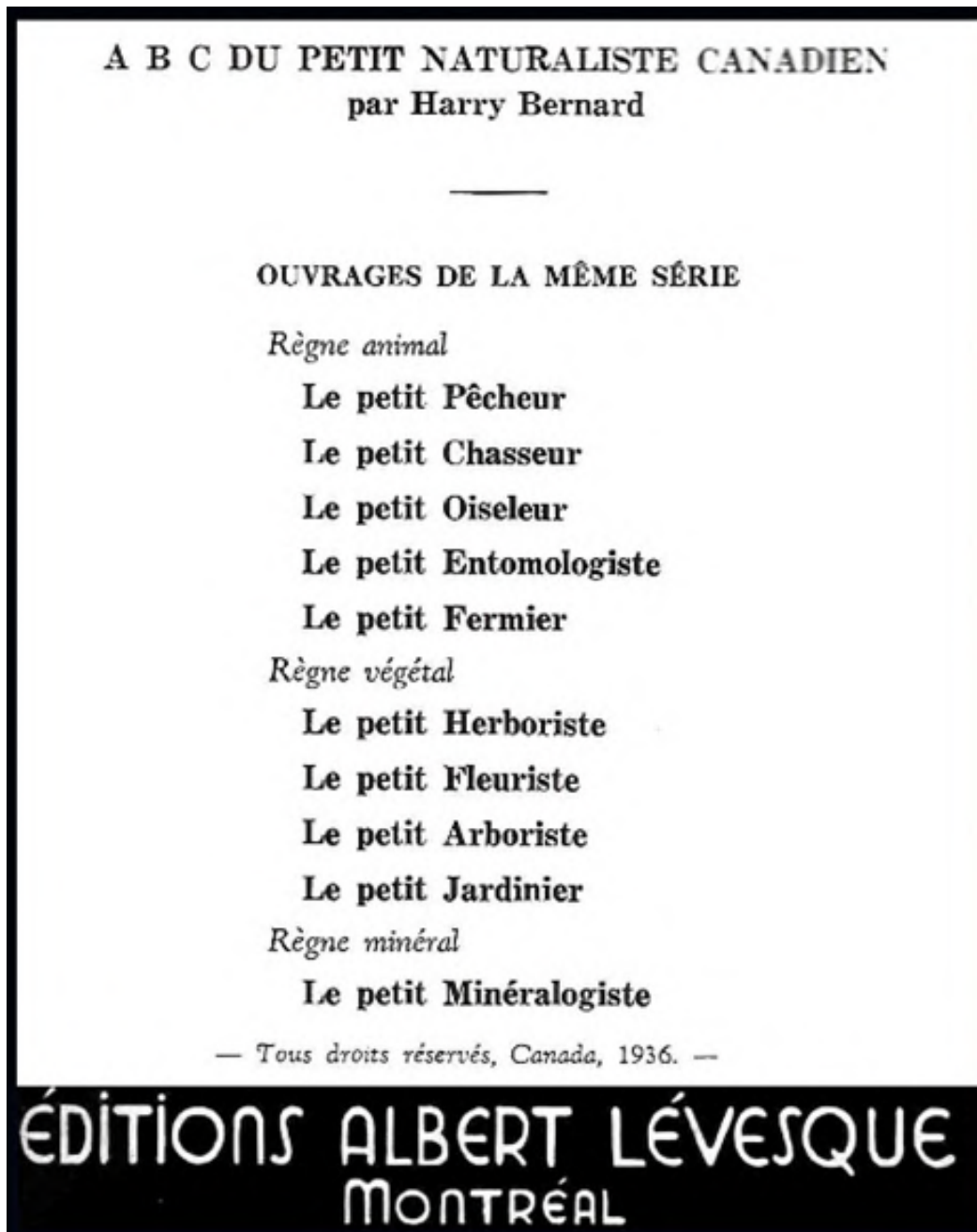


Figure 4 Les dix fascicules de l'*ABC du Petit Naturaliste Canadien* annoncés en 1936 par les Éditions Albert Lèvesque.

Chaque ouvrage se termine par une brève bibliographie, témoignant ainsi de la provenance de ses sources qui, pour la moitié peut-être, est états-unienne. Comme on le sait, Bernard s'approvisionne sur une base régulière de livres à Paris, New York et un peu partout. En juin 1934, alors qu'il reçoit par la poste

des ouvrages en botanique, en ornithologie et en mammalogie<sup>13</sup>, il se plaint auprès du commissaire des douanes du Canada que le bureau de Saint-Hyacinthe charge des frais trop élevés<sup>14</sup>.

À son ami Fournier qui enseigne depuis 1935 l'entomologie à l'Université de Montréal et qui lui demande de la documentation sur les rongeurs afin d'identifier un insecte parasite du tamia rayé, il lui suggère, le 30 août 1935,

trois ouvrages en anglais, utilisant sans doute sa bibliothèque scientifique qui s'est enrichie rapidement<sup>15</sup>.

Ses connaissances naturalistes ne sont pas que livresques, loin de là. À chaque année, Bernard prend au moins deux semaines de vacances pour s'évader dans la nature, le plus souvent en Mauricie, afin de pêcher avec quelques amis, faire du canot et vivre en forêt. Ces séjours alimentent ses descriptions de la nature.

Seulement cinq des dix ouvrages prévus au contrat verront finalement le jour à l'été 1936, soit le pêcheur, le chasseur, l'oiseleur, l'entomologiste et le fermier. Bernard qui, en juin, a acheté 250 exemplaires, en vend directement au *Courrier* comme l'indiquent quelques publicités.

*Pour vos enfants*  
*Pour vous-même*

**A B C**  
**du Petit Naturaliste**  
**Canadien**

Par HARRY BERNARD

Cinq fascicules illustrés par J.-A. LEMAY:

Le Petit pêcheur  
Le Petit chasseur  
Le Petit oiseleur  
Le Petit entomologiste  
Le Petit fermier

Ces petits ouvrages, 64 pages de texte, traitent des poissons, des animaux sauvages, des oiseaux et des insectes du Canada, des animaux de la ferme.

Chaque fascicule : .25 Par poste : .28  
Les 5 fascicules, par poste : \$1.35

En vente au  
**COURRIER DE ST-HYACINTHE**

Figure 5 Une publicité parue dans *Le Courrier* du 3 juillet 1936, p. 2.

13. La mammalogie est une branche de la biologie consacrée à l'étude des mammifères.

14. H. B. au commissaire des douanes du Canada, le 20 juin 1934, BAnQ, 298/043/012.

15. Ovila Fournier à H. B., le 29 août 1935 et H. B. à Ovila Fournier, le 30 août 1935, BAnQ, 298/046/003.

Bernard prend ensuite une pause de quelques années avant de se plonger dans ses études doctorales. On ne connaît pas les causes de cet abandon du projet initial. La faillite d'Albert Lévesque qui doit vendre ses parts au gérant de la Librairie d'Action Canadienne-Française en 1937 y contribue sans doute, de même que la crise qui sévit. Par ailleurs, on ne croit pas qu'il y ait eu de réédition, en tant que telle, au cours des années 1930. Néanmoins, les cinq brochures seront réunies en un seul volume en 1939 par les Éditions de l'Action Canadienne-Française<sup>16</sup> qui ont simplement apporté à la page de couverture deux changements notables, soit l'ajout du nom de Harry Bernard comme auteur et celui du nouveau nom de la maison d'édition. D'habitude capable de faire la promotion de ses œuvres (comme il le fit le 1<sup>er</sup> mai 1936 pour le lancement de la série), il n'en a jamais dit mot dans les pages du *Courrier* en 1939.

### **Trois nouveaux fascicules en 1943**

Granger Frères reprend le catalogue de la Librairie d'Action Canadienne-Française et réédite en 1943 les cinq fascicules en conservant le nom de l'auteur en page titre. Selon ce nouveau contrat, signé le 1<sup>er</sup> avril 1943<sup>17</sup>, 5,000 exemplaires sont prévus avec une redevance de deux cents et demi sans qu'il soit encore question des cinq fascicules manquants. Deux ans plus tard, une nouvelle édition de 5,000 exemplaires paraît<sup>18</sup> et un contrat pour la première édition de cinq nouveaux fascicules est finalement signé en août 1945<sup>19</sup>. Neuf ans après la sortie de *l'ABC du petit naturaliste canadien*, Bernard prend une pause dans ses recherches doctorales pour rédiger les cinq autres fascicules.

Pour des motifs non mentionnés dans la correspondance conservée, son nouvel éditeur ne publie, en 1946, que trois des cinq fascicules (le fleuriste, le

16. Voir Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle*, volume 1, Montréal, Fides, 1999, p. 280-292.

17. Contrat entre Granger Frères et H. B., 1<sup>er</sup> avril 1943, BAnQ, 298/010/010.

18. Contrat entre Granger Frères et H. B., 13 juillet 1945, BAnQ, 298/010/010.

19. Contrat entre Granger Frères et H. B., 1<sup>er</sup> août 1945, BAnQ, 298/010/010.



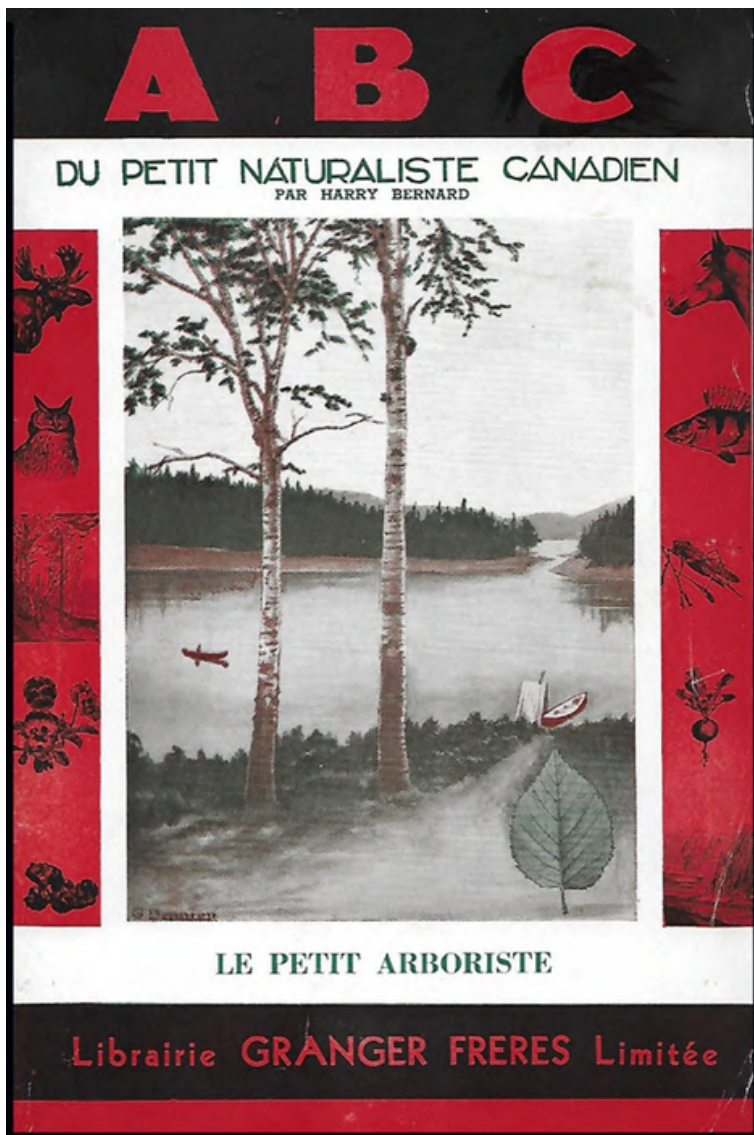


Figure 6 Page titre du fascicule du *Petit Arboriste* publié par les Éditions Granger Frères en 1943.

En 1950, Bernard relance sans succès son éditeur : «Je vous rappelle entre autres choses que vous avez en main, depuis quelques années déjà, les textes des deux derniers fascicules de la seconde série. Il va sans dire que je serais très heureux d'apprendre qu'ils vont paraître. Y aurait-il espoir, disons, pour le printemps 1951<sup>20</sup> ?» En fait, ces deux fascicules ne verront jamais le jour. Et, selon les archives conservées dans le fonds Harry-Bernard, la dernière réédition de quatre des huit fascicules (pêcheur, chasseur, oiseleur, fermier)

jardinier et l'arboriste), repoussant aux calendes grecques le botaniste et le minéralogiste. Furieux, Bernard ne fait aucune publicité dans *Le Courrier* lors de la sortie de ces trois fascicules qui, d'ailleurs, passent totalement inaperçus dans les médias.

Même si le dessinateur n'est plus le même, – c'est désormais G. Bernier qui signe les dessins –, les fascicules conservent la même facture alphabétique avec un glossaire et une courte bibliographie à la fin de laquelle on trouve notamment *La flore laurentienne* du frère Marie-Victorin, qui vient juste de décéder.

20. H. B. à J.-E. Gariépy, Granger Frères, 8 septembre 1950, BAnQ, 298/010/010.

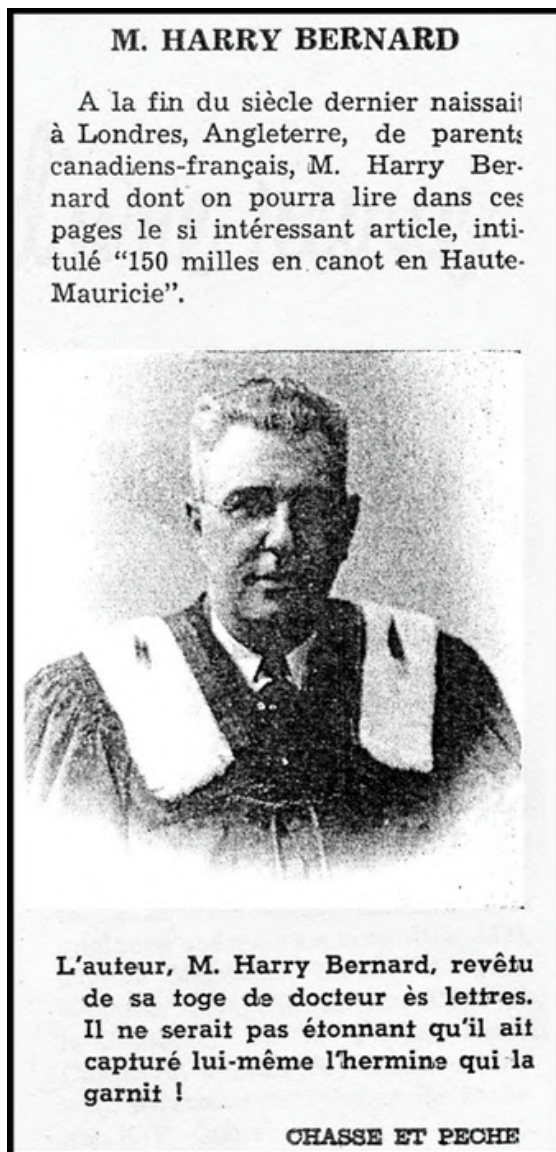
sort des presses en 1953 avec un tirage de 5,000 exemplaires qui montrent bien que, de toutes les œuvres de Harry Bernard, l'*ABC du petit naturaliste canadien* est incontestablement celle qui a eu la plus vaste diffusion au Canada français.

### La revue *Chasse et Pêche*

Après la publication de sa thèse de doctorat, Bernard, toujours à l'écriture, se lance à nouveau dans la rédaction de textes naturalistes, non pas dans des revues savantes, mais dans *Chasse et Pêche*, un nouveau magazine qui se veut populaire. Dans le premier numéro, en mai 1949, on présente les différents auteurs et Bernard, fier de son doctorat, tient à le souligner en soumettant cette photo.

C'est dans un contexte économique particulièrement favorable – la société profite de cette grande prospérité des «Trente Glorieuses» – que cette revue, dirigée par J.-L. Dussault, est lancée à Granby. Avec son ami Claude Melançon, Bernard devient un collaborateur régulier.

Entre mai 1949 et avril 1951, il publie 18 articles qui seront presque tous repris plus tard, certains plus d'une fois. À l'évidence, il a demandé de conserver tous ses droits sur ses textes. C'est ainsi que quelques-uns prendront place, peu de temps après leur première parution dans *Le Courrier*; celui de septembre 1949, qui évoque



**Figure 7 Harry Bernard posant avec sa toge de docteur ès lettres en mai 1949.**

de septembre 1949, qui évoque



la présence de loups dans la région de Saint-Hilaire, y sera repris le 11 novembre.

Ses textes, agrémentés de quelques photos de taille systématiquement trop petite, décrivent aussi ses compagnons d'excursions. Le style est élégant, mais parfois trop ampoulé, comme ici : «Nous n'étions pas au lac Cawachicamic, où folâtraient entre des îles rocheuses, sous le regard inquisiteur de grands ducs et de mouettes aux ailes blanches, des dorés de douze livres et des brochets monstres, gros comme des feuilles de tuyau<sup>21</sup>.»



Figure 8 Mise en pages du titre de son article dans *Chasse et Pêche*, mai 1949.

Pourquoi prend-il une pause au printemps 1951? Parce qu'il cherche à relancer sa carrière de romancier. Mais des refus répétés auprès d'éditeurs le conduiront à abandonner la forme romanesque. Il se remet alors à la rédaction de nouveaux articles naturalistes à l'automne 1953.

### ***Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie***

L'année précédente, il a repris ses textes parus dans *Chasse et Pêche* pour en faire un ouvrage naturaliste. M<sup>gr</sup> Albert Tessier, des Éditions du Bien Public, le publie après quelques retards, en avril 1953. Il s'agit de *Portages et routes*

21. «Du Grand Lac Clair au Kawachicamik», *Chasse et Pêche*, octobre 1950, p. 22.

*d'eau en Haute-Mauricie*. Bien sûr, Bernard en souligne la sortie dans *Le Courrier* et indique aussi où se le procurer.

Arrêtons-nous sur la composition de l'ouvrage qui renferme, outre 17 articles déjà parus dans *Chasse et Pêche*, deux textes : un paru dix ans plus tôt dans le mensuel *Le Canada français* et un autre, probablement le seul inédit de l'ouvrage : «Qu'est-ce que la conservation?».

L'article «Dans les chantiers» du *Canada français* devient «Le travail en forêt». À part quelques paragraphes scindés en deux, quelques épithètes ajoutées ici et là, il est resté tel quel, amputé néanmoins de deux paragraphes, un qui décrivait le métier de bûcheron et l'autre qui s'attardait aux concessionnaires forestiers. En somme, un travail de révision très sommaire.

Tiré à 5,000 exemplaires, l'ouvrage ne trouve pas ses lecteurs par magie. Bernard y travaille avec acharnement; il se targuera même d'avoir fait des démarches pour en écouler 2,500 exemplaires<sup>22</sup>. Le 14 mai, dans une lettre à son ami Raymond Douville des Éditions du Bien Public, il écrit :

*La publicité s'organise. Ma nouvelle, annonçant le nouvel ouvrage, a déjà paru dans La Patrie, Montréal-Matin, L'Action catholique, La Tribune de Sherbrooke et La Voix de l'Est de Granby. Grignon parlera de l'ouvrage à la radio, dimanche prochain [le] 17; il l'a annoncé. Bonenfant m'assure qu'il en parlera à la radio prochainement et me donnera un article à la Culture. Le Dr Boucher (Roméo) m'a promis un article dans son Actualité médicale. J'ai fait le service du livre aux hebdomadaires susceptibles de marcher avec nous : Le Lingot, Le Progrès du Saguenay, La Frontière de Rouyn, La Chronique de Magog et Joliette-Journal. Conrad Boisvert et Édouard Hains m'ont promis chacun un*

22. H. B. à Paul-A. Martin, Éditions Fides, 27 mai 1955, BAnQ, 298/011/004.

article. Un autre m'est promis par J.-L. Dussault dans *Chasse et Pêche*, qui m'a téléphoné pour me dire comme il est enchanté de l'ouvrage. En résumé, cela s'annonce assez bien partout<sup>23</sup>.

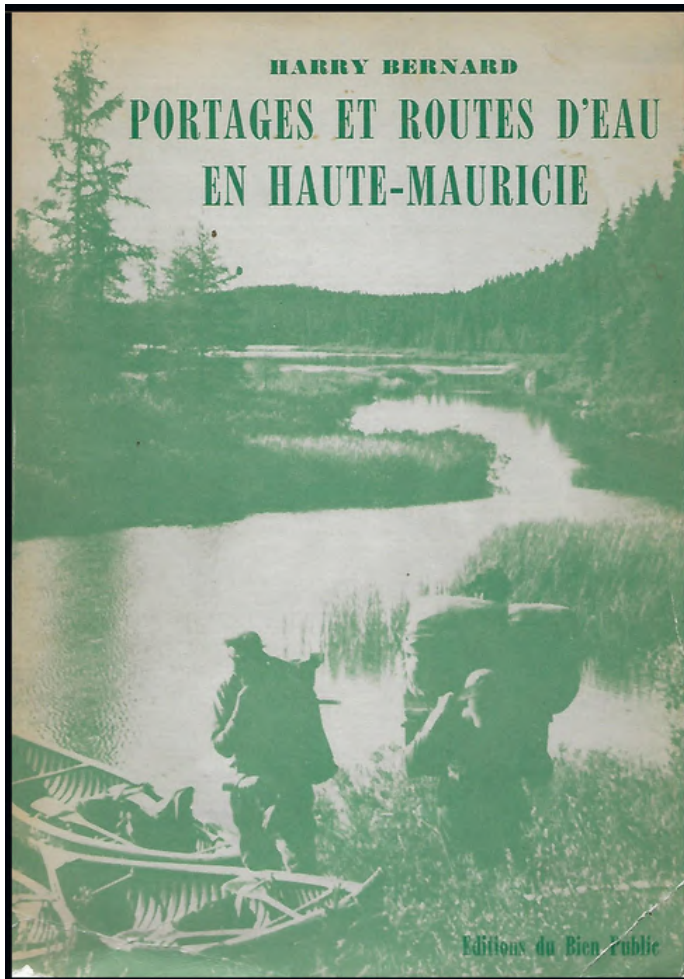


Figure 9 Page titre de *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, publié aux Éditions du Bien public en 1953.

Après la parution de l'ouvrage, la majorité des articles de *Chasse et Pêche* sera encore republiée au moins une fois, à compter du printemps 1954, soit dans le supplément du journal *La Tribune* de Sherbrooke, dans *Le Petit Almanach du chasseur et pêcheur* (voir la bibliographie des articles naturalistes en annexe). Quelques textes, comme celui intitulé «Se perdre dans les bois» auront même trois autres rééditions. Entretemps, à l'automne 1953, il se lance dans la rédaction de nouveaux articles, toujours pour *Chasse et Pêche*, y faisant paraître 22 articles en deux ans qui profiteront également de rééditions.

Quand la revue cesse ses parutions, en octobre 1955, quelques autres articles trouvent preneur dans une nouvelle revue, *Forêt Conservation* jusqu'en janvier 1957.

Revenons au printemps 1955. En raison de ses nouvelles publications à *Chasse et Pêche*, Bernard juge qu'il a déjà suffisamment de matériel pour produire

23. H. B. à Raymond Douville, 14 mai 1953, BAnQ, 298/011/004.

une suite à *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*. Il a sans doute déjà approché M<sup>gr</sup> Albert Tessier qui, sans trop se montrer intéressé<sup>24</sup>, se serait néanmoins partiellement engagé. Bernard se tourne vers les Éditions Fides. Le 27 mai, il amorce une négociation avec eux afin de déterminer le tirage et sa responsabilité dans l'écoulement d'un certain nombre d'exemplaires : «je suis prêt à acheter ferme 1,000 exemplaires du volume à publier, à 50% du prix de détail, et je serais en mesure de payer comptant sur réception de votre facture. Je crois même que mes possibilités de vente personnelles peuvent aller jusqu'à 2,000 exemplaires et plus...<sup>25</sup>».

C'est seulement à la fin de l'automne que Fides propose finalement un contrat d'édition pour l'ouvrage dont le titre provisoire est *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie, Tome II* tiré à 3,000 exemplaires. Dans une lettre adressée à Bernard, l'éditeur précise toutefois un élément qui s'avère, pour l'auteur, un premier irritant : «Il nous est assez difficile d'évaluer la longueur de votre manuscrit. Par ailleurs, le volume ne devra pas comporter plus de 152 pages de texte. Il faudra donc enlever un ou deux chapitres si, une fois la composition typographique terminée, nous constatons que le texte est trop long<sup>26</sup>. »

Bernard prend près de deux mois pour réfléchir à la proposition de Fides qui comprend un engagement de M<sup>gr</sup> Albert Tessier pour un achat de 1,000 exemplaires. Finalement, deux autres clauses du contrat font achopper le projet. La première, c'est qu'à la signature du contrat, il devait payer immédiatement 1,000\$ pour les 1,000 exemplaires qu'il s'était engagé à acheter. De plus, lors de la parution, il devra payer les 1,000 exemplaires destinés à M<sup>gr</sup> Tessier (moins 60% de remise), tout en acceptant une réduction

24. En mars 1954, dans une lettre à Eugène Doucet de la Commission des Écoles Catholiques de Montréal, Bernard indique qu'il reste encore entre 1,500 et 2,000 exemplaires invendus, ce qui pourrait expliquer le refus de Tessier; 19 mars 1954, BAnQ, 298/011/004.

25. H. B. à Paul-A. Martin, Éditions Fides, 27 mai 1955, BAnQ, 298/011/004.

26. S. Plourde des Éditions Fides à H. B., 25 novembre 1955, BAnQ, 298/011/004.

de ses droits d'auteur pour ces exemplaires. Comme il le dit dans sa réponse du 22 janvier 1956 :

*Depuis quand paye-t-on pour une marchandise que l'on n'a pas, que l'on n'a pas vue, qui n'existe même point? [...] Pourquoi m'engagerais-je au nom de M<sup>gr</sup> Tessier? J'estime qu'il est majeur et responsable. Pourquoi sacrifierais-je aussi 50 p.c. de mes droits d'auteur, parce que je vous aurais trouvé un client de 1,000 exemplaires<sup>27</sup>?*

Faute de compromis suffisant de la part de Fides, le projet ne verra jamais le jour et mettra pour ainsi dire un terme à la rédaction de nouveaux textes naturalistes.

27. H. B. à Paul-A. Martin, Éditions Fides, 22 janvier 1956, BAnQ, 298/011/004.

## ANNEXE 1

HARRY BERNARD LE NATURALISTE : BIBLIOGRAPHIE<sup>28</sup>**Ouvrages**

*ABC du petit naturaliste canadien : Le petit pêcheur* (64 p.), *Le petit chasseur* (64 p.), *Le petit oiseleur* (64 p.), *Le petit entomologiste* (64 p.), *Le petit fermier* (64 p.), Montréal, Albert Lévesque, 1936.

*ABC du petit naturaliste canadien : (2<sup>e</sup> série) Le petit fleuriste* (64 p.), *Le petit arboriste* (64 p.), *Le petit jardinier* (64 p.), Montréal, Librairie Granger, 1946.

*Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Trois-Rivières, Éditions du Bien public, 1953, 239 p.

**Articles**

«Histoire naturelle et littérature», *L'Action nationale*, janvier 1933, vol. 1, p. 18-28.

«Do Bullfrogs eat Fish?», *Canadian Field Naturalist*, vol. 47, n° 4, avril 1933, p. 75-76.

«Would a Muskrat attack a Pike?», *Canadian Field Naturalist*, vol. 48, n° 3, mars 1934, p. 53.

«Le tamias rayé», *Cercle des jeunes naturalistes*, tract n° 12, 1934 [aussi dans *CdStH*, [21 décembre 1934].

«L'écureuil volant ou polatouche», *Cercle des jeunes naturalistes*, tract n° 19, 1936.

«L'écureuil roux», *Cercle des jeunes naturalistes*, tract n° 20, 1936 [aussi dans *La vie au grand air*, vol. 1, n° 2, août 1937, p. 23-24].

«Dans les chantiers», *Le Canada français*, janvier 1942, vol. XXIX, n° 5, p. 321-335 [aussi dans *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, [dorénavant *PREHM*].

«150 milles en canot en Haute-Mauricie», *Chasse et Pêche*, mai 1949, p. 7, 8, 31 [aussi dans *PREHM*].

«L'ours noir destructeur de l'original», *Chasse et Pêche*, juin 1949, p. 6-8 [aussi dans *PREHM*; le supplément de *La Tribune* de Sherbrooke, [dorénavant *LT*], 30 avril 1955; *Le Petit Almanach du chasseur et pêcheur* [dorénavant *LPACP*], 1957 et 1963.

«Quelques types d'ouvriers forestiers», *Chasse et Pêche*, juillet-août 1949, p. 12-14 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 29 octobre 1955].

«Le loup de nos forêts attaque-t-il l'homme?», *Chasse et Pêche*, septembre 1949, p. 10-11 [aussi dans *CdStH*, 11 novembre 1949; *PREHM*; *LT*, 19 juin 1954].

«Le porc-épic blanc est une rare bête», *Chasse et Pêche*, octobre-novembre 1949, p. 5-6 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 14 mai 1955; *LPACP*, 1965].

28. Cette bibliographie, que nous avons légèrement revue, est d'abord parue dans l'édition du roman de Harry Bernard, *Une autre année sera meilleure*, paru en 2013 aux Éditions David, p. 287-291.



- «Au Grand Lac Clair», *Chasse et Pêche*, décembre 1949, p. 7-10 [aussi dans *PREHM*].
- «De l'orignal, roi de nos forêts», *Chasse et Pêche*, janvier-février 1950, p. 3-6 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 2 juillet 1955].
- «Se perdre dans les bois», *Chasse et Pêche*, mars-avril 1950, p. 10-13 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 4 juin 1955; *LPACP*, 1963; *Le Mauricien Médical*, juillet-août-septembre 1969].
- «Le Brochet du Nord», *Chasse et Pêche*, mai 1950, p. 3-7 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 8 octobre 1955].
- «Des oiseaux rapaces diurnes et nocturnes», *Chasse et Pêche*, juin 1950, p. 16-19 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 6 août 1955; *LPACP*, 1965].
- «Nos écureuils arboricoles», *Chasse et Pêche*, juillet-août 1950, p. 5-9 [aussi dans *PREHM*].
- «La marmotte et le tamia», *Chasse et Pêche*, septembre 1950, p. 9-12 [aussi dans *PREHM*].
- «Du Grand Lac Clair au Cawachicamik», *Chasse et Pêche*, octobre 1950, p. 19-22 [aussi dans *CdStH*, 23 mars 1951; *PREHM*; *LT*, 26 novembre 1955; *LPACP*, 1962].
- «Au lac Kawachikamik», *Chasse et Pêche*, décembre 1950, p. 11-14 [aussi dans *CdStH*, 30 mars 1951; *PREHM*; *LT*, 5 et 12 juin 1954; *LPACP*, 1962].
- «Les jours sont longs», *Chasse et Pêche*, janvier 1951, p. 9-12.
- «Bêtes... petites et grandes», *Chasse et Pêche*, février 1951, p. 3-6 [aussi dans *CdStH*, 6 avril 1951; *PREHM*; *LT*, 12 juin 1954].
- «Au pays des Têtes-de-Boules», *Chasse et Pêche*, mars 1951, p. 9-12 [aussi dans *CdStH*, 4 mai 1951; *PREHM*; *LT*, 3 juillet 1954].
- «Les dangers du feu dans la grande forêt», *Chasse et Pêche*, avril 1951, p. 3 -6 [aussi dans *PREHM*; *LT*, 23 juillet 1955].
- «Le voyage commence mal!», *Chasse et Pêche*, octobre 1953, p. 4-7 [aussi dans *LT*, 6 mars 1954].
- «Un lac qui ne tient pas ses promesses», *Chasse et Pêche*, novembre 1953, p. 9-12.
- «Les tourbières riment mal avec les sueurs du portage», *Chasse et Pêche*, décembre 1953, p. 4-6 [aussi dans *LT*, 10 et 17 avril 1954].
- «Les lièvres du lac Fou», *Le Petit Almanach du chasseur et pêcheur*, 1954, p. 55-66 [aussi dans *LT*, 18 décembre 1954].
- «La dernière étape», *Chasse et Pêche*, janvier 1954, p. 5-7.
- «Portrait à la plume d'un homme du bois», *Chasse et Pêche*, février 1954, p. 7-10.
- «Un orignal vient manger à la rivière», *Chasse et Pêche*, mars 1954, p. 7-9.
- «Du cerf ou chevreuil de Virginie», *Chasse et Pêche*, avril 1954, p. 8, 9, 12 [aussi dans *LT*, 23 décembre 1954].
- «La voie du retour», *La Tribune*, 24 avril 1954, p. 1, 16.
- «Nous remontons vers les hauts», *Chasse et Pêche*, mai 1954, p. 4-5 [aussi dans *LT*, 31 juillet 1954; *LPACP*, 1967].
- «Le chemin du lac Ottawa», *Chasse et Pêche*, juin 1954, p. 4, 5, 7 [aussi dans *LT*, 7 août 1954; *LPACP*, 1966].

- «Les plaisirs du canot», *Chasse et Pêche*, juillet 1954, p. 5-6 [aussi dans *LT*, 18 septembre 1954; *LPACP*, 1966].
- «À travers un renversis», *Chasse et Pêche*, août 1954, p. 5-6, 8 [aussi dans *LT*, 25 septembre 1954; *LPACP*, 1966].
- «Arrêt au Lac Croche», *Chasse et Pêche*, septembre 1954, p. 9, 11 [aussi dans *LT*, 6 novembre 1954; *LPACP*, 1967].
- «La souris des bois», *Le Samedi*, 11 septembre 1954 [aussi dans *LT*, 19 février 1955; *LPACP*, 1955].
- «Le porc-épic», *Le Samedi*, 25 septembre 1954.
- «Domaine enchanté de vers légers», *Chasse et Pêche*, octobre 1954, p. 8-9 [aussi dans *LT*, 13 novembre 1954; *LPACP*, 1968].
- «Trucs, Recettes et Procédés», *Chasse et Pêche*, novembre 1954, p. 6-8 [aussi dans *LT*, 26 mars 1955; *LPACP*, 1964].
- «Autres Trucs et Procédés», *Chasse et Pêche*, décembre 1954, p. 6-8 [aussi dans *LPACP*, 1964].
- «Le vison : le gentleman-cambrioleur de notre faune», *Chasse et Pêche*, janvier 1955, p. 10-12 [aussi dans *LT*, 12 février 1955; *LPACP*, 1965].
- «Le rat musqué... castor manqué», *Chasse et Pêche*, février 1955, p. 14-16 [aussi dans *LT*, 19 mars 1955].
- «Un sage et un sot: le porc-épic», *La Tribune*, 5 mars 1955, p. 1, 4 et 11 [aussi dans *LPACP*, 1955 et 1961].
- «Chez les gars de chantier», *La Tribune*, 16 avril 1955, p. 1, 16.
- «Vers la boue liquide du lac des Sables», *Chasse et Pêche*, juin 1955, p. 6, 7, 18.
- «Un coin perdu dans la montagne», *Chasse et Pêche*, juillet 1955, p. 4-6.
- «L'orignal, roi de la forêt», *La Tribune*, 2 juillet 1955, p. 1, 16.
- «Nous abordons au Lasso», *Chasse et Pêche*, août 1955, p. 4, 5, 16.
- «Petits (!) brochets de 12 à 15 livres», *Chasse et Pêche*, septembre 1955, p. 8-9.
- «Dame Mouffette : la grande méconnue du règne animal», *La Tribune*, 17 septembre 1955, p. 1, 16 [aussi dans *LPACP*, 1961].
- «Du mauvais temps sur le Mondanac», *Chasse et Pêche*, octobre 1955, p. 6-8.
- «Révolution au Gilardo», *La Tribune*, 14 janvier 1956, p. 1, 16 [aussi dans *LPACP*, 1967].
- «Un timide et un doux: le lynx du Canada», *Le Petit Almanach du chasseur et du pêcheur*, 1956, p. 35-41.
- «La Vermillon à l'eau basse», *La Tribune*, 4 février 1956, p. 1, 11, 13.
- «On tourne un film», *Forêt Conservation*, février 1956, p. 11-13.
- «Vers la réserve indienne de Manowan», *Forêt Conservation*, avril 1956, p. 27, 29, 30.
- «Quatre milles d'eau», *Forêt Conservation*, mai-juin 1956, p. 29, 31, 32.
- «Nous manquons de piquer une tête», *Forêt Conservation*, juillet-août 1956, p. 30-32.

«Le Lac Marie-Alice et son mauvais caractère!», *Forêt Conservation*, novembre 1956, p. 32.

«Le Lac Marie-Alice et son mauvais caractère! (suite)», *Forêt Conservation*, janvier 1957, p. 24-25.

«Lointains paysages de songe et de cauchemar», *Le Mauricien médical*, vol. IX, n° 1, janvier-février-mars 1969, p. 43-49 [aussi dans *LPACP*, 1969; *Le Bien public*, vendredi 30 mai 1969].

«L'orignal et son comportement souvent étrange, dans son habitat naturel», *Le Mauricien médical*, vol. X, n° 2, avril-mai-juin 1970, p. 39-46.

«Quelques aspects nouveaux ou peu connus ou mal connus de la vie du lièvre», *Le Mauricien médical*, vol. X, n° 3, juillet-août-septembre 1970, p. 38-45.

## **PARTIE IV**

### **LE ROMANCIER**

## CHAPITRE 8

### L'ÉPHÉMÈRE CONSÉCRATION DE *JUANA, MON AIMÉE*<sup>1</sup>

Le 4 octobre 1932, Athanase David, secrétaire de la province de Québec, fait parvenir à Harry Bernard ce mot : «Il me fait plaisir de vous inclure le chèque portant le numéro B21416, fait à votre ordre, pour le montant de 1,700\$, représentant le prix qui vous a été adjugé par le jury chargé de juger les œuvres littéraires<sup>2</sup>.» C'est ainsi, qu'au plus fort de la crise économique, le romancier reçut pour son roman *Juana, mon aimée* l'équivalent en dollars d'aujourd'hui de plus de 36,000\$, dans le cadre du concours des prix David que le Gouvernement du Québec avait institué en 1923<sup>3</sup>.

Deux semaines auparavant, on avait révélé le nom des cinq lauréats des prix David lors d'une cérémonie tenue à Montréal afin de récompenser les œuvres de fiction. Respectant la séquence triennale des concours établie depuis quelques années, celui de 1932 avait porté uniquement sur les œuvres publiées au cours des trois années précédentes. Afin de multiplier ses chances, Bernard avait soumis également un autre roman, *La ferme des pins*, publié en 1930 chez le même éditeur, Albert Lévesque<sup>4</sup>.

Le succès de *Juana, mon aimée*, effacé des ouvrages récents d'histoire littéraire<sup>5</sup>, mérite pourtant qu'on s'y arrête. Quelles sont les étapes qui aboutissent

1. Ce chapitre reprend presque intégralement un article que nous avons publié sous le même titre dans la revue *MENS, Revue d'histoire intellectuelle et culturelle*, vol. 15 n° 2, (printemps 2015), p. 49-83.

2. Athanase David à H. B., 4 octobre 1932, BAnQ, 298/011/002.

3. Silvie Bernier, «Prix littéraires et champs du pouvoir : le prix David, 1923-1970», M. A. (études françaises), Université de Sherbrooke, 1983; pour l'origine et le contexte historique entourant la création du prix, voir le chapitre deux, p. 22-47.

4. H. B. à Albert Lévesque, 14 janvier 1932, BAnQ, 298/046/014.

5. L'ouvrage de Denis Saint-Jacques et Lucie Robert est à ce titre fort éloquent, car le roman n'est même pas cité dans l'index des œuvres; voir *La vie littéraire au Québec, 1919-*

**Les titulaires  
du prix David**

**M. Harry Bernard obtient le prix de roman et MM. Alfred Desrochers et Robert Choquette, le prix de poésie**

Les titulaires du prix David pour 1932 sont: MM. Harry Bernard, Alfred Desrochers et Robert Choquette, pour les sections françaises et Mme Anna B. Montreuil, J.-W.-C. Taylor et Mlle Gertrude Bartlett, pour les sections anglaises.

Voici la liste des ouvrages couronnés:

**Concours "A":** travail d'imagination — prose.

**Section française:** prix de \$1,700 attribué à M. Harry Bernard, pour son ouvrage "Juana, mon aimée".

**Section anglaise:** prix de \$600 attribué à Madame Anna B. Montreuil pour son livre "Dumbell".

**Concours "B":** Ouvrage d'imagination en vers:

**Section française:** prix de \$1,700 ex-aequo à M. Alfred Desrochers, pour "A l'ombre de l'Orford", et à M. Robert Choquette, pour "Metropolitan Museum" — Suite Maritime — Poèmes.

**Section anglaise:** prix de \$600 attribué à Mme J.-W.-C. Taylor — Gertrude Bartlett, pour "The White Bird" et d'autres poèmes.

Figure 1 «Les titulaires du prix David», *Le Devoir*, 20 septembre 1932, p. 4,

à cette consécration, quel rôle actif a joué Bernard et pourquoi cet effacement? L'histoire de ce roman, riche d'enseignement, permet d'éclairer l'institution littéraire canadienne-française qui se consolide à cette époque alors que s'installe l'âge de la critique.

Pour nourrir cette réflexion, nous puiserons non seulement à même la riche correspondance de Bernard, conservée notamment dans son fonds d'archives, qui révèle les étapes antérieures à la publication du roman et les confidences d'écrivains dans la sphère privée, mais également dans la sphère publique où l'accueil critique réservé à l'œuvre a fait l'objet du dépouillement d'une trentaine de publications. Nous avons pu ainsi recueillir une cinquantaine de comptes rendus et d'articles qui exposent un intéressant système de réception<sup>6</sup> et mettent en évidence les opinions des principaux ténors de l'époque. Ces commentaires, largement positifs, ont sûrement influencé l'évaluation des sept membres francophones du jury. Numérisés et accessibles en

1933 : *Le nationaliste, l'individualiste et le marchand*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 725.

6. Voir Daniel Chartier, *L'émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*, Montréal, Éditions Fides, 2000.



ligne en version intégrale<sup>7</sup>, ces textes présentent un large éventail de points de vue et permettent de prendre la mesure des qualités et des défauts retenus par les critiques.

### ***Juana, mon aimée* dans l'œuvre de Harry Bernard**

Assuré d'un gagne-pain en tant que journaliste à compter de décembre 1919, il se lance rapidement dans l'écriture poétique, mais surtout romanesque. Dès 1922, il commence un premier roman, *L'homme tombé...*, publié l'année suivante et dont la teneur l'inscrit assurément dans le courant régionaliste. Bernard, qui considère Groulx comme son mentor, produira quelques romans au service de la nation dans lesquels, pour reprendre l'expression de Lucie Robert, Bernard fait œuvre nationale plutôt qu'œuvre littéraire<sup>8</sup>. Il s'y emploie avec assiduité, engrangeant presque une œuvre par année. À deux reprises, il décroche un prix David, un pour *L'homme tombé...* en 1924 (500\$) et un autre pour *La terre vivante* en 1926 (500\$). Compte tenu de leur faible qualité littéraire, c'est assurément la thèse plus que le contenu qu'on récompense alors. Dans toute son écriture romanesque, il conservera un point de vue régionaliste en prônant un vocabulaire de chez nous, une description des lieux, de la faune et de la flore qui nous représentent. Tel est le romancier encore à l'œuvre dans *La ferme des pins* publié en 1930 et soumis à ce concours de 1932.

Mais *Juana, mon aimée* est d'une tout autre facture. Ayant besoin de repos, le journaliste Raymond Chatel s'exile en Saskatchewan où il rencontre Juana.

7. La mise en ligne de tous ces comptes rendus permet aux lecteurs un accès direct au texte et nous autorise du même souffle à prendre une certaine liberté dans la transcription des titres et des extraits cités, évitant, par exemple, l'utilisation du [sic] et une variation dans l'identification de certains intitulés, voir [«Les écrits de Harry Bernard»](#).

8. Lucie Robert, «L'institution littéraire», dans Denise Lemieux (dir.), *Traité de la culture*, Québec, Éditions de l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC), 2002, p. 352.

Suite à un malentendu – que les critiques jugeront boiteux et fort discutable –, ils devront mettre fin à leur idylle. Si ce roman a beaucoup plu à sa sortie, c'est qu'il en a surpris plusieurs, en évacuant le roman à thèse au profit d'une histoire d'amour et en adoptant une structure narrative peu connue au Canada français qui abandonne le narrateur omniscient.

### L'élaboration et l'impression d'une version finale

Fidèle à ses habitudes, Bernard soumet d'abord le manuscrit de *Juana* en décembre 1930 à Lionel Groulx. Ce dernier tarde à lui répondre; il lui adresse, le 2 janvier, des commentaires généraux dans lesquels il le félicite de ses progrès : «Quand je me rappelle votre laborieuse manière des premiers

temps, je trouve franchement à me réjouir et admirer, devant ce style alerte, aéré, fleur de soleil<sup>9</sup>.» Incapable toutefois de dire encore si *Juana* représente son meilleur roman, Groulx lui avoue sa préférence pour *La terre vivante* qu'on devine à ses yeux plus terroiriste, plus bénéfique pour la nation.

Comme il l'avait fait pour *La ferme des pins*<sup>10</sup>, Bernard ne se contente pas de ces quelques généralités et demande l'avis de son ami Alfred DesRochers qui, le 8 janvier 1931<sup>11</sup>, l'invite une première fois à lui soumettre le manuscrit,



Figure 2 Page titre de *Juana, mon aimée*, deuxième édition, parue en 1932.

9. Lionel Groulx à H. B., 2 janvier 1931, Fondation Lionel-Groulx, fonds Lionel-Groulx, CLG1.

10. Alfred DesRochers à H. B., 21 avril 1930, *Conversation poétique. Correspondance littéraire entre Harry Bernard et Alfred DesRochers*, édition préparée par Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, Ottawa, Éditions David, 2005, p. 99.

11. Alfred DesRochers à H. B., 8 janvier 1931, *Conversation*, p. 161.

puis à nouveau le 23<sup>12</sup>. Bernard, qui admire la poésie de DesRochers a confiance en lui; c'est un ami et un confident. D'ailleurs, le poète de Sherbrooke jouera, comme nous le verrons plus loin, un rôle-clef dans le succès de *Juana*. Finalement, le 26 janvier, Bernard lui envoie le manuscrit. «Relativement à *Juana*, je te demande de me signaler toutes les fautes de français et de goût, les impropriétés, les anachronismes, les sottises de toutes variétés que tu pourras y trouver<sup>13</sup>.»

Dès le lendemain, DesRochers lui adresse quelques remarques fort pertinentes dans lesquelles il le met en garde contre le monologue intérieur, peu compris des lecteurs; il souligne aussi le manque d'émotion, de sensualité de ce texte pourtant axé sur le sentiment amoureux.

*Et ça m'amène à ton roman, dont je viens de lire 22 pages sur le temps de la compagnie. C'est très bien jusque-là. Seulement, ici encore, ce roman a trop de technique pour plaire à nos imbéciles. Nul ne comprend le procédé du monologue intérieur, l'une des plus belles découvertes de l'écriture moderne. Mon roman Nous avons joué dans l'Île est justement composé d'après ce procédé, ce qui me fait douter qu'il y ait une demi-douzaine de personnes qui le comprennent<sup>14</sup>.*

*Quant au style de Juana, il me semble supérieur à tout ce que tu as écrit à date – et c'est dans l'ordre. Il y a une chose qui m'étonne et je te le dis tout de suite, c'est que quand tu dépeins un intérieur ou un caractère, je ne trouve pas un mot à redire; mais dès que tu parles d'un paysage, il faut que tu le métaphysicises. J'ai noté au passage, «des silences complets, immenses, et poignants». C'est peut-être*

12. Alfred DesRochers à H. B., 23 janvier 1931, *Ibid.*, p. 169.

13. H. B. à Alfred DesRochers, 26 janvier 1931, *Ibid.*, p. 173.

14. Comme on le verra plus loin, la remarque de DesRochers sur la nouveauté du procédé narratif de Bernard qui abandonne le narrateur omniscient pour un monologue intérieur est tout à fait juste.

*parce que je suis essentiellement sensuel, mais ces mots-là ne me font rien voir. Pourquoi pas un silence «cru». Ça me transirait et me ferait ressentir toutes les impressions que tu as transposées dans tes épithètes métaphysiques<sup>15</sup>.*

Dès le début de février, lors d'une rencontre à Montréal, DesRochers informe Albert Lévesque du projet de Bernard. Sans avoir lu le manuscrit, l'éditeur ne semble pas, toutefois, enthousiasmé par le roman<sup>16</sup>. C'est seulement le 23 février que DesRochers lui adresse le manuscrit annoté, accompagné d'une longue lettre<sup>17</sup> dont nous citons quelques extraits<sup>18</sup>.

*Mon cher Bernard,*

*J'ai tenu ma promesse à Juana. J'ai passé toute une après-midi en sa compagnie et je me suis permis de faire des annotations dans les marges trop étroites du malcommode papier où elle est embaumée. C'est ton roman le plus solidement étoffé encore. [...]*

*Ta phrase est trop volontairement dépouillée de tout ornement. Je sais aussi bien que toi que c'est la mode d'aujourd'hui; qu'aux États-Unis, Hemingway et ses suivants se font un devoir de tordre le cou à l'éloquence, mais – et tu ne me sembles pas l'avoir complètement évité – le danger de cette méthode, c'est que le tour de phrase devienne standardisé. Quand on a lu une dizaine de pages, on a tellement ta syntaxe en tête qu'on perd tout espoir d'imprévu. [...]*

*Tu viens de renouveler complètement ta pensée et tes domaines d'intérêt en abordant l'amour et la psychologie féminine, où tu fais*

15. Alfred DesRochers à H. B., 27 janvier 1931, *Conversation*, p. 175.

16. H. B. à Alfred DesRochers, 6 février 1931, *Ibid.*, p. 182.

17. Alfred DesRochers à H. B., 23 février 1931, *Ibid.*, p. 198-200.

18. Voir, dans *Conversation*, le feuillet aux pages 199 et 200.

*des notations d'une finesse peu accoutumée au pays; renouvelle donc ton style, maintenant. Il ne s'agirait que de tourner différemment une phrase ici et là, de fondre ensemble trois ou quatre de tes phrases nerveuses en une période pulpeuse; de changer quelques épithètes de place et le tour serait joué.*

[...]

*Bonjour, et dis-moi que tu te sacreras de mes remarques.*

*Alfred D.*

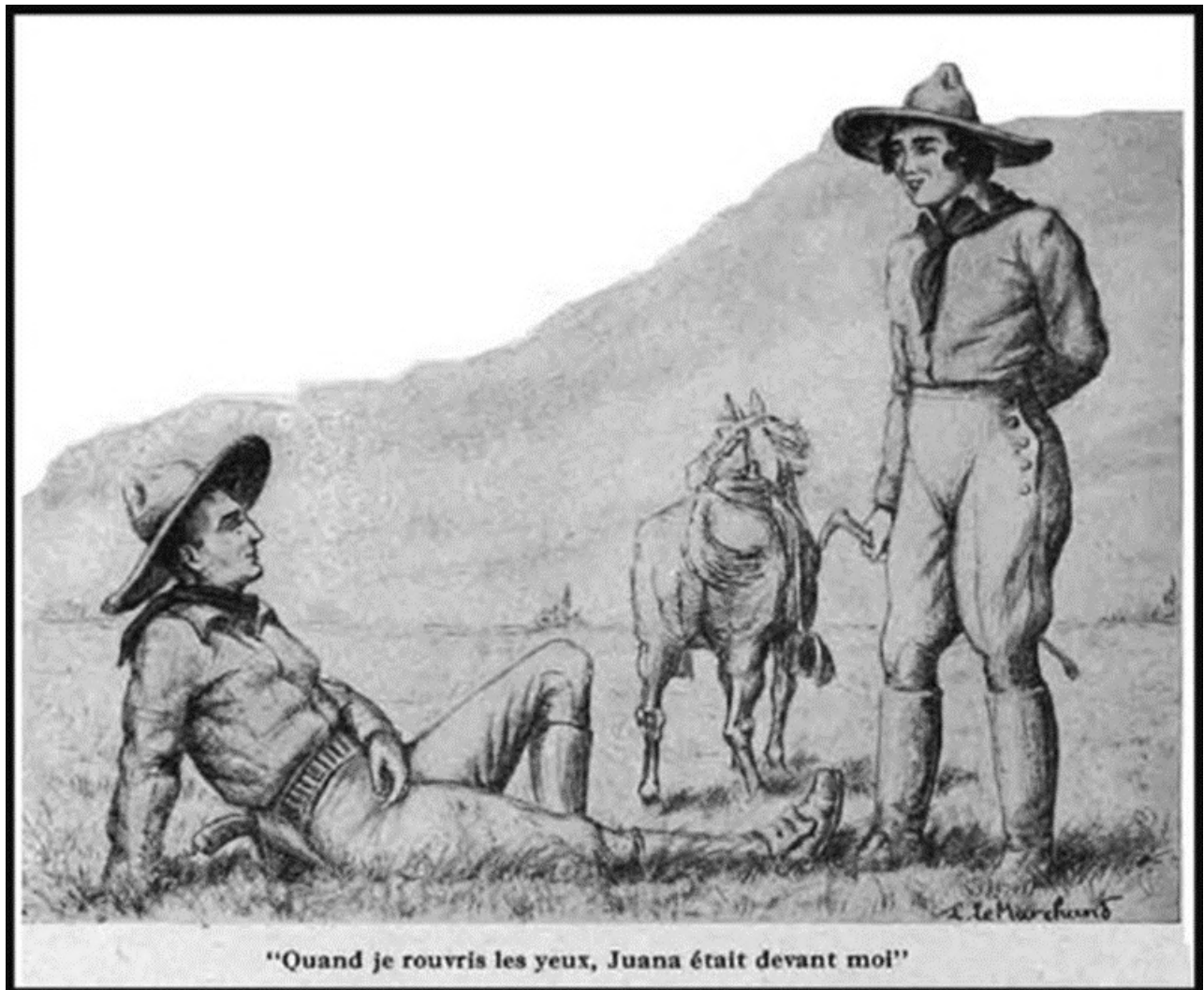


Figure 3 Illustration tirée de l'édition de *Juana, mon aimée* parue dans *La Revue moderne* de mars 1936, p. 16 (dessin de L. Le Marchand).

Ayant probablement tenu compte, du moins en partie, des commentaires de DesRochers, Bernard lui soumet une nouvelle version le 1<sup>er</sup> mars. «Naturellement», comme il le mentionne ce jour-là, «je me réserve le droit de ne pas tenir compte de tes indications. De temps à autre, je ferai les corrections indiquées. Et je passerai pour bien écrire ma langue, grâce à toi<sup>19</sup>.»

Ne disposant ni des versions soumises ni des manuscrits annotés, nous ne pouvons comparer avec la version imprimée et mesurer ainsi l'ampleur des corrections suggérées et l'importance de la contribution de DesRochers. Signalons que le 12 mai, Bernard avouera à son ami : «Quant à *Juana*, je ne l'ai pas revue. Elle aura grandi quand je reprendrai mes attentions, et elle ne sera que plus belle fille<sup>20</sup>.» Cela nous porte à croire qu'il a laissé dormir son manuscrit quelque temps.

L'été 1931 demeure très chargé pour Bernard. La campagne électorale provinciale de l'été 1931, – les élections ont lieu le 24 août –, ainsi que les deux poursuites judiciaires dans lesquelles il est impliqué contre le député et maire de Saint-Hyacinthe T.-D. Bouchard pour libelle diffamatoire l'accaparent sans doute beaucoup. Il réussit tout de même à soumettre une dernière version à Donatien Frémont le 16 juillet. «Je vous demanderais donc d'en prendre connaissance et de l'écheniller soigneusement au point de vue des erreurs, anachronismes, naïvetés, – touchant la vie de l'Ouest et de la Saskatchewan en particulier –, qui auraient pu s'y glisser<sup>21</sup>.» Moins de deux semaines plus tard, Frémont le félicite pour la justesse de son portrait de l'Ouest, tout en lui suggérant une douzaine de corrections<sup>22</sup>.

19. H. B. à Alfred DesRochers, 1<sup>er</sup> mars 1931, *Ibid.*, p. 204.

20. H. B. à Alfred DesRochers, 12 mai 1931, *Ibid.*, p. 215.

21. H. B. à Donatien Frémont, 16 juillet 1931, BAnQ, 298/011/001.

22. Donatien Frémont à H. B., 29 juillet 1931, BAnQ, 298/011/001. Claude Melançon a aussi lu le manuscrit, sans que l'on sache cependant quand il l'a commenté; voir Claude Melançon à H. B., non daté, mais vraisemblablement en octobre ou novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

À compter du mois d'août, à titre de gérant de l'atelier d'imprimerie du *Courrier*, il se charge de l'impression du roman<sup>23</sup>. Le 5<sup>24</sup>, il fait parvenir à Albert Lévesque des échantillons des caractères d'imprimerie qu'il compte utiliser. Dans la même foulée, Bernard l'informe qu'il lui retournera prochainement le contrat d'édition. Le 26, il fait connaître son choix de papier, du «Eggshell, 19 X 30, subat. 60 lbs<sup>25</sup>» et demande à Lévesque de lui en envoyer dès qu'il en aura trouvé. Ce n'est que le 10 septembre<sup>26</sup> que l'éditeur l'avise de l'envoi prochain du papier recherché. Finalement, le 4 octobre 1931, 1,000 exemplaires de *Juana* sortent des presses de l'hebdomadaire.

### La promotion du roman

Lévesque et Bernard sont bien conscients qu'il faut faire connaître le roman avant même sa parution afin d'en faciliter la vente. Dès avril, le romancier a tenté, sans succès, de convaincre Roméo Leblanc, secrétaire de la *Revue de l'Université d'Ottawa*, de faire paraître un chapitre inédit de *Juana*<sup>27</sup>. Ayant accepté, malgré ses multiples occupations, de rédiger la recension d'un ouvrage de Séraphin Marion pour cette revue<sup>28</sup>, il avait pensé obtenir cette faveur en contrepartie.

Le 27 août, Lévesque propose de faire parvenir à Jean Bruchési de *La Revue moderne* un extrait de *Juana* d'une longueur correspondant à une page de la

23. Précisons que ce sont ces mêmes presses, sous la supervision étroite de Bernard, qui vont imprimer *À l'Ombre de l'Orford*, recueil de poésie de DesRochers primé lors du concours des prix David cette année-là.

24. H. B. à Albert Lévesque, 5 août 1931, BAnQ, 298/046/014.

25. H. B. à Albert Lévesque, 26 août 1931, BAnQ, 298/044/005. Ce choix de papier n'est pas aussi banal qu'il en paraît. Dans une entrevue que Lévesque accordait à cette époque, il évoquait le problème du papier dont le choix et les coûts posent de sérieuses difficultés; voir «Difficultés d'un éditeur», *L'Illustration*, 1<sup>er</sup> octobre 1932, p. 5 et 20.

26. Albert Lévesque à H. B., 10 septembre 1931, BAnQ, 298/044/005.

27. H. B. à Roméo Leblanc, 22 avril 1931, BAnQ, 298/046/014.

28. Il s'agit de son ouvrage *En feuilletant nos écrivains*; Roméo Leblanc à H. B., 20 avril 1931, BAnQ, 298/046/014.



revue<sup>29</sup>. Bernard choisit les premières pages qui paraîtront, dans le numéro d'octobre. Le même mois, sans consulter Bernard<sup>30</sup>, Lévesque fait paraître un autre extrait dans *Mon Magazine*, en publiant intégralement le chapitre quatre<sup>31</sup>.

Annoncé comme un roman d'amour, *Juana* cherche à attirer une clientèle féminine friande de ce genre de publication. Mais l'auteur étant reconnu comme un romancier adepte du régionalisme, les deux Revues vont situer brièvement le roman par rapport à son œuvre. Retenons surtout que le texte de la présentation, non signé<sup>32</sup>, de *La Revue moderne* – qu'on peut vraisemblablement attribuer à Jean Bruchési – indique que Bernard a vécu dans l'Ouest canadien<sup>33</sup> et qu'il s'est inspiré d'un épisode de sa vie là-bas. En fait, cette méprise confirme que de nombreux lecteurs ont été leurrés par son utilisation du monologue intérieur qui laisse croire que l'auteur est le narrateur du récit<sup>34</sup>.

Toujours dans le but de mousser les ventes, Lévesque fait paraître, dans *Le Terroir* de Québec<sup>35</sup>, un communiqué dont le texte, non signé, mais sans

29. Albert Lévesque à H. B., 27 août 1931, BAnQ, 298/046/014. Cet extrait, qui correspond aux pages 11 à 21 de l'édition originale, paraît dans le numéro d'octobre.

30. Bernard, dans une lettre à Ernest-Jules Larivière de *Mon Magazine* datée du 15 octobre, lui fera part de sa frustration consécutive à l'initiative de Lévesque : «Mais je vous saurais gré, à l'avenir, de vous adresser à moi-même, quand vous aurez besoin d'un texte», BAnQ, 298/011/001.

31. «Extrait *Juana, mon aimée*. Un nouveau roman d'Harry Bernard», *Mon Magazine*, octobre 1931, p. 28-29.

32. «Le roman inédit, *Juana, mon aimée* par Harry Bernard», *La Revue moderne*, octobre 1931, p. 28.

33. Alors qu'il y a séjourné une semaine tout au plus dans le cadre d'un bref séjour lors d'un voyage de la *Liaison française* à l'été 1927.

34. *La Revue moderne* ne serait pas la seule à interpréter faussement cette structure narrative. Georges-Émile Marquis en fera de même comme on peut le constater dans sa recension publiée dans *Le Terroir* en décembre 1931, p. 8.

35. Le choix d'un mensuel publié dans cette région, après les deux publications montréalaises, s'explique peut-être par la volonté de Bernard ou de son éditeur de s'adresser

doute de la plume de Bernard, sort en même temps que le lancement officiel de *Juana*, entre le 18 et le 20 octobre. Ce texte sera repris intégralement dans *Le Droit* du 24 octobre, *Le Courrier* du 30 octobre et *Le Devoir* du 19 novembre, lui assurant une large diffusion. Il y est question d'un roman qui offre «une plus large place à l'amour et à la psychologie amoureuse<sup>36</sup>», dans le cadre de «la vie des fermiers» de la Saskatchewan. Et, afin de dissiper la confusion évoquée précédemment, le communiqué précise : «M. Bernard a écrit son roman à la première personne. Il n'a pas craint de tenter ce genre, extrêmement difficile et fort en faveur chez les romanciers modernes, qu'on appelle le monologue intérieur, et qui offre tant de ressources à l'écrivain.» Un dernier communiqué, plus court celui-là, s'ajoute à l'appareil promotionnel le 23 octobre<sup>37</sup>, quelques jours après la parution du roman. Et, dans cette même livraison du *Courrier*, Bernard insère un extrait du chapitre premier, à peine plus long que celui de *La Revue moderne*<sup>38</sup>.

En tant que rédacteur en chef du *Courrier*, Bernard ne se gêne pas pour repiquer certaines critiques favorables, parues ailleurs, ou reproduire des articles de son cru d'abord publiés dans certaines revues connues. Son poste lui assure donc une tribune promotionnelle, et ce, en accord avec l'actionnaire majoritaire mais discret du journal, M<sup>sr</sup> Desranleau<sup>39</sup>. D'où la présence d'encarts publicitaires qui paraissent assez régulièrement dans *Le Courrier*<sup>40</sup>, comme ceux apparaissant à la page suivante.

à un autre bassin de lecteurs.

36. *Le Terroir*, octobre 1931, p. 29.

37. «Un nouveau roman», *CdStH*, 23 octobre 1931, p. 1.

38. Il s'agit des 12 premières pages du roman, les pages 11 à 22.

39. On ignore à l'époque que M<sup>sr</sup> Desranleau est actionnaire majoritaire de l'entreprise qui édite *Le Courrier*. Personne ne se doute des liens qui existent entre Bernard et Desranleau quand apparaît, dans *Le Devoir* du 24 janvier 1925, la recension fort élogieuse de ce dernier au sujet de *L'homme tombé...* Cette recension sera d'ailleurs reproduite non seulement dans *L'Action catholique*, mais aussi dans *Le Courrier*.

40. Les romans antérieurs de Bernard, tout comme *Dolorès* publié en 1932, eurent sensiblement droit au même traitement promotionnel dans *Le Courrier*.



Figure 4 L'encart publicitaire de gauche paraît dans *Le Courrier* du 23 octobre au 20 novembre 1931; celui de droite du 4 novembre 1932 au 27 janvier 1933.

Si Lévesque s'occupe du service de presse, comme le prévoit le contrat d'édition<sup>41</sup>, Bernard s'occupe de distribuer des exemplaires à ses amis et à des personnes qu'il n'a certes pas choisies au hasard. À la fin octobre, un exemplaire est posté à DesRochers et à Claude Melançon tandis qu'au début du mois suivant, un autre est destiné au critique Louis Dantin, grand ami et correspondant de DesRochers<sup>42</sup>. Les mots de remerciement envoyés à Bernard pour son envoi de *Juana*, conservés dans son fonds d'archives, permettent de connaître les noms de quelques autres destinataires dont certains particulièrement très influents dans le monde littéraire. Outre les abbés

41. Nous n'avons pu trouver ce contrat d'édition, mais tout porte à croire qu'il était très semblable à celui signé par DesRochers à la même époque et qui fut décrit par Richard Giguère; voir «Alfred DesRochers et ses éditeurs : des relations d'affaires tendues», dans *L'édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps*, Jacques Michon (dir.), Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 16-17.

42. Voir Pierre Hébert, Patricia Godbout, Richard Giguère avec la collaboration de Stéphanie Bernier, *La correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers. Une émulation littéraire (1928-1939)*, Montréal, Fides, 2014 [dorénavant *Émulation*].

Labrie et Maurault, membres du jury du prix David, il y a aussi Maurice Hébert, le dominicain Marc-Antonin Lamarche, le chanoine Émile Chartier, Jovette Bernier et Léo-Paul Desrosiers.

### Les premiers comptes rendus

La toute première recension paraît le 29 octobre dans l'hebdomadaire *La Revue de Granby*. Son rédacteur en chef, Édouard Hains, sans se prétendre critique littéraire, signe le texte<sup>43</sup>. Ce compte rendu confirme l'existence d'un service de presse : les «volumes qu'Albert Lévesque nous adresse d'ailleurs avec une constance vraiment fraternelle<sup>44</sup>». Plus loin, Hains évoque explicitement le communiqué de l'éditeur, qui aurait ainsi rejoint un bon nombre de journaux et de revues. Si Hains fait état d'invéraisemblances dans le récit, sa critique, loin d'être bâclée, reste, dans l'ensemble, positive. Le lendemain, Jean-Charles Harvey, romancier, journaliste et critique respecté du milieu littéraire, entre dans la danse en soulignant les forces et les faiblesses de *Juana* dans *Le Soleil*<sup>45</sup>. Quoique la pauvreté du style et la méconnaissance de la langue française y soient évoquées, Harvey souligne le progrès de l'auteur, qui s'est débarrassé de son ton apostolique et conclut que le roman demeure, en somme, très plaisant.

Quelques jours plus tard, Bernard reçoit une lettre fort agréable de Dantin : «Votre *Juana* m'a plu extrêmement et m'a fait l'impression d'être, à tous points de vue, le meilleur des ouvrages que vous ayez écrits<sup>46</sup>.» Quoiqu'elle ait été émise privément, cette opinion du «critique le plus influent et le plus novateur de l'entre-deux-guerres<sup>47</sup>» rassure certainement Bernard sur la valeur

43. Quelques jours après la sortie du roman, Hains avait prévenu Bernard de son intention de publier une critique (Édouard Hains à H. B., 22 octobre 1931, BAnQ, 298/011/001).

44. Édouard Hains, «Le dernier de Harry Bernard : *Juana, mon aimée*», *La Revue de Granby*, 29 octobre 1931, p. 3.

45. Jean-Charles Harvey, «*Juana, mon aimée*, roman canadien de M. Harry Bernard», *Le Soleil*, 30 octobre 1931, p. 4.

46. Louis Dantin à H. B., 3 novembre 1931, BAnQ, 298/011/002.

47. Pierre Hébert, «La censure cléricale et la critique littéraire laïque au Québec»,

de son roman et l'incite à reproduire celle de Harvey dans *Le Courrier*<sup>48</sup>, en l'amputant toutefois des derniers paragraphes<sup>49</sup> où il se montrait très sévère, comme on le constate dans cet extrait supprimé :

*Qu'on n'y cherche toutefois rien de bien profond, rien de bien poignant. Harry Bernard reste à la surface des choses. Sa psychologie est en superficie, médiocre en étendue d'ailleurs. Ce n'est pas du Jack London [...]*

*Il semble que ce sont surtout les moyens d'expression qui manquent à l'écrivain. Celui-ci sait mieux construire un roman qu'une phrase. Là est sa faiblesse. Chez lui, jamais rien de pathétique, pas de frémissement, pas de nerfs. Son style court, haché qu'on ne lit que par respiration saccadée, nous essouffle sans nous soulever. [...]*

*Je me figure aisément que pour cet écrivain sympathique, le français est une langue apprise, c'est-à-dire une langue acquise par étude tardive plutôt que par l'éducation première. Je m'explique mieux par là, la course laborieuse et la composition illogique de maintes phrases ainsi que le sens curieux donné à certains vocables.*

Les trois recensions suivantes demeurent dans l'ensemble positives : malgré ses défauts, l'œuvre reste plaisante. Dans *Mon Magazine*<sup>50</sup>, Jules- Ernest

dans Carole Gerson et Jacques Michon (dir.), *Histoire du livre et de l'imprimé au Canada, vol. III : De 1918 à 1980*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 2007, p. 504.

48. H. B., «L'une des plus charmantes fictions de ce pays», *CdStH*, 6 novembre 1931, p. 1.

49. Pour s'en convaincre, on peut lire également les deux versions de ce compte rendu; voir <https://harry-bernard.com/reception-critique-des-oeuvres-de-harry-bernard/juana-mon-aimee/> (consulté le 22 novembre 2023).

50. Ernest-Jules Larivière, «Un nouveau roman d'Harry Bernard», *Mon Magazine*, novembre 1931, p. 3 et 34.

Larivière, s'il remet en question le traitement de la psychologie féminine, conclut, malgré tout, que «c'est du vécu, du vrai et du vivant» et que *Juana* marque un progrès important par rapport aux romans précédents. Donatien Frémont qui, rappelons-le, a commenté le roman, le résume plus qu'il ne le critique. Rédacteur de *La Liberté*<sup>51</sup> au Manitoba, il retient que l'œuvre a le mérite «de faire connaître l'Ouest canadien». Raphaëlle dans *L'Action populaire*<sup>52</sup> trouve qu'«il y a de l'âme dans ce roman!».

Toutefois, un pavé remet en question ce bilan plutôt positif. Il est lancé par Lucien Parizeau dans *La Patrie* du 7 novembre. Sarcastique, il écrit :

*M. Bernard a écrit, avec Juana, mon aimée, une de ses œuvres les plus lisibles. Son régionalisme y sent moins la bibliothèque que celui de ses autres ouvrages. [...] Les naïvetés y sont des perles que je n'ôterais pas si j'étais à la place de l'auteur. Ainsi je ne sais rien de plus gai que cette réflexion d'un «journaliste» sur l'argent, roi du monde : «Je n'avais jamais tant possédé de ce vil métal». Y a une limite à tout, Harry*<sup>53</sup>.

Près d'un mois après sa sortie, le roman n'a reçu que les recensions présentées jusqu'à maintenant. Bernard a bien conscience que les critiques influents, à l'exception de Harvey, n'ont encore rien écrit à son sujet et qu'ils attendent de connaître quelle sera l'opinion dominante. Inquiet, il s'en ouvre non seulement à DesRochers<sup>54</sup>, mais également à Claude-Henri Grignon : «Les critiques vraies, hors Harvey, n'ont rien dit. On dirait que la plupart cherchent à prendre le vent<sup>55</sup>.»

51. Le Liseur [pseudonyme de Donatien Frémont], «*Juana, mon aimée* par Harry Bernard», *La Liberté*, 4 novembre 1931.

52. Raphaëlle [pseudonyme], «*Juana, mon aimée*, roman par Harry Bernard», *L'Action populaire*, 5 novembre 1931.

53. Lucien Parizeau, «Sur deux livres», *La Patrie*, 7 novembre 1931, p. 17.

54. H. B. à Alfred DesRochers, 6 novembre 1931, *Conversation poétique*, p. 233.

55. H. B. à Claude-Henri Grignon, 16 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

### Un point tournant : l'entrée en scène de Claude-Henri Grignon

Suivant la recommandation de son ami DesRochers, Bernard a rendu visite à Grignon, à sa résidence de Sainte-Adèle, le 25 octobre<sup>56</sup>. Quelques semaines plus tard, le 12 novembre, il reçoit une lettre dans laquelle Grignon lui témoigne toute son admiration pour *Juana* et l'informe qu'il publiera prochainement un article en ce sens<sup>57</sup>. Cette lettre éclaire bien le rôle de Grignon, alias Valdombre, dans le système des critiques relatives au roman.

*Mon cher Bernard,*

*Je viens de lire votre Juana qui est une sacrée belle chose. Je dois vous dire tout de suite sans phrases et sans genuflexions que c'est à peu près la seule œuvre importante et réellement artistique que vous ayez écrite. Je sais ce que je dis. Votre roman il marche en maudit, et là où les critiques distraits et pince-sans-rire n'ont vu que Juana et ses courses folles dans les prairies; moi, sans me vanter j'ai vu autre chose que ça. Aussi ai-je écrit un article sacrément exalté à ce sujet que je viens d'envoyer à Asselin<sup>58</sup>. J'ose espérer qu'il le publiera tel quel, malgré la botte formidable que j'applique avec force à M. Jean Béraud de LA PRESSE et à de certains «retours d'Europe». J'y suis allé de mon humeur coutumière; et j'y trouve des idées qui vont ébranler les vieilles colonnes de notre abrutissement national. J'ai lu cet article à Pelletier<sup>59</sup> qui l'a trouvé bien, et mieux peut-être. Il ne*

56. H. B. à Alfred DesRochers, 27 octobre 1931, *Conversation*, p. 222. Au cours de cette visite, Bernard lui aurait remis un exemplaire de son roman.

57. Claude-Henri Grignon à H. B., 12 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001. Ajoutons que le 16 novembre, Bernard l'informe, non sans arrière-pensée, que Dantin partage son enthousiasme; H. B. à Claude-Henri Grignon, BAnQ, 298/011/001.

58. Olivar Asselin, rédacteur en chef du quotidien montréalais *Le Canada* où Grignon publiera effectivement son article.

59. Il s'agit ici d'Albert Pelletier, critique influent et redouté, et non de Georges Pelletier rédacteur en chef du *Devoir*. Notaire de formation, il occupe le poste de registraire adjoint au Bureau d'enregistrement de la ville de Montréal et collabore régulièrement à *La Revue moderne* et au quotidien *Le Canada*.



*partageait pas d'abord mes vues, mais l'article paraît l'avoir convaincu, car j'apporte des preuves à l'appui de mon argumentation en votre faveur.*

*Votre Juana m'étonne d'abord par la couleur locale et cette couleur est fournie par votre style imagé, rapide quand même qui la sert si victorieusement. Votre Lucienne est un rêve, comme écriture, et la compagne de Lebeau. C'est très beau et presque parfait en plusieurs endroits. Surtout le dialogue qui suit le retour de Madame Lebeau. C'est épatant. Quel naturel! Je ne viens pas vous flatter, Bernard. C'est contre mes habitudes. Mais je profite de votre livre pour vider bien des querelles et des différends<sup>60</sup>. Il était temps. N'allez pas croire surtout que votre visite a pu agir sur moi et faire pencher ma plume par sympathie. Rien de ça. Je persiste à dire que c'est le premier roman réel et réellement écrit que vous ayez écrit. Je dis même que c'est là le seul roman canayen, écrit par un Canayen. Pelletier n'a pas dit le contraire. J'attends les autres avec un fanal. Dans mon livre de critiques qui paraîtra au cours de l'hiver, je reproduirai (mais avec plus de citations) l'article que je viens d'adresser à M. Asselin qui se fera un plaisir et une justice de publier car il vous admire.*

*Vous n'êtes pas seulement un travailleur, vous êtes un créateur, et votre Juana est une sacrée belle fille, je vous le répète en vous tendant les mains,*

*Valdombre.*

60. Grignon avait détesté les *Essais critiques* que Bernard avait publiés en 1929 et il ne s'était pas gêné pour le faire savoir dans une longue recension reproduite dans son ouvrage [\*Ombres et clameurs\*](#).

Mentionnant à deux reprises sa discussion avec Pelletier, Grignon souligne de belle façon le rôle des propos informels entre certains critiques littéraires de l'époque. À son domicile rue Saint-Hubert, Pelletier invite<sup>61</sup> les DesRochers, Grignon et autres pour s'entretenir de la valeur des œuvres littéraires du jour<sup>62</sup>. Non seulement Grignon et Pelletier ont discuté du roman, mais la correspondance nous apprend que Pelletier et DesRochers, dès la fin d'octobre, en ont aussi débattu à leur tour : «Pelletier s'accorde à dire que ton *Juana* est ton meilleur livre, et de beaucoup, bien que la dédicace matamore le pique un peu au vif<sup>63</sup>.» Cela dit, on apprendra plus tard que Pelletier n'a pas beaucoup apprécié *Juana*. Les avis de DesRochers et de Grignon l'ont-ils incité à se taire provisoirement, lui qui pourtant s'était rapidement lancé dans la bataille en écorchant *La ferme des pins*, dans *La Revue moderne* dès janvier 1931 (le roman avait été mis en vente le 20 novembre<sup>64</sup>) et en faisant de même avec un autre roman de Bernard, *Dolorès*<sup>65</sup>, sorti à la mi-novembre 1932, et qu'il égratigne à nouveau, six semaines plus tard ?

Ne négligeons pas ces discussions de salon, ces débats privés que la correspondance éclaire, bien timidement toutefois. Grignon en est d'ailleurs fort conscient et quand il réunit, en 1933, ses critiques sous le titre *Ombres et clameurs*, il affirme que Bernard est dans «les journaux, dans les revues, dans les salons, partout du premier janvier au trente-et-un décembre<sup>66</sup>».

61. Voir Saint-Jacques et Robert, *La vie littéraire au Québec*, p. 171-172.

62. Au sujet de ces rencontres informelles, voir les lettres d'Alfred DesRochers à H. B., les 21 avril 1930, 16 septembre 1930 et 5 février 1931, *Conversation*, p. 99, 125 et 178.

63. Alfred DesRochers à H. B., 27 octobre 1931, *Ibid.*, p. 223. Cette dédicace que Pelletier a trouvée irritante en ouverture de roman est reproduite à la page suivante.

64. Albert Pelletier, «*La ferme des pins* par M. Harry Bernard», *La Revue moderne*, 12<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 3 (janvier 1931), p. 10.

65. Albert Pelletier, «*Dolorès* d'Harry Bernard», *Le Canada*, 27 décembre 1932, p. 2. Sur un autre plan, il faut savoir que Grignon, tout en proposant une liste de corrections et de remarques, avait également beaucoup apprécié *Dolorès* lorsque Bernard lui avait soumis son manuscrit à la fin juillet 1932; voir la lettre non datée de Grignon [14 août 1932] à H.B., BAnQ, 298/010/013.

66. Grignon, *Ombres et clameurs*, p. 174-175.

La lettre de Grignon livre fidèlement le contenu de son compte rendu qui paraît finalement le 18 novembre à la une du quotidien *Le Canada*. Il y ajoute en outre une phrase qui contribuera au succès en librairie de *Juana* : «Voilà un grand livre moral, lequel par la crise économique terrible que nous traversons, devrait être dans toutes les maisons, devrait être lu autour de la table familiale, pour le plus grand bien des ouvriers et des cultivateurs<sup>67</sup>.»

À coup sûr, le sens du vent était cette fois donné, le discours dominant<sup>68</sup> du système critique jusqu'au prix David était mis en place et ce n'est pas la remarque somme toute anodine d'Asselin qui lui reproche d'avoir fait «plonger» les rats musqués qui y changera quoi que ce soit<sup>69</sup>. Profitant de la sortie de presse matinale du *Canada*, Parizeau réagit le jour même<sup>70</sup> à la critique que lui a subtilement adressée Grignon dans son compte rendu. En fait, non seulement Grignon y tenait des propos dithyrambiques sur *Juana*, mais il prenait la défense de l'œuvre en s'attaquant à ceux qui l'avaient critiquée. Et sa charge a eu de l'effet, car

A toi  
 JUANA  
 qui es et qui n'es pas  
 qui aurais pu être  
 et  
 qui ne seras jamais

**Figure 5 Une dédicace en page 8 du roman qui a fait croire à plusieurs que le narrateur était l'auteur du livre.**

67. Valdombre, «Le dernier roman de M. Harry Bernard, *Juana mon aimée*», *Le Canada*, p. 9. Sa recension sera reprise dans *La Survivance*, 16 décembre 1931.

68. À propos de l'importance du discours dominant dans la réception critique, voir : Chartier, *L'émergence des classiques*, p. 29-31.

69. Olivar Asselin, «À propos de rat musqué», *Le Canada*, 18 novembre 1931, p. 1. Selon Asselin, Bernard aurait fait une erreur en décrivant les rats musqués qui plongent dans l'eau, ce qui avait amené Grignon, piqué par cette remarque disgracieuse d'Asselin, à s'en enquérir auprès de Bernard; voir Claude-Henri Grignon à H. B., 20 novembre 1931, BANQ, 298/011/001.

70. Lucien Parizeau, «Une prière : à un critique sans pitié», *La Patrie*, 18 novembre 1931, p. 17.

Parizeau met maintenant de l'eau dans son vin, tout en cherchant à ne pas perdre la face :

*Que M. Bernard ait écrit, avec Juana, mon aimée, son meilleur roman, il ne se trouvera personne pour le nier; et cet excellent Valdombre se bat contre des moulins à vent quand il promène sa colère au nez des lecteurs. La sagesse lui conseillerait d'enfourcher, de temps en temps, l'âne de Panc[h]o. Il tempête, à tort, contre cette phrase que j'ai écrite (je sais qu'il s'adresse à votre serviteur) : «M. Bernard a écrit son œuvre la plus lisible». Si mon ami n'avait point perdu le sens des mots il saurait peut-être que lisible n'est pas péjoratif. Je me soucie peu d'être français; mais je voudrais encore moins emprunter à Cicéron ou aux chargés de publicité la manie des superlatifs. C'est rendre un mauvais service à M. Bernard que de l'inviter, même en esprit, à un concubinage gourmand avec les chefs-d'œuvre. Tout le monde qui sait lire félicitera l'auteur de Juana d'avoir écrit, non pas une œuvre excellente par la vérité de l'inspiration et la correction de la langue, mais un roman plus intéressant que tous les autres romans de notre littérature, à l'exception de la Pension Leblanc<sup>71</sup>.*

Dès le 20 novembre, Grignon réécrit à Bernard afin de lui souligner la belle publicité que ses échanges avec Parizeau ont provoquée. «Vous devez être heureux : la bataille est engagée autour de votre *Juana*, et ces coups de sabre et ces décharges de balles vont vous faire une publicité épatante<sup>72</sup>.» Sachant

71. Moins de deux ans plus tard, Parizeau profitera d'un compte rendu d'*Ombres et clameurs* de Grignon pour écrire des choses terribles sur *Juana* : «Mais quelque admiration que j'éprouve pour le lyrisme impérieux de Grignon, quelques-uns de ses jugements critiques me dépassent. Son éloge de *Juana, mon aimée*, serait une embarquée d'aveugle si ce n'était en vérité la poésie qu'un excessif a jeté dans un ouvrage médiocre dont les personnages vivent en automates, suivant un déterminisme arbitraire.» Dans «Ombres et clameurs, discours critiques de Claude-Henri Grignon», *Le Canada*, 18 mai 1933, p. 2.

72. Claude-Henri Grignon à H. B., 20 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

que Pelletier n'a encore rien publié, Grignon souhaite le voir entrer dans la bataille. «Tant mieux. C'est ce que je souhaite», ajoute-il, «et ne céderai pas d'un pouce<sup>73</sup>.» Mais Pelletier reste silencieux encore dix mois.



De son côté, Bernard s'active pour promouvoir son œuvre. Début novembre, il l'inscrit pour le prix d'Action intellectuelle. Le 4, il le soumet aux Éditions Bernard Grasset afin de lancer une édition en France<sup>74</sup>. Mais, le 18 novembre, l'éditeur refuse. «Il est de règle stricte pour nous de ne jamais réimprimer un livre qui a déjà été mis en vente<sup>75</sup>.» Le même jour, il prend le soin d'enregistrer ses droits d'auteur à Ottawa. Deux jours plus tard, il reproduit en première page de larges extraits de la recension de Grignon dans *Le Courrier* avec en sous-titre : «Une magnifique appréciation critique de Valdombre...<sup>76</sup>».

**Figure 6** Des extraits de la critique de Grignon reproduits dans *Le Courrier* du 20 novembre 1931, p. 1.

Ayant reçu de Joseph-Marie Melançon, alias Lucien Rainier, une lettre le félicitant de *Juana* malgré quelques tournures grammaticales incorrectes<sup>77</sup>, Bernard profite de l'occasion pour lui mentionner, le lendemain 23 novembre : «Cela ne me fâche pas qu'on m'indique mes fautes. Au contraire, j'essaie toujours de faire mon profit des critiques qui me sont adressées. Ainsi, dans les circonstances, je vous serais reconnaissant de bien me préciser ce que vous m'indiquez dans votre lettre<sup>78</sup>.» Même si le livre se

73. *Ibid.*

74. H. B. à Bernard Grasset, 4 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

75. Pierre Tisne à H. B., 18 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

76. Cette deuxième version, qui n'avait pas besoin d'être expurgée de ses passages négatifs, est très semblable à la première.

77. Joseph-Marie Melançon à H. B., 22 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

78. H. B. à Joseph-Marie Melançon, 23 novembre 1931, BAnQ, fonds de Sœur Marie-Henriette-de-Jésus, MSS17/03. C'est grâce aux transcriptions de certaines des lettres de

vend bien<sup>79</sup>, Bernard n'envisage pas encore une réimpression, mais souhaite corriger ses erreurs «dans une autre édition, – si jamais, – ...<sup>80</sup>». Dès le 26 novembre, Rainier lui transmet ses notes comportant une vingtaine de corrections et termine humoristiquement par «ALLEZ EN PAIX ET NE PÉCHEZ PLUS<sup>81</sup>». C'est seulement quelques mois plus tard, soit après que Lévesque a fait réimprimer le roman à 1,000 exemplaires, le 25 mai 1932, qu'on peut constater que l'auteur a tenu compte de presque toutes les remarques de Rainier.

Grignon n'a pas terminé son travail de promotion de *Juana*. Sont-ce les conversations avec Pelletier ou le compte rendu fort mitigé de la revue des étudiants de l'Université de Montréal, *Le Quartier latin* à la fin novembre qui l'incitent à remonter aux barricades<sup>82</sup>? Nous ne le savons pas. Empruntant un autre pseudonyme, Des Esseintes, il fait paraître, au début janvier 1932, un autre long texte dithyrambique dans *La Revue populaire* dans lequel il se cite lui-même en empruntant un passage à Valdombre : «*Juana mon aimée* est une envoûtante figure et elle ne déparerait point la galerie maintenant célèbre où domine *Maria Chapdelaine*<sup>83</sup>». Les ennemis de *Juana* n'ont qu'à bien se tenir,

Melançon par sœur Marie-Henriette-de-Jésus que nous avons pu reconstituer une partie de leurs échanges. Voir aussi Sœur Marie-Henriette-de-Jésus, *Un ami intime de Nelligan : Lucien Rainier (abbé Joseph-Marie Melançon) : l'homme et l'œuvre*, Montréal, Éditions du Lévrier, 1966.

79. Selon un communiqué publié par *Le Bien public* en 1947 à la suite d'une nouvelle édition de *Juana*, l'édition originale de 1931 se serait écoulée en deux mois, ce qui nous paraît exagéré; «*Juana, mon aimée* par Harry Bernard», 17 avril 1947, p. 5.

80. H. B. à Joseph-Marie Melançon, 23 novembre 1931, BAnQ, fonds de sœur Marie-Henriette-de-Jésus, MSS17/03.

81. Joseph-Marie Melançon à H. B., 26 novembre 1931, BAnQ, 298/011/001.

82. Vigilantia, «*Juana, mon aimée*», *Le Quartier latin*, 26 novembre 1931, p. 6. En tout état de cause, ce n'est certainement pas le seul compte rendu publié en décembre qui aurait pu l'inciter à reprendre du collier, car celui que signe Georges-Émile Marquis dans *Le Terroir* reste fort positif, tout comme celui que Frémont reprend et développe dans *La Liberté* du 28 novembre.

83. Des Esseintes, «*Juana, mon aimée, roman par Harry Bernard*», *La Revue populaire*, janvier 1932, p. 50.

tandis que Bernard, bien évidemment, reproduit l'article le 8 janvier dans *Le Courrier*<sup>84</sup>.

Par la suite, au cours des premiers mois de 1932, au moins huit comptes rendus favorables paraissent. Les Hébert<sup>85</sup>, Bruchési<sup>86</sup>, Dantin<sup>87</sup>, Roy<sup>88</sup> et Thomas-Marie Lamarche<sup>89</sup> y ajoutent leur grain de sel. Même Robert Rumilly y trouve quelques qualités<sup>90</sup>. Comme l'indique Dantin le 26 février dans son compte rendu :

*Tout semble avoir été dit sur ce livre, et avec un accord qu'atteint rarement la critique. Quand on voit opiner du même bonnet M. Jean Bruchési et M. Claude Grignon, et des jugements identiques jaillir de cerveaux si divers, on peut se dire que la vérité objective est enfin sortie de son puits et s'est montrée splendidement.*

84. Des Esseintes, «Le beau succès de *Juana, mon aimée*», *CdStH*, 8 janvier 1932, p. 1.

85. Maurice Hébert, «Au tournant romanesque de nos lettres», *Le Canada français*, vol. 19, n° 5, janvier 1932, p. 371-383.

86. Jean Bruchési, «Dans le monde des lettres. Trois romans», *La Revue moderne*, février 1932, p. 16-17. Bernard le remercie d'ailleurs de cette recension dès le 3 février, H. B. à Jean Bruchési, BAnQ, 298/044/005.

87. Louis Dantin [pseudonyme d'Eugène Seers], «*Juana, mon aimée*, Roman de M. Harry Bernard», *L'Avenir du Nord*, 26 février 1932, p. 1 et 2.

88. Camille Roy, «*Juana, mon aimée*», *L'Enseignement secondaire au Canada*, mars 1932, p. 456-463.

89. Thomas-Marie Lamarche, «Harry Bernard. *Juana, mon aimée*», *Revue dominicaine*, février 1932, p. 124-125. On notera que le responsable de cette publication, son homonyme, le père Marc-Antonin Lamarche, s'est excusé auprès de Bernard de la parution tardive de cette recension, ce qui souligne une certaine complicité entre eux; Marc-Antonin Lamarche à H. B., 7 janvier 1932, BAnQ, 298/011/001.

90. Robert Rumilly, «La vie littéraire. *Juana, mon aimée*», *Le Petit Journal*, 7 février 1932, p. 4. Notons que Bernard avait été prévenu par Rumilly de la publication prochaine de cette recension dans une lettre du 17 janvier 1932; voir Robert Rumilly à H. B., BAnQ, 298/047/011.



### En route vers le prix David

Tout en composant *Dolorès*, un nouveau roman dont Séraphin Marion dira plus tard qu'elle est la sœur jumelle de *Juana*<sup>91</sup>, Bernard accumule les bonnes nouvelles. À la fin d'avril 1932, il remporte un prix d'Action intellectuelle dans la section littérature pour *Juana*<sup>92</sup>. C'est le sixième prix que lui décerne l'Association Catholique de la Jeunesse Canadienne-Française et la somme versée est une gracieuseté du journal *La Presse*. Sans doute espère-t-il remporter un prix David dont la date de clôture est le 1<sup>er</sup> mai<sup>93</sup> et où sont inscrits, depuis janvier, ses deux derniers romans<sup>94</sup>.

Ayant épuisé son inventaire et devant le succès critique du roman, Lévesque décide, en mai, de lancer une nouvelle édition et imprime donc 1,000 autres exemplaires aux presses du *Courrier*. Si l'on en juge par le nombre de livres publiés cette année-là, le monde de l'édition québécoise, malgré la crise économique, ne se porte pas aussi mal qu'on aurait pu le penser. Comme le soulignent Saint-Jacques et Robert, en ce qui a trait à la production littéraire, «les effets de la crise économique se font finalement sentir [...] après 1933<sup>95</sup>». Non seulement on réédite le roman, mais Bernard, sans doute avec l'aval de Lévesque, autorise, à partir du mois de mai, sa reproduction intégrale dans *Mon Magazine*<sup>96</sup>. Toutefois, les difficultés financières de la revue interrompent le projet et le numéro de juillet, qui aurait dû contenir le dernier tiers du roman, ne sera jamais publié.

91. Voir Séraphin Marion, «Deux nouveaux romans», *Revue de l'Université d'Ottawa*, avril-juin 1933, p. 229-244. Malgré un titre trompeur, Marion s'intéresse dans ce compte rendu à trois livres, soit *Juana*, *Dolorès* et *Au cap Blomidon*.

92. «Les lauréats des prix d'Action intellectuelle», *Le Devoir*, 28 avril 1932, p. 8.

93. Albert Lévesque, «Le Prix David (1930-31)», *Almanach de la langue française de 1932*, p. 251.

94. H. B. à Albert Lévesque, 15 janvier 1932, BAnQ, 298/046/014.

95. Saint-Jacques et Robert, *La vie littéraire au Québec*, p. 221-222.

96. Cela s'explique peut-être par le fait qu'un des artisans de cette revue est Jules-Ernest Larivière, critique littéraire et connaissance de longue date de Bernard. Par ailleurs, il faut rappeler que c'est dans cette revue qu'il avait publié, en juin, son article «Livres français Livres canadiens».

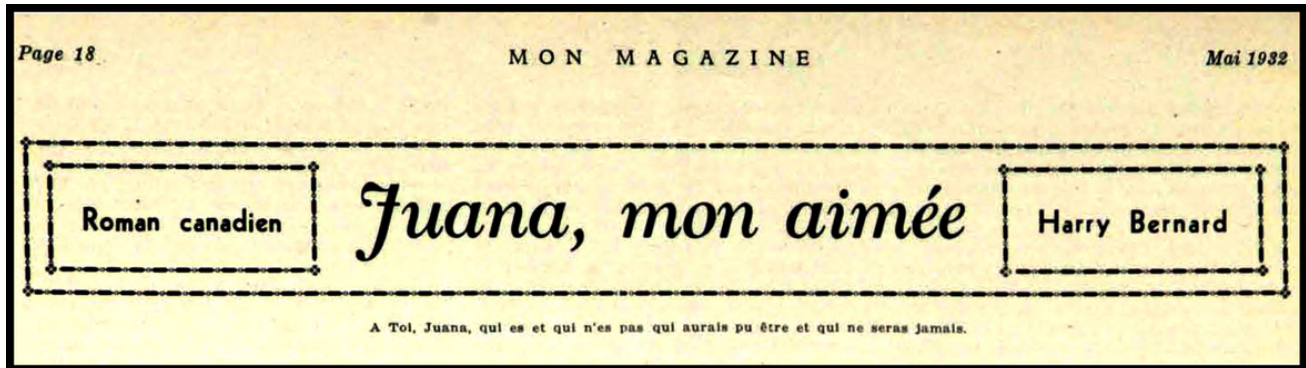


Figure 7 En mai 1932, *Mon Magazine* reproduit le début du roman.

Le succès de *Juana* est tel que *La Presse*, peut-être informée de la mésaventure de *Mon Magazine*, demande à Bernard, le 14 juin<sup>97</sup>, son autorisation pour insérer *Juana* en feuilleton dans le quotidien. Compte tenu de la publicité ainsi apportée au roman, le journal estime inutile le versement d'une compensation financière.

*Il nous souvient que MARIA CHAPDELAINÉ de Louis Hémon, provoqua un immense intérêt au Canada, du jour où La Presse le publia dans des conditions à peu près semblables à celles que je vous propose pour votre ouvrage. Bernard Grasset, propriétaire des droits d'auteur de MARIA CHAPDELAINÉ, consentit volontiers à nous laisser publier gratuitement le chef-d'œuvre de Louis Hémon, en considération de ce que lui vaudrait la publicité de La Presse.*

Mécontent de l'offre, Bernard refuse la proposition : «Je proteste de toutes mes forces contre votre manière de faire, qui est une véritable exploitation de l'écrivain canadien<sup>98</sup>.» Selon lui, c'est une question de principe<sup>99</sup>, bien plus

97. Oswald Mayrand à H. B., 14 juin 1932, BAnQ, 298/011/002.

98. H. B. à Oswald Mayrand, 22 juin 1932, BAnQ, 298/011/002.

99. Un an plus tard, Bernard consentira à faire paraître *Juana* sous forme de feuilleton du 23 mars au 8 juin 1933 dans *Le Bien public*. Officiellement le journal aurait versé 25\$ à l'auteur, mais dans les faits, Bernard avait exempté l'hebdomadaire de ce paiement.

qu'une question d'argent, car il demande habituellement 25\$ pour la publication en feuilleton d'une de ses œuvres<sup>100</sup>.

### **L'intervention décisive d'Albert Pelletier**

Dans le concert de louanges en faveur de *Juana*, Pelletier décide de retenir sa critique jusqu'au dévoilement des prix David le 19 septembre. [Cette critique percutante](#), s'il en est une, paraît finalement, trois jours après la parution des noms des lauréats, dans *Le Bien public*. Un texte de présentation très accrocheur de Clément Marchand précède la recension<sup>101</sup>.

*La critique en général fut laudative pour ce dernier-né de M. Bernard. En raison, Juana, mon aimée est une réalisation. Cependant M. Albert Pelletier, auteur de Carquois, a sourcillé malicieusement avant de se découvrir. Il nous communiqua en août une magistrale analyse de Juana avec note de ne la publier qu'après l'attribution du Prix David. Ce qui prouve que toute idée de nuire est absente de lui. La présente critique s'avère sarcastique, violente mais «RAISONNABLE» par-dessus tout (Albert Pelletier a vécu dans l'Ouest canadien). De nos romanciers canadiens, seul Harry Bernard, croyons-nous, est assez fort pour résister à de tels coups de bélier, sans cracher le sang<sup>102</sup>.*

Dans ce texte sarcastique et dévastateur, Pelletier confirme, dès la première ligne, le rôle-clef joué jusqu'alors par Grignon. Afin de rendre compte de l'ampleur et de la dureté de ses remarques – qui insistent longuement sur les

100. Comme il le précise à Clément Marchand du *Bien public* dans une lettre du 17 mars 1933, fonds Clément-Marchand. De son vivant, Clément Marchand avait bien voulu nous fournir une copie de toute sa correspondance avec Harry Bernard.

101. La présence de deux erreurs dans ce texte (le nombre de prix David remporté par Bernard et la date de parution de *Juana*) indique clairement que Bernard n'a pas été consulté pour cette démarche.

102. Clément Marchand, «*Juana, mon aimée*, d'Harry Bernard : note de la rédaction», *Le Bien public*, 22 septembre 1932, p. 3.

invraisemblances des situations et des attitudes des personnages et sur la méconnaissance des plaines de l'Ouest canadien –, citons-en quelques extraits :

*Quand Valdombre veut rendre un service, il a au moins assez de talent pour réussir. Le grelot qu'il attacha à Juana, «mon aimée» entraîna tout le troupeau de nos critiques de bergerie. [...] Tous [...] arrivent à Juana les yeux accrochés aux étoiles et le crâne éclatant d'admiration. C'est que ce grand lyrique, Valdombre, leur a insufflé l'extase! Il les a tous hypnotisés!*

[...]

*La Saskatchewan [c'est [...] presque aussi loin que la lune, et voilà pourquoi Juana, mon aimée est un si beau roman. Malheureusement, je connais la Saskatchewan de ce temps-là. [...] Juana perd beaucoup de son charme et me paraît un livre bien inférieur au précédent roman d'Harry Bernard, La ferme des pins.*

[...]

*[Bernard] déclare que tout le monde s'est trompé, que «la plaine est extrêmement diverse». (Et il ne note même pas, la littérature gouvernementale n'en faisant pas mention, les rouges, hauts, bien visibles greniers des coopératives qui balisent partout les voies ferrées!) Mais il est encore plus fantaisiste. «Des lacs nombreux apparaissent, vert-bleu ou gris d'argent, dans le lointain...» Mon cher Bernard, ce ne sont pas des lacs que vous avez vus, c'est le mirage, phénomène bien remarquable dans la Prairie, dont vous ne dites pas un mot!*

[...]

*Je résume mes impressions. Harry Bernard possède un grand défaut d'observation et de style. Qu'il s'agisse de caractères, d'une intrigue, d'un milieu, il n'en aperçoit pas l'ensemble ni, c'est entendu, l'apparence artistique, l'effet total. De là ces invraisemblances des personnes et de leur histoire, ces généralisations ou ces morcellements, outrés jusqu'à la destruction de la vérité, des lieux où on les fait vivre. De là aussi cette maigreur générale du*

*style. La sensibilité et l'imagination de l'auteur s'avèrent myopes. [...] De plus, parce qu'il ne voit que par alinéas ou par pages, il ne remarque pas que l'ensemble du récit manque de chaleur, que Raymond Chatel se montre vraiment trop à court de lyrisme. Défaut d'autant plus remarquable, pourtant, qu'il s'agit d'un roman d'amour, et que ce roman est écrit à la première personne.*

En taillant en pièces les arguments des partisans de *Juana*, obnubilés par le caractère exotique de la Saskatchewan, et en calculant bien sa sortie, Pelletier va rapidement imposer un nouveau point de vue qui, depuis, est resté sans appel. Ainsi, deux semaines plus tard, son article est repris intégralement dans *La Revue de Granby*, accompagné d'un titre plus qu'évocateur «Un mauvais quart d'heure pour *Juana, mon aimée*»<sup>103</sup>. Collaborateur régulier au *Canada*, Pelletier va également y publier sa critique de *Juana* à la fin de novembre<sup>104</sup>. Un nouveau discours dominant allait dorénavant s'installer.

Prévenu de sa parution, Bernard prend connaissance sans surprise de cette critique dévastatrice. En effet, Marchand, dans une lettre du 8 septembre, lui mentionne qu'il a tenté, en vain, de convaincre Pelletier de changer d'idée. «J'ai rendu visite à Pelletier. Il m'a lu sa critique sur *Juana*. Il n'est pas permis de lui ôter sa manière de voir. [...] Il a gardé sa copie. Il ne veut pas la publier avant l'attribution du prix David. Crainte de t'ôter des chances. Pouf! Je te ferai tenir une copie de cette critique avant de la publier, si toutefois je m'y décide»<sup>105</sup>.

On ne connaît pas la réaction de Bernard après l'intervention de Pelletier : la correspondance avec DesRochers se fait plus rare à ce moment-là tandis que celle avec Marchand reste muette sur le sujet<sup>106</sup>. Une lettre de Harvey au

103. Albert Pelletier, *La Revue de Granby*, 6 octobre 1932.

104. Albert Pelletier, *Le Canada*, 25 novembre 1932, p. 2 et 3.

105. Clément Marchand à H. B., 8 septembre 1932, 298/011/002.

106. «Tu me diras, écrit Marchand le 28 septembre, ce que la critique d'Albert Pelletier t'a causé d'émotions» (Clément Marchand à H. B., BAnQ, 298/046/020).

début d'octobre, soit après la publication de la critique de Pelletier, n'y fait pas davantage allusion. Membre du jury du prix David, Harvey le félicite et lui fait une confidence intéressante au sujet des discussions qui se sont déroulées entre les membres du jury du prix David :

*Mon cher ami,*

*Inutile de te dire que j'étais heureux de contribuer à te donner une récompense pour ton travail, surtout pour ton progrès.*

*La discussion a porté entre toi et Desrosiers (Nord-Sud). Il manquait à ce dernier ce que tu possèdes : l'action<sup>107</sup>.*

Le sort que connaîtra le roman par la suite est beaucoup moins reluisant. En effet, deux critiques paraissent en 1933. La première, de Parizeau, revient sur la recension de *Juana* faite par Grignon, que ce dernier a reproduite dans *Ombres et clameurs*<sup>108</sup>. L'autre, signée K.C.K, paraît en anglais dans *Books Abroad* et se contente de ce commentaire : «too slight to be exciting<sup>109</sup>».

Que dire de Lévesque qui, en 1934, dénigre *Juana*? En présentant succinctement les romans de Bernard, dans son *Almanach de la langue française*, il fait maintenant sienne l'évaluation de Pelletier : «Avec ses deux derniers romans [*Juana* et *Dolorès*], il s'est essayé dans le roman psychologique. Mais là où il réussit le mieux, c'est dans la peinture de l'habitant canadien, et *La ferme des pins* est considéré à ce point de vue, comme son meilleur roman<sup>110</sup>.» Reproduit intégralement dans [La Revue moderne](#) en

107. Jean-Charles Harvey à H. B., 5 octobre 1932, BAnQ, 298/011/002.

108. Voir la note 71 de ce chapitre.

109. K.C.K, «Harry Bernard, *Juana mon aimée*», *Books Abroad*, vol. VII (1933), p. 58.

110. Albert Lévesque, *Almanach de la langue française 1934*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, p. 70.



en mars 1936, le roman est finalement réédité en 1947; quelques autres recensions paraissent ensuite, sans être très favorables<sup>111</sup>.



Figure 8 La page titre de *La Revue moderne* qui annonce la publication d'une version intégrale de *Juana, mon aimée*.

Il convient maintenant de tirer quelques observations du parcours du roman. Se confiant à Louis Dantin, DesRochers disait à propos de Bernard : «Il commence simplement à s'apercevoir que l'affaire du romancier, c'est de conter

111. Voir, par exemple, Émile Bégin, «Notes de lecture : *Juana, mon aimée*», *L'Enseignement secondaire au Canada*, vol. 27, n° 2 (décembre 1947), p. 145-146; Berthelot Brunet, «Monsieur Harry Bernard et son androgyne», *Le Canada français*, 14 octobre 1947, p. 5.



une histoire intéressante et non pas de faire le travail de vicaire<sup>112</sup>.» *Juana* marque assurément un point tournant dans la carrière du romancier, qui s'éloigne enfin des romans à thèse.

Le principal intérêt du roman réside peut-être dans sa narration au JE et le monologue intérieur qui permet l'abandon du narrateur omniscient. En proposant cette structure narrative, encore peu connue au Canada français, Bernard donne un peu d'air au champ littéraire sclérosé par les romans didactiques. En ce sens, *Juana* marque une étape dans l'évolution de la littérature d'ici<sup>113</sup>. Sans qu'on puisse l'associer aux deux courants qui commencent à transformer le champ littéraire au début des années 1930<sup>114</sup>, soit les romans de la «jeune génération» publiés par Lévesque et le renouvellement régionaliste, *Juana* participe à sa manière à cette évolution.

Toutefois, force est d'admettre la place marginale consacrée à ce procédé narratif dans les recensions, de sorte que l'obtention du prix David ne lui en serait nullement redevable. En effet, plusieurs auteurs, les Parizeau, Lamarche, Frémont, Rumilly, n'en disent mot et, quand le sujet est abordé, ce n'est que fort brièvement, comme chez Pelletier. Si le procédé a déplu à Hains («Ah cette manie de monologue intérieur, ce qu'elle peut être rosse parfois!»), et si Hébert demeure dubitatif en le décrivant comme une «technique moderne, mais réfléchie», il a plu à Grignon, qui le présente comme un procédé «que la plupart des romanciers modernes ont accepté». Mal compris, le procédé en déroute quelques-uns. Ainsi, Camille Roy hésite à croire que le récit soit purement fictif : c'est «une histoire qui ne lui est peut-être pas arrivée».

Un roman n'est jamais l'œuvre d'une seule personne. Mentors et amis y participent plus ou moins discrètement et mettent l'épaule à la roue à des degrés divers. Alfred DesRochers a joué un rôle-clé dans le succès de *Juana*, et

112. Alfred DesRochers à Louis Dantin, 16 novembre 1931, *Émulation*, p. 385.

113. Jean-Paul Lamy, «Juana, mon aimée, roman de Harry Bernard», dans Lemire (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, t. II : 1900 à 1939*, p. 615.

114. Voir Saint-Jacques et Robert, *La vie littéraire*, p. 398-402.

cela à plus d'un titre. Non seulement commente-t-il à deux reprises le manuscrit, mais il est à l'origine de la visite décisive – et sans doute calculée – que Bernard fait à Grignon. C'est encore lui, sans doute, qui mentionne le nom de Rainier, avec qui il correspond assidûment depuis des années et dont il apprécie la sincérité des remarques<sup>115</sup>. Il a aussi défendu le roman dans les salons où Bernard brille par son absence. Ces salons sont, dans le domaine privé tout autant que la correspondance, des lieux où se développe la critique. Outre le poète de Sherbrooke, il faut mentionner l'intervention non mesurable de Claude Melançon et celle, limitée, de Groulx et de Frémont.

Comme le montre la correspondance de Bernard, le domaine privé du système critique reste indissociable des recensions publiées même si *Juana*, à l'instar des autres romans de cette époque, fait l'objet de nombreux comptes rendus signés par presque tous les principaux ténors de l'époque. À ce chapitre, retenons l'influence de Grignon, qui a insufflé une direction à la critique, comme il le fera d'ailleurs pour *Menaud, maître-draveur*<sup>116</sup>. Pendant dix mois, son point de vue s'impose comme le discours dominant sur l'œuvre au point peut-être de faire taire temporairement Pelletier.

Force est de constater, en mettant un terme à ce chapitre qu'un prix David n'est pas nécessairement une garantie de passer à l'histoire, et *Juana* en constitue une belle preuve. Malgré ses qualités, son côté novateur et tous les efforts de Bernard pour faire connaître son roman, *Juana* a disparu des livres d'histoire littéraire. On peut penser que les raisons réelles de cette gloire éphémère sont à chercher du côté de l'intervention calculée et percutante de Pelletier. Reprise par deux journaux et incontestée par la suite, sa critique semble avoir joué un rôle décisif au point de devenir LE discours dominant sur l'œuvre. Comment «résister à de tels coups de bélier, sans cracher le sang»,», écrivait Marchand. Pelletier, non sans raison peut-être, aurait beaucoup contribué à écarter *Juana* des œuvres marquantes des années 1930.

115. Commentaire personnel de Richard Giguère livré au téléphone le 5 janvier 2015.

116. Chartier, *L'émergence des classiques*, p. 119.

## CHAPITRE 9

### LE DISCRET EFFACEMENT DU ROMANCIER

Après la publication en 1932 d'un autre roman psychologique ayant pour titre *Dolorès*<sup>1</sup>, Bernard ne touche plus à ce genre littéraire pendant 18 ans. Parmi les causes de ce silence, l'obtention d'une importante bourse de la Société Rockefeller, qui lui permet d'amorcer, en 1943, des études doctorales portant sur le régionalisme littéraire aux États-Unis. Ce n'est qu'au lendemain de l'obtention de son doctorat en mars 1948, qu'il revient à ses premières amours, l'écriture romanesque.

En 1950, Bernard termine la rédaction des *Jours sont longs* et soumet le manuscrit au nouveau Concours du Cercle du livre de France. Ce concours, chaudement contesté, est remporté par Bertrand Vac<sup>2</sup>. Afin de rendre justice aux trois autres finalistes dont Bernard, l'éditeur Pierre Tisseyre s'engage à publier les autres trois manuscrits. Astucieusement, il crée un prix des lecteurs destiné à celles et ceux qui achèteront ses ouvrages, ce qui lui permet de mousser les ventes. Cette fois, Bernard l'emporte avec 521 des 950 votes exprimés. Le Cercle du livre le publie le 1<sup>er</sup> février 1951. Un prix, somme toute de consolation, mais qui l'incite néanmoins à relancer sa carrière d'écrivain.

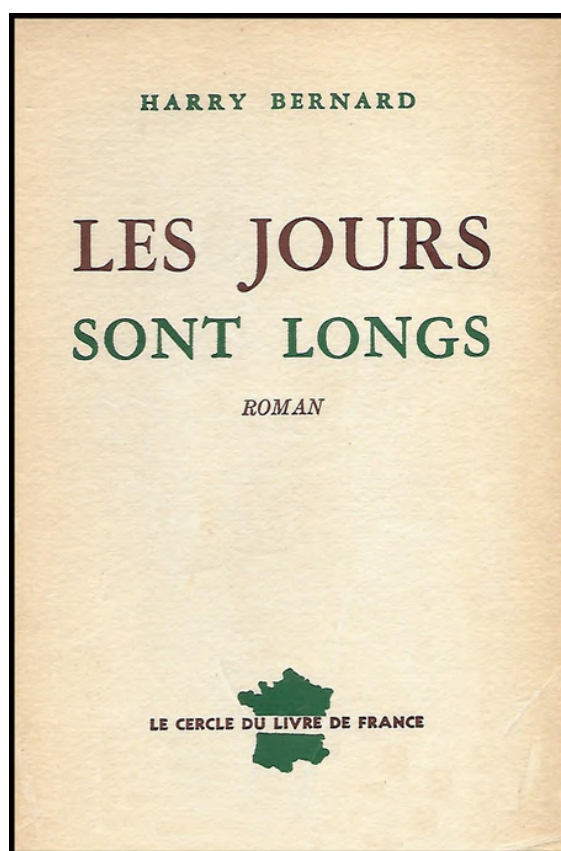


Figure 1 Page titre des *Jours sont longs*.

1. Dans ce roman, Bernard adopte une narration inspirée d'un journal intime. Écrite au «je» l'histoire relate une tragique intrigue amoureuse, avec un arrière-fond d'enquête policière, et prend place dans les Laurentides avec des allées et venues à Montréal.

2. Pseudonyme du Dr Aimé Pelletier, chirurgien rattaché à l'hôpital de Verdun.

### ***Une autre année sera meilleure*<sup>3</sup>**

Ses trois autres romans, *Une autre année sera meilleure*, *Le Remplaçant* et *Dans le bleu du matin*, seront ses derniers et lui réserveront un sort encore plus décevant! Bien que présentés tous les trois au concours du Cercle du livre de France<sup>4</sup>, aucun ne sera retenu, de telle sorte qu'ils n'y seront jamais publiés.

*Une autre année sera meilleure* s'inscrit dans la même veine que *Les Jours sont longs*. Le cadre est le même : la forêt. Cette fois-ci, toutefois, le personnage principal, Gabriel Lesage qu'on appelle Bébé, est un vrai travailleur de la forêt. Ses histoires d'amour ne sont, en fait, que le prétexte à décrire la vie des ouvriers de la forêt au service de l'industrie papetière. Malgré l'omniscience du narrateur, les nombreux dialogues adaptés au niveau social des différents protagonistes, permettent d'avoir une perspective réaliste de leur vie quotidienne dans les moindres détails.

### **L'histoire et le récit**

L'histoire raconte quelque deux années de la vie de cet ouvrier de la forêt. Originaire de Mékinac, il réside le plus souvent au Gros-Rocher, son port d'attache, situé quelque part au nord d'un camp plus connu, celui du Chapeau-de-Paille. Au début de la trentaine et encore célibataire, Lesage commence à envisager positivement la vie conjugale. Toutefois, Laure, son idylle du moment, est jalouse et le boude parce qu'il a dansé avec une autre femme. Pendant la période morte de l'été, Deblois, un riche industriel de

3. Toute la partie traitant de ce roman dans ce chapitre avait été publiée en 2013 sous la forme d'un texte de présentation lors de sa réédition; voir Harry Bernard, *Une autre année sera meilleure*, édition préparée par Micheline Tremblay et Guy Gaudreau, Ottawa, Les Éditions David, 2013, p. 9-24.

4. Pour en connaître davantage sur la maison d'édition et son prix, voir Jacques Michon (dir.), *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, volume 2 : Le temps des éditeurs, 1940-1959*, Montréal, Fides, 2004, p. 334-344.

Montréal, lui demande d'être son guide pour des excursions de pêche et de chasse au lac Clair. Il y fait la connaissance de Gisèle, la fille de Deblois, qui le séduit. Comme elle doit revenir plus tard pour une excursion de chasse, Lesage l'attend. Vainement! Durant l'hiver, il rencontre Mariette, la fille de la nouvelle cuisinière au Gros-Rocher. Invités à des noces à la Rivière-aux-Rats, Lesage s'offre à l'amener ainsi que sa mère. Lors de cette soirée, il danse avec elle et, s'isolant sur la galerie, il l'embrasse. Laure, Gisèle, Mariette? Il ne sait plus très bien où il en est. Au printemps suivant, Deblois lui offre de construire un nouveau chalet et, éventuellement, d'en devenir le gardien. Une perspective intéressante qui aurait l'avantage de le sédentariser. Après quelques hésitations, il accepte. Il suggère le lac Francœur et s'y rend afin de construire la route et de bâtir le chalet. Durant l'été, Gisèle revient et ils deviennent amants. Toutefois, quand il lui propose le mariage, elle se rit de lui. Comment une femme riche et instruite pourrait-elle s'abaisser à épouser un rustre ouvrier de la forêt? Déçu, il abandonne son travail au lac Francœur et se dirige à La Tuque. Il s'enivre et prend un taxi pour suivre la course en canot de La Tuque à Mékinac. À l'hôtel, il tente d'intervenir dans une bagarre et on l'assomme; conduit à l'hôpital, Mariette viendra l'y retrouver. Commentant ses erreurs de la dernière année, celle-ci lui répond qu'*Une autre année sera meilleure.*

Somme toute, une histoire plutôt banale où la psychologie des personnages reste superficielle. En fait, la trame narrative n'est qu'un prétexte pour tracer le portrait de la région de la Haute-Mauricie et, surtout, du travail des ouvriers forestiers durant la saison active, celle de la coupe et de la drave, mais aussi durant la saison morte pendant laquelle les camps se vident. Si plusieurs retournent en ville ou dans leur patelin, d'autres restent au camp afin de préparer la forêt pour la saison prochaine. Beaucoup de travail à accomplir : inventorier les essences disponibles, déterminer les lieux de coupe, «marcher» le bois pour plaquer les arbres et tracer les chemins, dégager les sentiers, construire les camps, etc. Il importe aussi de surveiller les barrages et de prévenir les incendies en assurant le guet du haut des tours

des gardes-feu. Certains s'engagent à servir de guides aux riches touristes de la ville lors de leurs excursions de chasse ou de pêche. Puis, quand l'automne revient, c'est l'arrivée des bûcherons : les *jumpers*, peu fiables, passent d'un chantier à l'autre alors que les cultivateurs et leurs fils restent plus stables, en quête d'un revenu supplémentaire. La coupe terminée, c'est le mesurage; opération importante puisque le salaire se calcule en fonction de la quantité de cordes coupées. Puis, quand ce coin de la forêt a été suffisamment exploité, on brûle les camps et on s'installe ailleurs.

L'intérêt du récit se situe dans cette description des multiples activités de l'industrie forestière, à une période charnière où l'on passe de la coupe traditionnelle à la mécanisation du travail<sup>5</sup>. «De nos jours, la vie des chantiers ne correspond pas à l'idée que s'en fait la masse. On la redoute assez, la jugeant d'après les écrits anciens et la légende. Le profane ne voit dans l'exploitation forestière qu'isolement et ennui, battage à la hache qui épuise son homme, lits envahis de poux, repas de lard salé et de fèves indigestes<sup>6</sup>.» Assurément, les conditions matérielles de vie et de travail en forêt vers le milieu du XX<sup>e</sup> diffèrent grandement de celles du XIX<sup>e</sup> et du tournant du XX<sup>e</sup> siècle qui, pourtant, meublent encore l'inconscient collectif, nourri d'images folkloriques<sup>7</sup>. Or, le travail en forêt ne se limite pas à celui du bûcheron et du draveur qui, tout en demeurant saisonnier, était dominé par une main-d'œuvre agricole en quête de revenus d'appoint<sup>8</sup>. Il y a toujours eu des travailleurs

5. Par exemple, la présence de chevaux et de camions les obligent à entretenir une écurie et un garage; la disparition progressive de la drave «[...] on ne flottait plus de bois de ce côté». Sur cette question de la mécanisation des activités d'abattage, il faut lire le remarquable ouvrage d'Ian Radforth, *Bushworkers and Bosses in Northern Ontario*, Toronto, University of Toronto Press, 1987, 336 p.

6. L'Illettré, «La vie aux chantiers», *CdStH*, 16 octobre 1942, p. 3.

7. Pour une vue d'ensemble des activités forestières en Mauricie, voir René Hardy et Normand Séguin, *Forêt et société en Mauricie*, Québec, Septentrion, 2011 (1984), 342 p. Pour le XIX<sup>e</sup> siècle, lire aussi Guy Gaudreau, *Les récoltes des forêts publiques au Québec et en Ontario, 1840-1900*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1999, 178 p.

8. À titre d'exemple, songeons au roman d'Arlette Cousture, *Les Filles de Caleb*, qui a fait l'objet d'une série télévisuelle.

forestiers qui vivaient à l'année ou presque de la forêt puisqu'il faut repérer et préparer les aires de coupe, les rivières et leurs barrages pour la drave et combien d'autres tâches. Tel est le travail du héros principal du livre.

Dans ce roman, Bernard décrit avec précision l'organisation du camp : la cuisine, la salle à manger, le lieu de repos des travailleurs, l'écurie, la cache, etc. Il répond à des questions pratiques comme la circulation du courrier, la rémunération (en fonction du mesurage du bois coupé), le contrôle du niveau des eaux (pour assurer le flottage du bois), les règlements (pas d'armes dans le bois; pas d'alcool; pas de blasphèmes), les loisirs, les risques et les dangers à affronter (se perdre et se nourrir en forêt). Bernard cherche aussi à mettre en lumière les relations humaines qui se tissent chez ces ouvriers qui vivent en vase clos la majeure partie de l'année; d'ailleurs, la solidarité qui les unit en est sans doute le plus bel exemple. Bref, par ces multiples petits détails de la vie quotidienne, Bernard veut faire pénétrer son lecteur au cœur de la vie des ouvriers forestiers en le plongeant dans l'ambiance qui règne au sein des camps au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

Afin de mieux refléter la réalité, Bernard a modelé le langage des différents personnages selon leur niveau d'éducation et leur classe sociale. C'est ainsi que les bûcherons, les marcheurs et les guides utilisent un vocabulaire «riche de termes sonnante bon français» (astiner, achaler, écarter...), émaillé d'anglicismes (drops, sweep...), de nombreuses contractions et l'omission du «ne» à la forme négative; ils commettent aussi des fautes de grammaire (vous vous assisez...) et leur prononciation relève d'un niveau de langue populaire (ousque, moé...). Par contre, les gens plus instruits de la ville, telle Gisèle, s'expriment en un français plus soutenu autant en ce qui a trait au lexique (outrecuidance, infatuation...) qu'en ce qui concerne la grammaire (moins de contractions...) et la prononciation.

En somme, dans ce roman, les références à la réalité ont autant d'importance, sinon plus, que la fiction. Réalité et fiction s'appuient mutuellement tant dans l'histoire que dans le récit.



### Les péripéties autour d'un livre

La correspondance échangée avec Pierre Tisseyre au sujet d'*Une autre année sera meilleure* permet de suivre de près le cheminement de ce roman. Le 12 juillet 1951, l'éditeur apprend à Bernard que son manuscrit a été retenu parmi les 24 œuvres soumises au concours du Cercle du livre de France. Très rapidement, les 11 jurés<sup>9</sup> en éliminent 12. Puis, ils retiendront les quatre romans finalistes sans toutefois en connaître le nom des auteurs<sup>10</sup>. La lutte se fait finalement entre *Évadé de la nuit* et *Une autre année sera meilleure*. Le roman de Langevin l'emportera par une majorité de trois voix<sup>11</sup>. Pressentant la défaite de Bernard, Tisseyre avait tenté d'amortir le choc en lui laissant entendre qu'il avait un sérieux concurrent<sup>12</sup>. Suite au dévoilement des résultats, Bernard, plutôt amer, écrit une lettre à Tisseyre, dans laquelle il témoigne de sa déception et souligne les atouts de son manuscrit. En voici quelques extraits :

9. Les membres du jury sont écrivains, critiques littéraires ou journalistes : Jean Béraud, Germaine Guèvremont, Jean-Charles Bonenfant, Roger Duhamel, René Garneau, Paul Gay, Jean-Pierre Houle, Paul Langlais, Gilles Marcotte, Dostaler O'Leary et Lucette Robert.

10. Il s'agit des romans *Évadé de la nuit*, *Une autre année sera meilleure*, *Les chercheurs de lumière* et *La morte vivante*.

11. Au premier tour, cinq votes iront à *Évadé de la nuit*, trois à *Une autre année sera meilleure*; on compte aussi deux abstentions et une absence. Au deuxième tour, Houle se rallie, accordant ainsi un sixième vote à Langevin; Bernard conserve ses trois votes tandis que Garneau et Guay s'abstiennent; voir Maurice Blain, «*Évadé de la nuit* d'André Langevin: lauréat du Cercle du livre de France», *Le Devoir*, 20 septembre 1951, p. 6. Notons que Germaine Guèvremont, Gilles Marcotte et Lucette Robert auraient voté pour Bernard.

12. Pierre Tisseyre à H. B., 14 septembre 1951, BAnQ, 298/012/002 : «Je n'ai aucun renseignement certain en ce qui concerne les résultats du scrutin. Je crois toutefois que vous avez un concurrent très sérieux avec *Évadé de la nuit* qui est l'œuvre d'un jeune employé de Radio-Canada [...] Ils ne vous ont absolument pas identifié et je crois sincèrement que personne ne se doute que vous êtes un concurrent». Bernard tient à l'anonymat, sans doute à cause des nombreux démêlés entourant la remise du prix du Cercle du livre de France à *Louise Genest* de Bertrand Vac, l'année précédente.

*Le verdict du jury ne m'a pas surpris. Je l'avais prévu depuis longtemps et j'aurais été étonné du contraire. On paraît même avoir cuisiné l'affaire d'assez loin, puisque deux ou trois journaux, même une revue, avaient déclaré qu'il fallait, qu'il était désirable, qu'il importait qu'un jeune fût vainqueur.*

*Dans les circonstances, je suis dégoûté, non dépité. Vous écoutant à la radio, je n'en revenais pas de vous entendre argumenter ou presque contre le jury, de le mettre en face du dilemme qu'il s'était posé à lui-même : couronner un ouvrage sérieusement construit, fini, d'un fond et d'une forme où il n'y a rien à reprendre, ou l'essai d'un jeune, prometteur si l'on veut, mais incomplet, rempli de scories.*

*[...]*

*En somme, on couronne un ouvrage qui sera bon, s'il est bon, quand l'auteur l'aura repris et travaillé, corrigé, mis au point. Je n'entendais pas ainsi le concours. Le jury doit, habituellement, juger ce qu'il a en main, devant lui, non pas ce qui sera. [...] En ce qui concerne l'âge des auteurs, je ne sache pas que le concours ait été institué pour les premiers communiant. Si c'est le point, il faut le dire, et je m'abstiendrai à l'avenir, car il y a fort longtemps que j'ai fait la mienne, ma première communion.*

*On exprime cette opinion que mon roman, situé en forêt [...] n'ajoutait rien à la littérature canadienne-française. Je m'inscris en faux contre cette affirmation. Car mon ouvrage, pour avoir la forêt comme fond de scène, montre le travail et la vie des bûcherons d'aujourd'hui, ce qui n'a jamais été tenté.*

*Il semble, de plus en plus, que certaines gens entendent le roman comme une affabulation quelconque, qui cache une sorte de dissertation philosophique, une glose plus ou moins paradoxale en face de la vie, une présentation de sentiments outrés, sans souci d'action véritable, de décor ou de vraisemblance. C'est là la route du roman noir, comme on l'a vu en France.*

*Je continue de croire, pour ma part, qu'un roman est une histoire qu'on raconte, que l'on construit le mieux possible, et qui doit avoir un commencement, un milieu et une fin. La fiction, il va sans dire, doit tenir compte de la psychologie des personnages, du milieu et des mœurs, du langage, de la vérité historique. Et il y a toujours une vérité historique, quels que soient le décor et l'époque de l'ouvrage<sup>13</sup>.*

Bernard, forcément partial, n'est pas le seul à se montrer très critique devant le roman du jeune auteur qu'est Langevin. Sa critique se rapproche de celle de Gilles Marcotte qui paraît quelques mois plus tard dans *Le Devoir*<sup>14</sup>. Ni l'un ni l'autre n'approuvent le verdict du jury, ce qui fera dire à Marcotte en janvier 1952 : «Le roman de Langevin, *Évadé de la nuit*, reste un document pathétique et curieux, plutôt qu'une véritable œuvre d'art. Mon estime pour Harry Bernard, née avec *Les Jours sont longs* a été augmentée par *Une autre année sera meilleure* [...] que j'espère voir éditer avant longtemps. M. Bernard possède un solide métier de romancier et une connaissance exacte des êtres simples qu'il décrit<sup>15</sup> ».

Même aux yeux de Tisseyre, le roman de Langevin est loin d'être parfait. Il risque de déplaire «à un grand nombre de gens parce que c'est un roman noir

13. H. B. à Pierre Tisseyre, 20 septembre 1951, BAnQ, 298/012/002.

14. «*Évadé de la nuit*. Le mauvais livre d'un bon écrivain», *Le Devoir*, 24 novembre 1951, p. 7. On pourra lire également l'article de Pierre Pascal qui s'est demandé si un des membres du jury avait lu le manuscrit de Langevin, voir «Un juré n'aurait pas lu *Évadé de la nuit*», *Le Petit Journal*, 23 septembre 1951, p. 71.

15. Gilles Marcotte, «À la recherche des bons épis», *Le Devoir*, 5 janvier 1952, p. 7.



Figure 2 Une critique de l'*Évadé de la nuit* par Gilles Marcotte, *Le Devoir*, 24 novembre 1951, p. 7.

feuilletton (comme lui propose au même moment le *Photo-Journal*), Bernard tente en vain de rassurer Tyssere en soulignant la présence d'un large public intéressé par son récit, y compris des papetières mauriciennes. Peine perdue! ce dernier persiste dans sa décision, tout en ne fermant pas complètement la porte :

*[...] avant même d'avoir lu votre livre, je savais que nous ne pourrions le publier avant le printemps, à moins que nous n'ayons des commandes fermes couvrant aux trois-quarts le prix de l'impression. Je crois que cela ne serait pas impossible étant donné votre réputation et la clientèle régionale dont vous parlez et si certaines compagnies papetières en commandaient une certaine quantité, le problème serait évidemment résolu.*

*Les Jours sont longs se sont infiniment mieux vendus, grâce à vos efforts personnels, que vos concurrents du Prix des lecteurs, mais il nous en reste cependant plus de 3,000 exemplaires.*

16. Pierre Tisseyre à H. B., 24 septembre 1951, BAnQ, 298/012/002.

*Ce sont toutes ces considérations qui m'ont fait vous écrire que je vous rendais votre liberté afin que vous puissiez profiter de l'occasion qui s'offrait de le publier dans Photo-Journal et d'encaisser ainsi une somme que ce journal m'avait dit devoir se situer entre 250\$ et 350\$<sup>17</sup>.*

Avant de se résoudre à sa publication en roman-feuilleton, Bernard approchera la Librairie Beauchemin. Malheureusement, il essuiera un nouveau refus justifié, cette fois-ci, par la facture du livre : «Le dialogue est excessivement rapide, et je crois que ce genre conviendrait parfaitement à un périodique qui accepterait de le publier.» En outre, comme Beauchemin s'est lancé dans des «éditions classiques», on préfère mettre de côté l'édition d'ouvrages de littérature canadienne<sup>18</sup>.

Devant ces refus répétés, Bernard se résigne à écrire à Pierre-Paul Lafortune du *Photo-Journal* : il accepte sa publication en roman-feuilleton. C'est ainsi



Figure 3 En-tête du *Photo-Journal* mentionnant pour la première fois le roman, 7 février 1952, p. 28.

17. Pierre Tisseyre à H. B., 18 octobre 1951, BAnQ, 298/012/002.

18. E. Issalys, administrateur de la Librairie Beauchemin à H. B., 20 novembre 1951, BAnQ, 298/012/002).



que, du 7 février au 19 juin 1952, les lecteurs du journal découvrent un nouveau roman richement illustré<sup>19</sup>.



Figure 4 Deux des illustrations du roman; le *Photo-Journal*, 28 février 1952, p. 28 et 27 avril 1952, p. 28.

D'autres lettres, postérieures à cette parution, montrent que Bernard n'avait pas abandonné l'idée de le voir paraître au Cercle du livre de France puisque, dans le contrat signé avec *Photo-Journal*, il s'est réservé les droits de le republier ailleurs. Encore en 1955, il tente une nouvelle démarche auprès de

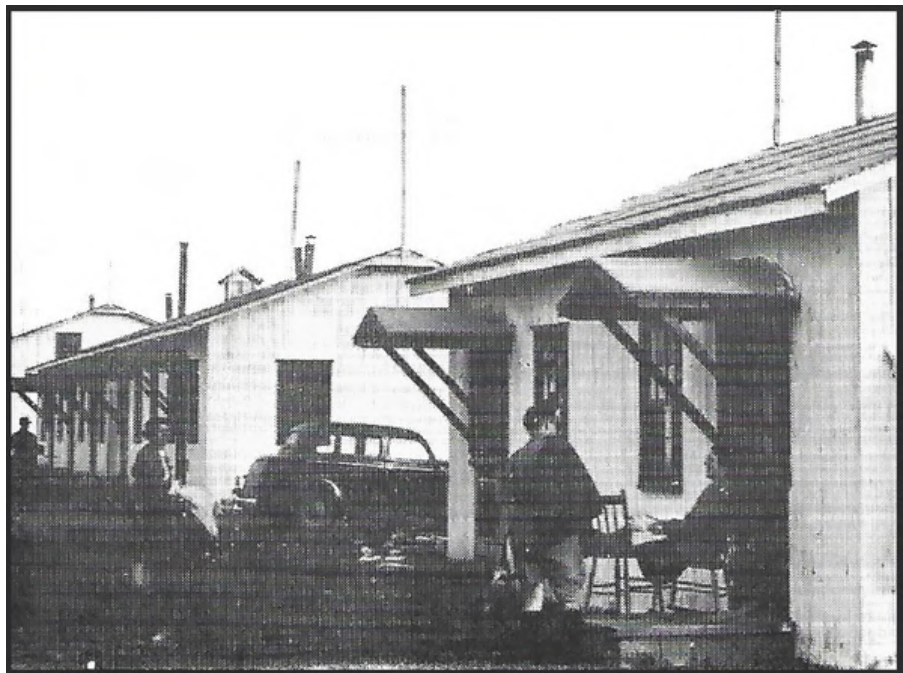
19. On peut consulter la version en ligne de ce roman sur le site de la BANQ en dépouillant la copie numérisée du *Photo-Journal* à partir du 7 février 1952. Toutes les illustrations sont l'œuvre du dessinateur Pierre Saint-Loup (1894-1963), qui a travaillé pour de nombreuses revues dont le *Photo-Journal*.

Tisseyre. Ce dernier, dans une lettre du 22 mars 1955, lui avoue qu'il vient à peine de le lire et que, «bien que son rythme soit assez lent, c'est indiscutablement un ouvrage qui mérite d'être publié.» Toutefois, pour ce faire, il faudrait que Bernard lui garantisse «un achat important du gouvernement, comme ce fut le cas pour *Les Jours sont longs*<sup>20</sup>», ce qui, en dépit des rapports étroits de Bernard avec l'Union Nationale ne semble jamais avoir abouti<sup>21</sup>.

### Le cadre de l'action

Si Bernard a été intéressé très jeune par la nature, c'est entre 1933 et 1956 que cet intérêt ressort dans ses œuvres. Comme on l'a bien montré au chapitre 7, il est assurément un bon connaisseur de la forêt. Ses vacances, il les passe le plus souvent en Haute-Mauricie où il vit à la manière des coureurs de bois.

Avec ses compagnons d'excursion, ils s'arrêtent dans les camps forestiers à l'été et à l'automne, après la drave mais avant la coupe, découvrant ainsi une autre dimension du travail en forêt. Bernard se familiarise ainsi avec les différents aspects de la vie quotidienne des ouvriers



de la forêt et apprend **Figure 5 Le poste du Chapeau-de-Paille. Portages et les divers incidents ou routes d'eau en Haute-Mauricie, Trois-Rivières, accidents survenus au Éditions du Bien Public, photographie hors-texte.** cours des saisons.

20. Pierre Tisseyre à H. B., 22 mars 1955, BAnQ, 298/012/002.

21. La dernière lettre adressée à Pierre Tisseyre dans ce but date du 8 décembre 1958, BAnQ, 298/012/002.



Au fil des ans, il devient un ami intime de Jean Crête, sous-traitant principal des chantiers forestiers mauriciens, surnommé le «Roi de la Mauricie»<sup>22</sup>; ce dernier lui facilite d'ailleurs l'accès aux chantiers et lui octroie l'autorisation de circuler dans les forêts du territoire sous sa gestion. C'est dans cette région qu'il situe l'action d'*Une autre année sera meilleure*.

Ce roman n'est pas pure fiction. Bernard y raconte plusieurs faits réels (l'épisode des loups, celui de l'ours tué avec une 22, l'arrêt au camp d'un abbé, etc.) dont on peut lire le compte rendu dans ses récits de voyage. Toutefois, afin de protéger l'anonymat des individus, il modifie leur nom ou les passe sous silence. C'est ainsi que Ferdinand Marchessault affronte les loups et non Ferdinand Maltais<sup>23</sup>; que Pierre Scott abat véritablement un ours avec une 22<sup>24</sup> alors que le nom de l'auteur de cet exploit n'est pas mentionné dans le roman; que le camp de l'abbé Benoît à la Pointe-aux-Ingénieurs appartient réellement à un abbé de Trois-Rivières (qui deviendra M<sup>gr</sup> Bourgeois)<sup>25</sup>. Le nom de certains de ses personnages s'apparente à ceux d'individus réels : Bébé Parent<sup>26</sup>/Bébé Lesage, Dubeau<sup>27</sup>/Dubois, le guide Édouard Lemieux<sup>28</sup> /le guide Édouard L'Heureux, etc. Ces quelques exemples montrent bien la volonté de l'auteur d'enraciner son roman dans le réel tout en lui ménageant

22. Albert Tessier, *Jean Crête et la Mauricie*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 1956, 126 p.

23. H. B., *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, Trois-Rivières, Les Éditions du Bien public, 1953, p. 171.

24. H. B., «Du grand lac Clair au Cawachicamic», *Chasse et Pêche*, octobre 1950, p. 19 : «Qu'on le croie ou non, ce fut là l'exploit de mon compagnon Pierre Scott, dans un portage conduisant au grand lac Clair, en août dernier [1949]».

25. H. B., «Au grand lac Clair», *Chasse et Pêche*, décembre 1949, p. 7; «La dernière étape», *Chasse et Pêche*, janvier 1954, p. 6.

26. «Le chef de l'équipe, Bébé Parent ou un autre, avait averti les hommes...», *Portages*, p. 115.

27. «Mon vieil ami Tancrede Dubeau, gérant de la Consolidated Paper Corporation au poste du Chapeau-de-Paille», *Portages*, p. 113.

28. «[...] quand je fis la connaissance d'Édouard Lemieux, à l'été 1947 [...] c'était le guide parfait et je le savais» «150 milles en canot en Haute-Mauricie», *Chasse et Pêche*, mai 1949, p. 7.

une part de fiction; la même explication vaut, croyons-nous, pour le cadre de l'action, à la fois réel et fictif.

### **L'insuccès d'*Une autre année sera meilleure***

Revenons en arrière. Le roman régionaliste prend son essor dans les années 1920 pour s'épanouir pleinement au cours des deux décennies suivantes<sup>29</sup>. La crise économique des années 1930 favorise la colonisation, et «permet au conservatisme de connaître un important regain de faveur<sup>30</sup>». La littérature n'y échappe pas : son but, c'est de «promouvoir la cause de la nation canadienne-française en faisant l'éloge de son passé et de son mode de vie [...]»<sup>31</sup>. Toutefois, au courant des années 1940, de multiples facteurs suscitent des transformations sociales : la guerre, l'essor économique qui s'ensuit, une nouvelle société de consommation dont profitent toutes les couches de la société, etc. Les contradictions éclatent. Le mouvement vers la modernité s'amorce et, en littérature, cela se manifeste entre autres par la publication de romans urbains qui abordent de nouvelles thématiques, tels le suicide<sup>32</sup> ou les maladies mentales<sup>33</sup>, remettant en question l'éducation reçue<sup>34</sup>, les mœurs politiques, sociales et religieuses<sup>35</sup>. La publication d'*Au pied de la pente douce* (1944) et des *Plouffe* (1948) de Roger Lemelin ainsi que celle du célèbre *Bonheur d'occasion* (1945) de Gabrielle Roy, marquent bien ce point tournant de la littérature.

Cette brève mise en contexte permet d'expliquer l'insuccès d'*Une autre année sera meilleure*. Au début des années 1950, les critiques attendent un roman

29. Maurice Lemire, «Introduction», *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec, tome II: 1900-1939*, Montréal, Fides, 1987, p. XX.

30. P.-A. Linteau et al., *Histoire du Québec contemporain. Le Québec depuis 1930*, Montréal, Boréal, 1986, p. 171.

31. Lemire, p. LXVII.

32. E. Pallascio-Morin, *Brentiwick* (1940); A. Langevin, *Poussière sur la ville* (1953); R. Elie, *La fin des songes* (1950), etc.

33. E. Cloutier, *Les inutiles* (1956); J. Filiautrault, *Chaînes* (1955).

34. P. Baillargeon, *Les médisances de Claude Perrin* (1945).

35. B. Vac, *St-Pépin, P.Q.* (1955); Y. Thériault, *Aaron* (1954).

urbain, moderne, et voilà que Bernard présente une histoire d'ouvriers de la forêt, qui tracent leur chemin, qui plaquent les arbres, se déplacent en canots, portent et mangent de la «banique». Nul doute que ce roman leur apparaît comme un sursaut du monde rural et, de ce fait, rétrograde. L'écart entre ce à quoi ils s'attendent et ce qui leur est offert est abyssal. Ce n'est pas un hasard si c'est un journal «grand public», le *Photo-Journal*, qui accepte de le publier en roman-feuilleton.

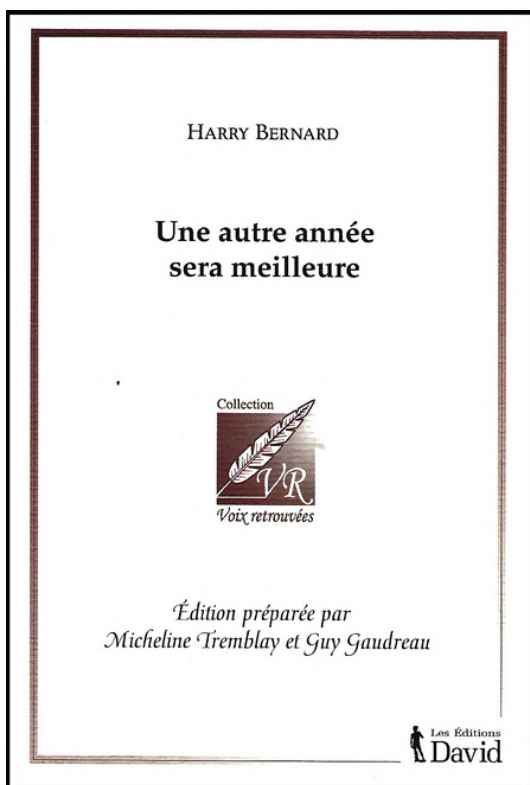
Maintenant, notre regard est différent, d'où cette idée de rééditer le roman en 2013. Nous pouvons mieux apprécier la description précise et détaillée de cette région de la Haute-Mauricie et d'un secteur de l'industrie, celui de l'exploitation forestière, à un tournant de son histoire avec, en prime, un héros

bien de son époque.

### Deux échecs inconnus du public

Les deux derniers romans de Bernard, *Les Remplaçants* et *Dans le bleu du matin*, restent dans ses archives puisque, présentés au Concours du Cercle du livre de France, aucun des deux ne sera primé ni publié. La carrière du romancier subit une autre flagellation, mais heureusement pour lui, la presse et le public ne l'ont jamais su.

À tort ou à raison, il est convaincu que le rejet d'*Une autre année sera meilleure* est lié au fait qu'on l'a identifié – même si l'anonymat était exigé<sup>36</sup> –, voulant ainsi lui faire payer tout le brouhaha des dernières compétitions. Il présente donc ses deux derniers



**Figure 6** Notre réédition d'*Une autre année sera meilleure* publiée en 2013.

36. Comme il le mentionne dans une lettre adressée à Tisseyre le 20 septembre 1951 : «L'anonymat a pu être respecté, comme vous l'avez répété partout, mais je suis convaincu

romans sous un pseudonyme. Soumis au printemps 1952, *Les Remplaçants* est signé Paul-E. Beaudry avec comme adresse de retour le 6670 Christophe-Colomb à Montréal, soit celle de son cousin et complice J.-Aldéric Piché<sup>37</sup>.

Le subterfuge s'explique également par les propos tenus qui lui font craindre de déplaire à l'Église à cause du côté immoral du récit. Or, au début des années 1950 – il faut s'en souvenir – l'Église exerce encore une forte poigne sur la société et détient le pouvoir d'accueillir une œuvre ou de la mettre à l'Index<sup>38</sup>. Qui plus est : il craint qu'on puisse faire des rapprochements avec sa vie intime, dans la mesure où certains éléments personnels ressemblent à ceux évoqués dans le roman. Et c'est là, à notre avis, l'intérêt du manuscrit : entrevoir ce qu'aurait pu être la vie intime de Bernard. Mais résumons d'abord brièvement l'histoire.

### **Bref résumé des *Remplaçants***

La femme du docteur Lefrançois l'a quitté, il y a de nombreuses années, le laissant seul avec trois garçons et une fille. La famille est catholique pratiquante au point où les enfants sont tous attirés par le missionnariat.

Quand le récit commence, Lefrançois attend Madeleine, dans la mi-vingtaine, à sa chambre d'hôtel afin de mettre fin à leur relation. «Elle entra et l'embrassa, des mèches châtaines lui caressant la joue, se mêlant à ses cheveux gris,

que j'ai été identifié. Sinon, les juges, ou la plupart d'entre eux, seraient des nigauds. Je ne sais si vous y avez songé, mais il fallait se venger du coup du Prix des Lecteurs.» BANQ, 298/012/002.

37. Le 27 juin 1952, le Cercle du livre de France informe Beaudry, alias Harry Bernard, que son manuscrit a été rejeté. Mais Bernard décidera de soumettre à nouveau son texte en 1953, en misant sur une composition différente du jury.

38. Rappelons que J.-C. Harvey a perdu son emploi au *Soleil* après la parution des *Demi-civilisés*, en 1934. Claude-Marie Gagnon, «La censure au Québec», *Voix et Images*, vol. 9 n° 1, 1983, p. 103-117 (plus particulièrement p. 114); Pierre Hébert, *Censure et littérature au Québec. Des vieux couvents au plaisir de vivre, 1920-1959*, Montréal, Fides, 2004, 252 p.

clairsemés aux tempes. Il [...] détourna la tête, un peu honteux du spectacle qu'il se donnait, honteux et fier aussi, car l'abandon de cette petite n'allait pas sans le flatter»<sup>39</sup>(p. 21). Il ne réussira pas cette fois-là. Plus tard, toutefois, lors d'une rencontre dans son cabinet, il l'avise de sa décision. Durant les mois qui suivent, il analyse les causes de cette rupture et prend conscience de ses effets sur sa vie quotidienne : la solitude.

Bien que peinée, Madeleine accepte de sortir avec Georges Lareau, un policier de la Sûreté du Québec qu'elle épousera plus tard. Quand Lefrançois l'apprend, il devient neurasthénique, car il ne l'a pas oubliée. Parfois, il en veut à la religion qui lui a imposé cette rupture.

Pour combattre son mal-être, il organise une partie de pêche avec le docteur Barbeau, chirurgien à Joliette. Sur la route, un accident bloque la circulation. Lefrançois donne les premiers soins au blessé qui se trouve dans un état critique et l'accompagne jusqu'à l'hôpital de Joliette. Un diagnostic est posé : une hémorragie interne qui nécessite l'intervention d'un chirurgien, la spécialité de Barbeau. Il apprend le nom du blessé : Georges Lareau. Le mari de Madeleine. Quel coup du sort! Toujours amoureux, il s'interroge : doit-il ou non, requérir la présence de son ami Barbeau? Comme il est le seul à savoir où il est, il pourrait faire semblant de le joindre et, ainsi, laisser mourir Lareau, seule façon de récupérer Madeleine. Homme de devoir, Lefrançois téléphone à Barbeau et Lareau sera sauvé. Voilà, très sommairement, l'intrigue des *Remplaçants*. Une intrigue bien mince...

### **Un récit en lien avec la vie de Bernard**

Abordons maintenant les analogies avec la vie de Bernard pouvant être tirées du manuscrit. Ainsi Lefrançois est animé d'un fond chrétien qui maintient en lui une hantise du péché, «qui s'assimile à la crainte de Dieu.» (p. 67). Il partage son quotidien avec Michelle, sa femme, qui ne comprend pas les exigences

39. Le roman a été mis en ligne sur notre site [«Les écrits de Harry Bernard»](#). Sa pagination est celle de cette édition électronique.

de sa profession. Lui qui a déjà songé à embrasser la vocation religieuse reste croyant; il respecte les principes, les rituels, les normes et la morale du catholicisme. La mésentente au sein du couple naît de la jalousie de sa conjointe. Elle suspecte son mari de consacrer trop de temps à ses patientes; elle minute le temps qu'elles passent dans son cabinet; au retour d'une visite à domicile, elle le harcèle de questions, exige des comptes rendus détaillés et leurs querelles se terminent par la sommation de faire chambre à part. Quand sa femme le quitte, il vit une période de solitude qui l'amène à délaissé quelque peu la morale catholique.

À notre connaissance, Bernard n'a jamais clairement affirmé ses convictions religieuses. Cependant, on le sait catholique pratiquant<sup>40</sup>. Sa correspondance avec des personnalités ecclésiastiques dressent de lui le portrait d'un homme de principe très favorable aux autorités religieuses. Cela dit, après la lecture des *Remplaçants*, on peut se demander si sa séparation et ses longues années de célibataire ne l'auraient pas amené à faire des accroc à la morale catholique de cette époque.

La jalousie de Michelle rappelle celle de Louella, la première épouse de Bernard, qui surveillait la fréquence du courrier échangé entre son mari et Simone Routier, une jeune poétesse de Québec. De l'automne 1928 à l'hiver 1929, ils entretiennent une courte mais intense correspondance, qu'ils doivent interrompre brutalement. Soupçonnant une idylle entre son mari et Simone, Louella est intervenue auprès de la famille de la poétesse, ce qui avait mis fin à leurs échanges<sup>41</sup>.

La correspondance de Bernard avec son père permet de constater que son ménage bat assurément de l'aile au début des années 1930. Désirant quitter

40. Mentionnons par ailleurs qu'en 1950, Bernard est un des délégués canadiens au Congrès international de la presse catholique à Rome.

41. Voir *Je voudrais bien être un homme. Correspondance littéraire entre Simone Routier et Harry Bernard*, édition préparée par Guy Gaudreau et Micheline Tremblay, Ottawa, Éditions David, 2011, p. 149-151.

Boston pour s'installer à Saint-Hyacinthe, son père refuse l'hospitalité de son fils, car la mère de Bernard craint de devenir la servante de Louella «qui serait intransigeante et princesse<sup>42</sup>». Le 13 février 1931, Bernard écrit à son père : «À la maison, cela va aussi mal que possible. En ce sens que la dame est d'une humeur massacrate. D'ailleurs, il en est presque toujours ainsi. C'est vous dire, une fois de plus, qu'il n'y a guère à songer à nous arranger pour vivre ensemble<sup>43</sup>». Quelques mois plus tard, Bernard se range du côté de ses parents et réitère son offre «de venir rester avec nous. Il devrait y avoir moyen de s'arranger, que cela plaise ou ne plaise pas à ma femme, cela importe assez peu, et je n'ai même pas envie de discuter de la question<sup>44</sup>».

Homme de devoir, il cherche à rallier tous les camps : accueillir ses parents, sans trop déplaire à sa femme. Sa solution : «une servante pour s'occuper des "caprices"<sup>45</sup> de madame. Que dire de l'utilisation du mot «madame» qui évoque le fossé qui s'était creusé entre eux!

Comme Michelle, Louella quitte Harry en mai 1940, sans prévenir, le laissant seul avec ses deux filles. Bernard reste seul, comme son personnage, obligé par la morale catholique de rester célibataire, car leur épouse n'est pas décédée. Lefrançois et Bernard doivent donc livrer le même combat : les préceptes de l'Église contre les sentiments amoureux.

Dans le cas de Bernard, nous avons peu de certitude sur la manière dont il vit l'après-séparation. Toutefois, très peu de temps après avoir appris le décès de sa femme, le 8 juillet 1957, Bernard épouse Alice Sicotte, de quelques années plus jeune, le 17 septembre de la même année. La rapidité de leur union laisse penser qu'il la connaît et la fréquente depuis déjà un certain temps. D'ailleurs, la première fois où l'on entend parler d'elle, c'est en 1943, dans une lettre qu'une de ses filles écrit à son père pendant son long voyage aux États-Unis pour sa thèse de doctorat. Elle écrit : «J'ai aussi vu Alice; puis elle s'est

42. Horace Bernard à H. B., 11 décembre 1930, BAnQ 298/048/013.

43. H. B. à Horace Bernard, 13 février 1932, BAnQ, 298/048/013.

44. H. B. à Horace Bernard, 25 mai 1931, BAnQ, 298/048/013.

45. H. B. à Horace Bernard, 28 mai 1931, BAnQ, 298/048/013.



informée où vous étiez rendu et ce que vous pensiez de tout cela. Je lui ai fait part de vos saluts. Elle vous en remercie<sup>46</sup>.» En décembre 1947, Bernard évoque dans *Le Courrier* la célébration des 25 ans de service d’Alice au Woolworth de Saint-Hyacinthe. De plus, le journal tient une chronique mondaine, non signée, dans laquelle on note les déplacements de différents membres de la communauté maskoutaine. Évidemment, cette rubrique mentionne régulièrement les déplacements de ses filles, Louella et Marcelle, de ses parents... mais également d’Alice Sicotte<sup>47</sup>.

Fait anodin peut-être, mais qui en dit long sur leur niveau de vie, les deux peuvent s’offrir les services d’une bonne. Compétents dans chacun de leur domaine – Bernard en littérature et Lefrançois en médecine –, ils refuseront tous les deux un poste à l’Université de Montréal. Ils ont aussi en commun leur amour pour la nature, la faune et la flore.

Compte tenu de l’emprise de l’Église catholique, il est aisé de croire que les propos et la conduite de Lefrançois aient fait craindre à Bernard des remontrances<sup>48</sup>. C’est d’ailleurs un des seuls romanciers canadiens-français de l’époque à aborder ce thème de la relation amoureuse entre un homme d’âge mûr et une jeune femme.

*Les Remplaçants* nous plonge dans la mentalité des années 1950, une époque où le clergé exerce encore une emprise certaine sur la société. Et c’est parce que ce roman présente une situation immorale, que Bernard craint avec

46. Louella Bernard (fille) à H. B., 23 septembre 1943, BAnQ, 298/048/021.

47. Voici quelques exemples : 23 juillet 1948 – Alice Sicotte va à Montréal : mariage de son neveu, Pierre Lorange à Noëlla Picard; 1<sup>er</sup> octobre 1949 : Alice Sicotte reçoit M. et Mme Pierre Lorange; le 8 octobre : Alice Sicotte va à Montréal avec Rachel Phaneuf, et les mentions se poursuivent jusqu’en 1957.

48. Pour son roman *Les jours sont longs*, il avait évoqué auprès d’un des membres du jury, le révérend Paul Gay, la grande difficulté de suivre l’orthodoxie catholique pour un romancier, par exemple, «de rester dans la note catholique et canadienne-française, dans un récit présentant une grossesse illégitime et un suicide apparent», H. B. à Paul Gay, 20 septembre 1950, BAnQ, 298/010/017.

raison le jugement de cette Église. C'est en cela que *Les Remplaçants* demeure intéressant, car il nous permet d'entrevoir, par le biais de ses personnages, comment se vivent les émotions et les tourments amoureux encore sous le joug de la religion.

### ***Dans le bleu du matin***<sup>49</sup>

Qu'en est-il maintenant de son dernier roman, *Dans le bleu du matin*? Bernard le présente au Concours du Cercle du livre de France de 1953. Mais puisque Beaudry alias Bernard soumet également *Les Remplaçants* pour une deuxième fois, il doit trouver un autre nom d'emprunt, en l'occurrence Louis Gautier. Sans doute craint-il de perdre la face advenant qu'un roman signé de sa main soit encore boudé. Abordons très brièvement ce récit dans lequel il ne parvient pas à se renouveler.

Le narrateur, originaire des Trois-Rivières, quitte sa ville natale où il est soupçonné d'avoir engrossé son amie Thérèse. Cet exil lui permet d'entreprendre des études en droit auxquelles son père le destine afin de suivre ses traces. Un jour, alors qu'il revient à sa chambre d'hôtel, il y trouve le cadavre d'une femme. Il doit quitter.

Il se dirige d'abord en Ontario où il travaille pour les chemins de fer. De retour à Montréal, il devient un passager clandestin sur un bateau qui se rend au Havre. L'ayant découvert, le capitaine lui demande de travailler aux cuisines. Du Havre à Paris, il n'y a qu'un pas qu'il franchit rapidement. Il obtient un poste dans un hôtel. Il fréquente Raymonde qui travaille dans un bar jusqu'à ce qu'il apprenne qu'elle est la maîtresse d'un homme riche. Il décide donc de quitter la France. Vittorio, un Italien qui est devenu son ami, le suit. Ils repartent de Cherbourg vers l'Argentine. Il travaille comme garçon de table dans un cabaret et y rencontre Concepción, une remarquable danseuse dont il s'éprend. Son métier l'amène à rencontrer d'autres femmes dont Gladys. Concepción lui fait de graves crises de jalousie qu'il ne peut supporter. Il

49. Ce roman a également été mis en ligne sur notre site [«Les écrits de Harry Bernard»](#).

revient donc au Québec, d'abord à Saint-Hilaire où il travaille pour un pomiculteur. Il apprend que Thérèse n'a jamais été enceinte de lui. Sa réputation est donc sauvée. Il décide de reprendre ses études en droit, comme son père. Thérèse l'attendra.

Finalement, le concours lui préfère un autre roman, celui d'André Langevin intitulé *Poussière sur la ville*. Déçu du piètre accueil réservé à ses derniers manuscrits, il met fin à sa carrière de romancier pour consacrer ses loisirs à des œuvres naturalistes jusqu'à son mariage avec Alice Sicotte en 1957.

**PARTIE V**

**CORRESPONDANCE**

## CHAPITRE 10

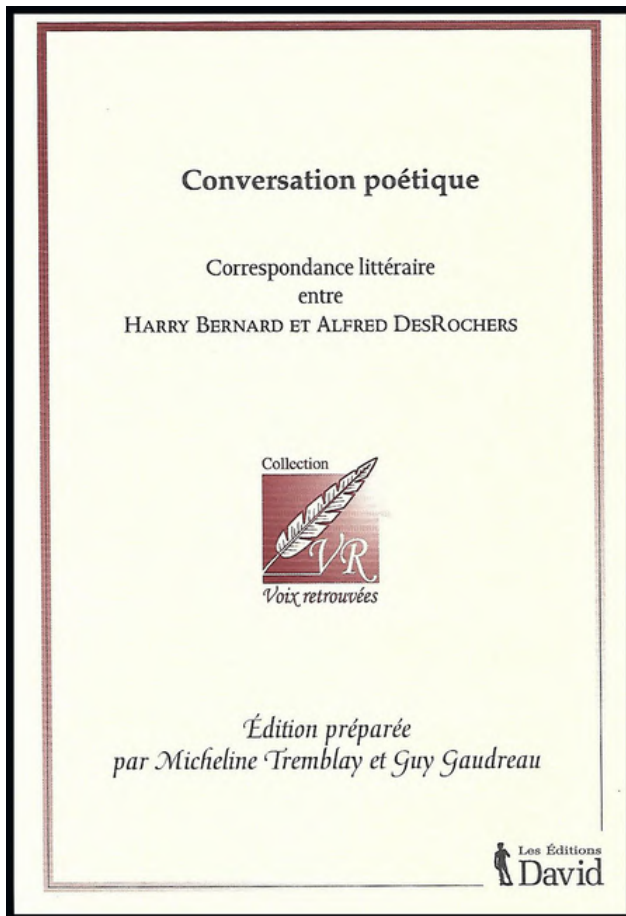
### ALFRED DESROCHERS, 1929-1949

Harry Bernard et Alfred DesRochers. On l'a évoqué au chapitre consacré à *Juana, mon aimée*, ces deux auteurs aux valeurs divergentes ont entretenu une correspondance littéraire extrêmement riche. L'ampleur et la qualité des lettres échangées étaient si révélateurs qu'il s'imposait d'en faire un ouvrage distinct. Un ouvrage publié en 2005 sous le titre de *Conversation poétique* et dont on reprend ici l'essentiel des propos de la présentation.

Depuis plus d'une trentaine d'années, on connaît bien ce journaliste, publiciste, traducteur, mais avant tout poète qu'est Alfred DesRochers, en raison de l'attention que lui ont portée plusieurs chercheurs, notamment Richard Giguère et Pierre Hébert<sup>1</sup>. Si, encore au début des années 2000, les spécialistes en littérature n'avaient pas identifié Bernard comme un des correspondants majeurs de DesRochers<sup>2</sup>, c'est que le volumineux fonds Harry-Bernard était inconnu et inaccessible.

1. Voir notamment, Richard Giguère, «Les années de la Crise dans la correspondance Louis Dantin-Alfred DesRochers (1929-1935)», dans *Lettres des années trente*, Michel Biron et Benoit Melançon (dir.), Le Nordir, 1996, p. 85-107; Pierre Hébert *et al.*, *La correspondance entre Louis Dantin et Alfred DesRochers : Une émulation littéraire (1928-1939)* [dorénavant *Émulation*], Montréal, Fides, 2014.

2. Hélène Lafrance, «La correspondance littéraire d'Alfred DesRochers», dans *À l'ombre de DesRochers*, Joseph Bonenfant *et al.* (dir.), Sherbrooke, La Tribune et les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1985, p. 261-272. Voir aussi le dossier spécial préparé par la revue *Voix et images* sur les correspondances privées, qui met en évidence le réseau épistolaire de DesRochers, vol. 46, (automne 1990) et Richard Giguère, «Sociabilité et formation des écrivains de l'entre-deux-guerres. Le cas des réseaux d'Alfred DesRochers», dans *Lieux et réseaux de sociabilité littéraire au Québec*, Pierre Rajotte (dir.), Québec, Nota bene, 2001, p. 35-69.



**Figure 1** Page titre de notre ouvrage *Conversation poétique* paru aux Éditions David d'Ottawa en 2005.

chemise 1.014 et boîte 5, chemise 3.202), celle du fonds Harry-Bernard, constitué de plus de 50 boîtes d'archives, exige du chercheur un dépouillement exhaustif de l'ensemble. En effet, leurs lettres se retrouvent dans différents dossiers constitués par Bernard, dont l'un est consacré exclusivement à DesRochers (298/045/007). Mais on en a découvert d'autres dans sa correspondance professionnelle associée à *L'Action nationale* (298/042/017 et 018) ainsi que dans des dossiers portant sur ses œuvres (298/010/013 et 298/011/001). Par prudence, il ne faut pas écarter la possibilité que d'autres lettres nous aient échappé, en dépit de nos efforts systématiques.

Leurs échanges se composent, pour la majeure partie, de lettres dactylographiées (121), mais aussi de poèmes au bas desquels paraissent parfois de courtes notes, et de quelques messages sur des cartes de visite ou postales. On compte 155 documents dont plus de la moitié (86) provient du fonds Harry-Bernard, le quart (33) du fonds Alfred-DesRochers, et un dernier quart (36) des deux fonds<sup>3</sup>.

Si la consultation de la correspondance de DesRochers avec Bernard est aisée parce que les documents relatifs à leurs échanges ont été réunis, après sa mort, par Hélène Lafrance dans deux chemises clairement identifiées (boîte 1,

3. Ces 36 textes incluent un poème que Bernard fera publier plus tard mais qui avait été envoyé pendant leurs échanges épistolaires sans avoir été conservé ni par l'un ni par l'autre.

Le tableau suivant présente les signataires et destinataires de près d'un millier de lettres de la correspondance littéraire de Bernard dont on peut estimer le nombre entre 1,300 et 1,500. Mais encore faudrait-il d'abord définir ce que

## LISTE DES PRINCIPAUX CORRESPONDANTS RÉPERTORIÉS

### DANS LE FONDS HARRY-BERNARD\*

DESROCHERS, Alfred	121 lettres	(38 HB et 83 AD)	1929-1949
ARTINIAN, Artine	104 lettres	(32 HB et 72 AA)	1943-1976
CRANE, Helen Elizabeth	100 lettres	(32HB et 68 HEC)	1943-1976
TISSEYRE, Pierre	56 lettres	(17HB et 39 PT)	1950-1976
VAUGHT, Lucille	53 lettres	(29 HB et 24 LV)	1974-1977
BRUCHÉSI, Jean	47 lettres	(16 HB et 31 JB)	1929-1969
ROUTIER, Simone	46 lettres	(17 HB et 29 SR)	1928-1929
CLOUGH, Wilson O.	46 lettres	(15 HB et 31 WOC)	1947-1975
BOUTET, Edgar	43 lettres	(21 HB et 22 EB)	1959-1971
MARCHAND, Clément	42 lettres	(18 HB et 24 CM)	1930-1976
ROY, Marie-Anna	31 lettres	(13 HB et 18 MAR)	1965-1975
LÉVESQUE, Albert	30 lettres	(11HB et 19 AL)	1929-1935
MÉLANÇON, Claude	30 lettres	(5 HB et 25 CM)	1926-1963
TESSIER, Albert	30 lettres	(13 HB et 17 AT)	1926-1955
DOUVILLE, Raymond	30 lettres	(9 HB et 21 RD)	1932-1974
RICHER, Julia	24 lettres	(6 HB et 18 JR)	1962-1972
GILLMOR, Frances	22 lettres	(9 HB et 13 FG)	1943-1950
CHAUVIN, Jean	21 lettres	(9 HB et 12 JC)	1929-1954
HARVEY, Jean-Charles	19 lettres	(9 HB et 10 JCH)	1929-1966
CHOQUETTE, Robert	18 lettres	(4 HB et 14 RC)	1929-1933
MARION, Séraphin	17 lettres	(8 HB et 9SM)	1929-1953
MELANÇON, Joseph-Marie	13 lettres	(3 HB et 10 JM)	1931-1932
GRIGNON, Claude-Henri	13 lettres	(8HB et 5 CHG)	1931-1933
GROULX, Lionel**	9 lettres	(3 HB et 6 LG)	1922-1966

\*Cette vue d'ensemble est non exhaustive, car il a aussi échangé moins d'une vingtaine de lettres avec un bon nombre d'auteurs et de professeurs.

\*\* Cette correspondance avec Groulx est incomplète puisque Bernard, lui-même, prétendait posséder une trentaine de lettres inédites de Groulx. Ces lettres manquantes n'ont pu être localisées, mais il est clair que ce ne sont pas celles déposées dans le fonds Lionel-Groulx.



nous entendons par correspondance littéraire. Pour un érudit comme Bernard qui compose des romans, des poèmes, des essais critiques, des ouvrages de vulgarisation scientifique, des articles universitaires, il n'est pas aisé de classer ses correspondants. Pour notre part, dès que les lettres avaient comme dominance la lecture, l'écriture ou la publication à des fins littéraires ou savantes, nous les avons considérées comme de la correspondance littéraire.

À l'examen du tableau, DesRochers représente, pour Bernard, le correspondant le plus important de ses premières années de création littéraire. Les deux autres qui dominent, d'un point de vue quantitatif, sont États-Uniens : Artine Artinian, spécialiste de Guy de Maupassant qu'on aborde au chapitre suivant, et Helen Elizabeth Crane, spécialiste de Saint-Exupéry. Ces derniers apparaissent à partir des travaux de Bernard sur la littérature états-unienne, travaux qu'il rédige dans le cadre de ses recherches doctorales. Dans cette même foulée, d'autres chercheurs et auteurs de ce pays entretiennent également des échanges avec lui, tels Frances Gillmor, romancière et universitaire spécialiste du Sud-Ouest états-unien et Wilson O. Clough, homme de lettres de l'Université du Wyoming.

Un autre groupe de correspondants est composé de ses éditeurs. Albert Lévesque, de la librairie d'Action française (et canadienne-française), Pierre Tisseyre, du Cercle du livre de France et Julia Richer de Fides avec qui il s'entretient en tant que critique littéraire. Les poètes et romanciers ont aussi une place privilégiée, tels Simone Routier, Robert Choquette, Clément Marchand et Joseph-Marie Melançon (Lucien Rainier). Finalement, il faut mentionner aussi les auteurs ou critiques comme Marie-Anna Roy, Albert Tessier, Jean-Charles Harvey, Séraphin Marion et Claude-Henri Grignon.

Cette vue d'ensemble ne doit pas être uniquement considérée en termes quantitatifs. Les 53 lettres échangées avec la libraire états-unienne Lucille Vaught renseignent moins, du point de vue littéraire, que les quelques lettres échangées avec Grignon, Harvey ou l'abbé Melançon. Or, ce qui caractérise les

échanges avec DesRochers, c'est qu'ils sont non seulement abondants, mais aussi extrêmement riches d'enseignements sur l'institution littéraire, sur l'évolution de la pensée au Canada français et sur l'intimité de leurs sentiments en regard de leurs activités littéraires.

L'évaluation des échanges épistolaires conservés dans le fonds Harry-Bernard dépasse le strict plan littéraire. En tant que document historique, n'importe quelle lettre, aussi banale puisse-t-elle paraître, témoigne d'une époque qui, selon le questionnement des chercheurs, peut être source de connaissance. Sur ce plan, les 4,000 lettres du fonds représentent un témoignage complexe et varié d'une vie d'écriture bien remplie.

Comme Bernard, DesRochers a également eu un mentor : Louis Dantin; à la différence, cependant, que les chercheurs trouvent beaucoup de traces de leurs échanges dans les archives. En effet, dans le fonds DesRochers, on dénombre 124 documents relatifs à Dantin tandis que dans le fonds Nadeau, qui a recueilli les archives de Dantin, on compte 104 lettres de DesRochers<sup>4</sup>. L'ampleur de leur correspondance demeure remarquable.

Après Dantin, c'est avec Bernard que DesRochers correspond le plus souvent, du moins selon la correspondance conservée jusqu'à aujourd'hui. Non que Bernard occupe une place privilégiée dans ses échanges épistolaires puisqu'il n'est que l'un parmi une bonne douzaine d'autres<sup>5</sup> à qui DesRochers écrit de façon régulière et suivie, mais parce que Bernard est un des rares qui a conservé les lettres. Les échanges avec le critique Albert Pelletier, par exemple,

4. Annette Hayward, «Les hauts et les bas d'une grande amitié littéraire : Louis Dantin-Alfred DesRochers (1928-1939)», *Voix et images*, vol. 46 (automne 1990), p. 27. Par ailleurs, il ne faudrait pas porter trop d'attention au nombre exact de lettres comptées dans les fonds d'archives, car il peut varier selon les définitions qui découlent des objectifs de recherche et selon les découvertes de lettres déposées par erreur dans des dossiers divers. Preuve en est que dans *Une émulation* Hébert en dénombre 229.

5. Pour un aperçu des échanges entre DesRochers et Clément Marchand, voir Joseph Bonenfant, «Une emprise réciproque : Clément Marchand-Alfred DesRochers (1931-1949)», *Voix et images*, vol. 46 (automne 1990), p. 53-63.

ont laissé 100 lettres dont dix seulement de DesRochers; Pelletier ayant, accidentellement, perdu sa correspondance<sup>6</sup>. La même situation se répète avec Émille Coderre, qui a laissé 120 lettres, toutes signées de sa main; sans qu'on puisse un jour espérer en trouver d'autres puisque celles qu'auraient pu conserver Coderre sont perdues à jamais<sup>7</sup>.

Dans les travaux antérieurs, la correspondance de DesRochers a été essentiellement examinée à partir des écrits des différents destinataires; en effet, on compte, dans son fonds, très peu de ses lettres que ce soit dans ses échanges avec Germaine Guèvremont<sup>8</sup>, Éva Sénécal<sup>9</sup>, Simone Routier<sup>10</sup>, Claude-Henri Grignon<sup>11</sup> ou Clément Marchand.

Ce qui rend *Conversation poétique* unique, c'est que nous avons 83 lettres de DesRochers à Bernard et 72 lettres de Bernard à DesRochers, constituant un dossier documentaire de grande valeur. Cette correspondance révèle les pensées intimes de deux acteurs de l'histoire, nourrissant, par le fait même, la réflexion sur l'institution littéraire en pleine transformation. Le lecteur y apprendra comment se vit l'écriture poétique et romanesque au tournant des années 1930 dans ce Canada français beaucoup moins homogène et plus ouvert sur le monde qu'on ne le croyait jusqu'à maintenant. La Nouvelle-Angleterre représente, pour l'un et l'autre écrivain, un univers familier. Les deux partagent une solide connaissance de la langue anglaise et de la culture états-unienne, ce qui est assez rare à cette époque.

6. Giguère, «Sociabilité», p. 48-49.

7. *Ibid.*, p. 47.

8. Yvan G. Lepage, «Cher Survenant...: Germaine Guèvremont-Alfred DesRochers (1942-1951)», *Voix et images*, vol. 46 (automne 1990), p. 66.

9. Répertoire du fonds Alfred-DesRochers, Archives nationales du Québec à Sherbrooke, 1984.

10. *Ibid.*

11. Yvette Francoli, «Frère de mon âme et de mon art : Claude-Henri Grignon-Alfred DesRochers (1930-1942)», *Voix et images*, vol. 46 (automne 1990), p. 44.

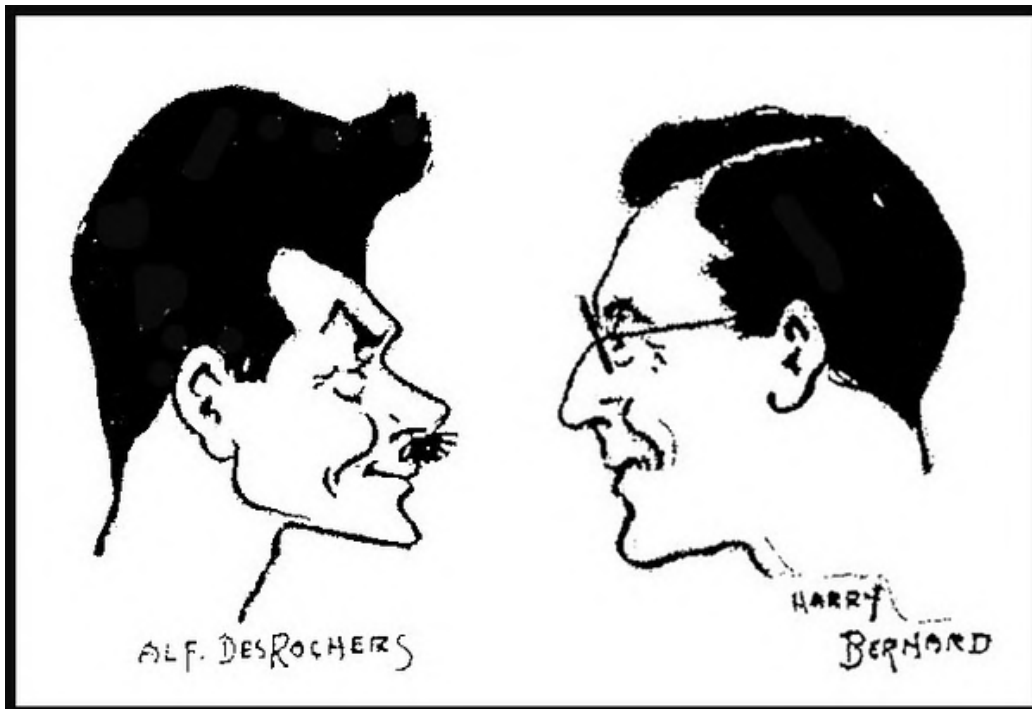


Figure 2 DesRochers et Bernard caricaturés par Aldéric Bourgeois lors d'un banquet organisé en l'honneur des gagnants des Prix David; *La Presse*, 7 novembre 1932, p. 9.

On assiste à une véritable conversation entre deux grands amis friands de lecture, d'écriture et de poésie. Travaillant tous les deux pour un journal régional, ils affrontent le même quotidien, les mêmes difficultés et les mêmes contraintes. Leur amitié se fonde d'abord sur le respect de l'un et de l'autre en tant que poète. D'ailleurs, leur correspondance s'amorce par une lettre que DesRochers écrit à Bernard pour le remercier d'une critique de son premier recueil de poésie, *L'Offrande aux Vierges folles*<sup>12</sup> en janvier 1929. Fondamentalement, les échanges gravitent autour de deux pôles : la critique littéraire qu'ils subissent et qu'ils adressent à leurs contemporains, et leur passion pour la poésie et l'écriture.

Bien que Bernard n'ait jamais publié de recueils de poésie, il fait paraître occasionnellement des poèmes dans différents journaux et revues. L'un et l'autre

12. H. B., «*L'Offrande aux Vierges folles*», *CdStH*, 11 janvier 1929, p. 1; voir le texte à la page suivante. Par ailleurs, notons que le même recueil avait permis à DesRochers d'amorcer parallèlement une riche correspondance avec Dantin et une autre avec Pelletier.

## LE COURRIER LITTÉRAIRE

Olivier Maurault: *Marges d'His-  
toire*.— Antoine Roy: *L'Oeuvre  
historique de P.-G. Roy*.—Al-  
fred Desrochers: *L'Offrande  
aux Vierges folles*.— Antonio  
Dragon: *Pour le Christ-Roi*.

par Harry Bernard

Voici maintenant des vers. Et pas que des vers médiocres. Le poète que nous présentons ici au lecteur a nom Alfred Desrochers. C'est un nom nouveau. Celui qui le porte est de Sherbrooke, et son livre se présente sous ce titre énigmatique: *L'Offrande aux vierges folles*. Le contenu du recueil, il faut bien le dire, répond assez peu au titre. Mais les poètes vous diront que cela est dans l'ordre. Pour ne pas dire dans la tradition. Les poètes ont sans doute leurs raisons de penser ainsi, et nous n'essaierons, là-dessus, de chercher noise à qui que ce soit. M. Desrochers, sauf erreur, semble destiné à se classer parmi ceux de nos poètes

qu'on dit affinés. Non seulement il fait bien le vers, ce qui peut toujours s'apprendre, mais il y a en lui de la culture, du goût, de la personnalité. Un de ses amis, M. Emile Coderre, le traitait récemment d'original; c'est plutôt bon signe. Comme question de fait, M. Desrochers a du ton. Il donne rarement dans la platitude ou le poncif; il a une sainte horreur des lieux-communs, qui sont les mauvaises herbes de la littérature. Seulement, ce jeune homme, qui a de la vigueur dans la technique et dans l'expression, paraît manquer de santé morale. C'est un baudelairien légèrement précieux, qui hésite entre Baudelaire et le parnassisme rigide du rigide Hérédia. Il voit en son âme des choses affreuses, de grandes douleurs lamentables, qu'il nous montre avec une espèce de délectation morose, et qu'il nous voudrait faire prendre au sérieux. Franchement, cela nous paraît peu à la page. Le frisson nouveau de Baudelaire, selon le mot de Hugo, date maintenant d'une cinquantaine d'années. On admettra que c'est là nouveauté vieillie. Résumons en disant que M. Desrochers a trop de talent pour le gâter, consciemment ou non, à des jeux puérils.

Figure 3 Une critique de Bernard sur *L'Offrande aux Vierges folles* de DesRochers parue dans *Le Courrier* du 11 janvier 1929, p. 1.

critiquent leurs brouillons, proposent de nouvelles versions; DesRochers s’amuse même à pasticher certains textes de Bernard. Au fil des lettres, se développe une amitié qui transparait d’ailleurs dans l’évolution des termes de civilité et des signatures : on passe du vouvoiement au tutoiement, du cher Monsieur à Mon cher, de la signature complète au prénom et à une seule initiale.

### **Aperçu de leur correspondance**

Si leurs échanges s’étalent sur 20 ans, soit de janvier 1929 à janvier 1949, il ressort à l’examen une période très intense, mais assez brève : le tournant des années 1930. Ainsi, l’année 1929 compte 19 lettres, l’année suivante 37, suivie d’un sommet de 57 lettres en 1931, puis 19 en 1932 et 13, l’année suivante<sup>13</sup>.

Par ailleurs, mentionnons que les textes non datés ont été replacés dans l’ordre chronologique, après plusieurs lectures attentives de leur contenu. Cela comprend aussi des poèmes sans la lettre d’accompagnement. Ces derniers peuvent être datés avec précision grâce aux extraits mentionnés dans les lettres subséquentes. En apparence inclassables, ces quelques poèmes ont contribué à approfondir le sens des échanges. Les propos, reconstitués dans leur séquence, se suivent sans rupture, parce que Bernard a eu le souci de conserver des copies de plusieurs de ses lettres, de sorte que fort peu de lettres paraissent manquantes. En fait, il signe un peu plus du tiers des lettres du fonds Bernard, présentées au tableau précédent, proportion exceptionnelle quand on la compare à celle du fonds DesRochers où seulement une lettre sur dix, environ, est de sa main. Ainsi, nous avons pu offrir au lecteur une conversation continue dont la signification s’impose d’elle-même.

La richesse épistolaire observée au cours du tournant des années 1930 ne doit pas être imputée au hasard. Chez DesRochers, Giguère avait déjà souligné

13. Les autres portent les dates suivantes : trois lettres en 1934, trois autres en 1935 et en 1942, puis une dernière en 1949.

que les années allant de 1929 à 1935 correspondaient à ses années les plus productives, années au cours desquelles il avait établi des échanges constants avec Dantin<sup>14</sup> et Pelletier<sup>15</sup>. Les lettres retrouvées de sa correspondance avec Grignon couvrent les mêmes années<sup>16</sup>. Parallèlement, Bernard aligne trois romans et un volume d'essais critiques entre 1929 et 1932, faisant de cette période des années tout aussi productives. Par la suite, on ne retrouve plus chez DesRochers la même urgence d'entretenir un réseau complexe de correspondants. «Je n'ai jamais compris moi-même, affirme DesRochers en 1938, pourquoi je me suis laissé aller au spleen et que j'ai abandonné toute correspondance<sup>17</sup>.»

Chez Bernard, 1935 ne marque pas un arrêt, mais plutôt une pause de quelques années dans sa correspondance. Pause qui se termine à partir de ses études doctorales au cours des années 1940. Quoique Bernard ne se soit jamais expliqué à ce sujet, l'abandon temporaire du roman, en 1933, marque une transformation dans sa carrière et ses aspirations littéraires. Il se tourne alors vers la vulgarisation scientifique puis, au début des années 1940, vers l'étude de la littérature états-unienne dans le cadre de ses recherches doctorales. À partir du moment où sa création littéraire prend une longue pause de près de 20 ans, s'estompe aussi le besoin d'entretenir son réseau initial de correspondants. En dehors des rapports d'amitiés et filiaux, ses échanges se sont toujours alimentés par ses projets d'écriture quels qu'ils soient. Or, ses études lui donnent un second souffle, sans que DesRochers n'y ait tenu de rôle. Cela se reflète dans la répartition chronologique des lettres conservées, aussi abondantes avant qu'après 1935. Le dernier chapitre consacré à Artinian permet d'ailleurs d'en livrer un aperçu au cours de la deuxième moitié de sa vie professionnelle.

14. Giguère, «Les années de la Crise», p. 87. Voir aussi, Hayward, «Les hauts et les bas», p. 27.

15. Giguère, «Ces jeunes contestataires», p. 12.

16. Francoli, «Frère de mon âme et de mon art», p. 44.

17. Alfred DesRochers à Louis Dantin, 25 janvier 1938, *Une émulation*, p. 521.



D'autres facteurs interviennent sans doute dans cette fièvre épistolaire qui accompagne le monde littéraire de la fin des années 1920 jusque vers 1933-1935. D'abord, une nouvelle génération d'auteurs cherche à se faire connaître. Les DesRochers, Bernard, Choquette, Grignon, Harvey, Pelletier, tous nés entre 1891 et 1905 sont jeunes et commencent une carrière avec toute la flamme qui nourrit les nouveaux venus<sup>18</sup>. Plusieurs passeront à autre chose par la suite, espaçant les publications, entreprenant une carrière qui les éloigne des lettres. L'éditeur Albert Lévesque publie plusieurs de ces jeunes auteurs qui apprennent à se reconnaître en correspondant entre eux. Écrivains, journalistes et critiques courent les soirées chez Albert Pelletier<sup>19</sup>. Il y a également l'éclosion d'une parole féminine autonome<sup>20</sup>, de différents mouvements littéraires, comme celui des Écrivains de l'Est, auquel les deux – mais surtout DesRochers – sont associés.

À partir de 1935, la conjoncture se transforme. La question politique au Québec, au Canada et dans le monde prend le devant de la scène et entraîne souvent les individus dans des discours partisans qui les divisent. Tout comme T.-D. Bouchard, Jean-Charles Harvey a, pour sa part, toujours prétendu que l'Ordre de Jacques-Cartier – auquel Bernard adhère certainement et dont Harvey a fait un de ses ennemis –, a donné comme directive à ses membres de s'opposer au gouvernement libéral corrompu<sup>21</sup>. C'est pourquoi on peut émettre comme hypothèse que la polarisation politique survenue à compter de 1935 interpelle le milieu littéraire en raison du travail exercé par plusieurs de ses membres.

18. Giguère faisait la même remarque à propos de ces écrivains de la génération de transition, «Sociabilité», p. 39-40.

19. Giguère, «Ces jeunes contestataires», p. 9-11.

20. Marie-Claude Brosseau, *Trois écrivains de l'entre-deux-guerres : Alice Lemieux, Éva Sénécal et Simone Routier*, Québec, Nota bene, 1998.

21. Marcel-Aimé Gagnon, *Jean-Charles Harvey, précurseur de la Révolution tranquille*, Montréal, Beauchemin, 1970, p. 176.

## La sociabilité de l'écrivain

Nous examinerons différents aspects de cette correspondance et le premier d'entre eux demeure sans contredit celui de la sociabilité de l'écrivain, de la constitution d'un réseau littéraire<sup>22</sup>. D'autres avant nous ont déjà exploré cette avenue et nous n'en rappellerons brièvement que certaines de ses dimensions<sup>23</sup>. En filigrane, se révèlent les amis respectifs et communs, les critiques littéraires respectés ou détestés, les rencontres d'auteurs et d'artistes. Un réseau littéraire se dessine avec ses affinités et ses animosités.

Les individus les plus fréquemment évoqués et, surtout, ce qu'ils en disent lèvent le voile sur les dessous de leurs préoccupations littéraires. Ainsi, un premier groupe d'importance se compose d'Albert Lévesque, leur éditeur commun, de Jean-Charles Harvey, critique du *Soleil*, du poète et critique Louis Dantin et de Camille Roy, éminence littéraire de sa génération. Un deuxième groupe compte en ses rangs les poètes Robert Choquette et Joseph-Marie Melançon, le critique Albert Pelletier, ainsi que le romancier et critique, Claude-Henri Grignon. Mentionnés moins souvent, ils apparaissent çà et là dans leurs lettres avec d'autres qui font des apparitions sporadiques.

Sans l'ombre d'un doute, la critique littéraire constitue une préoccupation constante. L'opinion d'un Camille Roy, d'un Jean-Charles Harvey ou d'un Albert Pelletier, qui a été si dévastatrice pour *Juana, mon aimée*, n'est pas prise à la légère. On discute du bien-fondé de leurs opinions et de leurs jugements. Ainsi, DesRochers recommande à Bernard la plus grande prudence dans ses démêlés avec Roy qui a mal accueilli son roman, car il pourrait

22. On pourra lire le numéro de la défunte revue *GLOBE. Revue internationale d'études québécoises* (vol. 7, n° 4, 2004) qui traite des réseaux et des identités sociales.

23. Voir Manon Brunet (dir.), *Henri-Raymond Casgrain épistolier. Réseau et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, Québec, Nuit blanche, 1995; Michel Biron, «Configurations épistolaires et champ littéraire : le cas d'Alfred DesRochers et de Saint-Denys Garneau», dans *Lettres des années trente*, Michel Biron et Benoît Melançon (dir.), Ottawa, Le Nordir, 1996, p. 109-124; Giguère, «Sociabilité»; Chantal Gingras, *Victor Barbeau. Un réseau d'influences littéraires*, Montréal, L'Hexagone, 2001.

voir son nom biffé des «seules revues pénétrant dans nos maisons d'enseignement où se trouve le seul public acheteur de la province<sup>24</sup>». La censure que ce dernier pourrait exercer, étant donné son titre et son rôle de ténor de l'institution littéraire, le fait craindre des auteurs de cette génération. On en profite néanmoins pour se vider le cœur : «Et j'en suis rendu à me créer la définition suivante d'un critique : c'est un incapable qui dit avec ses pieds aux écrivains créateurs qu'ils ne savent pas écrire<sup>25</sup>.»

Cette correspondance brise l'isolement psychologique de l'auteur face aux critiques. En se confiant à l'ami, on réclame ainsi sa complicité, sa compassion et sa solidarité face à l'adversité. Il devient source de réconfort et redonne confiance à l'auteur meurtri et incompris. Parfois aussi, il prévient l'autre de la publication prochaine d'une critique sévère servant ainsi de tampon entre le critique et l'auteur. La mise en place d'une critique littéraire a certainement dérangé beaucoup les auteurs, si on se fie à leur correspondance.

Ajoutons aussi que les réseaux littéraires atténuent l'isolement géographique des auteurs dispersés un peu partout au Canada français. La correspondance privée permet de réunir des individus œuvrant dans des villes différentes. Plusieurs travaillent au sein de petites entreprises



**Figure 4** Une caricature d'Alfred DesRochers signée Arthur Lemay; *l'Almanach de la langue française* 1931, p. 164.

24. Alfred DesRochers à H. B., 18 février 1931, *Conservation*, p. 195.

25. Alfred DesRochers à H. B., 27 janvier 1931, *Ibid.*, p. 174.

de presse régionales. Sur ce plan, Bernard reste parfaitement représentatif des auteurs de l'époque, bien qu'il ne profite pas, comme DesRochers à Sherbrooke, Harvey à Québec, Choquette à Montréal ou Marchand à Trois-Rivières, d'un groupe d'auteurs locaux avec qui il pourrait échanger.

Bernard et DesRochers connaissaient parfaitement l'importance des premières critiques qui donnent le ton aux suivantes, d'où l'intérêt d'un réseau d'amis, d'alliés qui orienteront les points de vue suivants. Sans doute est-ce pour cette raison que Bernard, sur les conseils de DesRochers, s'arrête chez Claude-Henri Grignon, connu alors comme critique sous les noms de Valombre ou Des Esseintes. Ce dernier, avait «éreiné» Bernard pour ses *Essais critiques*. Être écrivain, c'est plus qu'écrire un livre : c'est s'occuper de son édition, de son impression, de sa diffusion et aussi de sa réception critique et, en cela, la correspondance privée éclaire particulièrement bien.

Des propos plus théoriques meublent aussi leurs lettres. Ainsi, on discute de la raison d'être de la littérature :

*LA LITTÉRATURE N'EXISTE PAS POUR PROUVER, ELLE EXISTE POUR ÉGAYER LES LOISIRS RESTREINTS D'UN NOMBRE RESTREINT DE PERSONNES, QUE CE GENRE D'AMUSEMENT INTÉRESSE PLUS QUE TOUT AUTRE.[...] Ces gens-là sont «bourrés» » du matin au soir de rappels au devoir, de ci, de ça. Ils prennent un roman pour se sortir de l'embêtement quotidien. Si tu veux leur prouver des tas de choses dont ils n'ont en ce moment que faire, ils s'écrient : La barbe... et ils ont raison<sup>26</sup>.*

En fait, DesRochers s'en prend ici au roman à thèse, bien conscient, toutefois, qu'il écorche ainsi les romans déjà édités de Bernard, tels *L'Homme tombé...*, *La maison vide* et *La Terre vivante*. Bernard a-t-il compris le message?

26. Alfred DesRochers à H. B., 29 octobre 1931, *Conversation*, p. 224-225; les majuscules sont de DesRochers.

Toujours est-il que dans ses romans ultérieurs, *La Ferme des pins*, *Juana, mon aimée* et *Dolorès*, il s'éloignera de ce type de roman.

La lecture de leurs écrits permet de mieux discerner le discours littéraire officiel et public, des opinions personnelles, avouées dans l'intimité de la lettre. La correspondance s'avère un outil précieux pour dépasser ce niveau officiel afin d'atteindre la sphère privée de leur pensée. En effet, leurs lettres constituent un registre spécifique d'écriture qui sert de fondement à une autre histoire littéraire beaucoup moins connue. En cela, la correspondance joue un rôle capital, tout en constituant, par le fait même, un écueil dont il faut se méfier. DesRochers, comme Bernard, n'écrit pas tout ce qu'il pense, particulièrement au début de leurs échanges. Les lettres envoyées à d'autres correspondants du réseau permettraient de mieux évaluer leur sincérité. Mais il s'agirait là d'une toute autre étude.

### **La genèse des œuvres**

La pertinence de cette correspondance réside également dans l'examen de la genèse de certaines œuvres littéraires, tel le recueil de poésie de DesRochers, *À l'ombre de l'Orford* dont le premier tirage offert au public est publié par la maison d'édition Albert Lévesque. Ami de Bernard, Lévesque le publie depuis quelques années au moment où il fait la connaissance de DesRochers. Lorsque Bernard se rend à Montréal, Lévesque l'accueille chez lui. On se rend la politesse. Leur amitié permet des conversations franches et sans détour. «M. et Mme Lévesque, confie-t-il à DesRochers, étaient ici, dimanche et lundi. On a gueulé<sup>27</sup>.»

Tout porte à croire que Bernard a joué un rôle non négligeable dans l'arrivée de DesRochers à la maison d'édition dirigée par Lévesque et, comme le mentionne Jacques Michon, la rencontre de DesRochers et Lévesque jouera un rôle capital dans la réorientation de la maison d'édition<sup>28</sup>. On ne saurait trop

27. H. B. à Alfred DesRochers, 12 mai 1931, *Conversation*, p. 215.

28. Jacques Michon, *Histoire de l'édition littéraire au Québec au XX<sup>e</sup> siècle, volume 1 La naissance de l'éditeur 1900-1939*, Montréal, Fides, 2000, p. 283.

s'attarder sur cet épisode de l'histoire de l'édition littéraire qui s'explique mal sans l'apport de Bernard.

Bernard, à titre de membre de *L'Action française* (et *canadienne-française*), est alors bien vu par Lévesque. Il a déjà décroché plusieurs prix dont deux prix David pour des romans qu'il a dans son catalogue. Comme Bernard s'adonne à la poésie, il reconnaît immédiatement le talent du poète de Sherbrooke. Aussi, sert-il en quelque sorte de pont entre les deux groupes d'auteurs qui feront les succès de l'éditeur, soit le groupe composé des membres de *L'Action française* que Lévesque publiait jusqu'alors et l'autre groupe de jeunes auteurs, autour de DesRochers, qui arrivent par la suite.

Bernard n'a probablement pas joué de rôle déterminant dans la décision de DesRochers de présenter son recueil à Lévesque. Mais il sait depuis juin 1929 que son ami a terminé un nouveau recueil de poésie qui deviendra *À l'ombre de l'Orford*. Quand, en octobre 1929, Lévesque lui montre le manuscrit du poète pour connaître son opinion, Bernard s'empresse d'écrire à DesRochers pour le féliciter et pour lui faire connaître son appui auprès de Lévesque. «J'ai dit à Lévesque, qui est un de mes amis intimes, d'inclure coûte que coûte votre volume dans ses éditions<sup>29</sup>.»

Sans doute sous les pressions de Bernard, l'ouvrage est confié plus tard à l'imprimerie éditrice du *Courrier de Saint-Hyacinthe*<sup>30</sup>. Lévesque faisait affaire d'habitude avec des imprimeurs de Montréal et il est tout à fait exceptionnel qu'il confie l'impression du recueil de DesRochers à l'imprimerie de Saint-Hyacinthe<sup>31</sup>. Bernard agit en quelque sorte comme éditeur et il ne

29. H. B. à Alfred DesRochers, 16 octobre 1929, *Conversation*, p. 85.

30. Ce détail n'avait pas échappé à Richard Giguère, bien qu'il n'ait pas perçu le rôle décisif joué par Bernard; voir «Alfred DesRochers et ses éditeurs : des relations d'affaires tendues», Jacques Michon (dir.), *L'édition littéraire en quête d'autonomie. Albert Lévesque et son temps*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1994, p. 17.

31. En fait, mis à part l'ouvrage de DesRochers, l'imprimerie du *Courrier de Saint-Hyacinthe* ne se verra confier que deux autres ouvrages par Lévesque, tous deux des

ménage pas ses commentaires auprès du poète pour améliorer le recueil, considéré comme trop court<sup>32</sup>. En effet, le manuscrit initial ne comptait que 128 pages alors que Lévesque demande un ouvrage de 160 pages<sup>33</sup>. C'est pourquoi Bernard demande à DesRochers de composer d'autres poèmes, que ce dernier, sans succès, tente d'écrire. L'idée de reprendre plutôt les textes de *L'Offrande* semble être suggérée notamment par Bernard. «Il m'a toujours paru impossible de fondre en un seul recueil mes deux plaquettes, parce qu'il ne se trouve plus à y avoir d'unité; mais c'est toi et Lévesque qui m'assuriez que ça se pouvait faire. Alors tirez-vous en<sup>34</sup>!» Quand l'ouvrage sort sous presse, en décembre 1930, DesRochers est assez satisfait du travail, bien qu'il ne manque pas de souligner quatre fautes.

L'aide apportée par Bernard à DesRochers l'autorise, en retour, à lui demander de revoir ses manuscrits. C'est ainsi que DesRochers lit et commente deux versions de *La ferme des pins* avant sa publication en novembre 1930 de même que *Juana, mon aimée*, en 1931, comme on l'a bien montré au chapitre 8.

La collaboration et la connivence sont telles que DesRochers tentera à quelques reprises de convaincre Bernard d'écrire un roman avec lui. «Ça, ça serait une idée : un roman en collaboration : Bernard et DesRochers. Mon passé me permettrait de prendre à ma charge tous les passages scabreux<sup>35</sup>.» «Mes défauts corrigent l'excès de tes qualités et vice-versa<sup>36</sup>.» DesRochers suggère

romans de Bernard. Voir Liette Bergeron, «Catalogue de la Librairie d'Action canadienne-française et des Éditions Albert Lévesque», dans *L'édition littéraire*, p. 165-200.

32. H. B. à Alfred DesRochers, 25 novembre 1930, *Conversation*, p. 154-155.

33. *Ibid.*

34. Alfred DesRochers à H. B., 11 décembre 1930, *Conversation*, p. 158. Dans cette même lettre, DesRochers expliquera l'organisation générale de l'ouvrage que retiendra Bernard. Plus important peut-être demeure le fait que l'idée d'étoffer le recueil ne soit pas de DesRochers, comme l'a avancé Giguère, voir «Alfred DesRochers et ses éditeurs», p. 23, note 8.

35. Alfred DesRochers à H. B., 10 février 1931, *Conversation*, p. 191. Selon nous, ce projet de corédaction a été révélé grâce au fonds Harry-Bernard.

36. Alfred DesRochers à H. B., 28 février 1931, *Conversation*, p. 202.



## LES LIVRES NOUVEAUX

Pour clore l'année littéraire 1930, M. Albert Lévesque, éditeur, présente au public canadien deux ouvrages que la critique a déjà accueillis comme chefs-d'oeuvre du genre: *La Vie en rêve* par Louis Dantin et *A l'Ombre de l'Orford* par Alfred Desrochers.

*A l'Ombre de l'Orford* par Alfred Desrochers, est le premier volume de poésies d'un jeune maître. M. Desrochers a déjà réuni ses poèmes en plaquettes pour les distribuer, à ses intimes. Mais ses amis, grands indiscrets, n'ont pu retenir leur admiration. Et la *Librairie d'Action Canadienne-française*, toujours à l'affût des meilleurs ouvrages, mérite des félicitations pour avoir pris l'initiative d'assurer à celui-ci une large diffusion. *A l'Ombre de l'Orford*, sans rechercher la publicité, a fait son tour de presse et mérite les appréciations les plus flatteuses de la critique officielle. Dans son récent recueil d'histoire littéraire, Mgr Roy consacre deux pages d'éloges à saluer la venue du jeune poète.

"Qu'il s'agisse de méditation, écrit-il, ou de retour sur soi-même; qu'il s'agisse de descriptions purement objectives, ou d'interprétations de la nature; qu'il s'agisse de peindre une scène rustique de la campagne canadienne, le poète s'y applique avec un goût très sûr, un sens aigu de la réalité, une vigueur d'expression et de coloris qui en font l'un des artistes les plus puissants de notre poésie. Et ce qu'il faut louer surtout chez lui, c'est une originalité d'inspiration qui va chercher dans la vie du poète aussi bien que dans les choses qui l'entourent des impressions neuves, des symboles ou des images qui s'ajustent exactement sur la réalité.

M. Alfred Desrochers pourrait bien être, à l'heure qu'il est, notre meilleur poète."

Voilà un témoignage qui nous dispense, certes, d'insister.

*La Vie en rêve* et *A l'Ombre de l'Orford*, présentés dans une toilette originale et distinguée, comme l'éditeur M. Albert Lévesque, a pris désormais l'habitude de le faire, se vendent chacun \$1.00 dans toutes les librairies bien assorties et à la *Librairie d'Action canadienne-française*, 1735, rue Saint-Denis, Montréal.

Figure 5 Une critique élogieuse de Bernard sur *A l'Ombre de l'Orford* dans *Le Courrier* du 30 janvier 1931, p. 1.

de choisir comme thème, l'hiver canadien. «Nous connaissons tous deux passablement la vie de nos campagnes; nous pourrions entrelacer des scènes de vie dans la forêt, chez les bûcherons et des scènes de la vie sur les fermes, quand l'homme est aux chantiers<sup>37</sup>.» Le projet ne verra jamais le jour : les lettres conservées n'expliquent pas les motifs du refus de l'éditeur du *Courrier*. Craignait-il de se compromettre publiquement avec DesRochers?

Dans cette même veine, on pourrait évoquer l'épisode survenu alors que Bernard est rédacteur en chef de *L'Action nationale*. Il demande à DesRochers, de lui envoyer des poèmes inédits qu'il publierait dans le premier numéro de janvier 1933. Le poète lui soumet des vers tirés d'une suite de sonnets intitulée «Lune de miel» que Bernard refuse cependant de publier, les jugeant trop osés.

Un autre projet de publication révélé par cette correspondance, mais qui ne verra pas le jour, est le recueil de poésie que Bernard a complété à l'été 1932. Ce ne sont certes pas les encouragements répétés de DesRochers qui expliquent l'avortement du projet. Le poète de Sherbrooke se fait plutôt insistant. «[J]e te conseille, je t'urge même de les publier. Vive la rime et bren pour les critiques<sup>38</sup>.» Comme Bernard avait soumis son recueil à l'abbé Melançon, on peut penser que les commentaires étaient sévères ou non suffisamment admiratifs pour qu'il se permette – lui, gagnant de nombreux prix littéraires –, de le faire publier. Nous ne le saurons jamais.

Grâce à cette correspondance, on peut aller au-delà de l'histoire littéraire qui retient principalement les réalisations, les œuvres publiées. L'expérience littéraire est aussi composée d'échecs, d'œuvres avortées qui en disent long sur la pensée des écrivains et leur travail sans lendemain.

Si Bernard a beaucoup profité de son réseau de correspondants pour peaufiner ses romans, il ne semble pas, cependant, avoir aidé d'autres auteurs de

37. Alfred DesRochers à H. B., 28 février 1931, *Conversation*, p. 203.

38. Alfred DesRochers à H. B., 27 janvier 1931, *Conversation*, p. 176.

sa génération à parfaire leurs œuvres romanesques. En effet, on ne trouve pas trace, dans sa correspondance avec DesRochers ni avec ses autres correspondants de réception ou d'envoi de tels manuscrits. Seuls les poètes Routier, Marchand et DesRochers lui ont soumis des vers. Pourtant, malgré les encouragements de DesRochers, il n'a jamais publié de recueil de poésie!

### **La valeur historique et esthétique de la poésie**

Les historiens le reconnaissent aisément : la rédaction de la biographie d'un personnage historique est impossible sans le recours à l'étude de sa correspondance<sup>39</sup>. Cela s'applique parfaitement à ces deux hommes de lettres, car leurs échanges épistolaires constituent une documentation historique de première valeur. Bernard en est d'ailleurs lui-même conscient lorsqu'il écrit à DesRochers en octobre 1931 : «[N]ous illustrerons tout un aspect de la pensée au XX<sup>e</sup> siècle, entre Sherbrooke et Saint-Hyacinthe<sup>40</sup>». Car c'est bien de cela dont il s'agit : révéler la pensée et les valeurs esthétique de deux hommes de lettres au début de la crise des années 1930. Mais, ce qui frappe le plus à la lecture de leur correspondance, c'est l'absence à peu près complète d'allusions au contexte socioéconomique et politique. Pourtant la crise atteint ses pires moments en 1932 alors qu'ils s'envoient souvent des lettres. Il faut dire que lorsqu'ils s'écrivent, ce n'est pas pour discuter de l'actualité; cela, ils le font déjà au quotidien en œuvrant pour un journal.

Les historiens n'ont pas l'habitude d'exploiter en tant que sources primaires les œuvres poétiques des personnages historiques. C'est bien dommage, car cette correspondance fourmille de poèmes qui peuvent, certes, être analysés et appréciés sur le plan esthétique – nous laisserons à d'autres le soin de le faire –, mais aussi comme révélateur des rêves intimes et de l'imaginaire d'une époque.

39. Voir le numéro spécial de la *Revue d'histoire de l'Amérique française* consacré à la biographie en histoire, vol. 54, n° 1, été 2000.

40. H. B. à Alfred DesRochers, 8 octobre 1931, *Conversation*, p. 221.

Ainsi, deux poèmes de Bernard illustrent fort bien certains de ses états d'âme. Après la naissance de sa fille aînée, son désir d'avoir un fils s'exprime avec force dans le poème «Ô mon fils». Composé en mai 1930 mais jamais publié, ce poème expose les espoirs d'un père, prisonnier, comme ses contemporains d'ailleurs, de sa conception de la famille et de l'importance de la filiation pour assurer la continuation du «nom». En voici le début :

### ***Ô mon fils***

*Ô mon fils bien-aimé qui ne seras jamais,  
Orgueil prématuré de ma grave jeunesse,  
Toi qui me prolongeais déjà, toi que j'aimais  
Avant que mon latent désir ne se connaisse.*

*Ô mon robuste fils, que n'auront pas connu  
Mes mains, mes yeux de chair et ma superbe d'homme;  
Toi qui m'auras trompé de n'être pas venu,  
Que toujours je souhaite et qu'en mon cœur je nomme<sup>41</sup>.*

Et que dire de ce poème qu'il fait publier par l'intermédiaire de DesRochers, en 1932, dans [\*L'Almanach littéraire de l'Est\*](#). Non seulement le poème contient-il des images poignantes d'une vie broyée par les amours nécessaires mais décevantes, mais il en dit long également sur l'échec de son mariage avec Louella et sur le rôle salvateur qu'ont eu pour lui la poésie, mais surtout les livres. Citons-le au complet :

41. Ce poème, non daté et conservé dans le fonds Alfred-Desrochers, lui aurait été envoyé à l'été 1930. Il a été composé entre le 12 et le 18 mai de la même année, au fil de plusieurs ébauches, conservées dans les «Brouillons de poèmes» du fonds Harry-Bernard (298/ 007/007). Précisons qu'après la naissance de sa seconde fille, Marcelle, Bernard afin d'expliquer ses nouvelles attentes composera le joli vers suivant : «Mon enfant, ma fille, ma petite promesse».

### **J'ai vécu satisfait...**

*J'ai vécu, satisfait, ma vie avec les morts,  
Ceux-là qui, d'une voix hautaine et cadencée,  
Prolongeant dans le livre un peu de leur pensée,  
Survivent à la chair transitoire des corps.*

*J'ai travaillé dans l'ombre et la fraîcheur des chambres,  
Poursuivant, acharné, le sens profond des mots  
Où se fond la splendeur des ors et des émaux,  
Et la bonne fatigue a coulé dans mes membres;*

*Le rêve et le réel tour à tour m'ont soumis  
Aux déchirures de leur double fantaisie;  
L'âme trop tôt sensible en moi s'est endurcie,  
Mais les poètes doux me sont restés amis.*

*Esclave parmi les esclaves que nous sommes,  
J'eus des heures de joie et des heures de fer;  
Je fus naïf, j'ai bu la honte, j'ai souffert,  
Et j'ai cherché l'amour comme les autres hommes;*

*L'amour à peine m'a laissé son souvenir,  
La douleur m'a broyé le cœur entre ses meules;  
Ma chair et ma pensée ont frémi d'être seules  
En face des regrets qui seront l'avenir;*

*Si je n'ai pas encor sombré, c'est grâce au livre,  
Qui m'enseigne l'art de vouloir et de lutter,  
Le plaisir de comprendre et la mâle beauté  
Des somptueux dédains qui permettent de vivre.*

En terminant, mentionnons que d'autres poèmes de cette valeur font partie intégrante de leurs échanges et attendent le lecteur et l'amateur de poésie. Cette correspondance en dévoile même la genèse et les tâtonnements. Presque tous les poèmes de Bernard repris dans cette correspondance finiront par être publiés dans diverses revues au fil des ans. On pourrait même ajouter qu'ils ont tous reçus, en quelque sorte, l'aval de DesRochers. S'agissant de la poésie de ce dernier, on trouvera une dizaine de poèmes jamais publiés dont quelques-uns étaient cachés dans le fonds Harry-Bernard.

## **CHAPITRE 11<sup>1</sup>**

### **ARTINE ARTINIAN, 1945-1976**

Tout au long de sa vie, Harry Bernard entretint une correspondance considérable, comme le montrait la liste de ses principaux correspondants du chapitre précédent. Quand il planifie son voyage aux États-Unis alors qu'il entreprend la rédaction de sa thèse de doctorat, il communique avec plusieurs professeurs de lettres afin de dresser une liste de romans qui serviront à constituer son corpus de recherche. Au fil des échanges, il se lie d'amitié avec quelques-uns d'entre eux dont Artine Artinian.

#### **Qui est Artine Artinian?**

Bernard lui écrit une première lettre en janvier 1943. Son interlocuteur d'origine arménienne, de neuf ans son cadet, enseigne les lettres au Bard College à Annadale-on-Hudson dans l'État de New York depuis 1935. Le Collège est situé à mi-chemin entre Albany et New York. En 1941, il soutient avec succès une thèse de doctorat à l'Université Columbia sur Guy de Maupassant, un des auteurs préférés de Bernard. Il mourra à l'âge vénérable de 97 ans en 2005.

Les deux hommes sont des érudits. Bernard lui écrit presque toujours en français alors qu'Artinian répond en anglais. Ce sont les principales lettres destinées à Artinian (que nous avons l'autorisation de reproduire) que l'on présente. Elles apportent un éclairage intime sur la deuxième moitié de la vie de Bernard, soit entre autres les étapes de sa thèse doctorat, sur sa passion pour les livres qui se poursuit, sur sa retraite et les différents épisodes de maladie qui l'affligent à partir de 1970.

1. Les lettres reproduites dans ce chapitre, de même que plusieurs autres, sont également accessibles sur notre site [«Les écrits de Harry Bernard»](#).

**Les 24 lettres choisies****Lettre 1**

Le 10 août 1945

*Mon cher docteur,*

*Je m'excuse d'avoir tant tardé à vous écrire. J'ai reçu votre livre [Maupassant Criticism in France, 1880-1940] au moment où je partais pour des vacances assez longues, nécessitées par un peu de surmenage. Je l'ai apporté avec moi en pleine forêt, où j'ai commencé de le lire. J'ai continué depuis avec le plaisir que vous imaginez, connaissant mon culte pour Maupassant, que je goûte assez peu comme philosophe, mais infiniment comme écrivain. Il y a déjà une dizaine de jours que je suis de retour, mais mon bureau était dans un tel état que je viens seulement d'y voir clair.*

*Je ne saurais vous dire le plaisir que vous m'avez fait en m'adressant votre livre, qui m'apprend ou me rappelle tant de choses. La bibliographie m'intéresse en particulier, encore plus, si j'ose dire, que les témoignages d'écrivains contemporains. Plusieurs de ceux-ci, à mon sens, ne se sont pas mis martel en tête pour répondre à vos questions. Chez les Français surtout. Mais les témoignages américains et allemands sont [...] révélateurs.*

*Avez-vous pu vous procurer copies de ces thèses sur Maupassant, que je vous avais signalées à l'Université Tulane? Je me demande ce qu'on trouverait encore dans les autres universités, en faisant enquête?*

*Je ne peux encore vous offrir mon livre sur le régionalisme du roman américain, mais cela viendra, avec le temps. J'ai si peu de loisirs pour travailler. Vous voudrez bien me rappeler au souvenir de Mme Artinian.*

*Cordialement à vous,*

**Lettre 2**

Le 1<sup>er</sup> octobre 1945

*Mon cher docteur,*



*Je m'excuse de n'avoir pas répondu plus tôt à votre dernière. Elle m'arrivait comme je partais pour les forêts du nord et il m'a fallu, à mon retour, remettre toutes choses en ordre autour de moi. Je vous remercie de votre appréciation de mon article dans Confidences. Il paraît se mieux tenir que d'autres, parce que j'ai tenu à le construire en le motivant, au lieu de répondre à bâtons rompus à quelques questions.*

*Depuis que je vous ai écrit, j'ai lu d'un bout à l'autre, de la première ligne à la dernière, votre ouvrage sur Maupassant. Je répète qu'il m'a énormément intéressé. Vous y avez mis énormément de clarté et de logique, et une foule de précisions qui complètent les meilleurs ouvrages français. Il faudra nécessairement revenir à ce livre, pour traiter sérieusement de Maupassant, et vous pouvez vous dire assuré d'une place d'honneur dans ma bibliothèque. Votre bibliographie est un outil incomparable de travail. Elle m'a révélé en particulier certains ouvrages américains que j'ignorais, et qu'il me faudra me procurer. Elle me confirme dans cette idée, déjà fort sacrée chez moi, qu'il y a beaucoup plus de culture aux États-Unis qu'on ne le soupçonne généralement [...].*

*J'ai au complet Les Pamphlets de Valdombre. Je puis vous en adresser quelques-uns, s'ils vous intéressent. Valdombre a énormément de talent naturel. Mais c'est une espèce d'autodidacte, qui a peu de formation et qui, à mon sens, a peu de critères. Il s'est fait chez nous une réputation par la violence, s'inspirant de Léon Bloy et affectant de l'imiter. Il est un «moitri-naire», comme dirait Léon Daudet, qui croit qu'une chose est vraie parce que lui l'a affirmée. Dans les milieux sérieux, on ne le gobe pas outre mesure. Sous l'angle politique, il est farouche dans ses jugements artistiques. Son principal ouvrage, Un homme et son péché, est une longue nouvelle plutôt qu'un roman, assez mal composé et qui pourrait être mieux écrit. L'auteur l'a exploité de toutes façons, faisant des conférences sur la genèse de l'œuvre et sur lui-même, le délayant ensuite à la TSF, de la façon que vous savez. Il a réalisé ainsi beaucoup d'argent, devient riche et plus outrecuidant que jamais. J'ai l'impression qu'il ne fera plus rien. Il a abandonné la publication des Pamphlets, ne publie plus de livres, se contemple le nombril et croit y voir le*

centre du monde. Ceci entre nous, mais je vous donne mon impression franche. Il y a d'ailleurs dans *Un homme et son péché* tant de choses qui m'intriguent. Pour vous expliquer, je vous adresse un article que j'ai commis en 1942. Si violent et si chatouilleux qu'il soit, Valdombre a fait le mort après sa publication. Si cela vous intéresse, gardez l'article; j'ai ici le double.

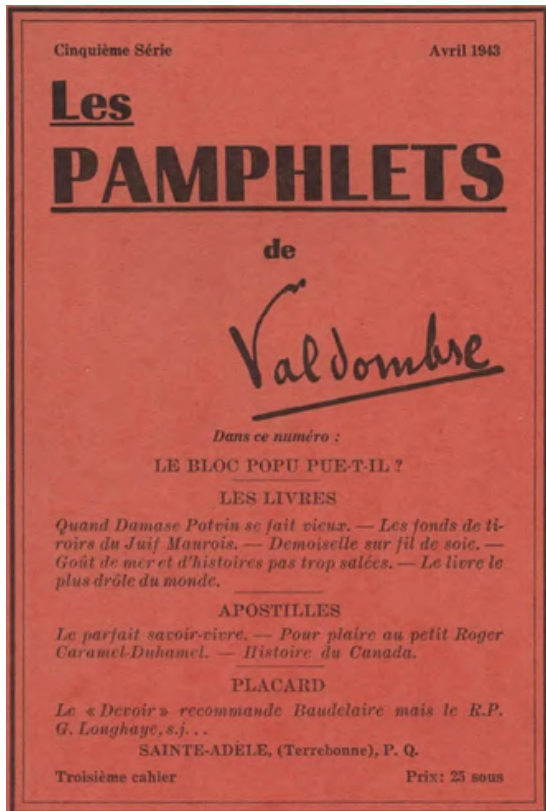


Figure 1 *Les Pamphlets de Valdombre*, avril 1943.

Des livraisons spéciales de S.R. of L., j'ai celles qui traitent des «Old South» et «Deep South». Les autres m'intéresseraient sûrement. Je vous promets de vous les retourner, mais cela prendra du temps. Il me faudra plusieurs mois avant que je puisse les utiliser à bon escient. Si cependant vous croyez en avoir besoin à un certain moment, vous n'aurez qu'à m'en avertir.

Ma thèse languit de ce temps. Je n'ai pas pu encore m'y remettre. Il me faut auparavant terminer un ouvrage de vulgarisation scientifique, – pour les enfants – que mon éditeur réclame. [...]

Et à quand votre prochain ouvrage sur *Maupassant*? Je l'attends. Et je vous promets un article dans mes divers journaux, tirage global de 100 ou 150,000 exemplaires. Cela pourrait vous faire connaître un peu, dans nos milieux.

Sincèrement,

### Lettre 3

Le 28 octobre 1945

Dear Dr. Artinian,

*I cannot tell you how delighted I am to have those special issues of the S.R.L. They will be of a great help and I thank you sincerely. Excuse me for not acknowledging receipt sooner, but you know things are around here. In the early spring, I am publishing a series of five nature booklets for children, 64 pages each, on botany and mineralogy. Presently, I am finishing the fifth one. At the same time, about April next, reimpression of a first series of booklets, dealing with Canadian animals. Needless to say that I am kept busy, As soon as I am through with this, it will be the American novel.*

*I have no duplicates of the Valdombre on hand, but will find some and send them to you in the early future. Be patient and you will have them.*

*Have you started work on your new book about Maupassant?*

*Sincerely yours,*

#### **Lettre 4**

Le 7 février 1947

*Mon cher docteur Artinian,*

*Je ne vous écris guère, mais veuillez croire que je ne vous oublie pas pour autant. Je travaille le jour et le soir, la semaine et le dimanche, de sorte que j'ai très peu de loisirs.*

*[Ma thèse] avance toujours, mais c'est un travail de bénédictin. Deux et trois heures pour chaque page. Je travaille de ce temps-ci sur le nord-ouest et je m'aperçois qu'il me manque certaines choses pour quelques États, entre autres le Wyoming, le Montana et l'Idaho. Pourriez-vous me donner un coup de main? J'ai déjà pas mal de documentation, mais je voudrais comparer avec le résultat de mes propres lectures et certains textes que j'ai dans mes cartons.*

*Vous serait-il possible de faire copier pour moi, dans le Book Digest Review, les résumés d'ouvrages dont je vous donne la liste sur feuillet détaché? Il va*

*sans dire que j'encours les frais. Employez quelque jeune à faire pour moi ce travail et n'hésitez pas à me faire tenir facture.*

*Vous avez fait un beau voyage? Le ton de votre mot, daté de Paris, disait assez votre plaisir. Vous êtes un heureux homme. Quand revenez-vous dans notre pays? J'aimerais bien causer longuement avec vous.*

*Hors un court voyage à Boston en 1944, je ne suis pas retourné aux États-Unis depuis mon grand voyage. Je n'ai pas le temps. Je suis débordé de toutes parts. Je vous adresserai bientôt un petit roman, que je viens de rééditer. Du régionalisme à ma manière.*

*Je vous remercie d'avance de votre aide. Et me rappelez au souvenir de Mme Artinian.*

*Sincèrement vôtre,*

*[Liste des livres – voir demande dans la lettre]*

*Elizabeth Page, Wild Horses and Gold (1936), Wyoming*

*Caroline Lockhart, Old West and New (1933), Wyoming*

*Irm Stephens Nelson, On sarpy Creek (1936), Montana*

*Agnes K. Getty, Blue Gold (1934), Montana*

*George Snell, The Great Adam (1934), Idaho*

## **Lettre 5**

Le 4 avril 1947

*Mon cher docteur,*

*Je reçois vos documents et je vous en remercie sincèrement. Avec ceux que je viens de recevoir aussi de l'ouest, et ceux que j'attends encore, j'aurai à peu près de ce qu'il me faut, et qui me manquait encore. Je vous inclus de quoi dédommager votre aide, et vous prie de lui transmettre à lui aussi, ou à elle, mes remerciements.*

*J'espère que votre santé est maintenant rétablie et que tout va bien. Et je compte bien vous voir au cours de la belle saison. Quand venez-vous au Canada, selon votre louable habitude. Je serais très heureux de causer un peu longuement avec vous, de littérature et de Paris. Je ne sais si j'aurai moi-même l'occasion de me rendre aux États-Unis. Je le voudrais bien, mais je ne puis quitter le bureau. Un journal, c'est la chose la plus terrible qui soit. Je n'ai pas d'adjoint capable de me remplacer trois jours; j'en cherche un, je ne trouve pas. Il y a au pays une grande rareté de journalistes.*

*Enfin, j'ai terminé ma thèse, ou à peu près. Il me reste à faire trois pages environ, à propos du nord-ouest. Depuis quelques semaines déjà, je m'amuse à relire et corriger. Il me reste à dresser la bibliographie et la table alphabétique, et à rédiger une introduction de trois ou quatre pages. Je ne croyais pas finir si tôt, mais j'ai mis les bouchées doubles depuis l'automne dernier. Je me suis attelé à la besogne comme un bénédictin, le jour et le soir, chaque fois que j'avais un moment. J'ai un texte de 100 à 125,000 mots, dont je suis assez content, mais non parfaitement content. Je ne vois pas la possibilité d'être jamais satisfait entièrement. Enfin, je crois que je vais risquer le coup, sans pousser plus loin. Autrement, je n'en finirais jamais. Il y a sans doute çà et là des lacunes, mais j'ai essayé de donner une idée du roman régionaliste dans les 48 États américains. Vous admettez que c'est là un sujet. J'espère pouvoir soumettre le tout à l'Université de Montréal, à l'automne.*

*I am still having trouble with my Wyoming novels. Books I have tried to buy in New York are not coming. Other information I have also asked for is not coming either. And this is delaying my work.*

*At the University Library, is there a complete collection of the Book Review Digest? In the affirmative, could you have some one copy for me all information contained about the following novels:*

*Elizabeth Page: Wild Horses and Gold (1936)*

*Albert K Smith : Paul Bartley (1936)*

*Wm. F. Bragg: Starr of Wyoming (1935)*  
*Ida Geneva McPherren: Trail's End (1938)*

*This, with the information I already have on hand, would be of much help, pending the arrival of the books ordered. I would, of course, pay all expenses incurred. Any student may do this work in a couple of hours.*

*I am sorry to trouble you with such requests. But my position here is very peculiar. I have no large Library at my disposal, and none that can help me in American matters. I must depend on my own Library and the research work I have done in 1943 throughout the United States. I have then worked in about 50 libraries, in 22 States, and brought back a wealth of material. But still, now and then, something is lacking. Thence a large correspondence with known and unknown friends, who have always been understanding and very obliging.*

*Je vous remercie d'avance de votre amabilité.*  
*Sincèrement à vous,*

## **Lettre 6**

Le 27 mars 1948

*Mon cher docteur Artinian,*

*Très honoré de votre offre, je vous en remercie sincèrement, mais je ne crois pas pouvoir l'accepter. Je ne puis songer à me déplacer pour l'instant, vu le haut coût de la vie, la difficulté de se loger, les charges de famille que j'ai encore. J'avoue que j'ai mieux où je suis, comme traitement, et l'on m'a fait entrevoir 5,000\$ à l'Université de Montréal, ce que je ne peux même pas envisager – étant donné tous les ennuis de l'époque. Je vous remercie quand même et vous sais gré de votre amabilité.*

*Il va sans dire que je suis très heureux d'avoir fini. Mais je ne m'habitue pas au titre [de docteur]. Il est vrai qu'il est peu employé, dans nos milieux*

*canadiens-français. L'ouvrage est prêt pour publication. Il ne paraîtra cependant qu'à l'automne, car je ne veux pas le lancer pendant la saison morte. Vous pouvez être assuré qu'il y aura un exemplaire pour vous.*

*L'ouvrage est loin d'être complet, mais j'ai essayé de donner une idée de l'ampleur du mouvement régionaliste dans le roman des 48 États américains. Même en résumant comme je l'ai fait, j'ai près de 400 pages de textes, y compris bibliographie et tables alphabétiques. C'est vous dire l'ampleur du sujet.*

*J'ai hâte d'avoir votre impression sur les trois chapitres que je vous ai adressés. Ils vous donnent à peu près l'essentiel du livre. Le reste est de la démonstration – pour les régions et chacun des États. Si à l'occasion vous découvrez des sottises dans les pages que vous avez en main, n'hésitez pas à me les signaler. Certaines choses ont pu m'échapper. Et il est encore temps de corriger sur les épreuves.*

*Je vois que vous avez été vous-même l'objet d'honneurs particuliers. Je vous félicite sincèrement. J'ai hâte de vous voir à Saint-Hyacinthe, où vous serez très bienvenu. Je ne voyage pas moi-même. Je n'ai pas le temps et, de ce temps, je n'ai pas le sou. Il va me falloir quelque temps pour me refaire; les frais d'université ont vidé mes poches.*

*Mes meilleures amitiés,*

## **Lettre 7**

26 septembre 1949

*Dear Dr. Artinian,*

*I am very happy with the good news and I do not envy you. Not that I would not enjoy staying in France for nine months, but it is not in my nature to be jealous and I congratulate you heartily. You are indeed lucky and I am sure that your work over there will be of value for all of us. Still about Maupassant, I suppose? I have not heard from Steegmuller and I hope he will not forget me. As you know,*



*I am much interested and I certainly will give him an article in my chain of papers.*

*My first impression was that I wanted nothing in France. On second thought, it is not so. I am much in need of a good Spanish-French and French-Spanish dictionary. Do you think that you could locate one for me in Paris? There is nothing in Montreal, except the small Larousse affair, which I have bought and which is no good. Child's play. What I want is a good work which not only gives flat translation, but locutions, gallicisms, different senses of words, something like Elwall's dictionary for French and English. What do I want to pay? I do not want a monument that would cost 25\$ or 50\$, but I imagine that, at the current rate of exchange, I could find what I need for 5\$ or 6\$ more or less would be no objection. I leave that to your good judgement.*

*Spanish is my last hobby. I have been learning the language for about six months. I can read fairly well, write a little with much pains and talk with more pains. For a little more than three months, I worked four hours a day with grammar and dictionary. I am getting along.*

*Thanks for your offer of service and have a good time over there. My regards to Mrs*

## M. Art. Artinian de passage à Saint-Hyacinthe

**Cet écrivain américain, docteur ès lettres, professeur de français et de littérature française à Bard College, est un des grands spécialistes contemporains de Maupassant.**

M. Artine Artinian, écrivain américain, professeur de français et de littérature française à Bard College (Université Columbia), à Annandale-on-Hudson, depuis 1935, était de passage mercredi à Saint-Hyacinthe, où il a rendu visite à M. Harry Bernard, directeur du *Courrier de S.-Hyacinthe*. M. Artinian, qui est docteur ès lettres de Columbia, arrivait d'un voyage à Québec, où il se fait un devoir de se rendre chaque année ou presque, assez souvent à la tête d'un groupe d'étudiants américains. Il est un des nombreux professeurs américains, de l'est à l'ouest des États-Unis, qui mirent à la disposition de M. Bernard leur science et la documentation dont ils disposaient, pour la préparation de sa thèse de doctorat sur *Le roman régionaliste aux États-Unis*, période de 1913-40.

**Figure 2 Une visite d'Artinian mentionnée dans *Le Courrier du 3 septembre 1948*, p. 1.**

*Artinian, and I hope to see you in St. Hyacinthe before the end of the world, once you are through with your European ramblings.*

*Sincerely yours,*

*P.S.: Do not forget to send me your address in France. Is this letter unclear?*

### **Lettre 8**

Le 9 décembre 1949

*Mon cher ami,*

*Je vous remercie sincèrement de vos bons souhaits et vous adresse les miens, qui devraient vous arriver vers la Noël. Vous êtes bien heureux d'être à Paris et, sans vous envier, je ne suis pas sans vous jalouser un peu. J'espère que vous vous plaisez là-bas et que vous nous rapporterez des monceaux d'inédits sur Maupassant. Finirez-vous par mettre la main sur toutes les lettres inédites dont vous m'avez parlé à maintes reprises?*

*Ce que je veux, s'il est possible : un bon dictionnaire espagnol-français et français-espagnol. La seconde partie m'intéresse surtout : français-espagnol. Je veux un dictionnaire qui, tout en me donnant la traduction littérale des mots, me donne aussi les divers sens des mots, et aussi les locutions, gallismes, tournures diverses, etc. Je veux, en somme, ce qu'il y a de mieux en la matière.*

*Ici, il n'y a rien. J'ai le petit dictionnaire Larousse, espagnol-français, etc., mais il ne vaut à peu près rien. En espagnol-anglais, j'ai beaucoup mieux, mais cela ne répond pas aux problèmes qui se posent en français. C'est étonnant comme je commence à me débrouiller en espagnol, au point de lire les revues courantes et d'écrire des lettres, non sans quelques difficultés.*

*L'ouvrage désiré peut coûter assez cher, mais j'imagine que cinq dollars américains suffiront. S'il faut un peu plus, allez-y. Faites pour le mieux, comme si*

*achetiez pour vous un bon instrument de travail. Dès que vous saurez le prix, faites-le-moi savoir et je vous adresserai le montant sans tarder. Car j'imagine que vous avez besoin là-bas de vos fonds, et je ne voudrais aucunement vous ennuyer. Je vous remercie de vos bons offices et j'attends de vos nouvelles. SVP me rappeler au souvenir de Mme Artinian.*

*Meilleures amitiés,*

### **Lettre 9**

*Le 1<sup>er</sup> janvier 1951*

*Mon cher ami,*

*Bonne et heureuse année! Et vous êtes privilégié de la commencer à Paris. Je commence à vous envier sérieusement et je crois que j'irais vous rejoindre si j'avais le temps et les fonds. J'aimerais me rendre avec vous chez M. Maynial, m'asseoir et ne rien dire, pendant que vous évoqueriez vos grands hommes. Quand vous verrez monsieur Maynial, ne manquez pas de me rappeler à son bon souvenir, et lui redire le plaisir que j'ai eu à faire sa connaissance.*

*À Paris, j'aurais besoin d'un tas de choses, de livres surtout, et cela me gêne un peu de vous imposer mes commissions. J'indique toutefois quelques titres au dos de la présente. Si vous êtes sur la rive gauche, comme il est probable, vous devriez les dénicher sans beaucoup de difficultés. Neufs ou d'occasion, comme cela se présentera.*

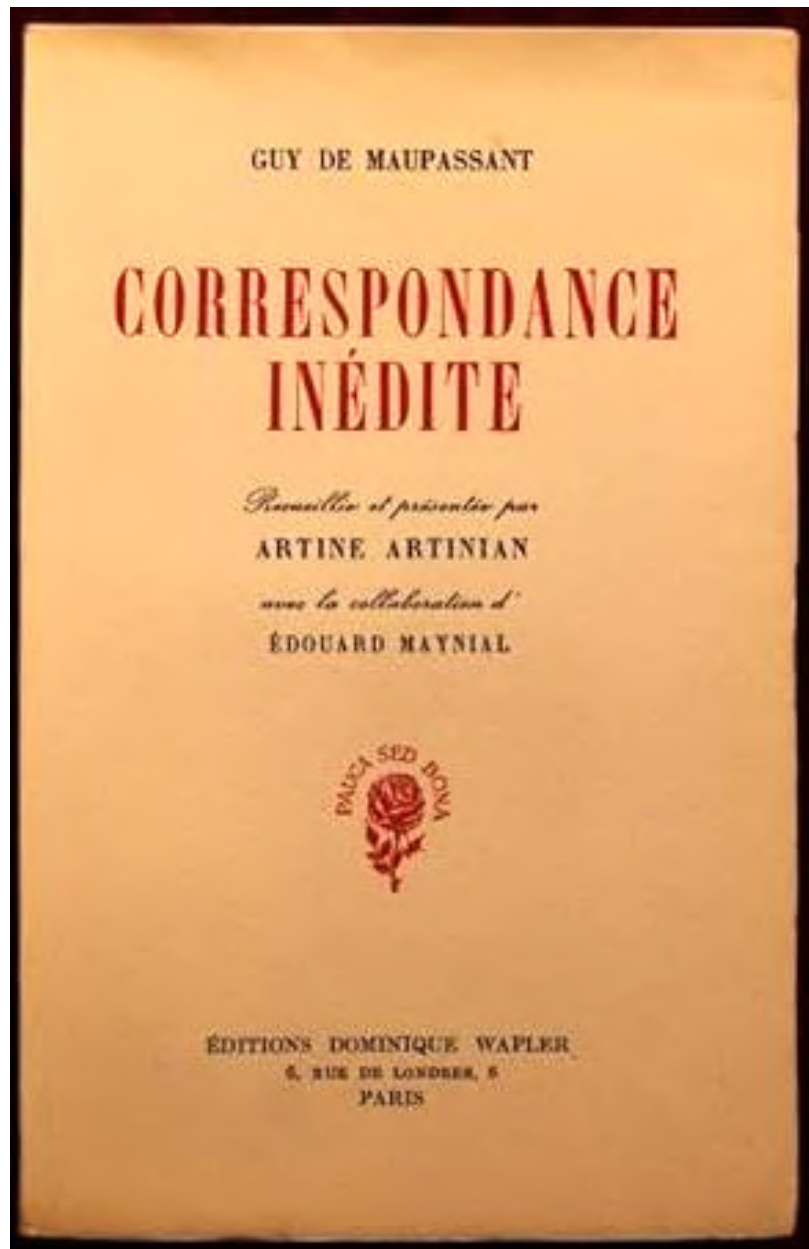
*Et à votre retour, vous me direz ce que vous avez fait là-bas, les nouvelles de votre éditeur, le succès obtenu par [votre] Correspondance [inédite], ce qu'il advient de l'ouvrage à paraître.*

*Je m'excuse de vous écrire peu, de façon générale. Je n'ai pas le temps. Mais, puisque j'y suis, je vous dis où j'en suis de mes travaux. J'ai en manuscrit un nouveau roman, totalement terminé, sur la forêt et le travail [dans les]*

exploitations forestières à notre époque. Trois cents pages ou un peu plus, imprimées; 120 de plus, en manuscrit que Les Jours sont longs. Sauf erreur, il s'intitulera Une autre année sera meilleure. J'ai aussi en main de quoi faire un volume d'études sur la vie en forêt, les animaux sauvages, etc. Je cherche pour l'instant des éditeurs. Difficile, ici comme ailleurs. Les frais sont très élevés, et les éditeurs se montrent très circonspects. Dans l'entre-temps, je travaille à un autre roman, une espèce d'étude psychologique qui me donne beaucoup de mal. J'en termine le premier tiers.

Il faut que vous soyez à Paris, et que ce soit le Jour de l'an, pour que je vous écrive ces choses. Je prends une sorte de congé, après la messe de ce matin, et je vous le consacre en partie.

Portez-vous bien et employez de même votre temps. Allez voir pour moi Notre-Dame et l'Île Saint-Louis, peut-être aussi la place des Vosges, où



**Figure 3** Un ouvrage d'Artinian publié en français sur la correspondance de Guy de Maupassant (Paris, Éditions Dominique Wapler, 1951).

*J'espère que l'on a rouvert le musée Victor-Hugo. Parce que j'étais à Paris en mai dernier, on l'avait fermé. Pour réparations, mais fermé quand même.*

*Sincèrement,*

*Dans la collection Aspects de la France :*

*Marcel Aubert, Environs de Paris*

*Pierre Morel, Fontainebleau*

*Dans la collection Châteaux, décors de l'Histoire (Calman-Levy)*

*Jacques Boulenger, Les Tuileries sous le Second Empire*

*Pierre d'Espezel : Le Palais royal*

*Jean Bourguignon : Le château de Malmaison*

*Aussi, si vous le trouvez, l'ouvrage de Maurienne, Maupassant est-il mort fou? et un ouvrage de quelque valeur, illustré si possible, sur Montmartre. En ce qui concerne ce dernier, je me fie à votre goût et à votre science.*

*Dès que j'aurai lu votre bouquin, je verrai à vous donner un article dans ma série de journaux. Cela ne vous fera pas vendre des milliers d'exemplaires, mais ce sera autant de publicité autour de l'ouvrage.*

*Quand venez-vous à Saint-Hyacinthe? Ce serait à peu près le temps. Quelles belles soirées nous passerions ensemble!*

## **Lettre 10**

Le 11 juin 1951

*Mon cher ami,*

*J'ai été à Paris et je suis revenu. Un voyage parfait en tous points. J'ai vu beaucoup de choses, même de celles qui ne sont pas à la portée de tous, comme les petits appartements de Versailles et l'hôtel particulier de Mme du Barry, l'hôtel de Lauzun, etc. J'ai tiré mes ficelles, comme un journaliste doit faire, et j'ai des souvenirs qui ne sont pas communs à tous les touristes.*

*Il va sans dire que j'ai vu M. Maynial, qui m'a reçu très aimablement. Il m'attendait d'ailleurs, ayant reçu de vous une lettre lui annonçant ma venue. Nous avons causé de choses et d'autres et il m'a fait don de quelques ouvrages, dont votre Correspondance inédite de Maupassant. Il m'a dit qu'il pouvait disposer d'un exemplaire et qu'il se faisait un plaisir de me l'offrir. Il l'a même autographié, et j'attends maintenant votre visite pour que vous ajoutiez votre griffe à la sienne. Il m'a dit que vous aviez sûrement reçu des exemplaires de votre livre [...]*

*À Paris, la vie coûte plus cher que jamais, et l'on se demande comment ces pauvres Français mettent ensemble les deux bouts. J'ai interrogé pas mal de gens, et le salaire moyen me paraît être de 25,000 francs par mois, ou quelque 75\$, chez les gens du peuple. D'autre part, tout se vend aussi cher qu'en Amérique. Cela n'a pas de sens. Si les prix élevés sont destinés aux étrangers, les Français en souffrent les premiers.*

*Meilleures amitiés,*

### **Lettre 11**

Le 28 mars 1962

*Soyez le bienvenu, mon cher ami (Knoch gueldinis, benim aziz dostoum.)*

*Pour vous, une autre coupure à propos de notre ami Maupassant (Sizin itchin, bir bachga kekik mucacib bizim qadim dost Maupassant). I am not too sure about my turkish.*

*As you know, I was in Istanbul in 1957 and picked up a few books, including old dictionary.*

*Hope these new items about Maupassant will fit in.*

*Wish to thank you for Alphonse Karr's carte de visite. I thought it had been acknowledged. I must have forgotten and much am I confused.*

*Sincerely,*

**Lettre 12**

Le 30 décembre 1965

*Caro amigo mio,*

*!Qué sorpresa aprender que esta viviendo Ud my sueño! C'est bien là ce que je veux dire car je rêve depuis longtemps d'aller passer environ trois mois au Mexique, dans l'intention d'apprendre un peu cet espagnol qui sans cesse paraît me fuir. Mais je n'ai ni les loisirs ni l'argent qu'il faudrait, et j'attends mon tour, qui ne vient pas.*

*En attendant, je suis bien heureux pour vous de votre séjour là-bas, et je ne désespère pas d'aller vous y trouver un jour.*

*Je vous remercie sincèrement de votre aimable invitation, mais je ne sais quand j'en pourrai profiter. Car je ne bouge pas pour l'instant, songeant à prendre ma retraite avant très longtemps et m'y préparant de loin. J'ai bien reçu votre portrait-catalogue et je vous en remercie, si je ne l'ai fait déjà. Mais je suis si mauvais correspondant, n'ayant le temps de rien.*

*Je ne m'occupe guère de littérature, mais le journal me tient plus que jamais. La population augmente sans cesse, le journal grossit chaque semaine. J'ai sans doute un adjoint, mais vous n'êtes pas sans savoir que les jeunes ne veulent pas travailler, ou travaillent mal et s'en moquent, ou ne tiennent pas en place, et qu'il me faut, aussitôt que j'en ai formé un, me mettre à en former un autre.*

*Connaissez-vous cet ouvrage qui s'intitule Maupassant et l'Androgyne? de Pierre Borel, je crois? Je l'ai trouvé par hasard, il y a environ deux ans, et il m'a un peu étonné. Je ne connaissais pas cette histoire d'amour à trois, et je serais curieux d'en savoir plus long sur cette femme dont j'oublie le nom – car je n'ai pas le livre à mon bureau. Savez-vous s'il existe d'autres ouvrages traitant de cette affaire aussi scandaleuse que sotté. Il m'étonne qu'aucun historien de la littérature n'en ait jamais soufflé mot. Pas même Steegmuller, qui n'est pourtant pas prude.*



*Si je partais un jour pour le Mexique, j'aimerais à y vivre dans une famille mexicaine, et non pas à l'hôtel, car je crois que ce serait là la meilleure façon de me familiariser avec la langue et les gens. Il faut être obligé de parler une langue étrangère, pour les besoins ordinaires de chaque jour, pour l'apprendre.*

*Dans une ville comme Guadalajara, serait-il possible de se trouver une pension du genre dit, en même temps que la possibilité d'aller à l'école quelques heures par jour? Avez-vous quelque idée de ce que pourraient coûter, pour deux personnes chambre et pension? Par semaine ou par mois? À quelle distance de Mexico se trouve Guadalajara? Trois cents milles environ? Le temps venu, je voudrais trouver un coin où il serait à peu près impossible de parler le français ou l'anglais.*

*J'ai compris jusqu'au dernier mot l'invitation de l'Alliance française à l'exposition de dessins de Covarrubias, mais je ne pouvais songer à m'y rendre. Je vous remercie quand même.*

*Me rappeler à Madame et croire à ma sincère amitié.*

*Your truly yours,*

### **Lettre 13**

Le 26 juin 1967

*Mon cher ami,*

*Je m'excuse de ne pas écrire souvent, de paraître même vous négliger, mais je suis toujours débordé, travaillant comme deux hommes, me levant à 6 heures du matin, six jours par semaine.*

*Notre ville grandit sans cesse, alors que je ne grandis pas, et j'ai toutes les misères du monde à obtenir de l'aide, les jeunes se refusant à travailler pour de bon, exigeant des traitements auxquels nous ne pouvons pas songer.*

*Ce qui fait que je suis toujours à la tâche, n'ayant pas assez de fortune pour prendre ma retraite, ne pouvant d'ailleurs m'imaginer ce que je ferais de loisirs à l'infini.*

*Je crois que je mourrais d'ennui, si je quittais mon poste. J'ai eu 69 ans en mai dernier, je fais du journalisme depuis décembre 1919, cela n'a jamais cessé et cela continue, et ma santé paraît meilleure que jamais. Souhaitons qu'elle tienne.*

*Pour ce qui est de votre Fréchette, c'est sûrement un livre qui a de la valeur. Mais à qui l'offrir? Pourquoi n'essayez-vous pas la Bibliothèque du Parlement à Québec, vous adressant au bibliothécaire ou conservateur, M. Charles Bonenfant, auprès duquel vous pourrez vous réclamer de moi. D'autre part, je n'ai aucune idée de ce que peut valoir l'ouvrage. Vous pourriez peut-être vous informer auprès de la Librairie Ducharme, 418, ouest, rue Notre-Dame, Montréal. Cette librairie se spécialise en Canadiana et Americana. Vous pourriez aussi essayer Le Bouquiniste Enr., C.P. 653 (Haute-Ville), Québec 4. Ce bouquiniste, qui est un nommé Gagnon, fait le commerce des livres d'occasion, français et canadiens, et il est possible que le vôtre l'intéresse.*

*À Paris, vu le général Boulanger, vous pourriez peut-être essayer M. Raymond Clavreuil à la Librairie historique 37, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6e), France.*

*Dois-je comprendre, d'après une lettre antérieure, que vous avez vendu toute votre collection de documents sur Maupassant? Je serais curieux d'un peu de détails là-dessus.*

*Je ne vous blâme pas, je crois même que vous avez bien fait, car les hommes s'en vont et les institutions demeurent. Rien n'est pire que de disperser. J'ai pour ma part vendu une partie de ma bibliothèque à l'École de médecine vétérinaire de Saint-Hyacinthe, qui est une institution du Gouvernement de Québec. J'y vois trois avantages : je réalise, en faisant de la place dans mes*

*rayons que mes livres ne sont pas dispersés et ils restent à ma disposition, si j'en ai besoin.*

*Je reste curieux de détails sur l'ouvrage de Pierre Borel : Maupassant et l'Androgyne. Je croyais que Borel était un écrivain sérieux. Dois-je changer d'avis?*

*Connaissez-vous aussi cet ouvrage qui serait une suite aux Souvenirs de François Tassart? J'ai mis la main sur ce livre et je trouve qu'il sonne faux, qu'il est au plus du remplissage, n'apportant rien de neuf.*

*Quand revenez-vous à Saint-Hyacinthe?*

*Meilleur souvenir,*

#### **Lettre 14**

Le 18 mars 1970

*Mon cher ami,*

*Croyez-le ou non, je mets la main à la plume – ce qui n'est pas vrai – pour vous écrire un mot.*

*Il y a longtemps que je veux le faire, mais je suis tellement bousculé par le journal que je n'ai jamais le temps de rien. J'en néglige à tel point mes amis que je me demande parfois s'ils me conserveront leur amitié.*

*J'ai été étonné d'apprendre votre déménagement, car vous m'aviez paru tellement enchanté de votre séjour de Miami, à proximité de l'université. Je ne sais encore quand j'irai vous voir, mais j'imagine que cela viendra un jour.*

*Pour l'instant, je me prépare à quitter le journal pour de bon, sur la fin de juin, après quoi j'irai passer trois ou quatre mois dans l'Ouest : ce qui veut dire Winnipeg, où ma femme a une sœur, puis Vancouver et Victoria, puis le Japon*

*et le reste jusqu'à Paris, en faisant le tour. De ce temps, je me trace des itinéraires et je compte mon argent. Le tracé des itinéraires est la plus facile des deux tâches.*

*Vous vous souvenez que je vous ai parlé un jour de Rémy de Gourmont? Voici donc ce que je veux vous raconter; il y a plusieurs années déjà (1956), j'ai acheté d'occasion un petit ouvrage de son frère, intitulé Rémy de Gourmont vu par son médecin, ou plutôt un ouvrage publié par les soins de son frère Jean, mais signé par le docteur Paul Voivenal.*

*L'ouvrage est assez quelconque à mon avis, mais j'ai trouvé dans mon exemplaire trois photographies d'une femme qui s'appelait Georgette Avril-Brayer ou Bryer – les deux orthographes sont données.*

*La première est une très belle photo d'artiste, portant les mentions suivantes : Paul Darby, 147, Boulevard Saint-Germain, Paris. – c'est le photographe. À l'arrière, on lit à un endroit : Souvenir, Infinie tendresse; et vers le centre : «Georgette Avril-Breyer (mariée à M. Cloquemin, administrateur des Colonies). Amie de Rémy de Gourmont avant son mariage, qu'il appelait sa "poupée"». Les trois premiers mots paraissent de la main d'une femme, sans doute la poupée, mais les autres au crayon et d'une autre écriture, et je crois qu'ils sont d'un ancien propriétaire du livre. Il n'y a pas de date.*

*Les deux autres photos sont de petites photos de kodak, et je ne suis pas sûr qu'elles montrent la même femme. C'est pourtant la même, mais en moins bien, plus en négligé, car l'une porte la mention Georgette Avril, Paris, 1904; deux mots inintelligibles, le second commençant par Paz (paix, en espagnol), peut-être un nom d'endroit aux colonies, puis la date 1906, puis la mention : Georgette Avril Bryer. À noter que c'est toujours la même écriture, et c'est à se demander si ce n'est pas celle de Gourmont lui-même. Celui-ci mourut en 1915. Je m'en veux de ne pas vous avoir montré ces documents, quand vous êtes venu; je les ai simplement oubliés.*

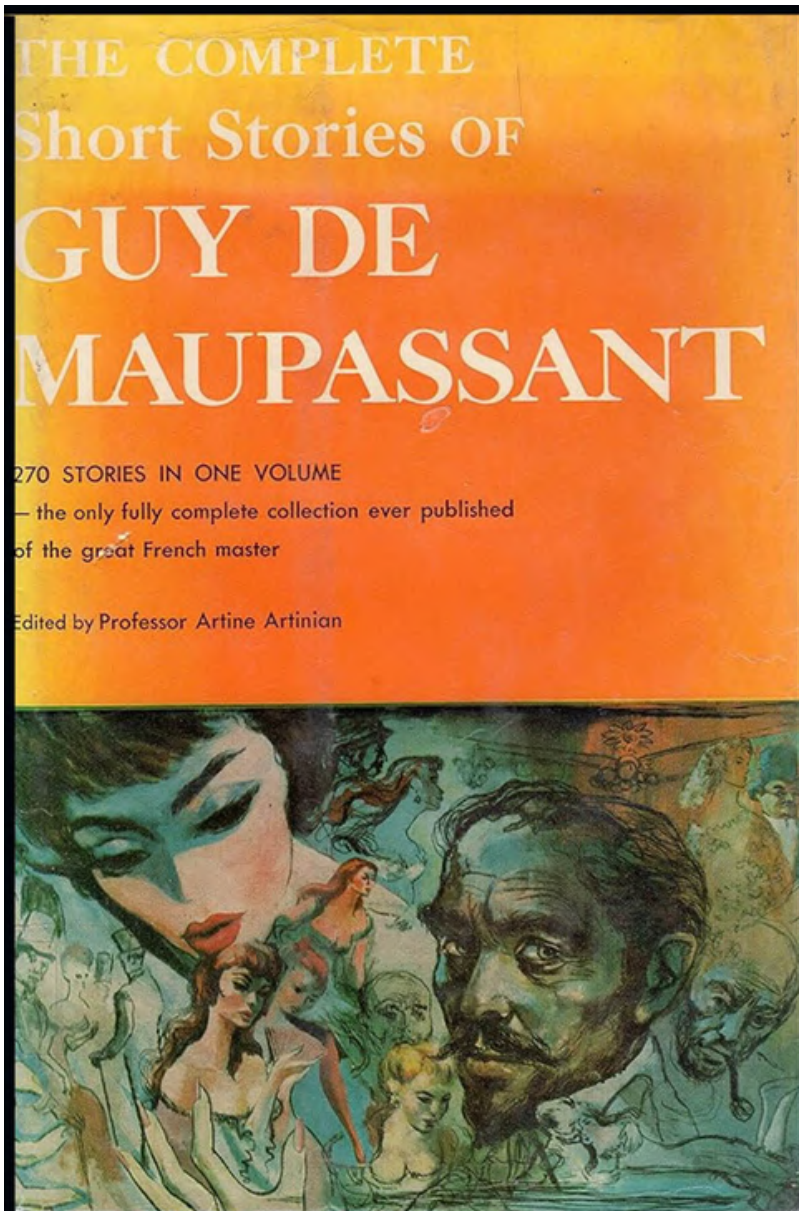


Figure 4 Page titre d'un des livres publiés par Artine Artinian (dir.) *The Complete Short Stories of Guy de Maupassant*, Hanover House, 1955.

*rien trouvé sur votre Planchut qui ne paraît pas un nom conservé par l'histoire. Il ne peut s'agir des Planche père et fils qui se prénommaient Joseph et Gustave et vécurent à la même époque que les bonnes gens nommées par vous, le premier ayant décédé en 1853, le second en 1857.*

*Vous qui savez tout, qu'est-ce que vous savez de tout cela, et qu'est-ce que vous en dites?*

*J'en reviens à Édouard Maynial, à quel collège a-t-il enseigné si longtemps, Henri IV ou Louis-le-Grand, ou un autre? Madame Maynial vit-elle encore et demeure-t-elle encore rue de Seine? Au fait, vous rappelez-vous le numéro, rue de Seine?*

*J'espère que vous vous portez bien, Madame aussi, et nous vous envoyons à tous deux, ma femme et moi, nos meilleurs vœux et salutations.*

**Lettre 15**

Le 9 octobre 1970

*Mon cher ami,*

*J'ai beau chercher, je n'ai*

*J'ai un peu cette impression que votre Edmond Planchut cache Edmond de Goncourt. Vous n'êtes pas sans savoir que cet Edmond tire toujours du grand; qu'il se mêlait de reculons aux écrivains de la plèbe; qu'il prenait toujours soin, avec qui que ce soit, de préserver son honneur, sa dignité et son petit air pincé. Vous savez aussi qu'il déblatèrait, dans son Journal, contre ceux-là même qu'il appelait, dans ses lettres, ses plus chers amis. Il va sans dire qu'il n'eût pas voulu s'associer au public, avec signature, avec des créatures comme Flaubert, Tourguenieff et George Sand. Je me demande ce que vous ne trouveriez pas en consultant le Journal à la date qu'il vous faut, ou peu après, mais je n'ai pas moi-même le Journal, qui a toujours coûté trop cher pour moi. Au fait, vous ne m'avez pas donné la date de votre fameuse rencontre, et j'en aurais besoin pour continuer mes recherches.*

*Saviez-vous qu'Édouard Maynial publia en 1945, dans la collection «Les Grandes pécheresses», une monographie fort bien faite de La Marquise de Custine (Éditions Albin Michel), qui vécut de 1770 à 1826, après avoir été, comme tant d'autres, maîtresse de Chateaubriand? J'imagine que vous en savez plus que moi sur le sujet. Je vous ai demandé un jour à quel collège parisien Maynial a enseigné si longtemps et vous me l'avez dit, mais je ne sais plus où j'ai mis votre lettre contenant le renseignement. Voudriez-vous le redire pour moi?*

*Je vous remercie de votre aimable invitation, mais je ne crois pas que je puisse faire cette année le voyage de Floride. Je devais partir pour l'Europe le 10 septembre, et je suis entré le 8 à l'Hôpital Notre-Dame de Montréal, à la suite de ce qu'on a appelé un «trouble cardio-vasculaire.» À cause et pour la cause du grec, on m'a fait subir des examens aussi amusants qu'un encéphalogramme et une artériographie. Ce qui signifie qu'on m'a surtout examiné le cerveau, pour voir ce qu'il y avait de ce côté. Or, on n'a rien trouvé. Si l'on me l'avait demandé avant de procéder, j'aurais pu dire la même chose aux médecins. Cela m'aurait coûté moins cher et fait moins mal. Partez de là pour admirer les beautés de la spécialisation.*

*Le pire, c'est que lesdits médecins m'interdisent maintenant de voyager, me recommandant de travailler le moins possible, de m'ennuyer le plus possible. Vous voyez la situation? Je m'en accommode assez bien de ce temps, mais qu'est-ce que ce sera pendant les mois d'hiver.*

*Je ne désespère pas, pourtant, d'aller vous voir un jour, et de savourer pour ma part les belles choses que vous avez rapportées d'Europe. Mais quand? À l'époque où je pouvais partir, il me fallait rester ici. Maintenant que je pourrais partir, ayant quitté le bureau, pour de bon, depuis le 1<sup>er</sup> juin, je dois encore rester à la maison.*

*Je vous quitte sur ce, vous dis mes amitiés, vous demande de la transmettre à Madame Artinian, et ma femme, il va sans dire, joint les siennes aux miennes.*

*Sincèrement,*

### **Lettre 16**

Le 25 octobre 1970

*Mon cher ami,*

*J'ai continué de chercher, mais je n'ai rien trouvé sur votre Planchet ou Planchut, que vous avez l'air d'écrire des deux manières. L'hypothèse Goncourt n'a jamais cessé de me plaire, mais je suis bien obligé de me retirer de la course, si les sciences de l'écriture s'en mêlent.*

*Peu après les désastres de 1870-1871, Flaubert quitta Croisset pour aller passer quelques jours à Concarneau, chez son ami Pouchet. N'oubliez pas non plus qu'à la même époque, Flaubert travaillait avec ardeur à son Bouvard et Pécuchet. Y a-t-il à noter ici quelque chose, hors les assonances?*

*Je continue ici mes recherches, ma bibliothèque offrant pas mal de ressources sur l'époque. Il va sans dire que cela serait beaucoup mieux, si votre document portait une date. Je vais écrire aussi à Paris, où j'ai un excellent correspondant qui s'y connaît pas mal en matière littéraire.*



*J'ai été encore un peu malade, cette fois à la maison, mais mon médecin le neveu m'a remis sur pied. Il paraît que j'avais pris un peu de froid, ce qui avait provoqué de la température, une baisse de la tension, puis une accentuation de mon arythmie cardiaque. J'ai hâte de redevenir un homme à peu près normal. Si cela se produit, je pars à la mi-février pour les Îles Baléares, où je passerai un mois et demi à ne rien faire; je me risquerai peut-être de là jusqu'en Algérie, où ma femme a une de ses nièces. Cela me sera un prétexte pour partir, aux yeux de ceux qui voudraient peut-être m'en empêcher.*

*Je vous remercie de nouveau des renseignements sur Maynial, et je les note tout de suite avant de la perdre de nouveau. J'ai ici l'histoire du lycée Henri IV, par André Chaumeix [de] l'Académie française. Il n'y est nulle part question de M. Il va sans dire qu'il n'a jamais été président de l'Association des anciens élèves, dont on donne la liste, mais peut-être n'était-il pas un ancien. On rappelle qu'un tas de gens y furent professeurs, dont Henri Chantavoine, Bergson et d'autres. À propos de Bergson, l'auteur note qu'il fut professeur au collège Rollin, aujourd'hui lycée avant sa nomination à Henri IV. Cela m'a un peu étonné, que j'ignorais, car j'ai moi-même commencé mes études au Collège Rollin, à l'automne de 1904. Bergson en était parti pour Henri IV depuis longtemps, puisqu'il venait de passer sa thèse de doctorat, en 1888, quand il y fut nommé. Or, 1888, c'est dix ans avant ma naissance, croyez-le ou non. Si, pour Victor Hugo, le dix-neuvième siècle avait deux ans quand il vit le jour («Ce siècle avait deux ans...»), je suis à cheval, pour ma part, sur deux siècles, les 19e et 20e. Et je ne m'en suis pas encore vanté en vers. La thèse de doctorat de Bergson se transforme en un petit livre qui avait pour titre : Les Données immédiates de la conscience. Vous entendez? L'homme avait beau être juif, intelligent, excellent professeur, penseur avisé, homme du monde, sûr de lui-même et de sa langue, cela devait être d'un ennui mortel. Vous pardonnez mon impudence, mais je n'ai pas du tout la bosse philosophique : celle qui pense, qui cherche, qui veut refaire le monde en mieux, sans savoir pourquoi ni comment.*

*Assez bavarder pour ce jourd'huy dimanche. Je vous quitte, vous dis bonjour, vous prie de nous rappeler à Madame Artinian.*

*Sincèrement,*

### **Lettre 17**

Le 25 novembre 1970

*Mon cher ami,*

*Je n'ai encore rien trouvé de concluant quant à votre Planchet bien que je garde l'œil ouvert et que j'aie revu la plupart des ouvrages et que j'ai, sur Flaubert. Vous êtes-vous assuré, de votre côté, que Planchet n'était pas le critique Gustave Planche, qui aurait pu maquiller son nom pour ne pas nuire à sa réputation de grave critique. Il était plus âgé que Flaubert, mais George Sand aussi était plus âgé que Flaubert. Rappelons-nous que Planche naît en 1808, George Sand en 1804, Flaubert en 1821. Ce qui veut dire que Planche, de quatre ans plus jeune que Madame Dudevant, aurait pu, aussi bien qu'elle, se trouver dans une partie de plaisir où aurait figuré le jeune Flaubert? Pourquoi pas?*

*Dans un autre ordre d'idées : connaissez-vous cet ouvrage de Paul Ignotus (pseudo, évidemment), que j'ai trouvé en anglais sous le titre de The Paradox of Maupassant. Avec cette mention : «Copyright Paul Ignotus 1966. First American Edition published in 1968, by arrangement with University of London Press Ltd.» (Funk & Wagnalls, New York).*

*Cet ouvrage est un des plus lumineux que je connaisse sur votre ami Maupassant, moins volumineux que celui de Lanoux, mais guère moins informé. Si vous ne le connaissez pas, sachez qu'il vous cite, de même que Maynial, Steegmuller, Lanoux et tous les autres qui sont dans les secrets. Si vous ne l'avez pas, et si vous en désirez un exemplaire, vous pourriez peut-être essayer de vous en procurer un, au prix fabuleux de 1.00\$ à l'adresse suivante : «Marboro Books», 131 Varick Street, New York, N.Y. 10013. C'est donné, le livre*

*ayant déjà été annoncé à 4.95\$. Vous recevez le catalogue de «Marboro Books»? Si non, il faut le demander. La maison fait une spécialité de fonds d'éditions, qu'elle vend à prix fort réduits.*

*Ma santé continue d'être assez mauvaise, mais j'espère quand même pouvoir me rendre à Palma de Majorca. Pourquoi pas la Floride, où il m'intéresserait tellement de vous aller voir. C'est qu'Air-France offre pour Palma un prix dérisoire : séjour de 45 jours, tout compris, avion, hôtel, repas, pour \$415 par personne. C'était d'abord 510\$. Mais on a pu constituer, ici et dans le voisinage, un groupe de 40 personnes, et le prix a baissé à 415\$. Vous devriez venir, vous joignant à notre groupe. À Palma, on est à 120 milles de Barcelone, 200 milles d'Alger, environ 450 d'Oran, et l'on peut voler à Madrid en moins de deux heures. Vous vous imaginez les tentations que je peux avoir. Si mon médecin et ma femme ferment un peu les yeux, je vais essayer de tricher un peu, comme vous vous imaginez bien. Une autre fois, ce sera sûrement Palm Beach.*

*Votre carte de Malaga m'a intéressé, d'autant plus qu'un de mes amis en arrive. Il m'a téléphoné, mais je ne l'ai pas encore vu. Avec sa femme, il a séjourné dans une petite localité de la région, appelée Mijas, mais les cartes qu'il m'envoya étaient postées à Malaga.*

*J'espère que votre dernière exposition a réussi au-delà de vos désirs.*

*Veillez nous rappeler, ma femme et moi, au souvenir de Madame Artinian, et nous croire, comme avant et pour toujours, parmi vos plus fidèles.*

### **Lettre 18**

20 décembre 1970

*My dear Floridian friend,*

*Sorry you are not coming with us to Palma de Majorca, were we intend to see all we can, in and around. Like you, I also believe that the price is incredible. The first cost was 510\$ per, but I have a feeling Air-France did not meet with*

*the expected response, and the price was reduced to \$ 415, peer groups of at least 40 persons. I may be mistaken, but I understand it's now a sold-out. And this is why I may stick my nose in Algeria, which was completely out of my ambitions.*

*Have you any idea of the English author who hides himself behind the Ignotus mask? As you know, the latin word ignotus means unknown. I am most curious to find out who the man is, who certainly knows his business. Not only is he well informed about Flaubert and Maupassant, but he tells how the latter was formed and influence[d] by his environment, as people say in bad English and worse French.*

*We hope, Alice and I, that you will have a marvelous Christmas. I have just had a phone call from Caracas, announcing that my elder daughter is coming to pass the holidays with us. She should be at Dorval airport the coming Tuesday, at 6.20 p.m. Everybody is much excited here except myself, but I am more of an hypocrite than the others.*

*Most sincerely,*

### **Lettre 19**

Le 3 mai 1971

*Mon cher ami,*

*Je vous remercie de vos documents et m'excuse de n'avoir pas donné signe de vie plus tôt.*

*À la fin, je n'ai pas été aux Îles Baléares ni en Algérie, mais suis resté à Saint-Hyacinthe tout l'hiver, enfoui dans la neige. Au dernier moment, la santé n'allait pas trop et le médecin m'a conseillé de ne pas bouger. Mes ennuis de circulation sanguine se manifestèrent du côté des yeux, ce qui n'invitait guère à l'écriture ni à la correspondance. C'est pourquoi j'ai paru vous négliger un moment, mais veuillez croire qu'il n'en est rien. J'y vois un peu mieux, depuis*

*quelque temps, mais ce n'est pas parfait. Je vous enverrai sous peu un document qui devrait vous intéresser. Je m'amuse aussi, dans mes bons moments, d'un rêve qui me crèvera peut-être en les mains, comme tant d'autres : aller passer une dizaine de jours à la Nouvelle-Orléans, et me rendre ensuite en Floride. Nous en reparlerons. Il faudrait me rendre à la N.O. vers le 1<sup>er</sup> novembre. La température sera-t-elle endurable dans les semaines qui suivront, dans votre coin de pays? Je me surveille pour l'instant, pour voir si je réussirai à ne pas m'écrouler une fois de plus. Mes hommages, ou plutôt nos hommages, à Madame.*

*Sincèrement à vous,*

## **Lettre 20**

Le 6 septembre 1971

*Mon cher ami,*

*Nous avons été très heureux d'avoir de vos nouvelles, et surtout d'apprendre que Madame est maintenant rétablie on ne peut mieux.*

*Après votre dernière expérience, vous devez maintenant parler l'espagnol couramment. Je vous en félicite et ne peux m'empêcher d'un peu de jalousie.*

*Vous avez retrouvé aussi l'enfant perdu qui a nom Edmond Planchet, ou Planchut? Malgré mes recherches, qui n'ont jamais cessé, je n'ai pas encore découvert ce nom dans mes livres. Si vous ne pouvez mettre la main dessus, vous pourriez peut-être consulter un ouvrage sur les journaux français, que je n'ai pas : Histoire de la presse française, en deux volumes, de René de Livois (éd. : C.F.A 1966).*

*Nous n'avons pas quitté Saint-Hyacinthe de tout l'été, et je crois pouvoir dire que ma petite santé s'améliore, sans toutefois être parfaite. Ma femme, elle, est réellement mieux avec une tension artérielle plus normale qu'elle n'a été depuis longtemps*

*Si rien ne s'y oppose, je songe à me rendre à la Nouvelle-Orléans au début de novembre, et je passerais une dizaine de jours en Louisiane. Après quoi j'irais vous dire bonjour à Miami. Ce n'est pas encore arrêté de façon finale, mais c'est là un projet que je caresse depuis quelque temps. À moins que je parte pour Caracas où se trouve ma fille aînée, ou Guadalajara.*

*Nos meilleures amitiés, à Madame comme à vous, avec l'espoir de vous revoir avant la fin des temps.*

### **Lettre 21**

Le 1<sup>er</sup> août 1973

À M. Artine Artinian

À Paris, que peut-être je  
ne reverrai pas.

Mon cher ami,

*Je m'excuse de n'avoir pas donné signe de vie à Noël et au Jour de l'An. Mais j'ai été très malade : deux crises cardiaques entre juin et décembre. Au point que j'ai paralysé en partie du côté droit pendant un temps, que j'ai passé l'hiver dans des hôpitaux, à Saint-Hyacinthe d'abord, puis à Montréal. Cela s'améliore un peu, mais j'ai de la peine à écrire et à signer mon nom*

*Je vous trouve bien heureux de pouvoir encore circuler. Mais je me demande pourquoi vous ne venez pas à Saint-Hyacinthe pour y trouver : vos documents, même français.*

*Qu'est-ce que vous diriez d'une longue lettre de six pages, à moi adressée de Montpellier (du 17 mai 1960) par Mme Jeanne Yves Blanc, qui fut la marraine de guerre de Guillaume Apollinaire, pendant la guerre de 14-18. Elle m'y donne maints détails sur Apollinaire et ceux de l'époque.*

*J'ai aussi une lettre de Frédérique Lefèvre, fille de Frédéric Lefèvre (18 sept. 1950), qui était, selon elle, l'âme des «Nouvelles littéraires» depuis 1920, «date*

*à laquelle il fonda ce journal.» J'ai encore maintes autres choses, mais il faudrait que je les trouve.*

*Mes meilleures amitiés, de ma femme et de moi-même, dont vous donnerez une partie à Madame Artinian.*

## **Lettre 22**

Le 18 septembre 1974

*Mon cher ami,*

*Je vous remercie de votre article et des invitations, mais je crois pas que j'en profite jamais.*

*Il est dommage que vous n'ayez dit que j'avais la plus belle collection relative à Maupassant, après la vente de la vôtre. En ajoutant que vous m'avez aidé à la constituer. J'ai en tout, au jour d'aujourd'hui, une trentaine d'ouvrages. Cela d'ailleurs n'a aucune importance.*

*Ma santé reste mauvaise. Je n'arrive pas à me remettre. J'ai toutes les misères du monde à écrire. Si je n'avais une machine à écrire, je ne saurais vous répondre.*

*Je suis devenu tout à fait sourd et je me suis permis aussi une hernie au bas-ventre, à l'âge de 76 ans. Pour la nouveauté. Je me demande ce qu'il va m'arriver demain.*

*Je vous envoie les deux photos de Maurice Garçon, que je vous avais promises il y a longtemps. J'espère que Madame se porte bien, et vous aussi.*

*Mes vœux les meilleurs, auxquels ma femme joint les siens.*

*Sincèrement,*



**Lettre 23**

Le 16 novembre 1974

*Mon cher ami,*

*Je ne suis pas l'auteur des photos de Maurice Garçon. Elles sont d'un photographe du journal, qui m'accompagnait à sa conférence de l'Alliance française. Je vous envoie un article sur Garçon, que je viens de retrouver. Vous le pourrez verser dans votre documentation.*

*Ma santé continue d'être pitoyable. Tout le monde me trouve bien, y compris mon médecin, mais personne n'admet la vérité. Au vrai, je suis moins malade qu'avant, mais je continue de me traîner. J'ai toujours du mal à m'exprimer, les mots me manquent, j'ai peine à signer mon nom.*

*Croyez-vous que vous pourriez trouver pour moi, en Floride, un livre sur la Floride. Il s'agit de Cross Creek Cookery. C'est le seul ouvrage qui me manque de ceux de Marjorie Kinnan Rawlings. J'ai même The [Se]journer, qui parut en Australie, et la version française de The Yearling. Il est bien entendu que vous me direz ce qu'il vous en coûtera. Je n'aurai pas besoin d'argent dans l'autre monde.*

*J'espère que vous vous portez bien. Qui aurait cru que je finirais comme tant d'autres, à me dorloter pour une maladie de cœur. Ce n'est pas original.*

*Ma femme se joint à moi pour vous envoyer, à vous deux, nos vœux les meilleurs.*

**Lettre 24**

Le 16 février 1976

*Je m'excuse de n'avoir pas donné de nouvelles plus tôt. Mais j'ai été plutôt malade que bien, pendant la période des Fêtes.*

*Vous n'avez pas, je crois, à vous tourmenter trop en ce qui regarde votre fille, qui a décidé de rester en Nouvelle-Zélande. La vie est si courte qu'elle fait bien de vivre à son goût.*

*J'ai bien, pour ma part, une fille qui vit au Venezuela, où se trouvent aussi mes petits-enfants. Un grand garçon, qui mesure aujourd'hui six pieds de haut, et une fille qui est mariée.*

*Je vous inclus des recettes arméniennes, que je trouve dans un journal, et qui peut-être vous intéresseront.*

*Je n'écris pas plus; j'ai toutes les misères.*

*Mes amitiés, à Madame comme à vous. Ma femme se joint à moi, il va sans dire.*

*Sincèrement,*

## LE MOT DE LA FIN

«Je n'écris pas plus; j'ai toutes les misères.» C'est ainsi que Bernard termine une des dernières lettres conservées dans ses archives, lui qui a sans doute consacré une bonne partie de sa vie à l'écriture. Il mourra trois ans plus tard, pour être vite oublié.

Bernard fait partie de ces auteurs nationalistes, de ces journalistes catholiques qui ont tant dominé le Canada français d'avant la Révolution tranquille et que l'on s'est empressé de jeter aux poubelles au cours des années 1960. Mais, en l'écartant, c'est tout le courant dominant des lettrés «en service national» que l'on a occulté. L'histoire intellectuelle et littéraire s'est plutôt arrêtée aux porteurs d'idées progressistes, avant-gardistes et contestataires, comme les Barbeau, Harvey, DesRochers et Borduas. Ceux qui ont insufflé, semble-t-il, un peu d'air frais dans une époque terne, obéissante et conservatrice et à qui, il est tellement facile aujourd'hui de donner raison.

Or, Bernard permet de comprendre que ces conservateurs, proches de l'Église et de Duplessis peuvent en même temps être des gens de grande culture, des intellectuels de premier ordre, des érudits, des journalistes bien au fait de ce qui se trame à l'étranger, des disciples de Groulx, mais également d'un Marie-Victorin.

Bernard aura été toute sa vie un amoureux des livres. Des livres de toutes sortes constituant une bibliothèque personnelle de quelques milliers d'ouvrages qui lui servaient de référence avant l'ère du web. Comme il l'a écrit lui-même dans un de ses poèmes : «Si je n'ai pas encor sombré, c'est grâce au livre». Certes, ces livres étaient nécessaires pour nourrir ses chroniques et surtout celles de L'Illettré, mais également pour assouvir sa soif de connaissance. Il était peut-être temps qu'une biographie lui rende justice et le réhabilite.

## LES DOCUMENTS ACCESSIBLES EN HYPERLIENS

### *SES MÉMOIRES ET SA CORRESPONDANCE*

[Ses mémoires](#)

[Sa correspondance avec ses amis](#)

[Sa correspondance avec les autorités religieuses](#)

### *SES ŒUVRES*

Un roman : [Juana, mon aimée](#)

Deux romans inédits:

[Les remplaçants](#)

[Dans le bleu du matin](#)

[Quelques poèmes](#)

Quelques textes naturalistes :

[«Le tamia rayé»](#)

[«L'écureuil volant»](#)

[«L'écureuil roux»](#)

[«Le petit pêcheur»](#) (de l'*ABC du petit naturaliste canadien*)

Une nouvelle : [«Le Petit Chesne»](#)

Un article sur [la littérature canadienne-française](#) pour *L'Action française*

[Un communiqué](#) de Harry Bernard, président de l'Association des Hebdomadaires de janvier 1940

Un [discours électoral](#) en faveur de Daniel Johnson

### *SES ÉCRITS JOURNALISTIQUES*

Un site consacré aux [Écrits de Harry Bernard](#)

[Ses éditoriaux](#) au journal *Le Droit*

[Ses éditoriaux](#) au *Courrier de Saint-Hyacinthe*

Ses chroniques de critique littéraire signées [L'Illettré](#)

[Ses brèves](#) au *Droit*

[Le début de la carrière de Daniel Johnson](#) vu par le journaliste Harry Bernard

Une dernière chronique comme [courriériste parlementaire](#) au *Droit*

*Sur Harry Bernard*

La [réception critique de son roman \*Juana, mon aimée\*](#)

Une [critique percutante](#) du roman *Juana, mon aimée* par Albert Pelletier

La [réception critique de ses \*Essais critiques\*](#)

[L'éloge funèbre](#) de Clément Marchand

Les [confidences recueillies par Adrienne Choquette](#)

Une [courte biographie](#) de Harry Bernard rédigée par l'Association des Hebdomadaires de la langue française en 1957

*Autres documents*

[Le programme d'un congrès](#) de l'Association des auteurs canadiens de 1933

Un [mémoire de l'Association des Hebdomadaires](#) soumis le 30 juin 1937

Un [mémoire de l'Association des Hebdomadaires](#) soumis le 15 mars 1940

# LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE

82e ANNEE No. 39

LE COURRIER DE SAINT-HYACINTHE

VENDREDI, 23 NOVEMBRE 1934

**NOTRE JOURNAL SE PRESENTE AVEC ALLURE ET TOILETTE NOUVELLES**

Des changements qui étaient de vous intéresser. — L'information en première page, la rédaction en troisième.

**M. Ernest Guimont**  
directeur général

FONDE EN 1853

Le lecteur aura noté que des changements assez importants ont été apportés cette semaine à la facture extérieure de notre journal. C'était l'attention, depuis assez longtemps déjà, de donner au journal un aspect plus moderne, d'organiser ses différents services de façon bien séparer les uns des autres, et de permettre ainsi que chaque partie devienne plus homogène et d'accès plus facile. Notre journal comportera désormais sept colonnes à la page au lieu de six qu'il avait précédemment, et son format a été légèrement réduit, pour mieux répondre aux exigences typographiques de la mise en train.

Vu l'importance sans cesse grandissante que prend aujourd'hui l'information même dans un journal comme le nôtre, ne paraissant qu'une fois la semaine, la direction a décidé de consacrer désormais toute la première page du journal à la nouvelle, qui sera présentée de façon aussi attrayante et aérée que possible. La rédaction proprement dite passe en troisième page et, dans la mesure du possible, ne sera plus entremêlée de choses qui relèvent de l'information. Toutes nos pages principales se présenteront dorénavant à main droite, pour la plus grande commodité du lecteur et dans l'ordre suivant: information locale et régionale en première page, rédaction en page trois, vie féminine en page cinq, vie agricole en page sept. La matière secondaire sera logée dans les autres pages, qui serviront aussi, comme il est de règle, à recevoir le trop-plein des pages sus-mentionnées.

Pour ce qui est de son programme, notre journal continuera dans la voie qu'il s'est tracée. Il reste indépendant des partis politiques, libre de toutes attaches, et sera comme toujours au service de l'Eglise et du pays. Dans l'ordre purement profane, il sera essentiellement local et régional, ayant pour objet premier de faire aimer, comprendre et connaître la ville et la région de Saint-Hyacinthe. Il négligera forcément nombre de choses de l'extérieur, qui ont sans doute leur intérêt, mais qu'il ne pourrait maintenir au premier plan sans devenir en quelque sorte la doublure des quotidiens, journaux que chacun reçoit déjà.

Il va sans dire que le "Courrier", malgré sa nouvelle toilette, n'est pas encore tout ce que nous voudrions qu'il soit. Les améliorations que nous offrons aujourd'hui ne sont que le prélude, si nous pouvons nous exprimer ainsi, de ce que nous avons dans notre programme d'accomplir avec le temps. Mais qu'on nous donne le temps. Rome ne s'est pas construite en un jour, Saint-Hyacinthe non plus, et un journal hebdomadaire, avec des ressources et des moyens forcément restreints, ne peut se transformer dans les vingt-quatre heures. Nous demandons à nos lecteurs de patienter.

Cette biographie dresse le portrait du journaliste Harry Bernard qui, né à Londres en 1898, a été pendant 47 ans rédacteur en chef du *Courrier de Saint-Hyacinthe*. Parallèlement à cette vocation qui lui a assuré son gagne-pain, il a été romancier, ardent défenseur d'un régionalisme littéraire, poète à ses heures, critique littéraire et doit être considéré comme un naturaliste aguerri. Au cours des années 1940, il complètera un doctorat en littérature états-unienne pour devenir un intellectuel de premier ordre, tout en refusant néanmoins une carrière universitaire.

Ses accointances avec le gouvernement Duplessis l'ont sans doute rendu suspect aujourd'hui, mais il fut aussi un ami intime de Daniel Johnson. Homme de convictions, il s'est impliqué notamment dans l'Association des Hebdomadaires. Et, pour reprendre l'expression de son ami Clément Marchand, force est de reconnaître **«l'éclectisme de ses admirations»**.

**LES AUTEURS:** Micheline Tremblay et Guy Gaudreau sont retraités de l'enseignement universitaire. Ils forment un couple qui a effectué pendant plus de 20 ans des recherches sur Harry Bernard. Ils ont publié ensemble et séparément de nombreux ouvrages aux Éditions David, Septentrion, McGill-Queen's University Press et Prise de parole.

**EN APPEL**

M. Oscar Villeneuve, de Montréal, autrefois de cette ville, qui avait pris une action en dommages de \$5.000, contre la cité de Saint-Hyacinthe, à la suite de la mort de son fils, Ferdinand, noyé dans la piscine mu-

**S.E. MGR DECELLES A SOREL, CHEZ LES RR. FF. DE LA CHARITE**

Chez les RR. FF. de la Charité —Banquet présidé par S.E. Mgr de Saint-Hyacinthe.

**M. J.-NAR. CARTIER NOMME V-PRESIDENT DE RADIO-ETAT**

Il y remplacera M. Thomas Maher, démissionnaire. Le nouveau titulaire est un ancien de Radio-Canada.

**OVILA CHOQUETTE EST ARRETE APRES UN ATTENTAT A BELOEIL**

Il aurait battu avec une fille anglaise Mme Wilfrid Lavigne, de Beloeil, et se serait ensuivi d'un attentat à la bombe.

**LA SURETE PROVINCIALE NETTOIE LE QUARTIER COMMERCIAL DE LA VILLE**

L'Album du Clergé de notre diocèse

Descentes dans deux hôtels, vendredi soir dernier. Vingt personnes sont arrêtées d'un seul coup.

**DETECTIVES A L'OEUVRE**

On est à faire à Saint-Hyacinthe, de ce temps, un véritable travail de nettoyage et d'épuration. Depuis vendredi dernier, 16 novembre, la Sûreté provinciale, aidée de la police locale, s'est évertuée à rétablir l'ordre et les bonnes mœurs dans le quartier commercial de notre ville. On y constatait depuis longtemps un état de choses condamnable et les citoyens honnêtes se demandaient s'il leur faudrait endurer longtemps, à tout propos, des scènes et des incidents désagréables?

La réponse vint vendredi dernier, vers les dix heures du soir. Dix-sept agents de la Sûreté provinciale, sous la direction du chef-adjoint Adolphe Tremblay, de Québec, envahirent soudain deux hôtels du quartier commercial et y arrêtèrent tous ceux, hommes et femmes, qui ne purent donner une explication satisfaisante de leur conduite ou de leurs allées et venues. Vingt personnes, huit hommes et douze femmes, furent appréhendés du même coup de file et conduits immédiatement à la prison commune, où elles durent passer la nuit. Il se trouvait parmi elles deux propriétaires d'hôtel bien connus, ainsi que quatre de leurs employés.

Vu la difficulté pour le magistrat Emile Marin de siéger à cette heure tardive, personne ne put être remis en liberté sous cautionnement, et tout ce monde dut passer la nuit à la prison, où, vu le nombre déjà imposant de détenus, on dut les loger à trois et à quatre par cellule.

**DES RELIGIEUSES QUI SONT A L'HONNEUR**

Elles réussissent avec succès les examens du baccalauréat et de la maîtrise es arts.

On nous apprend, à la maison-mère des RR. SS. de L'Assommoir-de-Marie, de notre ville, que plusieurs religieuses de la communauté ont été à l'honneur ces derniers temps, suivant avec succès, à Montréal, les examens du baccalauréat et, aux Etats-Unis, ceux de la maîtrise es arts.

Citons particulièrement celles qui se dressent à l'enseignement parmi les nôtres: pour le français: Soeur Marie Gertrude du-Sacré-Coeur, Soeur Marie Saint-Thérèse et Soeur Marie-du-Saint-Enfant-Jésus; pour l'anglais: Soeur Marie Sainte-Florence.

De tous les candidats au B. A. des treize Collèges affiliés à l'Université de Montréal, Soeur Marie Gertrude-du-Sacré-Coeur a mérité la plus haute note pour le discours français. Sujet: "Le Retour à la terre". Elle a donc remporté le premier prix qui consiste en une médaille d'argent du gouvernement français.

**UNE BIBLIOTHEQUE A L'HOTEL DE VILLE**

Le projet prend corps pour la ville de Saint-Hyacinthe. Cette occasion, elle invite tous les amis de la Société à se joindre à ses membres. La fête aura lieu jeudi prochain, 29 novembre. La direction de la Philharmonique profitera de la circonstance pour présenter au public son nouveau directeur musical, le lieutenant J.-L. Gariépy. Le projet prend corps pour la ville de Saint-Hyacinthe. Cette occasion, elle invite tous les amis de la Société à se joindre à ses membres. La fête aura lieu jeudi prochain, 29 novembre. La direction de la Philharmonique profitera de la circonstance pour présenter au public son nouveau directeur musical, le lieutenant J.-L. Gariépy.

**CHEZ LES DOMINICAINS**

On nous apprend, au couvent dominicain de cette ville, que l'R.P. Marie-Joseph Archambault, O.P., vient d'être réélu prieur du couvent dominicain de Fall-River, Mass.